9831

950

Solal XLV. 44

Palat. XLV. 41

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT
HUMAIN.

TOME Ier.

S 8 1242

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN,

OÙ L'ON MONTRE

Quelle eſt l'étendue de nos connoiſſances certaines, & la maniere dont nous y parvenons.

PAR M. LOCKE.

Traduit de l'Anglois par M. Coste.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée de quelques Additions importantes de l'Auteur, qui n'ont paru qu'après ſa mort, & de pluſieurs Remarques du Traducteur, dont quelques-unes paroiſſent pour la premiere fois dans cette Edition.

Quam bellum eſt velle confiteri potius neſcire quod neſcias, quàm iſtæ effutientem nauſeare, atque ipſum ſibi diſplicere! Cic. de Nat. Deor. Lib. I.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LVIII.

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

SI j'allois faire un long Discours à la tête de ce Livre pour étaler tout ce que j'y ai remarqué d'excellent, je ne craindrois pas le reproche qu'on fait à la plûpart des Traducteurs, qu'ils relevent un peu trop le mérite de leurs Originaux pour faire valoir le soin qu'ils ont pris de les publier dans une autre Langue. Mais outre que j'ai été prévenu dans ce dessein par plusieurs célébres Ecrivains Anglois qui tous les jours font gloire d'admirer la justesse ; la profondeur, & la netteté d'esprit qu'on y trouve presque par tout, ce seroit une peine fort inutile. Car dans le

fond, ſur des matieres de la nature de celles qui ſont traitées dans cet ouvrage, perſonne ne doit en croire que ſon propre jugement, comme M. Locke nous l'a recommandé lui-même, en nous faiſant remarquer plus d'une fois, * que *la ſoûmiſſion aveugle aux ſentimens des plus grands hommes, a plus arrêté le progrès de la Connoiſſance qu'aucune autre choſe.* Je me contenterai donc de dire un mot de ma Traduction, & de la diſpoſition d'eſprit où doivent être ceux qui voudront retirer quelque profit de la lecture de cet Ouvrage.

Ma plus grande peine a été de bien entrer dans la penſée de l'Auteur ; & malgré toute mon application, je ſerois ſouvent demeuré court ſans l'aſſiſtance de M. Locke qui a eu la bonté de revoir ma

* *voyez entr'autres endroits* le §. 23. du ch. III. Liv. I.

ma Traduction. Quoiqu'en pluſieurs endroits mon embarras ne vint que de mon peu de pénétration, il eſt certain qu'en général le ſujet de ce livre & la maniere profonde & éxacte dont il eſt traité, demandent un Lecteur fort attentif. Ce que je ne dis pas tant pour obliger le lecteur à excuſer les fautes qu'il trouvera dans ma Traduction, que pour lui faire ſentir la néceſſité de le lire avec application, s'il veut en retirer du profit.

Il y a encore à mon avis deux précautions à prendre, pour pouvoir recueillir quelque fruit de cette lecture. La premiere eſt, *de laiſſer à quartier toutes les Opinions dont on eſt prévenu ſur les Queſtions qui ſont traitées dans cet Ouvrage*, & la ſeconde, *de juger des raiſonnemens de l'Auteur par rapport à ce qu'on trouve en ſoi-même*, ſans ſe mettre en peine s'ils

ſont conformes ou non à ce qu'a dit *Platon*, *Ariſtote*, *Gaſſendi*, *Deſcartes*, ou quelqu'autre célébre Philoſophe. C'eſt dans cette diſpoſition d'eſprit que M. Locke a compoſé cet Ouvrage. Il eſt tout viſible qu'il n'avance rien que ce qu'il croit avoir trouvé conforme à la vérité, par l'éxamen qu'il en a fait en lui-même. On diroit qu'il n'a rien appris de perſonne, tant il dit les choſes les plus communes d'une maniere originale; de ſorte qu'on eſt convaincu en liſant ſon ouvrage qu'il ne débite pas ce qu'il a appris d'autrui comme l'ayant appris, mais comme autant de vérités qu'il a trouvées par ſa propre méditation. Je crois qu'il faut néceſſairement entrer dans cet eſprit pour découvrir toute la ſtructure de cet Ouvrage, & pour voir ſi les idées de l'Auteur ſont conformes à la nature des choſes.

Une

Une autre raiſon qui nous doit obliger à ne pas lire trop rapidement cet ouvrage, c'eſt l'accident qui eſt arrivé à quelques perſonnes, d'attaquer des Chiméres en prétendant attaquer les ſentimens de l'Auteur. On en peut voir un exemple dans la Préface même de M. Locke. Cet avis regarde ſur tout ces Avanturiers qui toujours prêts à entrer en lice contre tous les ouvrages qui ne leur plaiſent pas, les attaquent avant que de ſe donner la peine de les entendre. Semblables au Héros de *Cervantes*, ils ne penſent qu'à ſignaler leur valeur contre tout venant; & aveuglés par cette paſſion démeſurée, il leur arrive quelquefois, comme à ce déſaſtreux Chevalier, de prendre des moulins-à-vent pour des geans. Si les Anglois, qui ſont naturellement ſi circonſpects, ſont tombés dans cet inconvénient à l'é-

gard du Livre de M. Locke, on pourra bien y tomber ailleurs, & par conſéquent l'avis n'eſt pas inutile. En profitera qui voudra.

A l'égard des Déclamateurs qui ne ſont gens ni à s'inſtruire ni à inſtruire les autres, cet avis ne les regarde point. Comme ils ne cherchent pas la vérité, on ne peut leur ſouhaiter que le mépris du public; juſte récompenſe de leurs travaux qu'ils ne manquent guére de recevoir tôt ou tard. Je mets dans ce rang ceux qui s'aviſeroient de publier, pour rendre odieux les Principes de M. Locke, que ſelon lui, ce que nous tenons de la Révélation n'eſt pas certain, parce qu'il diſtingue la *Certitude* d'avec la *Foi*; & qu'il n'appelle *certain* que ce qui nous paroit véritable par des raiſons évidentes, & que nous voyons de nous-mêmes. Il eſt viſible que ceux qui feroient cette Objection,

tion, ſe fonderoient uniquement ſur l'équivoque du mot de *Certitude* qu'ils prendroient dans un ſens populaire, aulieu que M. Locke l'a toujours pris dans un ſens philoſophique pour une connoiſſance évidente, c'eſt-à-dire pour *la perception de la convenance ou de la diſconvenance qui eſt entre deux idées*, ainſi que M. Locke le dit lui-même pluſieurs fois, en autant de termes. Comme cette Objection a été imprimée en Anglois, j'ai été bien aiſe d'en avertir les Lecteurs François pour empêcher, s'il ſe peut, qu'on ne barbouille inutilement du papier en la renouvellant; ſans doute qu'elle ſeroit ſifflée ailleurs, comme elle l'a été en Angleterre.

Pour revenir à ma Traduction, je n'ai point ſongé à diſputer le prix de l'élocution à M. Locke qui, à ce qu'on dit, écrit très-bien en Anglois. Si l'on doit tâ-

cher d'enchérir ſur ſon original, c'eſt en traduiſant des Harangues & des piéces d'Eloquence dont la plus grande beauté conſiſte dans la nobleſſe & la vivacité des expreſſions. C'eſt ainſi que *Ciceron* en uſa en mettant en Latin les Harangues qu'*Eſchine* & *Demoſthêne* avoient prononcées l'un contre l'autre : *Je les ai traduites en Orateur*, * dit-il *& non en interpréte*. Dans ces ſortes d'Ouvrages, un bon Traducteur profite de tous les ouvrages qui ſe préſentent, employant dans l'occaſion des images plus fortes, des tours plus vifs, des expreſſions plus brillantes, & ſe donnant la liberté non-ſeulement d'ajouter certaines penſées, mais même d'en retrancher d'autres qu'il ne croit pas pouvoir mettre heureuſement en œuvre ; † *quæ deſperat tractata*

* Nec converti ut Interpres, ſed ut Orator. *De optimo genere Oratorum.* Cap. 5.

† *Horat:* De arte Poëtica. vs. 140. 150.

tractata nitescere posse, relinquit.

Mais il est tout visible qu'une pareille liberté seroit fort mal placée dans un ouvrage de pur raisonnement comme celui-ci, où une expression trop foible ou rrop forte déguise la Vérité, & l'empêche de se montrer à l'esprit dans sa pureté naturelle. Je me suis donc fait une affaire de suivre scrupuleusement mon auteur sans m'en écarter le moins du monde; & si j'ai pris quelque liberté (car on ne peut s'en passer) ç'a toujours été sous le bon plaisir de M. Locke qui entend assez bien le François pour juger quand je rendois exactement sa pensée, quoique je prisse un tour un peu différent de celui qu'il avoit pris dans sa langue. Et peut-être que sans cette permission je n'aurois osé en bien des endroit prendre des libertés qu'il falloit prendre necessairement pour bien repré-

ſenter la penſée de l'Auteur. Sur quoi il me vient dans l'eſprit qu'on pourroit comparer un Traducteur avec un Plénipotentiaire. La comparaiſon eſt magnifique, & je crains bien qu'on ne me reproche de faire un peu trop valoir un métier qui n'eſt pas en grand crédit dans le monde. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble que le Traducteur & le Plénipotentiaire ne ſçauroient bien profiter de tous leurs avantages, ſi leurs Pouvoirs ſont trop limités. Je n'ai point à me plaindre de ce côté-là.

La ſeule liberté que je me ſuis donné ſans aucune réſerve, c'eſt de m'exprimer le plus nettement qu'il m'a été poſſible. J'ai mis tout en uſage pour cela. J'ai évité avec ſoin le ſtile figuré dès qu'il pouvoit jetter quelque confuſion dans l'eſprit. Sans me mettre en peine de la meſure & de l'harmonie des Périodes, j'ai ré-

péte le même mot toutes les fois que cette répétition pouvoit ſauver la moindre apparence d'équivoque; je me ſuis ſervi, autant que j'ai pû m'en reſſouvenir, de tous les expédiens que nos Grammairiens ont inventé pour éviter les faux rapports. Toutes les fois que je n'ai pas bien compris une penſée en Anglois, parce qu'elle renfermoit quelque rapport douteux (car les Anglois ne ſont pas ſi ſcrupuleux que nous ſur cet article) j'ai tâché, après l'avoir compriſe, de l'exprimer ſi clairement en François, qu'on ne pût éviter de l'entendre. C'eſt principalement par la netteté que la langue Françoiſe emporte le prix ſur toutes les autres langues, ſans en excepter les Langues Sçavantes, autant que j'en puis juger. Et c'eſt pour cela, dit * le P. Lami, *qu'elle eſt plus propre qu'aucune autre*

* *Dans ſa Rhétorique ou Art de Parler.* pag. 40. *Edition d'Amſterdam.* 1699.

tre pour traiter les Sciences, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté. Je n'ai garde de me figurer, que ma Traduction en ſoit une preuve, mais je puis dire que je n'ai rien épargné pour me faire entendre; & que mes ſcrupules ont obligé M. Locke à exprimer en Anglois quantité d'endroits, d'une manière plus préciſe & plus diſtincte qu'il n'avoit fait dans les trois premieres Editions de ſon Livre.

Cependant, comme il n'y a point de Langue qui par quelqu'endroit ne ſoit inférieure à quelqu'autre, j'ai éprouvé dans cette Traduction ce que je ne ſçavois autrefois que par ouï dire, que la Langue Angloiſe eſt beaucoup plus abondante en termes que la Langue Françoiſe, & qu'elle s'accommode beaucoup mieux des mots tout-à-fait nouveaux. Malgré les Régles que nos Gram-

mairiens

nairiens ont preſcrites ſur ce der-
ıier article, je crois qu'ils ne trou-
:eront pas mauvais que j'aye em-
)loyé des termes qui ne ſont pas
ort connus dans le Monde, pour
)ouvoir exprimer des Idées tou-
es nouvelles. Je n'ai guére pris
:ette liberté que je n'en aye fait
/oir la néceſſité dans une petite
Note. Je ne ſçai ſi l'on ſe conten-
:era de mes raiſons. Je pourrois
m'appuyer de l'autorité du plus
ſçavant des *Romains*, qui, quel-
que jaloux qu'il fût de la pure-
té de ſa Langue, comme il pa-
roît par ſes Diſcours *de l'Orateur*,
ne put ſe diſpenſer de faire de
nouveaux mots dans ſes Traités
Philoſophiques. Mais un tel exem-
ple ne tire point à conſequence
pour moi, j'en tombe d'accord.
Ciceron avoit le ſecret d'adoucir
la rudeſſe de ces nouveaux ſons
par le charme de ſon Eloquence,
& dédommageoit bien-tôt ſon
Lecteur

Lecteur par mille beaux tours d'expreſſion qu'il avoit à commandement. Mais s'il ne m'appartient pas d'autoriſer la liberté que j'ai priſe, par l'exemple de cet illuſtre Romain; quon me permette d'imiter en cela nos Philoſophes Modernes qui ne font aucune difficulté de faire de nouveaux mots, quand ils en ont beſoin; comme il me ſeroit aiſé de le prouver, ſi la choſe en valoit la peine.

Au reſte, quoique M. Locke ait l'honnêteté de temoigner publiquement qu'il approuve ma Traduction, je déclare que je ne prétens pas me prévaloir de cette approbation. Elle ſignifie tout au plus qu'en gros je ſuis entré dans ſon ſens, mais elle ne garantit point les fautes particulieres qui peuvent m'être échappées. Malgré toute l'attention que M. Locke a donné à la lecture que je lui ai faite de ma Traduction

avant

ıvant que de l'envoyer à l'Impri-
neur, il peut fort bien avoir laiſ-
é paſſer des expreſſion qui ne
endent pas exactement ſa pen-
ée. L'*Errata* en eſt une bonne
reuve. Les fautes que j'y ai mar-
quées, (outre celles qui doivent
tre miſes ſur le compte de l'Im-
rimeur) ne ſont pas toutes éga-
ement conſidérables; mais il y
n a qui gâtent entiérement le
ens. C'eſt pourquoi l'on fera bien
le les corriger toutes, avant que
le lire l'Ouvrage, pour n'être
ar arrêté inutilement. Je ne dou-
e pas qu'on n'en découvre plu-
ieurs autres. Mais quoiqu'on pen-
e de cette Traduction, je m'ima-
ine que j'y trouverai encore plus
le défauts que bien des Lecteurs,
lus éclairés que moi, parce qu'il
n'y a pas apparence qu'ils s'aviſent
le l'examiner avec autant de ſoin
ue j'ai réſolu de le faire.

AVIS

AVIS

SUR CETTE

QUATRIÉME ÉDITION.

QUOIQUE *dans la premiere Edition Françoiſe de cet ouvrage,* M. LOCKE *m'eût laiſſé une entiere liberté d'employer les tours que je jugerois les plus propres à exprimer ſes penſées, & qu'il entendit aſſez bien le génie de la Langue Françoiſe pour ſentir ſi mes expreſſions répondoient exactement à ſes idées, j'ai trouvé, en lui reliſant ma Traduction imprimée, & après l'avoir depuis éxaminée avec ſoin, qu'il y avoit bien des endroits à réformer tant à l'égard du ſtile qu'à l'égard du ſens. Je dois encore un bon nombre de corrections à la critique pénétrante d'un de plus ſolides Ecrivains de ce ſiécle, l'illuſtre* M. BARBEYRAC, *qui ayant lû ma Traduction avant même qu'il entendit l'Anglois, y découvrit des fautes, & me les indiqua avec cette aimable politeſſe qui eſt inſéparable d'un eſprit modeſte & d'un cœur bien fait.*

En reliſant l'Ouvrage de M. Locke j'ai été frappé d'un défaut que bien des

gens

ns y ont obſervé depuis long-temps ; ce nt les répétitions inutiles. M. Locke a reſſenti l'Objection ; & pour juſtifier les épétitions dont il a groſſi ſon Livre, il ous dit dans la Préface : Qu'une même otion ayant différens rapports, peut tre propre ou néceſſaire à prouver u à éclaircir différentes parties d'un nême diſcours, & que, s'il a répété es mêmes argumens, ç'a été dans des uës différentes. *L'excuſe eſt bonne en énéral : mais il reſte bien des répétitions ui ne ſemblent pas pouvoir être pleinement juſtifiées par-là.*

Quelques perſonnes d'un goût très délicat m'ont extrêmement ſollicité à retrancher abſolument ces ſortes de répétitions qui paroiſſent plus propres à fatiguer qu'à éclaircir l'eſprit du Lecteur : mais je n'ai pas oſé tenter l'avanture. Car outre que l'entrepriſe me ſembloit trop pénible, j'ai conſideré qu'au bout du compte la plûpart des gens me blâmeroient d'avoir pris cette licence, par la raiſon qu'en retranchant ces répétitions, j'aurois fort bien pû laiſſer échaper quelque réflexion, ou quelque raiſonnement de l'Auteur. Je me ſuis donc entierement borné à retoucher mon ſtile, & à redreſſer tous les paſſages où j'ai cru n'avoir pas exprimé la penſée

de

de l'Auteur avec aſſez de préciſion. Ces Corrections *avec des* Additions *trés-importantes faites par M. Locke, qu'il me communiqua lui même, & qui n'ont été imprimées en Anglois qu'après ſa mort, ont mis la ſeconde Edition fort au-deſſus de la premiere, & par conſéquent de la* Réimpreſſion *qui en a été faite en* 1723. *en quelque Ville de* Suiſſe *qu'on n'a pas voulu nommer dans le Titre.*

Voici maintenant une Quatrieme Edition *qui ſera beaucoup ſupérieure aux précédentes: car quoique j'euſſe redreſſé pluſieurs endroits dans la ſeconde Edition, j'ai encore trouvé dans la troiſiéme quelques paſſages qui avoient beſoin d'être ou plus vivement, ou plus éxactement exprimés, ſans parler de quelques Remarques aſſez importantes qui paroîtront pour la premiere fois*

Pour rendre la Seconde Edition plus complette, j'avois d'abord réſolu d'inſerer en leur place des Extraits fideles de tout ce que M. Locke avoit publié dans ſes Réponſes au Docteur Stillingfleet *pour défendre ſon* Essai *contre les objections de ce Prélat. Mais en parcourant ces Objections, j'ai trouvé qu'elles ne contenoient rien de ſolide contre cet Ouvrage; & que les réponſes de M. Locke tendoient plutôt à con-*

à confondre ſon Antagoniſte qu'à éclaircir ou à confirmer la Doctrine de ſon Livre. J'excepte les Objections du Docteur Stillingfleet contre ce que M. Locke a dit dans ſon Eſſai (Liv. *IV. ch. III.* §. 6,) qu'on ne ſçauroit être aſſûré que Dieu ne peut point donner à certains amas de matiere, diſpoſés comme il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir, & de penſer. *Comme c'eſt une Queſtion curieuſe, j'ai mis ſous ce Paſſage tout ce que M. Locke a imaginé ſur ce ſujet dans ſa Réponſe au Docteur Stillingfleet. Pour cet effet, j'ai tranſcrit une bonne partie de l'Extrait de cette Réponſe, imprimée dans les* Nouvelles de la République des Lettres *en* 1699. *mois d'Octobre*, p. 303. &c. *& mois de Novembre*, p. 497. &c. *Et comme j'avois compoſé moi-même cet Extrait, j'y ai changé, corrigé, ajoûté & retranché pluſieurs choſes, après l'avoir comparé de nouveau avec les piéces Originales d'où je l'avois tiré.*

Enfin pour tranſmettre à la Poſtérité (ſi ma Traduction peut aller juſques-là) le caractére de M. Locke *tel que je l'ai conçu après avoir paſſé avec lui les ſept dernieres années de ſa vie, je mettrai ici une eſpece d'Eloge Hiſtorique de cet excellent homme, que je compoſai peu de*

temps

temps après ſa mort. Je ſçai que mon ſuffrage, confondu avec tant d'autres d'un prix infiniment ſupérieur, ne ſçauroit être d'un grand poids; mais s'il eſt inutile à la gloire de M. Locke, il ſervira du moins à témoigner qu'ayant vu & admiré ſes belles qualités, je me ſuis fait un plaiſir d'en perpétuer la mémoire.

ELOGE

ELOGE DE M. LOCKE.

Contenu dans une LETTRE *du* Traducteur *à l'Auteur des* Nouvelles de la Républiques des Lettres, *à l'occaſion de la mort de M.* LOCKE, *& inſeré dans ces* Nouvelles, Mois de Février 1705. pag. 154.

MONSIEUR,

VOus venez d'apprendre la mort de l'illuſtre M. LOCKE. C'eſt une perte générale. Auſſi eſt-il regretté de tous les gens de bien, & de tous les ſinceres Amateurs de la vérité, auſquels ſon caractére étoit connu. On peut dire qu'il étoit né pour le bien des hommes. C'eſt à quoi ont tendu la plûpart de ſes actions : & je ne ſçai ſi durant ſa vie il s'eſt trouvé en Europe d'homme qui ſe ſoit appliqué plus ſincérement à ce noble deſſein, & qui l'ait éxécuté ſi généreuſement.

Je ne vous parlerai point du prix de ſes Ouvrages. L'eſtime qu'on en fait, & qu'on en fera tant qu'il y aura du bon ſens & de la vertu dans le monde

monde; le bien qu'ils ont procuré ou à l'Angleterre en particulier, ou en général à tous ceux qui s'attachent ſérieuſement à la recherche de la vérité, & à l'étude du Chriſtianiſme, en fait le véritable éloge. L'amour de la vérité y paroit viſiblement par tout. C'eſt de quoi conviennent tous ceux qui les ont lus. Car ceux-la même qui n'ont pas gouté quelques-uns des ſentiments de M. *Locke* lui ont rendu cette juſtice, que la maniere dont il les défend, fait voir qu'il n'a rien avancé dont il ne fût ſincerement convaincu lui-même. Ses amis le lui ont rapporté de pluſieurs endroits: *Qu'on objecte après cela*, répondoit-il, *tout ce qu'on voudra contre mes Ouvrages, je ne m'en mets point en peine; car puiſqu'on tombe d'accord que je n'y avance rien que je ne croye véritable, je me ferai toujours un plaiſir de préférer la vérité à toutes mes opinions, dès que je verrai par moi même ou qu'on me fera voir qu'elles n'y ſont pas conformes.* Heureuſe diſpoſition d'eſprit, qui, je m'aſſure, a plus contribué que la pénétration de ce beau genie, à lui faire découvrir ces grandes & utiles vérités qui ſont repanduës dans ſes Ouvrages!

Mais

Mais ſans m'arrêter plus long-temps conſiderer M. *Locke* ſous la qualité *Auteur*, qui n'eſt propre bien ſouent qu'à maſquer le véritable naturel : la perſonne, je me hâte de vous le ire voir par des endroits bien plus mables & qui vous donneront une us haut idée de ſon mérite.

M. *Locke* avoit une grande connoiſnce du Monde & des affaires du onde. Prudent ſans être fin, il gaoit l'eſtime des hommes par ſa proté, & étoit toujours à couvert des aques d'un faux Ami, ou d'un lâe flateur. Eloigné de toute baſſe mplaiſance, ſon habileté, ſon exrience, ſes manieres douces & civile faiſoient reſpecter de ſes inféurs, lui attiroient l'eſtime de ſes aux, l'amitié & la confiance des s grands Seigneurs.

Sans s'ériger en Docteur, il inſtruit par ſa conduite. Il avoit été d'abord aſſez porté à donner des conſeils es Amis qu'il croyoit en avoir beaucoup : mais enfin ayant reconnu *que bons conſeils ne ſervent point à rendre gens plus ſages*, il devint beaucoup s retenu ſur cet article. Je lui ai ivent entendu dire que la premiere fois

fois qu'il ouït cette maxime, elle lui avoit paru fort étrange, mais que l'expérience lui en avoit montré clairement la vérité. Par *Conſeils* il faut entendre ici ceux qu'on donne à des gens qui n'en demandent point. Cependant quelque déſabuſé qu'il fût de l'eſperance de redreſſer ceux à qui il voyoit prendre de fauſſes meſures, ſa bonté naturelle, l'averſion qu'il avoit pour le déſordre, & l'interêt qu'il prenoit en ceux qui étoient autour de lui, le forçoient, pour ainſi dire, à rompre quelquefois la réſolution qu'il avoit priſe de les laiſſer en repos, & à leur donner les avis qu'il croyoit propres à les ramener : mais c'étoit toujours d'une maniere modeſte, & capable de convaincre l'eſprit par le ſoin qu'il prenoit d'accompagner ſes avis de raiſons ſolides qui ne lui manquoient jamais au beſoin.

Du reſte, M. *Locke* étoit fort libéral de ſes avis lorſqu'on les lui demandoit, & l'on ne le conſultoit jamais en vain. Une extrême vivacité d'eſprit, l'une de ſes qualités dominantes, en quoi il n'a peut-être jamais eu d'égal, ſa grande expérience & le deſir ſincere qu'il avoit d'être utile à tout le

monde, lui fourniſſoient bien-tôt s expédiens les plus juſtes & les oins dangereux. Je dis les moins ngereux: car ce qu'il ſe propoſoit ant toutes choſes, étoit de ne faire cun mal à ceux qui le conſultoient; étoit une de ſes maximes favorites 'il ne perdoit jamais de vuë dans ccaſion.

Quoique M. *Locke* aimât ſur-tout s vérités utiles, qu'il en nourrît ſon prit, & qu'il fût bien aiſe d'en faile ſujet de ſes converſations; il oit accoûtumé de dire, que pour ıployer utilement une partie de cetvie à des occupations ſérieuſes, il loit en paſſer une autre à de ſimples vertiſſemens, & lorſque l'occaſion n préſentoit naturellement, il s'andonnoit avec plaiſir aux douceurs ne converſation libre & enjouée. ſçavoit pluſieurs Contes agréables nt il ſe ſouvenoit à propos; & ordirement il les rendoit encore plus éables, par la maniere fine & aiſée nt il les racontoit. Il aimoit aſſez la llerie, mais une raillerie délicate tout-à-fait innocente.

Perſonne n'a jamais mieux entendu t de s'accommoder à la portée de

toutes ſortes d'eſprits; ce qui eſt, à mon avis, l'une des plus ſûres marques d'un grand génie.

Une de ſes adreſſes dans la converſation étoit de faire parler les gens ſur ce qu'ils entendoient le mieux. Avec un Jardinier il s'entretenoit de jardinage, avec un Joaillier de pierreries, avec un Chimiſte de Chimie, &c. » Par-là, diſoit-il lui-même, je » plais à tous ces gens-là, qui pour » l'ordinaire ne peuvent parler perti- » nement d'autre choſe. Comme ils » voyent que je fais cas de leurs oc- » cupations, ils ſont charmés de me » faire voir leur habileté, & moi, je » profite de leur entretien «. Effectivement, M. *Locke* avoit acquis par ce moyen une aſſez grande connoiſſance de tous les Arts, & s'y perfectionnoit tous les jours. Il diſoit auſſi, que la connoiſſance des Arts contenoit plus de véritable Philoſophie que toutes ces belles & ſçavantes Hypothéſes, qui n'ayant aucun rapport avec la nature des choſes ne ſervent au fond qu'à faire perdre du temps à les inventer ou à les comprendre. Mille fois j'ai admiré comment par différentes interrogations qu'il faiſoit à des gens de métier,

étier, il trouvoit le ſecret de leur
rt qu'ils n'entendoient pas eux-mê-
es, & leur fourniſſoit fort ſouvent
s vuës toutes nouvelles qu'ils étoient
elquefois bien aiſes de mettre à
ofit.

Cette facilité que M. *Locke* avoit à
ntretenir avec toutes ſortes de per-
nes, le plaiſir qu'il prenoit à le fai-
, ſurprenoit d'abord ceux qui lui
loient pour la premiere fois. Ils
ient charmés de cette condeſcen-
nce, aſſez rare dans les gens de Let-
s, & qu'ils attendoient ſi peu d'un
nme que ſes grandes qualités éle-
ent ſi fort au-deſſus de la plûpart
autres hommes. Bien des gens qui
le connoiſſoient que par ſes Ecrits,
par la réputation qu'il avoit d'être
des premiers Philoſophes du ſié-
, s'étant figurés par avance que
oit un de ces eſprits tout occupés
x-mêmes & de leurs *rares ſpécula-*
, incapables de ſe familiariſer avec
ommun des hommes, d'entrer dans
s petits interêts, de s'entretenir
affaires ordinaires de la vie; étoient
étonnés de trouver un homme
ble, plein de douceur, d'humani-
l'enjouëment, toujours prêt à les

écouter, à parler avec eux de choſes qui leur étoient les plus connuës, bien plus empreſſé à s'inſtruire de ce qu'ils ſçavoient mieux que lui, qu'à leur étaler ſa Science. J'ai connu un bel eſprit en Angleterre qui fut quelque temps dans la même prévention. Avant que d'avoir vu M. *Locke*, il ſe l'étoit repreſenté ſous l'idée d'un de ces Anciens Philoſophes à longue barbe, ne parlant que par ſentences, négligé dans ſa perſonne, ſans autre politeſſe que celle que peut donner la bonté du naturel : eſpece de politeſſe quelquefois bien groſſiere & bien incommode dans la Societé civile. Mais dans une heure de converſation, revenu entierement de ſon erreur à tous ces égards il ne put s'empêcher de faire connoître qu'il regardoit M. *Locke* comme un homme des plus polis qu'il eut jamais vu. *Ce n'eſt pas un Philoſophe toujours grave, toujours renfermé dans ſon caractére, comme je me l'étois figuré : c'eſt*, me dit-il, *un parfait homme de Cour, autant aimable par ſes manieres civiles & obligeantes, qu'admirable par la profondeur & la délicateſſe de ſon génie.*

M. *Locke* étoit ſi éloigné de prendre ces airs de gravité, par où certaines

ıes gens, ſçavans & non ſçavans, ai-
nent à ſe diſtinguer du reſte des hom-
nes, qu'il les regardoit au contraire
:omme une marque infaillible d'im-
›ertinence. Quelquefois même il ſe
livertiſſoit à imiter cette gravité con-
'ertée, pour la tourner plus agréable-
nent en ridicule; & dans ces rencon-
res il ſe ſouvenoit toujours de cette
naxime du Duc *de la Rochefoucault*,
u'il admiroit ſur toutes les autres, *La*
ravité eſt un myſtére du Corps inventé
our cacher les défauts de l'Eſprit. Il ai-
ıoit auſſi à confirmer ſon ſentiment
ır cela par celui du fameux Comte
e * *Shafisbury*, à qui il prenoit plai-
r de faire honneur de toutes les cho-
:s qu'il croyoit avoir appriſes dans
ı converſation.

Rien ne le flatoit plus agréablement
ue l'eſtime que ce Seigneur conçut
our lui preſqu'auſſi-tôt qu'il l'eut vu,
: qu'il conſerva depuis, tout le reſte
e ſa vie. Et en effet, rien ne met
ans un plus beau jour le mérite de
1. *Locke* que cette eſtime conſtante
u'eut pour lui Mylord *Shafisbury*, le

* *Chancelier d'Angleterre ſous le Régne de Char-*
II.

plus grand Génie de ſon Siécle, ſupérieur à tant de bons Eſprits qui brilloient de ſon temps à la Cour de *Charles II.* non ſeulement par ſa fermeté, par ſon intrépidité à ſoûtenir les véritables interêts de ſa Patrie, mais encore par ſon extrême habileté dans le maniment des affaires les les plus épineuſes. Dans le temps que M. *Locke* étudioit à Oxford, il ſe trouva par accident dans ſa compagnie; & une ſeule converſation avec ce grand homme lui gagna ſon eſtime & ſa confiance à tel point que bien-tôt après Mylord *Shafisbury* le retint auprés de lui pour y reſter auſſi long-temps que la ſanté ou les affaires de M. *Locke* le lui pourroient permettre. Ce Comte excelloit ſur tout à connoître les hommes. Il n'étoit pas poſſible de ſurprendre ſon eſtime par des qualités médiocres; c'eſt dequoi ſes ennemis même ne ſont jamais diſconvenu. Que ne puis-je d'un autre côté vous faire connoître la haute idée que M. *Locke* avoit du mérite de ce Seigneur! Il ne perdoit aucune occaſion d'en parler; & cela d'un ton qui faiſoit bien ſentir, qu'il étoit fortement perſuadé de ce qu'il en diſoit. Quoique Mylord *Shafis-*

bury,

bury n'eût pas donné beaucoup de temps à la lecture, rien n'étoit plus juſte, au rapport de M. *Locke*, que le jugement qu'il faiſoit des Livres qui lui tomboient entre les mains. Il démêloit en peu de temps le deſſein d'un Ouvrage, & ſans s'attacher beaucoup aux paroles qu'il parcouroit avec une extrême rapidité, il découvroit bien-tôt ſi l'Auteur étoit maître de ſon ſujet, & ſi ſes raiſonnemens étoient éxacts. Mais M. *Locke* admiroit ſur-tout en lui cette pénétration, cette préſence d'eſprit qui lui fourniſſoit toujours les expédiens les plus utiles dans les cas les plus déſeſpérés, cette noble hardieſſe qui éclatoit dans tous ſes Diſcours publics, toujours guidée par un jugement ſolide, qui ne lui permettant de dire que ce qu'il devoit dire, régloit toutes ſes paroles, & ne laiſſoit aucune priſe à la vigilance de ſes Ennemis.

Durant le temps que M. *Locke* vécut avec cet illuſtre Seigneur, il eut l'avantage de connoître tout ce qu'il y avoit en Angleterre de plus fin, de plus ſpirituel & de plus poli. C'eſt alors qu'il ſe fit entierement à ces manieres douces & civiles qui ſoûtenuës

d'un langage aiſé & poli, d'une grande connoiſſance du Monde, & d'une vaſte étenduë d'eſprit, ont rendu ſa converſation ſi agréable à toutes ſortes de perſonnes. C'eſt alors ſans doute qu'il ſe forma aux grandes affaires dont il a paru ſi capable dans la ſuite.

Je ne ſçai ſi ſous le Roi *Guillaume*, le mauvais état de ſa ſanté lui fit refuſer d'aller en Ambaſſade dans une des plus conſiderables Cours de l'Europe. Il eſt certain du moins, que ce grand Prince le jugea digne de ce poſte; & perſonne ne doute qu'il ne l'eût rempli glorieuſement.

Le même Prince lui donna après cela, une place parmi les Seigneurs Commiſſaires qu'il établit pour avancer l'interêt du Négoce & des Plantations. M. *Locke* éxerça cet emploi durant pluſieurs années; & l'on dit (*abſit invidia verba*) qu'il étoit comme l'Ame de ce noble Corps. Les Marchands les plus expérimentés admiroient qu'un homme qui avoit paſſé ſa vie à l'étude de la Médecine, des Belles Lettres, ou de la Philoſophie, eût des vuës plus étenduës & plus ſûres qu'eux ſur une choſe à quoi ils s'étoient uniquemeut appliqués dès leur

eur premiere jeuneſſe. Enfin lorſque M. *Locke* ne put plus paſſer l'Eté à Londres ſans expoſer ſa vie, il alla ſe démettre de cette Charge entre les mains du Roi, par la raiſon que ſa ſanté ne pouvoit plus lui permettre de reſter long-temps à Londres. Cette raiſon n'empêcha pas le Roi de ſollicier M. *Locke* à conſerver ſon Poſte, après lui avoir dit expreſſément qu'encore qu'il ne pût demeurer à Londres que quelques ſemaines, ſes ſervices dans cette Place ne laiſſeroient pas de lui être fort utiles : mais il ſe rendit enfin aux inſtances de M. *Locke*, qui ne pouvoit ſe réſoudre à garder un Emploi auſſi important que celui-là, ſans en faire les fonctions avec plus de régularité. Il forma & éxécuta ce deſſein ſans en dire mot à qui que ce ſoit, évitant par une généroſité peu commune ce que d'autres auroient recherché fort ſoigneuſement. Car en faiſant ſçavoir qu'il étoit prêt à quitter cet Emploi qui lui rapportoit mille livres ſterling de revenu, il lui étoit aiſé d'entrer dans une eſpece de compoſition avec tout Prétendant, qui averti en particulier de cette nouvelle & appuyé du crédit de M. *Locke*, auroit

été par-là en état d'emporter la place vacante ſur toute autre perſonne. On ne manqua pas de le lui dire, & même ne forme de reproche. *Je le ſçavois bien*, répondit-il ; *mais ç'a été pour cela même que je n'ai pas voulu communiquer mon deſſein à perſonne. J'avois reçu cette Place du Roi, j'ai voulu la lui remettre pour qu'il en pût diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir.*

Une choſe que ceux qui ont vécu quelque temps avec M. *Locke*, n'ont pu s'empecher de remarquer en lui, c'eſt qu'il prenoit plaiſir à faire uſage de ſa raiſon dans tout ce qu'il faiſoit : & rien de ce qui eſt accompagné de quelque utilité, ne lui paroiſſoit indigne de ſes ſoins ; de ſorte qu'on peut dire de lui, comme on l'a dit de la Reine *Elizabeth*, qu'il n'étoit pas moins capable des petites que des grandes choſes. Il diſoit ordinairement lui-même qu'il y avoit de l'art à tout ; & il étoit aiſé de s'en convaincre, à voir la maniere dont il ſe prenoit à faire les moindres choſes, toujours fondé ſur queque bonne raiſon. Je pourrois entrer ici dans un détail qui ne déplairoit peut-être pas à bien des gens ; mais les bornes que je me ſuis preſ-

preſcrites, & la crainte de remplir trop de pages de votre Journal ne me le permettent pas.

M. *Locke* aimoit ſur-tout l'Ordre, & il avoit trouvé le moyen de l'obſerver en toutes choſes avec une éxactitude admirable.

Comme il avoit toujours l'utilité en vuë dans toutes ſes recherches, il n'eſtimoit les occuparions des hommes qu'à proportion du bien qu'elles ſont capables de produire, c'eſt pourquoi il ne faiſoit pas grand cas de ces Critiques purs Grammairiens, qui conſument leur temps à comparer des mots & de phraſes, & à ſe déterminer ſur le choix d'une diverſité de lectures à l'égard d'un paſſage qui ne contient rien de fort important. Il goûtoit encore moins les Diſputeurs de profeſſion qui uniquement occupés du deſir de remporter la victoire, ſe cachent ſous l'ambiguité d'un terme pour mieux embarraſſer leurs adverſaires. Et lorſqu'il avoit à faire à ces ſortes de gens s'il ne prenoit par avance une forte réſolution de ne pas ſe fâcher, il s'emportoit bien-tôt. Et en général il eſt certain qu'il étoit naturellement aſſez ſujet à la colére. Mais

ces accès ne lui duroient pas long-temps. S'il conſervoit quelque reſſentiment, ce n'étoit que contre lui-même pour s'être laiſſé aller à une paſſion ſi ridicule, & qui, comme il avoit accoûtumé de le dire, peut faire beaucoup de mal, mais n'a jamais fait aucun bien. Il ſe blâmoit ſouvent lui-même de cette foibleſſe: Sur quoi il me ſouvient que deux ou trois ſemaines avant ſa mort, comme il étoit aſſis dans un Jardin à prendre l'air par un beau Soleil, dont la chaleur lui plaiſoit beaucoup, & qu'il mettoit à profit en faiſant tranſporter ſa chaiſe vers le Soleil à meſure qu'elle ſe couvroit d'ombre, nous vînmes à parler d'*Horace*, je ne ſçai à quelle occaſion, & je rappellai ſur cela ces vers où il dit de lui-même qu'il étoit.

———————*Solibus aptum*;
Iraſci celerem tamen ut placabilis eſſem.

» qu'il aimoit la chaleur du Soleil, & » qu'étant naturellement prompt & » colere, il ne laiſſoit pas d'être faci» le à appaiſer». M. *Locke* repliqua d'abord que s'il oſoit ſe comparer à *Horace* par quelqu'endroit, il lui reſſembloit

ſembloit parfaitement dans ces deux choſes. Mais afin que vous ſoyez moins ſurpris de ſa modeſtie en cette occaſion, je ſuis obligé de vous dire tout d'un temps qu'il regardoit *Horace* comme un des plus ſages & des plus heureux Romains qui ayent vécu du temps d'*Auguſte*, par le ſoin qu'il avoit eu de ſe conſerver libre d'ambition & d'avarice, de borner ſes deſirs & de gagner l'amitié des plus grands hommes de ſon ſiécle, ſans vivre dans leur dépendance.

M. *Locke* n'approuvoit pas non plus ces Ecrivains qui ne travaillent qu'à détruire, ſans rien établir eux-mêmes. » Un bâtiment, diſoit-il, leur déplait : » ils y trouvent de grands défauts : » qu'ils le renverſent, à la bonne heu» re, pourvu qu'il tâchent d'en élever » un autre à la place, s'il eſt poſſible.

Il conſeilloit qu'après qu'on a médité quelque choſe de nouveau, on le jettât au plutôt ſur le papier, pour en pouvoir mieux juger en le voyant tout enſemble ; parce que l'Eſprit humain n'eſt pas capable de retenir clairement une longue ſuite de conſequences, & de voir nettement le rapport de quantité d'idées differentes.

D'ailleurs

D'ailleurs il arrive ſouvent, que ce qu'on avoit le plus admiré, à le conſiderer en gros & d'une maniere confuſe, paroît ſans conſiſtance & tout-à-fait inſoûtenable dès qu'on en voit diſtinctement toutes les parties.

M. *Locke* conſeilloit auſſi de communiquer toujours ſes penſées à quelqu'ami, ſur tout ſi l'on ſe propoſoit d'en faire part au Public ; & c'eſt ce qu'il obſervoit lui-même très religieuſement. Il ne pouvoit comprendre, qu'un Etre d'une capacité auſſi bornée que l'Homme, auſſi ſujet à l'Erreur, eut la confiance de négliger cette précaution.

Jamais homme n'a mieux employé ſon temps que M. *Locke*. Il y paroît par les Ouvrages qu'il a publié lui-même ; & peut-être qu'on en verra un jour de nouvelles preuves. Il a paſſé les quatorze ou quinze dernieres années de ſa vie à *Oate*, Maiſon de Campagne de M. le Chevalier *Masham*, à vingt-cinq mille de Londres dans la Province d'Eſſex. Je prens plaiſir à m'imaginer que ce Lieu, ſi connu à tant de gens de mérite que j'ai vu s'y rendre de pluſieurs endroits de l'Angleterre pour viſiter M. *Locke*, ſera fameux

fameux dans la Poſtérité par le long ſéjour qu'y a fait ce grand homme. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt-là que jouïſſant quelquefois de l'entretien de ſes Amis, & conſtamment de la compagnie de Madame *Masham*, pour qui M. *Locke* avoit conçu depuis long-temps une eſtime & une amitié toute particuliere, (malgré tout le mérite de cette Dame, elle n'aura aujourd'hui de moi que cette louange) il goûtoit des douceurs, qui n'étoient interrompuës que par le mauvais état d'une ſanté foible & délicate. Durant cet agréable ſéjour, il s'attachoit ſur tout à l'étude de l'Ecriture Sainte; & n'employa preſque à autre choſe les dernieres années de ſa vie. Il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les grandes vuës de ce ſacré Livre, & le juſte rapport de toutes ſes parties : il y faiſoit tous les jours des découvertes, qui lui fourniſſoient de nouveaux ſujets d'admiration. Le bruit eſt grand en Angleterre que ces découvertes ſeront communiquées au Public. Si cela eſt, tout le monde aura, je m'aſſure, une preuve bien évidente de ce qui a été remarqué par tous ceux qui ont été auprés de M. *Locke* juſqu'à la fin de ſa vie,

vie, je veux dire que ſon eſprit n'a jamais ſouffert aucune diminution, quoique ſon Corps s'affoiblît de jour en jour d'une maniere aſſez ſenſible.

Ses forces commencerent à défaillir plus viſiblement que jamais dès l'entrée de l'Eté dernier : Saiſon qui les années précédentes lui avoit toujours redonné quelques degrés de vigueur. Dès-lors il prévit que ſa fin étoit fort proche. Il en parloit même aſſez ſouvent, mais toujours avec beaucoup de ſérénité, quoiqu'il n'oubliât d'ailleurs aucune des précautions que ſon habileté dans la Médecine pouvoit lui fournir pour ſe prolonger la vie. Enfin ſes jambes commencerent à s'enfler ; & cette enflure augmentant tous les jours, ſes forces diminuerent à vuë d'œil. Il s'apperçut alors du peu de temps qu'il lui reſtoit à vivre ; & ſe diſpoſa à quitter ce Monde, pénétré de reconnoiſſance pour toutes les graces que Dieu lui avoit faites, dont il prenoit plaiſir à faire l'énumeration à ſes Amis, plein d'une ſincére réſignation à ſa Volonté, & d'une ferme eſpérance en ſes promeſſes, fondée ſur la parole de *Jeſus-Chriſt* envoyé dans le Monde pour mettre en lumiere la vie

&

& l'immortalité par ſon Evangile.

Enfin les forces lui manquerent à tel point que le vingt-ſixiéme d'Octobre (1704.) deux jours avant ſa mort, l'étant allé voir dans ſon Cabinet, je le trouvai à genoux, mais dans l'impuiſſance de ſe relever de lui-méme.

Le lendemain, quoiqu'il ne fût pas plus mal, il voulut reſter dans le lit. Il eut tout ce jour-là plus de peine à reſpirer que jamais : & vers les cinq heures du ſoir il lui prit une ſueur accompagnée d'une extrême foibleſſe qui fit craindre pour ſa vie, Il crut lui-même qu'il n'étoit pas loin de ſon dernier moment. Alors il recommanda qu'on ſe ſouvint de lui dans la Priére du ſoir : là-deſſus Madame *Masham* lui dit que s'il le vouloit, toute la Famille viendroit prier Dieu dans ſa chambre. Il répondit qu'il en ſeroit fort aiſe ſi cela ne donnoit pas trop d'embarras. On s'y rendit donc & on pria en particulier pour lui. Après cela il donna quelques ordres avec une grande tranquillité d'eſprit ; & l'occaſion s'étant préſentée de parler de la Bonté de Dieu, il éxalta ſur tout l'amour que Dieu a témoigné aux hommes en les juſtifiant par la foi

en

en *Jeſus-Chriſt.* Il le remercia en particulier de ce qu'il l'avoit appellé à la connoiſſaunce de ce Divin Sauveur. Il exhorta tous ceux qui ſe trouvoient auprès de lui de lire avec ſoin l'Ecriture Sainte, & de s'attacher ſincérement à la pratique de tous leurs devoirs, ajoûtant expreſſement, que *par ce moyen ils ſeroient plus heureux dans ce Monde, & qu'ils s'aſſureroient la poſſeſſion d'une éternelle félicité dans l'autre.* Il paſſa toute la nuit ſans dormir. Le lendemain il ſe fit porter dans ſon Cabinet, car il n'avoit plus la force de ſe ſoûtenir; & là ſur un fauteuil & dans une eſpece d'aſſoupiſſement, quoique maître de ſes penſées, comme il paroiſſoit par ce qu'il diſoit de temps en temps, il rendit l'Eſprit vers les trois heures après midi le 28me d'Octobre vieux ſtile.

Je vous prie, Monſieur, ne prenez pas ce que je viens de vous dire du caractére de M. *Locke* pour un Portrait achevé; ce n'eſt qu'un foible crayon de quelques-unes de ſes excellentes qualités. J'apprens qu'on en verra bien-tôt une peinture faite de main de Maître. C'eſt-là que je vous renvoye. Bien des traits m'ont échappé, j'en ſuis

ſuis ſûr ; mais j'oſe vous dire que ceux que je viens de vous tracer, ne ſont point embellis par des fauſſes couleurs, mais tirés fidellement ſur l'Original.

Je ne dois pas oublier une particularité du Teſtament de M. *Locke* dont il eſt important que la *République des Lettres* ſoit informée ; c'eſt qu'il y découvre quels ſont les Ouvrages qu'il avoit publiés ſans y mette ſon nom. Et voici à quelle occaſion. Quelque temps avant ſa mort, le Docteur *Hudſon* qui eſt chargé du ſoin de la *Bibliothéque Bodleïenne* à Oxford, l'avoit prié de lui envoyer tous les Ouvrages qu'il avoit donnés au Public, tant ceux où ſon nom paroiſſoit, que ceux où il ne paroiſſoit pas, pour qu'ils fuſſent tous placés dans cette fameuſe Bibliothéque. M. *Locke* ne lui envoya que les premiers ; mais dans ſon Teſtament il déclare qu'il eſt réſolu de ſatisfaire pleinement le Docteur *Hudſon* ; & pour cet effet il légue à la Bibliothéque Bodleïenne, un Exemplaire du reſte de ſes Ouvrages où il n'avoit pas mis ſon nom, ſçavoir une (1) *Letre*

[1] *Elle a été traduite en François & imprimée à Rotterdam en 1710. avec d'autres piéces de M. Locke, ſous*

Lettre Latine ſur la Tolérance, imprimée à Tergou, & traduite quelque temps après en Anglois à l'inſçu de M. *Locke* ; *deux* autres *Lettres* ſur le même ſujet, deſtinées à repouſſer des Objections faites contre la Premiere ; *Le Chriſtianiſme Raiſonnable* (2), avec deux *Défenſes* (3) de ce Livre ; & *deux Traités ſur le Gouvernement Civil.* Voilà tous les Ouvrages anonymes dont M. *Locke* ſe reconnoît l'Auteur.

Au reſte, je ne vous marque point à quel âge il eſt mort, parce que je ne le ſçai point. Je lui ai oüi dire pluſieurs fois qu'il avoit oublié l'année de ſa naiſſance, mais qu'il croyoit l'avoir écrit quelque part. On n'a pu le trouver

*ſous le titre d'*Oeuvres diverſes de M. Locke. J. F. Bernard, *Libraire d'Amſterdam, a fait en* 1732. *une ſeconde Edition de ſes* Oeuvres diverſes *augmentée* 1 *d'un* Eſſai ſur la néceſſité d'expliquer les Epitres de S. Paul par Saint Paul lui même. 2. *De l'Examen du ſentiment du P.* Mallebranche, *qu'on voit toutes choſes en Dieu*, 3. *De diverſes Lettres de M.* Locke *& de M.* Limborch.

[2] *Réimprimé en François en* 1715. *à Amſterdam chez* L'Honoré *&* Châtelain. *Cette Edition eſt augmentée d'une Diſſertation du Traducteur ſur la Reünion des Chrétiens. Z.* Châtelain *a fait en* 1731. *une troiſiéme Edition de cet Ouvrage. On y a joint, comme dans la ſeconde Edition, la* Religion des Dames. Le même Libraire en a fait en 1740. une quatriéme Edition revuë & corrigée par le Traducteur.

[3] *Elles ſont auſſi traduites en François, ſous le titre de* Seconde Partie du Chriſtianiſme raiſonnable.

ver encore parmi ſes papiers ; mais on s'imagine avoir des preuves qu'il a vécu environ ſoixante & ſeize ans.

Quoique je ſois depuis quelque temps à Londres, Ville féconde en Nouvelles Litteraires, je n'ai rien de nouveau à vous mander. Depuis que M. *Locke* a été enlevé de ce monde, je n'ai preſque penſé à autre choſe qu'à la perte de ce grand homme, dont la mémoire me ſera toujours précieuſe : heureux ſi comme je l'ai admiré pluſieurs années que j'ai été auprès de lui, je pouvois l'imiter par quelqu'endroit. Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

A Londres ce 10.
Décembre 1704.

PRE-

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

VOICI *cher Lecteur, ce qui a fait le divertiſſement de quelques heures de loiſir que je n'étois pas d'humeur d'employer à autre choſe. Si cet Ouvrage a le bonheur d'occuper de la même maniere quelque petite partie d'un temps ou vous ſerez bien aiſe de vous relâcher de vos affaires plus importantes, & que vous preniez ſeulement la moitié tant de plaiſir à le lire que j'en ai eu à le compoſer, vous n'aurez pas, je crois, plus de regret à votre argent que j'en eu à ma peine. N'allez pas prendre ceci pour un Eloge de mon Livre, ni vous figurer que, puiſque j'ai pris du plaiſir à le faire, je l'admire à preſent qu'il eſt fait. Vous auriez tort de m'attribuer une telle penſee. Quoique celui qui chaſſe aux Allouettes ou aux Moineaux, n'en puiſſe pas retirer un grand profit, il ne ſe divertit pas moins que celui qui court un Cerf ou un Sanglier. D'ailleurs il faut avoir fort peu de connoiſſance du ſujet de ce Livre, je veux dire l'*ENTENDEMENT *pour ne pas ſçavoir,*

que

que, comme c'eſt la plus ſublime Faculté de l'Ame, il n'y en a point auſſi dont l'exercice ſoit accompagné d'une plus grande & d'une plus conſtante ſatisfaction. Les recherches où l'Entendement s'engage pour trouver la vérité, ſont une eſpece de chaſſe, la pourſuite même fait nue grande partie du plaiſir.

Chaque pas que l'eſprit fait dans la Connoiſſance, eſt une eſpece de découverte qui eſt non ſeulement nouvelle, mais auſſi la plus parfaite, du moins pour le préſent. Car l'Entendement, ſemblable à l'Oeil, ne jugant des Objets que par ſa propre vuë, ne peut que prendre plaiſir aux découvertes qu'il fait, moins inquiet pour ce qui lui eſt échappé, par ce qu'il ignore ce que c'eſt. Ainſi, quiconque ayant formé le généreux deſſein de ne pas vivre d'aumône, je veux dire de ne pas ſe repoſer nonchalamment ſur des opinions empruntées au hazard, met ſes propres penſées en œuvre pour trouver & embraſſer la vérité, goûtera du contentemnet dans cette chaſſe, quoique ce ſoit qu'il rencontre. Chaque moment qu'il employe à cette recherche, le récompenſera de ſa peine par quelque plaiſir; & il aura ſujet de croire ſon temps bien employé, quand même il ne pourroit pas ſe glorifier d'avoir fait de grandes acquiſitions.

Tel

Tel eſt le contentement de ceux qui laiſſent agir librement leur Eſprit dans la recherche de la verité, & qui en écrivent ſuivant leurs propres penſees; ce que vous ne devez pas leur envier, puiſqu'ils vous fourniſſent l'occaſion de goûter un ſemblable plaiſir, ſi en liſant leurs productions vous voulez auſſi faire uſage de vos propres penſees. C'eſt à ces penſees que j'en appelle, ſi elles viennent de votre fond; mais ſi vous les empruntez des autres hommes, au hazard & ſans aucun diſcernement, elles ne méritent pas d'entrer en ligne de compte, puiſque ce n'eſt pas l'amour de la vérité, mais quelque conſideration moins eſtimable qui vous les fait rechercher. Car qu'importe de ſçavoir ce que dit ou penſe un homme qui ne dit ou ne penſe que ce qu'un autre lui ſuggere ? Si vous jugez par vous-même, je ſuis aſſûré que vous jugerez ſincerement; & en ce cas-là, quelque cenſure que vous faſſiez de mon Ouvrage, je n'en ſerai nullement choqué. Car encore qu'il ſoit certain qu'il n'y a rien dans ce Traité dont je ne ſois pleinement perſuadé qu'il eſt conforme à la verité, cependant je me regarde comme auſſi ſujet à erreur qu'aucun de vous; & je ſçai que c'eſt de vous que dépend le ſort de mon Livre; qu'il doit ſe ſoûtenir ou tomber, en

conſe-

conſequence de l'opinion que vous en aurez, non de celle que j'en ai conçu moi-même. Si vous y trouvez peu de choſes nouvelles ou inſtructives à votre égard, vous ne devez pas vous en prendre à moi. Cet Ouvrage n'a pas été compoſé pour ceux qui ſont maîtres ſur le ſujet qu'on y traite, & qui connoiſſent à fond leur propre Entendement, mais pour ma propre inſtruction, & pour contenter quelques Amis qui confeſſoient qu'ils n'étoient pas entrés aſſez avant dans l'éxamen de cet important ſujet. S'il étoit à propos de faire ici l'Hiſtoire de cet Eſſai, *je vous dirois que cinq ou ſix de mes Amis s'étant aſſemblés chez moi & venant à diſcourir ſur un point fort différent de celui que je traite dans cet Ouvrage, ſe trouverent bien-tôs pouſſés à bout par les difficultés qui s'éleverent de différens côtés. Après nous être fatigués quelque temps, ſans nous trouver plus en état de réſoudre les doutes qui nous embarraſſoient, il me vint dans l'eſprit que nous prenions un mauvais chemin; & qu'avant que de nous engager dans ces ſortes de recherches, il étoit néceſſaire d'éxaminer notre propre capacité & de voir quels objets ſont à notre portée, ou au-deſſus de notre compréhenſion. Je propoſai cela à la compagnie, & tous l'approuverent*

verent auſſi-tôt. Sur quoi l'on convint que ce ſeroit là le ſujet de nos premieres recherches. Il me vint alors quelques penſées indigeſtes ſur cette matiere que je n'avois jamais éxaminée auparavant. Je les jettai ſur le papier ; & ces penſées formées à la hâte que j'écrivis pour les montrer à mes Amis à notre prochaine entrevuë, fournirent la premiere occaſion de ce Traité, qui ayant été commencé par hazard, & continué à la ſollicitation de ces mêmes perſonnes, n'a été écrit que par piéces détachées : car après l'avoir long-temps négligé, je le repris ſelon que mon humeur, ou l'occaſion me le permettoient, & enfin pendant une retraite que je fis pour le bien de ma ſanté, je le mis dans l'état où vous le voyez préſentement.

En compoſant ainſi à diverſes repriſes, je puis être tombé dans deux défauts oppoſés, outre quelques autres, c'eſt que je me ſerai trop ou trop peu étendu ſur divers ſujets. Si vous trouvez l'Ouvrage trop court, je ſerai bien aiſe que ce que j'ai écrit vous faſſe ſouhaiter que j'euſſe été plus long. Et s'il vous paroît trop long, vous devez vous en prendre à la matiere ; car lorſque je commençai à mettre la main à la plume, je crus que tout ce que j'avois à dire, pourroit être renfermé dans une feuille

de

de papier. Mais à meſure que j'avançai je découvris toujours plus de pays, & les découvertes que je faiſois, m'engagerent dans de nouvelles recherches, & l'Ouvrage parvint inſenſiblement à la groſſeur où vous le voyez préſentement. Je ne veux pas nier qu'on ne pût le réduire peut-être à un plus petit Volume, & en abbréger quelque partie, parce que la maniere dont il a été écrit, par parcelles, à diverſes repriſes & en différens intervalles de temps, a pu m'entraîner dans quelques répétitions; mais à vous parler franchement, je n'ai préſentement ni le courage ni le loiſir de le faire plus court.

Je n'ignore pas à quoi j'expoſe ma propre réputation en mettant au jour mon Ouvrage avec un défaut ſi propre à dégoûter les Lecteurs les plus judicieux, qui ſont toujours les plus délicats. Mais ceux qui ſçavent que la pareſſe ſe paye aiſement des moindres excuſes, me pardonneront ſi je lui ai laiſſé prendre de l'empire ſur moi dans cette occaſion, où je penſe avoir une fort bonne raiſon de ne pas la combattre. Je pourrois alléguer pour ma défenſe, que la même Notion ayant différens rapports, peut être propre ou néceſſaire à prouver ou à éclaircir différentes parties d'un même Diſcours, & que c'eſt là ce qui eſt arrivé en pluſieurs

ſieurs endroits de celui que je donne préſentement au Public : mais ſans appuyer ſur cela, j'avouerai de bonne foi que j'ai quelquefois inſiſté long-temps ſur un même Argument, & que je l'ai exprimé en diverſes manieres dans des vuës tout-à-fait différentes. Je ne prétens pas publier cet Eſſai pour inſtruire ces perſonnes d'une vaſte compréhenſion, dont l'eſprit vif & pénétrant voit auſſi-tôt le fond des choſes ; je me reconnois un ſimple Ecolier auprés de ces grands Maîtres. C'eſt pourquoi je les avertis par avance de ne s'attendre pas à voir ici autre choſe que des penſées communes que mon eſprit m'a fournies, & qui ſont proportionnées à des eſprits de la même portée, leſquels ne trouveront peut-être pas mauvais que j'aye pris quelque peine pour leur faire voir clairement certaines vérités que des préjugés établis, ou ce qu'il y a de trop abſtrait dans les idées mêmes, peuvent avoir rendu difficiles à comprendre. Certains objets ont beſoin d'être tournés de tous côtés pour pouvoir être vus diſtinctement ; & lorſqu'une Notion eſt nouvelle à l'eſprit, comme je confeſſe que quelques-unes de celles-ci le ſont à mon égard, ou qu'elle eſt éloignée du chemin battu, comme je m'imagine que pluſieurs de celles que je me propoſe dans cet Ouvra-

ge,

ge, le paroîtront aux autres, une ſimple vuë ne ſuffit pas pour la faire entrer dans l'Entendement de chaque perſonne, ou pour s'y fixer par une impreſſion nette & durable. Il y a peu de gens, à mon avis, qui n'ayent obſervé en eux-mêmes, ou dans les autres, que ce qui, propoſé d'une certaine maniere, avoit été fort obcur, eſt devenu fort clair & fort intelligible, exprimé en d'autres termes; quoique dans la ſuite l'eſprit ne trouvât pas grande difference dans ces differentes phraſes, & qu'il fût ſurpris que l'une eût été moins aiſée à entendre que l'autre. Mais chaque choſe ne frappe pas également l'imagination de chaque homme en particulier. Il n'y a pas moins de difference dans l'Entendement des hommes que dans leurs palais; & quiconque ſe figure que la même vérité ſera également goûtée de tous, étant propoſée à chacun de la même maniere, peut eſperer avec autant de fondement de régaler tous les hommes avec un même ragoût. Le mets peut être excellent en lui-même, mais aſſaiſonné de cette maniere, il ne ſera pas au goût de tout le monde: de ſorte qu'il faut l'apprêter autrement, ſi vous voulez que certaines perſonnes, qui ont d'ailleurs l'eſtomac fort bon, puiſſent le digérer. La vérité eſt que ceux qui m'ont exhorté à publier cet Ouvrage

qu'excepté une demi-douzaine de perſonnes, ce n'étoit pas pour eux que cet Ouvrage avoit d'abord été deſtiné, & qu'ainſi il n'eſt pas néceſſaire qu'ils ſe donnent la peine de ſe ranger dans ce petit nombre. Mais ſi, malgré tout cela, quelqu'un juge à propos de critiquer ce Livre avec un eſprit d'aigreur & de médiſance, il peut le faire hardiment, car je trouverai le moyen d'employer mon temps à quelque choſe de meilleur qu'à repouſſer ſes attaques. J'aurai toujours la ſatisfaction d'avoir eu pour but de chercher la verité & d'être de quelque utilité aux hommes, quoique par un moyen fort peu conſiderable. La République des Lettres ne manque pas préſentement de fameux Architectes, qui, dans les grands deſſeins qu'ils ſe propoſent pour l'avancement des Sçiences, laiſſeront des monumens qui ſeront admirés de la Poſterité la plus reculée; mais tout le monde ne peut pas eſperer d'être un Boyle, *ou un* Sydenham. *Et dans un Siécle qui produit d'auſſi grands Maîtres que l'illuſtre* Huygens *& l'incomparable M.* Newton *avec quelques autres de la même volée, c'eſt un aſſez grand honneur que d'être employé en qualité de ſimple ouvrier à nettoyer un peu le terrein, & à écarter une partie des vieilles ruines qui ſe rencontrent*

trent ſur le chemin de la Connoiſſance, dont les progrès auroient ſans doute été plus ſenſibles, ſi les recherches de bien des gens pleins d'eſprit & laborieux n'euſſent été embarraſſées par un ſçavant, mais frivole uſage de termes barbares, affectés, & inintelligibles, qu'on a introduit dans les Sciences & réduit en Art; de ſorte que la Philoſophie, qui n'eſt autre choſe que la véritable Connoiſſance des choſes, a été jugée indigne ou incapable d'être admiſe dans la converſation des perſonnes polies & bien élevées. Il y a ſi long-temps que l'abus du Langage & certaines façons de parler vagues & de nul ſens, paſſent pour des Myſtéres de Science; & que de grands mots ou des termes mal appliqués qui ſignifient fort peu de choſe, ou qui ne ſignifient abſolument rien, ſe ſont acquis, par preſcription, le droit de paſſer fauſſement pour le Sçavoir le plus profond & le plus abſtrus, qu'il ne ſera pas facile de perſuader à ceux qui parlent ce Langage, ou qui l'entendent parler, que ce n'eſt dans le fond autre choſe qu'un moyen de cacher ſon ignorance, & d'arrêter le progrès de la vraye Connoiſſance. Ainſi, je m'imagine que ce ſera rendre ſervice à l'Entendement humain, de faire quelque brêche à ce ſanctuaire d'ignorance & de vanité. Quoiqu'il y ait fort peu de gens qui

s'aviſent de ſoupçonner que dans l'uſage des mots ils trompent ou ſoient trompés, ou que le Langage de la Secte qu'ils ont embraſſé, ait aucun défaut qui mérite d'être éxaminé ou corrigé, j'eſpere pourtant qu'on m'excuſera de m'être ſi fort étendu ſur ce ſujet dans le Troiſiéme Livre de cet Ouvrage, & d'avoir taché de faire voir ſi évidemment cet abus des Mots, que la longueur invétérée du mal, ni l'empire de la Coûtume ne puſſent plus ſervir d'excuſe à ceux qui ne voudront pas ſe mettre en peine du ſens qu'ils attachent aux mots dont ils ſe ſervent, ni permettre que d'autres en recherchent la ſignification.

Ayant fait imprimer un abbrégé de cet Eſſai en 1688. *deux ans avant la publication de tout l'Ouvrage, j'entendis dire qu'il fut condamné par quelques perſonnes avant qu'elles ſe fuſſent donné la peine de le lire, par la raiſon qu'on y nioit les* Idées innées, *concluant avec un peu trop de précipitation, que ſi l'on ne ſuppoſoit pas des* Idées innées, *il reſteroit à peine quelque notion des eſprits ou quelque preuve de leur éxiſtence. Si quelqu'un conçoit un pareil préjugé à l'entrée de ce Livre, je le prie de ne laiſſer pas de le lire d'un bout à l'autre ; après quoi j'eſpere qu'il ſera convaincu qu'en renverſant de faux Prin-*

cipes

cipes on rend ſervice à la vérité, bien loin de lui faire aucun tort, la vérité n'étant jamais ſi fort bleſſée, ou expoſée à de ſi grands dangers, que lorſque la fauſſeté eſt mêlée avec elle, ou qu'elle eſt employée à lui ſervir de fondement.

Voici ce que j'ajoûtai dans la ſeconde Edition.

Le Libraire ne me le pardonneroit pas, ſi je ne diſois rien de cette nouvelle Edition qu'il a promis de purger de tant de fautes qui défiguroient la premiere. Il ſouhaite auſſi qu'on ſçache qu'il y a dans cette ſeconde Edition un nouveau Chapitre touchant l'Identité, *& quantité d'additions & de corrections qu'on a fait en d'autres endroits. A l'égard de ces Additions, je dois avertir le Lecteur que ce ne ſont pas toujours des choſes nouvelles, mais que la plûpart ſont, ou de nouvelles preuves de ce que j'ai deja dit, ou des explications pour prevenir les faux ſens qu'on pourroit donner à ce qui avoit été publié auparavant, & non des rétractations de ce que j'avois déja avancé. J'en excepte ſeulement le changement que j'ai fait au chapitre XXI. du ſecond Livre.*

Je crus que ce que j'avois écrit en cet

endroit ſur la Liberté & la Volonté, méritoit d'être revu avec toute l'exactitude dont j'étois capable, d'autant plus que ces Matieres ont éxercé les Sçavans dans tous les ſiécles, & qu'elles ſe trouvent accompagnées de Queſtions & de Difficultés qui n'ont pas peu contribué à embrouiller la Morale & la Théologie : deux parties de la connoiſſance ſur leſquelles les hommes ſont le plus intereſſés à avoir des idées claires & diſtinctes. Aprés avoir donc conſideré de plus prés la maniere dont l'eſprit de l'Homme agit, & avoir éxaminé avec plus d'exactitude quels ſont les motifs & les vuës qui le déterminent, j'ai trouvé que j'avois raiſon de faire quelque changement aux penſées que j'avois euës auparavant ſur ce qui détermine la volonté en dernier reſſort dans toutes les actions volontaires. Je ne puis m'empêcher d'en faire un aveu public avec autant de facilité & de franchiſe que je publiai d'abord ce qui me parut alors le plus raiſonnable, me croyant plus obligé de renoncer à une de mes opinions lorſque la vérité lui paroît contraire, que de combattre celle d'une autre perſonne. Car je ne cherche autre choſe que la vérité, qui ſera toujours bien venuë chez moi, en quelque temps & de quelque lieu qu'elle vienne.

Mais quelque panchant que j'aye à abandonner

lonner mes opinions & à corriger ce que 'ai écrit, dès que j'y trouve quelque choſe reprendre, je ſuis pourtant obligé de di- e que je n'ai pas eu le bonheur de retirer ucune lumiere des Objections qu'on a pu- liées contre differens endroits de mon Li- re, & que je n'ai point eu ſujet de chan- er de penſée ſur aucun des articles qui ont té mis en queſtion. Soit que le ſujet que je raite dans cet Ouvrage, éxige ſouvent lus d'attention & de méditation que des Lecteurs trop hâtés, ou déja préoccupés 'autres opinions, ne ſont d'humeur d'en lonner à une telle lecture, ſoit que mes xpreſſions répandent des ténébres ſur la natiere même, & que la maniere dont e traite de ces Notions empêche les autres le les comprendre facilement; je trouve ue ſouvent on prend mal le ſens de mes aroles & que je n'ai pas le bonheur d'être ntendu par tout comme il faut.

*C'eſt dequoi l'ingénieux * Auteur d'un* Diſcours ſur la Nature de l'Homme, *n'a fourni depuis peu un exemple ſenſible, our ne parler d'aucun autre. Car l'hon- êteté de ſes expreſſions & la candeur qui onvient aux perſonnes de ſon Ordre, m'en- êchent de penſer qu'il ait voulu inſinuer ſur*

* M. *Lowde* Eccleſiaſtique Anglois, mort depuis uelque temps.

ſur la fin de ſa Préface que, par ce que j'ai dit au Chapitre XXVIII. du ſecond Livre, j'ai voulu changer la Vertu en Vice *&* le Vice en Vertu, *à moins qu'il n'ait mal pris ma penſée; ce qu'il n'auroit pû faire, s'il ſe fût donné la peine de conſiderer quel étoit le ſujet que j'avois alors en main, & le deſſein principal de ce Chapitre qui eſt aſſez nettement expoſé dans* * *le quatriéme Paragraphe & dans les ſuivans. Car en cet endroit mon but n'étoit pas de donner des Régles de Morale, mais de montrer l'origine & la nature des idées morales, & de deſigner les Régles dont les hommes ſe ſervent dans les Relations morales, ſoit que ces Régles ſoient vraies ou fauſſes. A cette occaſion je remarque ce que c'eſt qui dans le langage de chaque Pays a une dénomination qui réponde à ce que nous appellons* Vice *&* Vertu *dans le nôtre; ce qui ne change point la nature des choſes, quoi qu'en général les hommes jugent de leurs actions ſelon l'eſtime & les coutumes du Pays ou de la Secte où ils vivent, & que ce ſoit ſur cette eſtime qu'ils leur donnent telle ou telle dénomination.*

Si cet Auteur avoit pris la peine de réfléchir ſur ce que j'ai dit tom. 1. p. 104. §. 18. & tom. 2. pag. 448. §. 13. 14. 15.

* Tom. 2. pag. 435. &c.

15. & 461. §. 20. *il auroit appris ce que je penſe de la nature éternelle & inaltérable du Juſte & de l'Injuſte, & ce que c'eſt que je nomme* Vertu *&* Vice : *& s'il eût pris garde que dans l'endroit qu'il cite, je rapporte ſeulement comme un point de fait, ce que c'eſt que d'autres appellent* Vertu *&* Vice, *il n'y auroit pas trouvé matiere à aucune cenſure conſiderable. Car je ne crois pas me mécompter beaucoup en diſant qu'une des Régles qu'on prend dans ce Monde pour fondement ou meſure d'une Relation morale, c'eſt l'eſtime & la répitation qui eſt attachée à diverſes ſortes d'actions en differentes Societés d'hommes, en conſequence dequoi ces actions ſont appellées* Vertus *&* Vices : *& quelque fond que le ſçavant M.* Lowde *faſſe ſur ſon* vieux Dictionnaire Anglois, *j'oſe dire (ſi j'étois obligé d'en appeller à ce Dictionnaire) qu'il ne lui enſeignera nulle part, que la même action n'eſt pas autoriſée dans un endroit du Monde ſous le nom de* Vertu, *& diffamée dans un autre endroit où elle paſſe pour* Vice *& en porte le nom. Tout ce que j'ai fait, ou qu'on peut mettre ſur mon compte pour en conclure que je change* le Vice en Vertu *&* la Vertu en Vice, *c'eſt d'avoir remarqué que les hommes impoſent les noms*

de

de Vertus *& de* Vices *ſelon cette régle de réputation. Mais le bon homme fait bien d'être aux aguets ſur ces ſortes de matieres. C'eſt un emploi convenable à ſa Vocation. Il a raiſon de prendre l'allarme à la ſeule vuë des expreſſions qui, priſes à part & en elles-mêmes, peuvent être ſuſpectes & avoir quelque choſe de choquant.*

C'eſt en conſideration de ce zéle permis à un homme de ſa profeſſion que je l'excuſe de citer, comme il fait, ces paroles de mon Livre (tom. 2. p. 442. §. 11.) » Les Docteurs inſpirés n'ont pas même fait » difficulté dans leurs exhortations d'en » *appeller à la commune réputation*; *Que* » *toutes les choſes qui ſont aimables*, dit » Saint Paul, *que toutes les choſes qui ſont* » *de bonne renommée, s'il y a quelque vertu & quelque louange, penſez à ces choſes.* Phil. *Ch. IV. v.* 8. *ſans prendre* » *connoiſſance de celles-ci qui précédent* » *immédiatement & qui leur ſervent d'introduction*, Ce qui fit que parmi la » dépravation même des mœurs, les véritables bornes de la Loi de Nature, » qui doit être la Régle de la Vertu & du » Vice, furent aſſez bien conſervées; de » ſorte que les Docteurs inſpirés n'ont » pas même fait difficulté », *&c. Paroles qui montrent viſiblement, auſſi bien*

que

ue le reſte du Paragraphe, que je n'ai pas ité ce paſſage de Saint Paul, pour prou- er que la réputation & la coûtume de haque Societé particuliere conſiderée en lle-même ſoit la régle générale de ce que es hommes appellent Vertu & Vice *par out le Monde; mais pour faire voir que, i cette coûtume étoit effectivement la régle e la Vertu & du Vice, cependant pour les aiſons que je propoſe dans cet endroit, les ommes pour l'ordinaire ne s'éloigneroient as beaucoup dans les dénominations qu'ils onneroient à leurs actions conſiderées dans e rapport de la Loi de la Nature, qui ſt la Régle conſtante & inaltérable par aquelle ils doivent juger de la rectitude es mœurs & de leur dépravation pour ur donner en conſequence de ce jugement, es dénominations de* Vertu *ou de* Vice. *i M. Lovvde eût conſideré cela, il au- oit vu qu'il ne pouvoit pas tirer un grand vantage de citer ces paroles dans un ſens ue je ne leur ai pas donné moi-même; & ans doute qu'il ſe ſeroit épargné l'explica- ion qu'il y ajoûte, laquelle n'étoit pas fort éceſſaire. Mais j'eſpere que cette ſeconde Edition le ſatisfera ſur cet article: & que onſiderant la maniere dont j'exprime à réſent ma penſée, il ne pourra s'empê- her de voir qu'il n'avoit aucun ſujet d'en rendre ombrage.* Quoi-

Quoique je ſois contraint de m'éloigner de ſon ſentiment ſur le ſujet de ces appréhenſions qu'il étale ſur la fin de ſa Préface, à l'égard de ce que j'ai dit de la Vertu *& du* Vice, *nous ſommes pourtant mieux d'accord qu'il ne penſe, ſur ce qu'il dit dans ſon Chapitre troiſiéme* pag. 78 (1) de l'inſcription naturelle & des notions innées. *Je ne veux pas lui refuſer le privilége qu'il s'attribue* (pag. 52.) *de poſer la Queſtion comme il le trouvera à propos, & ſur tout puiſqu'il la poſe de telle maniere qu'il n'y met rien de contraire à ce que j'ai dit moi-même; car ſuivant lui*, les Notions innées ſont des choſes conditionnelles qui dépendent du concours de pluſieurs autres circonſtances pour que l'Ame les * faſſe paroître : *tout ce qu'il dit en faveur des Notions innées, imprimées, gravées, (car pour les idées il n'en dit pas un ſeul mot) ſe réduit enfin à ceci : Qu'il y a certaines Propoſitions qui, quoiqu'inconnuës à l'Ame dans le commencement, dés que l'Homme eſt*

* *Exerat*, en Latin. Nous n'avons point à mon avis, de mot François qui exprime éxactement la ſignification de ce terme Latin. Les Anglois l'ont adopté dans leur Langue, car ils ſe ſervent du mot *exert* qui vient du mot Latin *exerere* & ſignifie préciſément la même choſe.

[1] Il y a dans l'Anglois, *Natural inſcription*. Je crois qu'il eſt bon de conſerver en François cette expreſſion, quelqu'étrange qu'elle paroiſſe. Comme l'Auteur de cette Objection n'entendoit peut-être pas trop bien ce qu'il vouloit dire par-là, je ne dois pas l'exprimer plus nettement que lui.

t né, peuvent pourtant venir à ſa con-oiſſance dans la ſuite par l'aſſiſtance u'elle tire des Sens exterieurs & de uelque culture précédente, *de ſorte u'elle ſoit certainement aſſûrée de leur vé-ité ; ce qui dans le fond n'emporte autre hoſe que ce que j'ai avancé dans mon pre-ier Livre. Car je ſuppoſe que par cet acte u'il atribue à l'Ame de* * faire paroître es notions, *il n'entend autre choſe que ommencer de les connoître : autrement ce ira, à mon égard, une expreſſion tout-t-fait inintelligible, ou du moins très-im-ropre, à mon avis, dans cette occaſion, ù elle nous donne le change en nous inſi-uant en quelque maniere, que ces No-ions ſont dans l'eſprit avant que l'eſprit es faſſe paroître, c'eſt-à-dire, avant qu'elles ſoient connuës : au lieu qu'avant ue ces Notions ſoient connuës à l'eſprit, l n'y a effectivement autre choſe dans l'eſ-rit qu'une capacité de les connoître lorſ-ue* le concours de ces circonſtances *ue cet ingénieux Auteur juge néceſſaire*, our que l'Ame faſſe paroître ces No-ions, *nous les fait connoître.*

Je trouve qu'il s'exprime ainſi à la pa-e 52. Ces Notions naturelles ne ſont pas

* *Exterere.*

pas imprimées de telle ſorte dans l'Ame qu'elles * ſe produiſent elles-mêmes néceſſairement (même dans les Enfans & les Imbécilles) ſans aucune aſſiſtance des Sens exterieurs, ou ſans le ſecours de quelque culture précédente. *Il dit ici qu'elles* ſe produiſent elles-mêmes, *& à la pag.* 78, *que c'eſt l'Ame qui les* fait paroître. *Quand il aura expliqué à lui-même ou aux autres ce qu'il entend par cet acte qui* fait paroître *les Notions innées, ou par ces Notions qui* ſe produiſent elles-mêmes, *& ce que c'eſt que cette culture précédente & ces circonſtances requiſes pour que les Notions innées* § ſoient produites, *il trouvera je penſe, qu'excepté qu'il appelle* produire des Notions *ce que je nomme dans un ſtyle plus commun* connoître, *il y a ſi peu de différence entre ſon ſentiment & le mien ſur cet article, que j'ai raiſon de croire qu'il n'a inſeré mon nom dans ſon Ouvrage que pour avoir le plaiſir de parler obligeamment de moi; car j'avouë avec des ſentimens d'une véritable reconnoiſſance que par tout où il a parlé de moi, il l'a fait, auſſi bien que d'autres Ecrivains, en m'honorant d'un tître ſur lequel je n'ai aucun droit.* C'eſt

* *Seiſpas exerant.* § *Exerantur.*

'eſt-là ce que je jugeai néceſſaire de dire ſur la ſeconde Edition de cet Ouvrage, & voici ce que je ſuis obligé d'ajouter préſentement.

Le *Libraire ſe diſpoſant à publier* (a) *ne Quatriéme Edition de mon* Eſſai, *'en donna avis, afin que je puiſſe faire s Additions ou les Corrections que je jurois à propos. ſi j'en avois le loiſir. Sur oi il ne ſera pas inutile d'avertir le Lecur, qu'outre pluſieurs corrections que j'ai ites çà & là dans tout l'Ouvrage, il y a changement dont je crois qu'il eſt néceſire de dire un mot dans cet endroit, parqu'il ſe répand ſur tout le Livre & qu'il nporte de le bien comprendre.*

On parle fort ſouvent d'idées claires diſtinctes: *rien n'eſt plus ordinaire que s termes. Mais quoiqu'ils ſoient commument dans la bouche des hommes, j'ai iſon de croire que tous ceux qui s'en ſerent ne les entendent pas parfaitement. t peut-être n'y a-t'il que quelques perſons çà & là qui prennent la peine d'éxaminer*

[a] C'eſt ſur cette quatriéme Edition qu'a été faite premiere Edition Françoiſe de cet Ouvrage imprie en 1700.

miner ces termes, juſques à connoître ce qu'eux ou les autres entendent préciſement par là. C'eſt pourquoi j'ai mieux aimé mettre ordinairement au lieu des mots clair & diſtinct *celui de* déterminé, *comme plus propre à faire comprendre à mes Lecteurs ce que je penſe ſur cette matiere. J'entens donc par une* idée déterminée *un certain Objet dans l'eſprit, & par conſequent un* Objet déterminé, *c'eſt-à-dire tel qu'il y eſt vu & actuellement apperçu. C'eſt là, je penſe, ce qu'on peut commodément appeller une* idée déterminée, *lorſque telle qu'elle eſt* objectivement *dans l'eſprit en quelque temps que ce ſoit, & qu'elle y eſt par conſequent* déterminée, *elle eſt attachée & fixée ſans aucune variation à un certain nom ou ſon articulé, qui doit être conſtamment le ſigne de ce même objet de l'eſprit, de cette idée préciſe &* déterminée.

Pour expliquer ceci d'une maniere un peu plus particuliere, lorſque ce mot déterminé *eſt appliqué à une* idée ſimple, *j'entens par-là cette ſimple apparence que l'eſprit a, pour ainſi dire, devant les yeux, ou qu'il apperçoit en ſoi-même lorſque cette idée eſt dite être en lui. Par le même terme, appliqué à une* idée complexe, *j'en-*

tens

ns une idée compoſée d'un nombre déter-
iné de certaines idées ſimples, ou d'idées
oins complexes, unies dans cette propor-
on & ſituation où l'eſprit la conſidere
réſente à ſa vuë, ou la voit en lui-même
rſque cette idée y eſt ou devroit y être pré-
nte, lorſqu'elle eſt déſignée par un cer-
in nom déterminé. *Je dis qu'elle de-*
roit être préſente ; *parce que, bien*
in que chacun ait ſoin de n'employer au-
n terme avant que d'avoir vu dans ſon
ſprit l'idée préciſe & déterminée dont il
eut qu'il ſoit le ſigne, il n'y a preſque per-
nne qui deſcende dans cette grande éxac-
tude. C'eſt pourtant ce défaut d'éxactitu-
e qui répand tant d'obſcurité & de con-
uſion dans les penſées & dans les diſcours
les hommes.

Je ſçai qu'il n'y a point de Langue aſſez
rtile pour exprimer par certains mots par-
culiers toute cette varieté d'idées qui en-
ent dans les Diſcours & les raiſonnemens
les hommes, Mais cela n'empêche pas qus
orſqu'un homme employe un mot dans un
liſcours, il ne puiſſe avoir dans l'eſprit
ne idée déterminée *dont il le faſſe ſigne,*
& à laquelle il devroit ſe tenir conſtam-
ent attaché toutes les fois qu'il le fait en-
rer dans ce diſcours. Et lorſqu'il ne le fait
as, ou qu'il eſt dans l'impuiſſance de le
faire,

faire, c'eſt en vain qu'il prétend à des idées claires & diſtinctes, il eſt viſible que les ſiennes ne le ſont pas. Et par conſequent par tout où l'on employe des termes auſquels on n'a point attaché de telles idées déterminées, *il n'y a que confuſion & obſcurité à attendre.*

Sur ce fondement, j'ai cru que ſi je donnois aux idées l'épithéte de déterminées, *cette expreſſion ſeroit moins ſujette a être mal interprétée que ſi je les appellois* claires & diſtinctes. *J'ai choiſi ce terme pour déſigner premierement, tout objet que l'eſprit apperçoit immédiatement, & qu'il a devant, lui comme diſtinct du ſon qu'il employe pour en être le ſigne; & en ſecond lieu, pour donner à entendre que cette idée ainſi* déterminée, *c'eſt-à-dire, que l'eſprit a en lui-même, qu'il connoît & voit comme y étant actuellement, eſt attachée ſans aucun changement à tel nom, & que ce nom déſigne préciſement cette idée. Si les hommes avoient de telles* idées déterminées *dans leurs diſcours & dans les recherches où ils s'engagent, ils verroient bien-tôt juſqu'où s'étendent leurs recherches & leurs découvertes; & en même temps ils éviteroient la plus grande partie des diſputes & des querelles qu'ils ont avec les autres hommes: car la plûpart des Queſ-*

tions

ions & des controverſes qui embarraſſent 'eſprit des hommes, ne roulent que ſur 'uſage douteux & incertain qu'ils font des nots, ou (ce qui eſt la même choſe) ſur les dées vagues & indéterminées qu'ils leur ont ſignifier.

MONSIEUR LOCKE

AU LIBRAIRE.

LA netteté d'eſprit & la connoiſſance de la Langue Françoiſe, ont M. *Coſte* a déja donné au Public les preuves ſi viſibles, pouvoient vous être un aſſez bon garant de l'excellence de ſon travail ſur mon *Eſſai*, ans qu'il fût néceſſaire que vous m'en emandaſſiez mon ſentiment. Si j'étois capable de juger de ce qui eſt crit proprement & élégamment en rançois, je me croirois obligé de ous envoyer un grand éloge de cette raduction dont j'ai oüi dire que quelques perſonnes plus habiles que moi ans la Langue Françoiſe, ont aſſûré u'elle pouvoit paſſer pour un Origial. Mais ce que je puis dire à l'égard

du point ſur lequel vous ſouhaitez de ſçavoir mon ſentiment, c'eſt que M. Coſte m'a lû cette Verſion d'un bout à l'autre avant que de vous l'envoyer, & que tous les endroits que j'ai remarqué s'éloigner de mes penſées, ont été ramenés au ſens de l'Original, ce qui n'étoit pas facile dans des Notions auſſi abſtraites que le ſont quelques-unes de mon Eſſai, les deux Langues n'ayant pas toujours des mots & des expreſſions, qui ſe répondent ſi juſte l'une à l'autre qu'elles rempliſſent toute l'éxactitude Philoſophique; mais la juſteſſe de l'eſprit de M. Coſte & la ſoupleſſe de ſa plume lui ont fait trouver les moyens de corriger toutes ſes fautes que j'ai découvertes à meſure qu'il me liſoit ce qu'il avoit traduit. De ſorte que je puis dire au Lecteur, que je préſume qu'il trouvera dans cet Ouvrage toutes les qualités qu'on peut deſirer dans une bonne Traduction.

TABLE
DES CHAPITRES.
TOME I.

AVANT-PROPOS.

Deſſein de l'Auteur. Pag. 1

LIVRE PREMIER.

Des Notions innées.

CHAP. I. *Qu'il n'y a point de Principes innés dans l'eſprit de l'Homme.* 17
II. *Qu'il n'y a point de Principes de pratique qui ſoient innés.* 68
III. *Autres Conſiderations touchant les Principes innés, tant ceux qui regardent la ſpéculation que ceux qui appartiennent à la pratique.* 123

LIVRE SECOND.

Des Idées.

CHAP. I. *Où l'on traite des Idées en général, & de leur Origine; & où l'on examine par occaſion*, ſi l'Ame de l'Homme penſe toujours. 170
II. *Des Idées ſimples.* 213
III. *Des Idées qui nous viennent par un ſeul Sens.* 222
IV. *De la Solidité.* 226
V. *Des Idées ſimples qui nous viennent par divers Sens.* 238
VI. *Des Idées ſimples qui viennent par Réfléxion.* 239
VII. *Des Idées ſimples qui viennent par Senſation & par Réflexion.* 240
VIII. *Autres Conſidérations ſur les Idées ſimples.* 251
IX. *De la Perception.* 280
X. *De la Retention.* 297
XI. *De la Faculté de diſtinguer les Idées & quelques autres operations de l'eſprit.* 312
XII. *Des Idées complexes.* 337
XIII. *Des Modes ſimples; & premierement, de ceux de l'Eſpace.* 343

ESSAI

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT ENTENDEMENT HUMAIN.

AVANT-PROPOS

)eſſein de l'Auteur dans cet Ouvrage.

1. PUISQUE l'*Entendement* éléve l'homme au-deſſus de tous les êtres ſen-)les, & lui donne cette ſupériorité cette eſpece d'empire qu'il a ſur x; c'eſt ſans doute un ſujet qui par n exellence mérite bien que nous us appliquions à le connoître au-nt que nous en ſommes capables. intendement ſemblable à l'œil, us fait voir & comprendre toutes ; autres choſes; mais il ne s'apperçoit

Combien il eſt agréable & utile de connoître l'Entendement Humain.

çoit pas lui-même. C'eſt pourquoi il faut de l'art & des ſoins pour le placer à une certaine diſtance, & faire en ſorte qu'il devienne l'Objet de ſes propres contemplations. Mais quelque difficulté qu'il y ait à trouver le moyen d'entrer dans cette recherche, & quelle que ſoit la choſe qui nous cache ſi fort à nous-mêmes, je ſuis aſſuré néanmoins, que la lumiére que cet éxamen peut répandre dans notre eſprit, que la connoiſſance que nous pourrons acquerir par-là de notre Entendement, nous donnera non ſeulement beaucoup de plaiſir, mais nous ſera d'une grande utilité pour nous conduire dans la recherche de pluſieurs autres choſes.

Deſſein de cet Ouvrage.

§. 2. Dans le deſſein que j'ai formé d'éxaminer la certitude & l'étenduë des Connoiſſances humaines, auſſi-bien que les fondemens & les degrés de Foi, d'Opinion & d'Aſſentiment qu'on peut avoir par rapport aux différens ſujets qui ſe préſentent à notre eſprit, je ne m'engagerai point à conſiderer en Phyſicien, la nature de l'ame; à voir ce qui en conſtitue l'eſſence; quels mouvemens doivent s'exciter dans nos eſprits animaux, ou quels

changemens doivent arriver dans notre corps, pour produire, à la faveur de nos organes, certaines ſenſations ou certaines idées dans notre Entendement; & ſi quelques-unes de ces idées, ou toutes enſemble dépendent, dans leur principe, de la Matiere, ou non. Quelques curieuſes & inſtructives que ſoient ces ſpéculations, je les éviterai, comme n'ayant aucun rapport au but que je me propoſe dans cet Ouvrage. Il ſuffira pour le deſſein que j'ai préſentement en vuë, d'éxaminer les différentes facultés de connoître qui ſe rencontrent dans l'homme, entant qu'elles s'éxercent ſur les divers objets qui ſe préſentent à ſon eſprit: & je crois que je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon temps à méditer ſur cette matiere, ſi en éxaminant pied-à-pied, d'une maniere claire & hiſtorique, toutes ces facultés de notre eſprit, je puis faire voir en quelque ſorte, par quels moyens notre Entendement vient à ſe former les idées qu'il a des choſes, & que je puiſſe marquer les bornes de la certitude de nos Connoiſſances, & les fondemens des Opinions qu'on voit régner parmi les hommes: Opinions ſi diffé-

rentes, ſi oppoſées, ſi directement contradictoires, & qu'on ſoûtient pourtant dans tel ou tel endroit du Monde, avec tant de confiance, que qui prendra la peine de conſiderer les divers ſentimens du Genre-Humain, d'éxaminer l'oppoſition qu'il y a entre tous ces ſentimens, & d'obſerver en même temps, avec combien peu de fondement on les embraſſe, avec quel zéle & avec quelle chaleur on les défend, aura peut-être ſujet de ſoupçonner l'une de ces deux choſes, ou qu'il n'y a abſolument rien de vrai, ou que les hommes n'ont aucun moyen sûr pour arriver à la connoiſſance certaine de la Vérité.

Méthode qu'on y obſerve.

§. 3. C'eſt donc une choſe bien digne de nos ſoins, de chercher les bornes qui ſéparent l'opinion d'avec la connoiſſance, & d'éxaminer quelles régles il faut obſerver pour déterminer éxactement les degrés de notre perſuaſion à l'égard des choſes dont nous n'avons pas une connoiſſance certaine. Pour cet effet, voici la Méthode que j'ai réſolu de ſuivre dans cet Ouvrage.

I. J'éxaminerai premierement, quelle eſt l'origine des Idées, Notions, ou

comme il vous plaira de les appeller, que l'homme apperçoit dans ſon ame, & que ſon propre ſentiment l'y fait découvrir ; & par quels moyens l'Entendement vient à recevoir toutes ces idées.

II. En ſecond lieu, je tâcherai de montrer quelle eſt la connoiſſance que l'Entendement acquiert par le moyen de ces Idées ; & quelle eſt la Certitude, l'Evidence & l'Etenduë de cette connoiſſance.

III. Je rechercherai en troiſiéme lieu, la nature & les fondemens de ce qu'on nomme *Foi*, ou *Opinion* ; par où j'entens *cet Aſſentiment que nous donnons à une propoſition en tant que véritable ; mais de la vérité de la quelle nous n'avons pas une véritable connoiſſance certaine.* Et de là je prendrai occaſion d'éxaminer les raiſons & les degrés de l'aſſentiment qu'on donne à différentes Propoſitions.

§. 4. Si en éxaminant la nature de l'Entendement ſelon cette Méthode, je puis découvrir quelles ſont ſes principales Proprietés, quelle eſt l'étenduë de ces proprietés, ce qui eſt de leur compétence, juſqu'à quel degré elles peuvent nous aider à trouver la

Combien il eſt utile de connoître l'étenduë de notre Compréhenſion.

Vérité, & où c'eſt que leur ſecours vient à nous manquer ; je m'imagine que, quoique notre eſprit ſoit naturellement actif & plein de feu, cet éxamen pourra ſervir à régler cette activité immodérée, en nous obligeant à prendre garde avec plus de circonſpection que nous n'avons accoûtumé de faire, à ne pas nous occuper à des choſes qui paſſent notre compréhenſion ; à nous arrêter, lorſque nous avons porté nos recherches juſqu'au plus haut point où nous ſoyons capables de les porter ; & à vouloir bien ignorer ce que nous voyons être au-deſſus de notre conception, après l'avoir bien éxaminé. Si nous en uſions de la ſorte, nous ne ſerions peut-être pas ſi empreſſés, par un vain deſir de connoître toutes choſes, à exciter inceſſamment de nouvelles Queſtions, à nous embarraſſer nous-mêmes, & à engager les autres dans des Diſputes ſur des ſujets qui ſont tout-à-fait diſproportionnés à notre Entendement, & dont nous ne ſçaurions nous former des idées claires & diſtinctes, ou même [ce qui n'eſt peut-être arrivé que trop ſouvent) dont nous n'avons abſolument aucune idée. Si donc nous

pouvons

pouvons découvrir juſqu'où notre Entendement peut porter ſa vuë, juſqu'où il peut ſe ſervir de ſes Facultés pour connoître les choſes avec certitude, & en quels cas il ne peut juger que par de ſimples conjectures ; nous apprendrons à nous contenter des connoiſſances auſquelles notre eſprit eſt capable de parvenir, dans l'état où nous nous trouvons dans ce monde.

L'étenduë de nos connoiſſances eſt proportionnée à notre état dans ce Monde, & à nos beſoins

§. Quoiqu'il y ait une infinité de choſes que notre eſprit ne ſçauroit comprendre, la portion & les degrés de connoiſſance que Dieu nous a accordés avec beaucoup plus de profuſion qu'aux autres habitans de ce bas monde, cette portion de connoiſſance qu'il nous a départie ſi libéralement, nous fournit pourtant un aſſez ample ſujet d'éxalter la bonté de cet Etre Suprême, de qui nous tenons notre propre éxiſtence. Quelque bornées que ſoient les connoiſſances des hommes ils ont raiſon d'être entiérement ſatisfaits des graces que Dieu à jugé à propos de leur faire ; puiſqu'il leur a donné, comme dit S. Pierre (1),

(1) Πάντα πρὸς ζωὴν καὶ εὐσέβειαν. II. Epch. I. 3.

toutes les choſes qui regardent la vie & la pieté, les ayant mis en état de découvrir par eux-mêmes ce qui leur eſt néceſſaire pour les beſoins de cette vie, & leur ayant montré le chemin qui peut les conduire à une autre vie beaucoup plus heureuſe que celle dont ils jouïſſent dans ce monde. Tout éloignés qu'ils ſont d'avoir une connoiſſance univerſelle & parfaite de tout ce qui éxiſte, la lumiere qu'ils ont, leur ſuffit pour démêler ce qu'il leur importe abſolument de ſçavoir; puiſqu'à la faveur de cette lumiere ils peuvent parvenir à la connoiſſance de celui qui les a faits, & des devoirs ſur leſquels ils ſont obligés de régler leur vie. Les hommes trouveront toujours le moyen d'éxercer leur eſprit, & d'occuper leurs mains à des choſes également agréables par leur diverſité & par le plaiſir qui les accompagne, pourvû qu'ils ne s'amuſent point à former des plaintes contre leur propre nature, & à rejetter les tréſors dont leurs mains ſont pleines, ſous prétexte qu'il y a des choſes qu'elles ne ſçauroient embraſſer. Jamais dis-je, nous n'aurons ſujet de nous plaindre du peu d'étenduë de nos connoiſſances, ſi nous

nous appliquons uniquement notre eſprit à ce qui peut nous être utile; car en ce cas-là il peut nous rendre de grands ſervices. Mais ſi, loin d'en uſer de la ſorte, nous venons à ravaler l'excellence de cette faculté que nous avons d'acquerir certaines connoiſſances, & à négliger de la perfectionner par rapport au but pour lequel elle nous a été donnée, ſous prétexte qu'il y a des choſes qui ſont au-de-là de ſa ſphére, c'eſt un chagrin puéril & tout-a-fait inexcuſable. Car, je vous prie, un valet pareſſeux & revêche qui pouvant travailler de nuit à la chandelle, n'auroit pas voulu le faire, auroit-il bonne grace de dire pour excuſe que le Soleil n'étant pas levé. il n'avoit pas pu jouïr de l'éclatante lumiere de cet Aſtre? Il en eſt de même à notre égard, ſi nous négligeons de nous ſervir des lumieres que Dieu nous a données. Notre eſprit eſt * comme une chandelle que nous avons devant les yeux, & qui répand aſſez de lumiere pour nous éclairer dans toutes nos affaires. Nous devons être ſatisfaits des découvertes que nous pouvons faire à la faveur de cette lumiere. Nous ferons toujours un bon

* Prov. XX. 27.

uſage de notre Entendement, ſi nous conſiderons tous les objets par rapport à la proportion qu'ils ont avec nos facultés, pleinement convaincus que ce n'eſt que ſur ce pied-là que la connoiſſance peut nous en être propoſée; & ſi au lieu de demander abſolument, & par un excès de délicateſſe, une démonſtration & une certitude entiere, nous nous contentons d'une ſimple probalité, lorſque nous ne pouvons obtenir qu'une probabilité, & que ce degré de connoiſſance ſuffit pour régler tous nos intérêts dans ce monde. Que ſi nous voulons douter de chaque choſe en particulier, parce que nous ne pouvons pas les connoître toutes avec certitude, nous ſerons auſſi déraiſonnables qu'un homme qui ne voudroit pas ſe ſervir de ſes jambes pour ſe tirer d'un lieu dangereux, mais s'opiniâtreroit à y demeurer & à y périr miſérablement, ſous prétexte qu'il n'auroit pas des aîles pour échapper avec plus de viteſſe.

* La connoiſſance des forces de notre eſprit ſu Et pour guérir du

§. 6. Si nous connoiſſons une fois nos propres forces, cette connoiſſance ſervira à nous faire d'autant mieux ſentir ce que nous pouvons entreprendre

prendre avec fondement ; & lorſque nous aurons éxaminé ſoigneuſement ce que notre eſprit eſt capable de faire, & que nous aurons vû, en quelque maniere, ce que nous en pouvons attendre, nous ne ſerons portés ni à demeurer dans une lâche oiſiveté, & dans une entiere inaction, comme ſi nous déſeſpérions de jamais connoître quoi que ce ſoit ; ni à mettre tout en queſtion, & à décrier toute ſorte de connoiſſances, ſous prétexte qu'il y a certaines choſes que l'eſprit humain ne ſçauroit comprendre. Il en eſt de nous à cet égard, comme d'un Pilote qui voyage ſur mer. Il lui eſt extrêmement avantageux de ſçavoir quelle eſt la longueur du cordeau de la ſonde, quoiqu'il ne puiſſe pas toujours reconnoître, par le moyen de ſa ſonde, toutes les différentes profondeurs de l'Océan : il ſuffit qu'il ſçache que le cordeau eſt aſſez long pour trouver fond en certains endroits de la Mer qu'il lui importe de connoître pour bien diriger ſa courſe, & pour éviter les bas-fond qui pourroient le faire échouer. Notre affaire dans ce monde n'eſt pas de connoître toutes choſes, mais celles qui regardent la con-

Scepticiſme & de la négligence où l'on s'abandonne lorſqu'on doute de pouvoir trouver la Vérité.

duite de notre vie. Si donc nous pouvons trouver les régles par leſquelles une créature raiſonnable, telle que l'homme conſideré dans l'état où il ſe trouve dans ce monde, peut & doit conduire ſes ſentimens & les actions qui en dépendent ; ſi dis-je nous pouvons en venir là, nous ne devons pas nous inquiéter de ce qu'il y a pluſieurs autres choſes qui échappent à notre connoiſſance.

Quelle a été l'occaſion de cet Ouvrage.

§. 7. Ces conſidérations-là me firent venir la premiere penſée de travailler à cet *Eſſai*, lequel je donne préſentement au Public. Car je me mis dans l'eſprit, que le premier moyen qu'il y auroit de ſatisfaire l'eſprit de l'homme ſur pluſieurs recherches dans leſquelles il eſt fort porté à s'engager, ce ſeroit de prendre, pour ainſi dire, un état des facultés de notre propre entendement, d'examiner l'étenduë de ſes forces, & de voir quelles ſont les choſes qui ſont proportionnées à ſa capacité. Juſqu'à ce que cela fut fait, je m'imaginai que nous prendrions la choſe tout-à-fait à contre-ſens ; & que nous chercherions en vain cette douce ſatisfaction que nous pourroit donner la poſſeſſion tranquille

tranquille & assurée des vérités qui nous sont les plus nécessaires, pendant tout le temps que nous nous fatiguerions à courir après la recherche de toutes les choses du monde sans distinction, comme si toutes ces choses, dont le nombre est infini, étoient l'objet naturel de l'entendement humain, de sorte que l'homme pût en acquerir une connoissance certaine, & qu'il n'y eût absolument rien qui excédât sa portée, & dont il ne fût très-capable de juger.

Lorsque les hommes infatués de cette pensée, viennent, à pousser leurs recherches plus loin que leur capacité ne leur permet de faire, s'abandonnant sur ce vaste Océan, où ils ne trouvent ni fond ni rive, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent des questions, & multiplient des difficultés, qui ne pouvant jamais être décidées d'une maniere claire & distincte, ne servent qu'à perpétuer & à augmenter leurs doutes, & à les engager enfin dans un parfait Pyrrhonisme. Mais, si au lieu de suivre cette dangereuse méthode, les hommes commençoient par éxaminer avec soin quelle est la capacité de leur Entendement; s'ils

venoient

venoient à découvrir juſqu'où peuvent aller leur connoiſſances, & à trouver les bornes qui ſéparent la partie lumineuſe des différens objets de leurs connoiſſances, d'avec la partie obſcure & entiérement impénétrable, ce qu'ils peuvent concevoir d'avec ce qui paſſe leur intelligence, peut-être qu'ils auroient beaucoup moins de peine à reconnoître leur ignorance ſur ce qu'ils ne peuvent point comprendre, & qu'ils employeroient leurs penſées & leurs raiſonnemens avec plus de fruit & de ſatisfaction, à des choſes qui ſont proportionnées à leur capacité.

Ce que ſignifie le mot d'*Idées*

§. 8. Voilà ce que j'ai jugé néceſſaire de dire touchant l'occaſion qui m'a fait entreprendre cet Ouvrage. Mais avant que d'entrer en matiére, je prierai mon Lecteur d'excuſer le fréquent uſage que j'ai fait du mot d'*Idée* dans le Traité ſuivant (1). Comme ce terme eſt, ce me ſemble, le plus propre qu'on puiſſe employer pour ſignifier

[1] Cette excuſe n'eſt nullement néceſſaire pour un Lecteur François, accoûtumé à la lecture des Ouvrages Philoſophiques qui ont paru depuis long-temps en François, où le mot d'*Idée* eſt employé à tout moment. Il ſe trouve même fort communément dans toute ſorte de Livres, écrits en cette Langue,

fier tout ce qui eſt l'objet de notre Entendement lorſque nous penſons, je m'en ſuis ſervi pour exprimer tout ce qu'on entend par *fantôme*, *notion*, *eſpece*, ou quoi que ce puiſſe être qui occupe notre eſprit lorſqu'il penſe ; & je n'aurois pu éviter de m'en ſervir auſſi ſouvent que j'ai fait.

Je crois qu'on n'aura pas de peine à m'accorder qu'il y a de telles idées dans l'eſprit des hommes. Chacun les ſent en ſoi même, & peut s'aſſurer qu'elles ſe rencontrent dans les autres hommes, s'il prend la peine d'examiner leurs diſcours & leurs actions.

Nous allons voir préſentement de quelle maniere ces Idées nous viennent dans l'eſprit.

Quam bellum eſt velle confiteri potius neſcire quod neſcias, quàm iſta effutientem nauſeare, atque ipſum ſibi diſplicere!
Cicer. de Nat. Deor. lib. 1.

ESSAI
PHILOSOPHIQUE
CONCERNANT
L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE PREMIER.
DES NOTIONS INNE'ES.

CHAPITRE I.

Qu'il n'y a point de Principes innés dans l'Eſprit de l'Homme.

§. 1. IL y a des gens qui ſuppoſent comme une vérité inconteſtable, *Qu'il y a certains Principes innés, certaines Notions primitives, autrement appellées* * Notions communes, *empreintes & gravées, pour ainſi dire, dans notre ame, qui le reçoit dès le premier moment de ſon exiſtence, & les apporte au monde avec elle*

CHAP. I. La maniere dont les Hommes acquiérent leurs connoiſſances prouve que ces connoiſſances ne ſont point innées.

* Κοιναὶ ἔννοιαι.

CHAP. I. *elle.* Si j'avois à faire à des Lecteurs dégagés de tout préjugé, je n'aurois, pour les convaincre de la fauſſeté de cette ſuppoſition, qu'à leur montrer, (comme j'eſpere de le faire dans les autres parties de cet Ouvrage) que les hommes peuvent acquerir toutes les connoiſſances qu'ils ont, par le ſimple uſage de leurs facultés naturelles, ſans le ſecours d'aucune impreſſion *innée*; & qu'ils peuvent arriver à une entiere certitude de certaines choſes, ſans avoir beſoin d'aucune de ces notions naturelles ou de ces Principes *innés*. Car tout le monde, à mon avis, doit convenir ſans peine, qu'il ſeroit ridicule de ſuppoſer, par exemple, que les idées des couleurs ont été imprimées dans l'ame d'une créature à qui Dieu a donné la vuë & la puiſſance de recevoir ces idées par l'impreſſion que les objets extérieurs feroient ſur ſes yeux. Il ne ſeroit pas moins abſurde d'attribuer à des impreſſions naturelles & à des caractéres *innés* la connoiſſance que nous avons de pluſieurs Vérités, ſi nous pouvons remarquer en nous-mêmes des facultés propres à nous faire connoître ces Vérités avec autant de facilité & de certitude, que ſi elles étoient

ient originairement gravées dans Chap. I.
tre Ame.

Mais parce qu'un ſimple particulier peut éviter d'être cenſuré lorſqu'il erche la vérité par un chemin qu'il ſt tracé lui-même, ſi ce chemin l'éte le moins du monde de la route linaire; je propoſerai les raiſons i m'ont fait douter de la vérité du timent qui ſuppoſe des idées *innées* ns l'eſprit de l'homme, afin que ces ſons puiſſent ſervir à excuſer mon eur, ſi tant eſt que je ſois effectiment dans l'erreur ſur cet article; que je laiſſe éxaminer à ceux qui mme moi ſont diſpoſés à recevoir Vérité par-tout où ils la rencont.

§. 2. Il n'y a pas d'opinion plus mmunément reçuë que celle qui ablit : *Qu'il y a de certains principes, nt pour la Spéculation que pour la Praue*, (car on en compte de ces deux rtes) *de la vérité deſquels tous les hommes conviennent généralement :* d'où l'on fére qu'il faut que ces Principes ſoient autant d'impreſſions, que ime de l'homme reçoit avec l'éxiſnce, & quelle apporte au monde ec elle auſſi néceſſairement & auſſi réelle-

On dit que certains Principes ſont reçus d'un conſentement univerſel : principale raiſon par la quelle on prétend prouver, que ces Principes ſont *innés*.

CHAP. I. réellement qu'aucune de ſes facultés naturelles.

Ce Conſentement univerſel ne prouve rien.

§. 3. Je remarque d'abord que cet Argument, tiré du *Conſentement univerſel*, eſt ſujet à cet inconvénient, que quand le fait ſeroit certain, je veux dire qu'il y auroit effectivement des vérités ſur leſquelles tout le Genre-Humain ſeroit d'accord, ce conſentement univerſel ne prouveroit point que ces vérités fuſſent *innées*, ſi l'on pouvoit montrer une autre voie par la quelle les hommes ont pu arriver à cette uniformité de ſentiment ſur les choſes dont ils conviennent; ce qu'on peut fort bien faire ſi je ne me trompe.

Ce qui eſt, eſt: & il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps: Deux Propoſitions qui ne ſont pas univerſellement reçuës.

§. 4. Mais ce qui eſt encore pis: la raiſon qu'on tire du conſentement univerſel pour faire voir qu'il y a des Principes *innés*, eſt ce me ſemble, une preuve démonſtrative qu'il n'y a point de ſemblables Principes, parce qu'il n'y a effectivement aucun Principe ſur le quel tous les hommes s'accordent généralement. Et pour commencer par les *notions ſpéculatives*, voici deux de ces Principes célébres, auſquels on donne, préférablement à tout autre, la qualité de Principes innés: *Tout ce qui eſt eſt; & il*

eſt

impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit Chap. I.
s en même temps Ces Propoſitions
t paſſé ſi conſtamment pour des
axiomes univerſellement reçuës qu'on
ouvera, ſans doute, fort étrange,
ne qui que ce ſoit oſe leur diſputer
: titre. Cependant je prendrai la li-
erté de dire, que tant ſans faut qu'on
onne un conſentement général à ces
eux Propoſitions, qu'il y a une gran-
le partie du Genre-Humain à qui elles
ne ſont pas même connuës.

§. 5. Car premierement, il eſt clair que les Enfans & les Idiots n'ont pas la moindre idée de ces Principes & qu'ils n'y penſent en aucune maniere, ce qui ſuffit pour détruire ce conſentement univerſel, que toutes les *vérités innées* doivent produire néceſſairement. Car de dire qu'il y a des vérités imprimées dans l'ame que l'ame n'apperçoit ou n'entend point, c'eſt, ce me ſemble, une eſpece de contradiction : l'action d'*imprimer* ne pouvant marquer autre choſe (ſuppoſé qu'elle ſignifie quelque choſe de réel en cette rencontre) que *faire appercevoir* certaines vérités. Car imprimer quoique ce ſoit dans l'ame, ſans que l'ame l'apperçoive, c'eſt à mon ſens,

Elles ne ſont pas gravées naturellement dans l'Ame; puiſqu'elles ne ſont pas connuës des Enfans, des Idiots, &c.

CHAP. I. ſens, une choſe à peine intelligible. Si donc il y a de telles impreſſions dans les ames des enfans & des idiots, il faut néceſſairement que les enfans & les idiots apperçoivent ces impreſſions, qu'ils connoiſſent les vérités qui ſont gravées dans leurs eſprits, & qu'ils y donnent leur conſentement. Mais comme cela n'arrive pas, il eſt évident qu'il n'y a point de telles impreſſions. Or, ſi ce ne ſont pas des notions imprimées naturellement dans l'ame, comment peuvent-elles être innées? Et ſi elles y ſont imprimées, comment peuvent-elles lui être inconnuës? Dire qu'une Notion eſt gravée dans l'ame, & ſoûtenir en même temps que l'ame ne la connoît point, & qu'elle n'en a eu encore aucune connoiſſance, c'eſt faire de cette impreſſion un pur néant. On ne peut point aſſurer qu'une certaine propoſition ſoit dans l'eſprit, lorſque l'eſprit ne l'a point encore apperçuë, & qu'il n'en a découvert aucune idée en lui même: car ſi on peut le dire de quelque propoſition en particulier, on pourra ſoûtenir par la même raiſon, que toutes les propoſitions qui ſont véritables & que l'eſprit pourra jamais regarder

comme

comme telles, ſont déja imprimées dans l'ame, puiſque, ſi l'on peut dire qu'une choſe eſt dans l'ame, quoique l'ame ne l'ait pas encore connuë, ce ne peut être qu'à cauſe qu'elle a la *capacité* ou la faculté de la connoître : faculté qui s'étend ſur toutes les vérités qui pourront venir à ſa connoiſſance. Bien-plus, à le prendre de cette maniere, on peut dire qu'il y a des vérités gravées dans l'ame, que l'ame n'a pourtant jamais connuës, & qu'elle ne connoîtra jamais. Car un homme peut vivre long-temps, & mourir enfin dans l'ignorance de pluſieurs vérités que ſon eſprit étoit capable de connoître, & même avec une entiere certitude. Deſorte que ſi par ces *impreſſions naturelles* qu'on ſoutient être dans l'ame, on entend la capacité que l'ame a de connoître certaines vérités, il s'enſuivra de-là, que toutes les vérités qu'un homme vient à connoître, ſont autant de *vérités innées.* Et ainſi cette grande queſtion ſe réduira uniquement à dire, que ceux qui parlent de *Principes innés*, parlent très-improprement ; mais que dans le fond ils croyent la même choſe que ceux qui nient qu'il y en ait : car je ne pen- CHAP. I.

ſe

CHAP. I. ſe pas que perſonne ait jamais nié, que l'ame ne fût capable de connoître pluſieurs vérités. C'eſt cette *capacité*, dit-on qui eſt *innée*; & c'eſt la connoiſſance de telle ou telle vérité qu'on doit appeller *acquiſe*. Mais, ſi c'eſt-là tout ce qu'on prétend, à quoi bon s'échauffer à ſoutenir qu'il y a certaines maximes *innées*? Et s'il y a des vérités qui puiſſent être imprimées dans l'entendement, ſans qu'il les apperçoive, je ne vois pas comment elles peuvent différer, par rapport à leur origine, de toute autre vérité que l'eſprit eſt capable de connoître. Il faut, ou que toutes ſoient innées, ou qu'elles viennent toutes d'ailleurs dans l'ame. C'eſt en vain qu'on prétend les diſtinguer à cet égard. Et par conſequent, quiconque parle de Notions *innées* dans l'entendement, (s'il entend par-là certaines vérités particulieres) ne ſçauroit imaginer que ces Notions ſoient dans l'entendement de telle maniere que l'entendement ne les ait jamais apperçuës & qu'il n'en ait effectivement aucune connoiſſance. Car ſi ces mots, *être dans l'entendement*, emportent quelque choſe de poſitif, ils ſignifient, *être apperçu & compris*

compris par l'entendement. De ſorte que ſoûtenir, qu'une choſe eſt dans l'entendement, & qu'elle n'eſt pas conçuë par l'entendement, qu'elle eſt dans l'eſprit ſans que l'eſprit l'apperçoive, c'eſt autant que ſi l'on diſoit qu'une choſe eſt & n'eſt pas dans l'eſprit ou dans l'entendement. Si donc ces deux propoſitions, *Ce qui eſt, eſt*; & *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, étoient gravées dans l'ame des hommes par la nature, les enfans ne pourroient pas les ignorer : les petits enfans, dis-je, & tous ceux qui ont une ame, devroient les avoir néceſſairement dans l'eſprit, en reconnoître la vérité, & y donner leur conſentement. CHAP. I.

§. 6. Pour éviter cette difficulté, les Défenſeurs des *Idées innées* ont accoutumé de répondre: *Que les hommes connoiſſent ces vérités & y donnent leur conſentement, dès-qu'ils viennent à avoir l'uſage de leur raiſon*: Ce qui ſuffit, ſelon eux, pour faire voir que ces vérités ſont innées.

Réfutation d'une ſeconde raiſon dont on ſe ſert pour prouver qu'il y a des *vérités innées*: qui eſt, que les hommes connoiſſent ces vérités dès qu'ils ont l'uſage de leur raiſon.

§. 7. Je répons à cela, que des expreſſions ambiguës qui ne ſignifient preſque rien, paſſent pour des raiſons évidentes dans l'eſprit de ceux qui

CHAP. I.

pleins de quelque préjugé, ne prennent pas la peine d'éxaminer avec assez d'application ce qu'ils disent pour défendre leur propre sentiment. C'est ce qui paroît évidemment dans cette occasion. Car pour donner à la réponse que je viens de proposer, un sens tant soit peu raisonnable par rapport à la question que nous avons en main, on ne peut lui faire signifier que l'une ou l'autre de ces deux choses, sçavoir; qu'aussi-tôt que les hommes viennent à faire usage de la raison, ils apperçoivent ces principes qu'on suppose être imprimés naturellement dans l'esprit; ou bien que l'usage de la raison les leur fait découvrir & connoître avec certitude. Or ceux à qui j'ai à faire, ne sçauroient montrer par aucune de ces deux choses qu'il y ait des principes *innés*.

Supposé la Raison découvre ces premiers Principes, il n's'ensuit pas de-là qu'ils soient innés.

§. 8. S'ils disent, que c'est par l'usage de la raison que les hommes peuvent découvrir ces principes, & que cela suffit pour prouver qu'ils sont *innés*, leur raisonnement se réduira à ceci : *Que toutes les vérités que la raison peut nous faire connoître & recevoir comme autant de vérités certaines & indubitables, sont naturellement gravées dans notre esprit*

ſprit : puiſque le conſentement uni- CHAP. I.
verſel qu'on a voulu faire regarder
:omme le ſceau auquel on peut re-
:onnoître que certaines vérités ſont
nnées, ne ſignifie dans le fond autre
:hoſe ſi ce n'eſt, qu'en faiſant uſage de
a raiſon, nous ſommes capables de
)arvenir à une connoiſſance certaine
le ces vérités, & d'y donner notre
onſentement. Et à ce compte-là, il
'y aura aucune différence entre les
xiomes des Mathématiciens & les
héorêmes qu'ils en déduiſent. Prin-
ipes & concluſions, tout ſera *inné* :
uiſque toutes ces choſes ſont des dé-
ouvertes qu'on fait par le moyen de
ı raiſon, & que ce ſont des vérités
u'une créature raiſonnable peut con-
oître certainement ſi elle s'applique
omme il faut à les rechercher.

§. 9. Mais comment peut-on penſer ue l'*uſage de la raiſon* ſoit néceſſaire our découvrir des principes qu'on ıppoſe *innés*, puiſque la raiſon n'eſt ıtre choſe, (s'il en faut croire ceux ontre qui je diſpute) que la faculté e déduire de principes déja connus, es vérités inconnuës? Certainement, ı ne pourra jamais regarder comme ı principe *inné*, ce qu'on ne ſçauroit

Il eſt faux que la Raiſon découvre ces Principes.

CHAP. I. découvrir que par le moyen de la raiſon, à moins qu'on ne reçoive, comme je l'ai déja dit, toutes les vérités certaines que la raiſon peut nous faire connoître, pour autant de *vérités innées*. Nous ſerions auſſi bien fondés à dire, que l'uſage de la raiſon eſt néceſſaire pour diſpoſer nos yeux à diſcerner les objets viſibles, qu'à ſoûtenir que ce n'eſt que par la raiſon ou par l'uſage de la raiſon que l'entendement peut voir ce qui eſt originairement imprimé dans l'entendement lui-même, & qui ne ſçauroit y être avant qu'il l'apperçoive. Deſorte que, de donner à la raiſon la charge de découvrir des vérités, qui ſont imprimées dans l'eſprit de cette maniere, c'eſt dire, que l'uſage de la raiſon fait voir à l'homme ce qu'il ſçavoit déja: & par conſequent l'opinion de ceux qui oſent avancer que ces vérités ſont *innées* dans l'eſprit des hommes, qu'elles y ſont originairement empreintes avant l'uſage de la raiſon, quoique l'homme les ignore conſtamment juſqu'à ce qu'il vienne à faire uſage de ſa raiſon; cette opinion, dis-je, revient proprement à ceci: que l'homme connoît & ne connoît pas en même temps ces ſortes de vérités.

§. 10.

§. 10. On repliquera peut-être, que les Démonſtrations mathématiques & pluſieurs autres vérités qui ne ſont point *innées*, ne trouvent pas créance dans notre eſprit, dès que nous les entendons propoſer, ce qui les diſtingue de ces premiers principes que nous venons de voir, & de toutes les autres vérités *innées*. J'aurai bientôt occaſion de parler d'une maniere plus préciſe du conſentement qu'on donne à certaines propoſitions dès-qu'on les entend prononcer. Je me contenterai de reconnoître ici franchement, que les maximes qu'on nomme *innées*, & les démonſtrations mathématiques différent en ce que celles-ci ont beſoin du ſecours de la raiſon, qui les rende ſenſibles & nous les faſſe recevoir par le moyen de certaines preuves; au-lieu que les maximes qu'on veut faire paſſer pour principes *innés*, ſont reconnuës pour véritables dès-qu'on vient à les comprendre, ſans qu'on ait beſoin pour cela du moindre raiſonnement. Mais qu'il me ſoit permis en même temps de remarquer, que cela même fait voir clairement le peu de ſolidité qu'il y a à dire, comme font les Partiſans des Chap. I.

CHAP. I. *Idées innées*, que l'uſage de la raiſon eſt néceſſaire pour découvrir ces vérités générales, puiſqu'on doit avouer de bonne foi qu'il n'eſt beſoin d'aucun raiſonnement pour en reconnoître la certitude. En effet, je ne penſe pas que ceux qui ont recours à cette réponſe, oſent ſoûtenir par exemple, que la connoiſſance de cette maxime, *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, ſoit fondée ſur une conſequence tirée par le ſecours de notre raiſon. Car ce ſeroit détruire la bonté qu'ils prétendent que Dieu a eu pour les hommes, en gravant dans leurs ames ces ſortes de maximes; ce ſeroit, dis-je, anéantir tout-à-fait cette grace, dont ils paroiſſent ſi jaloux, que de faire dépendre la connoiſſance de ces premiers principes d'une ſuite de penſées déduites avec peine les unes des autres. Comme tout raiſonnement ſuppoſe quelque recherche, il demande du ſoin & de l'application, cela eſt inconteſtable. D'ailleurs, en quel ſens tant ſoit peu raiſonnable peut-on ſoutenir, qu'afin de découvrir ce qui a été imprimé dans notre ame par la nature, pour qu'il ſerve de guide & de fondement à notre raiſon, il faille

aille faire uſage de cette même rai- Chap. I.
on ?

§. 11. Tous ceux qui voudront
rendre la peine de réfléchir avec un
eu d'attention ſur les opérations de
'entendement, trouveront que ce
:onſentement que l'eſprit donne ſans
eine à certaines vérités, ne dépend
n aucune maniere, ni de l'impreſſion
aturelle qui en ait été faite dans
'ame, ni de l'uſage de la raiſon;
nais d'une faculté de l'eſprit humain,
ui eſt tout-à-fait différente de ces
eux choſes, comme nous le verrons
lans la ſuite. Puis donc que la raiſon
e contribue en aucune maniere à
ous faire recevoir ces premiers prin-
:ipes, ſi ceux qui ſoutiennent que *les*
ommes les connoiſſent & y donnent leur
onſentement dès qu'ils viennent à faire
ſage de leur raiſon, veulent dire par-
à que l'uſage de la raiſon nous con-
luit à la connoiſſance de ces princi-
es, cela eſt entierement faux; &
uand il ſeroit véritable, il ne prou-
eroit point que ces maximes ſoient
nnées.

§. 12. Mais lorſqu'on dit que nous
:onnoiſſons ces vérités & que nous y
lonnons notre conſentement, *dès que*

Quand on commence à faire uſage de la Raiſon, on ne

CHAP. I.

commence pas à connoître ces Maximes générales qu'on veut faire paſſer pour innées.

nous venons faire uſage de la raiſon; ſi l'on entend par-là, que c'eſt dans ce temps-là que l'ame s'apperçoit de ces vérités; & qu'auſſi-tôt que les enfans viennent à ſe ſervir de la raiſon, ils commencent auſſi à connoître & à recevoir ces premiers principes, cela eſt encore faux & inutile. Je dis premierement que cela eſt faux, parce-qu'il eſt évident, que ces ſortes de maximes ne ſont pas connuës à l'ame, dans le même temps qu'elle commence à faire uſage de la raiſon; & par-conſequent qu'il n'eſt point vrai, que le temps auquel on commence à faire uſage de la raiſon, ſoit le même que celui auquel on commence à découvrir ces maximes. Car je vous prie, combien de marques de raiſon n'obſerve-t-on pas dans les enfans, long-temps avant qu'ils ayent aucune connoiſſance de cette maxime, *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*? Combien y a-t-il de gens ſans Lettres, & de Peuples ſauvages qui étant parvenus à l'âge de raiſon, paſſent une bonne partie de leur vie ſans faire aucune réfléxion à cette maxime & aux autres propoſitions générales de cette nature? Je conviens

que

que les hommes n'arrivent point à la connoiſſance de ces vérités générales & abſtraites qu'on croit *innées*, avant que de faire uſage de leur raiſon: mais j'ajoûte qu'ils ne les connoiſſent pas même alors; & cela, parcequ'avant que de faire uſage de la raiſon, l'eſprit n'a pas formé les idées générales & abſtraites d'où réſultent les maximes générales qu'on prend mal-à-propos pour des principes *innés*; & parceque ces maximes ſont effectivement les connoiſſances & des vérités qui s'introduiſent dans l'eſprit par la même voye, & par les mêmes degrès, que pluſieurs autres propoſitions que perſonne ne s'eſt aviſé de ſuppoſer *innées*, comme j'eſpére de le faire voir dans la ſuite de cet ouvrage. Je reconnois donc qu'il faut néceſſairement que les hommes faſſent uſage de leur raiſon, avant que de parvenir à la connoiſſance de ces vérités générales: mais encore un coup, je nie que le temps auquel ils commencent à ſe ſervir de leur raiſon, ſoit juſtement celui auquel ils viennent à découvrir ces vérités. CHAP. I.

§. 15. Cependant il eſt bon de remarquer, que ce qu'on dit, que *dès* On ne ſçauroit les diſtinguer par

CHAP. I.

Là de pluſieurs autres vérités qu'on peut connoître dans le même temps.

qu'on fait uſage de la raiſon, on s'apperçoit de ces maximes & qu'on y acquieſce, n'emporte dans le fond autre choſe que ceci, ſçavoir, qu'on ne connoît jamais ces maximes avant l'uſage de la raiſon, quoique peut-être on n'y donne un conſentement actuel que quelque temps après, durant le cours de la vie. Du-reſte, le temps auquel on vient à les connoître & à les recevoir, eſt tout-à-fait incertain. D'où il paroît qu'on peut dire la même choſe de toutes le autres vérités qui peuvent être connuës, auſſi-bien que de ces maximes générales. Et par conſequent, il ne s'enſuit point, de ce qu'on connoît ces maximes lorſqu'on vient à faire uſage de ſa raiſon, qu'elles ayent, à cet égard, aucune prérogative qui les diſtingue des autres vérités; & bien-loin que ce ſoit une marque qu'elles ſoient *innées*, c'eſt une preuve du contraire.

Quand on commenceroit à les connoître, dès-qu'on vient à faire uſage de la Raiſon, cela ne prouveroit point

§. 14. Mais en ſecond lieu, quand il ſeroit vrai qu'on viendroit à connoître ces maximes & à y acquieſcer, juſtement dans le temps qu'on vient à faire uſage de la raiſon, cela ne prouveroit point encore qu'elles ſoient *innées*. Ce raiſonnement eſt auſſi frivole, que la ſuppoſition ſur laquelle on le

le fonde, eſt fauſſe. Car par quelle règle de Logique peut-on conclure qu'une certaine maxime a été imprinée originairement dans l'ame auſſitôt que l'ame a commencé à éxiſter, le ce qu'on vient à s'appercevoir de cette maxime, & à l'approuver, dès-qu'une certaine faculté de l'ame, qui ſt appliquée à toute autre choſe, vient ſe déployer ? Suppoſé qu'on vînt recevoir ces maximes juſtement dans e temps qu'on commence à parler, ce qui peut tout auſſi-bien arriver lors, que dans le temps auquel on ommence à faire uſage de la raiſon) n ſeroit tout auſſi-bien fondé à dire ue ces maximes ſont *innées*, parceu'on les reçoit dès-qu'on commence à arler, qu'à ſoûtenir qu'elles ſont *inées* parceque les hommes y donnent eur conſentement dès-qu'ils viennent ſe ſervir de leur raiſon. Je conviens onc avec les partiſans des principes *nés* que l'ame n'a aucune connoiſance de ces maximes générales, évientes par elles-mêmes, avant qu'elle ommence à faire uſage de la raiſon; ais je nie que le temps auquel on comence à faire uſage de la raiſon, ſoit préiſément celui auquel on commence à

CHAP. I. qu'elles ſoient innées.

CHAP. I. s'apperçevoir de ces maximes ; quand cela ſeroit, je nie qu'il s'enſuivît de-là qu'elles fuſſent *innées*. Lorſqu'on dit, que *les hommes donnent leur conſentement à ces vérités, dès-qu'ils viennent à faire uſage de la raiſon*, tout ce qu'on peut faire ſignifier raiſonnablement à cette propoſition, c'eſt que l'eſprit venant à ſe former des idées générales & abſtraites, & à comprendre les noms généraux qui les repréſentent, dans le temps que la faculté de raiſonner commence à ſe déployer, & tous ces matérianx ſe multipliant à meſure que cette faculté ſe perfectionne, il arrive d'ordinaire que les enfans n'acquiérent ces idées générales & n'apprennent les noms qui ſervent à les exprimer, que lorſqu'ayant éxercé leur raiſon pendant un aſſez long-temps ſur des idées familiéres & plus particuliéres, ils ſont devenus capables d'un entretien raiſonnable par le commerce qu'ils ont eu avec d'autres perſonnes. Si on peut dire dans un autre ſens, que les hommes reçoivent ces maximes générales lorſqu'ils viennent à faire uſage de leur raiſon, c'eſt ce que j'ignore ; & je voudrois bien qu'on prît la peine de

me

me le faire voir, ou dumoins qu'on me montrât, (quelque ſens qu'on donne à cette propoſition, celui-là, ou quelque autre) comment on en peut inférer, que ces maximes ſont *innées.* CHAP. I.

§. 15. D'abord les ſens rempliſſent, pour ainſi-dire, notre eſprit de diverſes idées qu'il n'avoit point; & l'eſprit ſe rendant peu-à-peu ces idées familiéres, les place dans ſa mémoire, & leur donne des noms. Enſuite, il vient à ſe repréſenter d'autres idées, qu'il *abſtrait* de celles-là, & il apprend l'uſage des noms généraux. De cette maniere l'eſprit prépare des matériaux d'idées & de paroles, ſur eſquels il éxerce ſa faculté de raiſonner; & l'uſage de la raiſon devient, chaque jour, plus ſenſible, à meſure que ces matériaux ſur leſquels elle s'éxerce, augmentent. Mais quoique toutes choſes, c'eſt à dire, l'acquiſition des idées générales, l'uſage des noms généraux qui les repréſentent, l'uſage de la raiſon, croîſſent, pour ainſi dire, ordinairement enſemble, je ne vois pourtant pas que cela prouve en aucune maniere, que ces idées ſoient *innées.* J'avoue qu'il y a certaines vérités, dont la connoiſ- Par quels dégrès l'Eſprit vient à connoître pluſieurs vérités.

CHAP. I. noiſſance eſt dans l'eſprit de fort bonne heure; mais c'eſt d'une maniere qui fait voir que ces vérités ne ſont point *innées*. En effet, ſi nous y prenons garde, nous trouverons que ces ſortes de vérités ſont compoſées d'idées qui ne ſont nullement innées, mais acquiſes; car les premieres idées qui occupent l'eſprit des enfans, ce ſont celles qui leur viennent par l'impreſſion des choſes extérieures, & qui font de plus fréquentes impreſſions ſur leurs ſens. C'eſt ſur ces idées, acquiſes de cette maniere, que l'eſprit vient à juger du rapport, ou de la différence qu'il y a entre les unes & les autres; & cela apparemment, dès-qu'il vient à faire uſage de la mémoire, & qu'il eſt capable de recevoir & de retenir diverſes idées diſtinctes. Mais que cela ſe faſſe alors ou non, il eſt certain du-moins, que les enfans forment ces ſortes de jugemens long-temps avant qu'ils ayent appris à parler, & qu'ils ſoient parvenus à ce que nous appellons *l'âge de raiſon*. Car avant qu'un enfant ſçache parler, il connoît auſſi certainement la différence qu'il y a entre les idées du *doux* & de *l'amer*, c'eſt-à-dire, que le doux n'eſt pas l'amer,

mer, qu'il ſçait dans la ſuite quand il vient à parler, que l'abſinthe & les dragées ne ſont pas la même choſe. Chap. II.

§. 16. Un enfant ne vient à connoître que *trois & quatre ſont égaux à ſept*, que lorſqu'il eſt capable de compter juſqu'à ſept, qu'il a acquis l'idée de ce qu'on nomme *égalité*, & qu'il ſçait comment on la nomme. Du reſte, quand il en eſt venu là, dès-qu'on lui dit, que *trois & quatre ſont égaux à ſept*, il n'a pas plutôt compris le ſens de ces paroles, qu'il donne ſon conſentement à cette propoſition, ou pour mieux dire, qu'il en apperçoit la vérité. Mais s'il y acquieſce ſi facilement alors, ce n'eſt point à cauſe que c'eſt une *vérité innée*. Et s'il avoit differé juſqu'à ce temps-là à y donner ſon conſentement, ce n'étoit pas non-plus, à cauſe qu'il n'avoit point encore l'uſage de la raiſon; mais plutôt, il reçoit cette propoſition, parce qu'il reconnoît la vérité renfermée dans ces paroles, *trois & quatre ſont égaux à ſept*, dès-qu'il a dans l'eſprit les idées claires & diſtinctes qu'elles ſignifient. Par conſequent, il connoît la vérité de cette propoſition ſur ſes mêmes fondemens, & de la même maniere

CHAP. I.

maniere, qu'il ſçavoit auparavant; *que la verge & une ceriſe ne ſont pas la même choſe:* & c'eſt encore ſur les mêmes fondemens qu'il peut venir à connoître dans la ſuite, *qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, comme nous le ferons voir plus amplement ailleurs. Deſorte que plus tard on vient à connoître les idées générales dont ces maximes ſont compoſées, ou à ſçavoir la ſignification des termes généraux dont on ſe ſert pour les exprimer, ou à raſſembler dans ſon eſprit les idées que ces termes repréſentent; plus tard auſſi on donne ſon conſentement à ces maximes, dont les termes auſſi-bien que les idées qu'ils repréſentent, n'étant pas plus innés que ceux de *chat* ou de *belette*, il faut attendre que le temps & les réfléxions que nous pouvons faire ſur ce qui ſe paſſe devant nos yeux, nous en donnent la connoiſſance; & c'eſt alors qu'on ſera capable de connoître la vérité de ces maximes, dès la premiere occaſion qu'on aura de joindre ces idées dans ſon eſprit, & de remarquer ſi elles conviennent ou ne conviennent point enſemble, ſelon qu'elles ſont exprimées dans ces propoſi-

ropoſitions. D'où il s'enſuit qu'un omme ſçait que *dix-huit & dix-neuf nt égaux à trente-ſept* avec la même vidence qu'il ſçait qu'*un & deux ſont gaux à trois*; mais qu'un enfant ne onnoît pourtant pas la premiere proſition ſi-tôt que la ſeconde: ce qui e vient pas de ce que l'uſage de la aiſon lui manque; mais de ce qu'il 'a pas ſi-tôt formé les idées ſignifiées ar les mots *dix-huit*, *dix-neuf* & *trente-ſept*, que celles qui ſont exprimées ar les mots *un*, *deux* & *trois*. CHAP. I.

§. 17. La raiſon qu'on tire du conentement général pour faire voir qu'il a des vérités *innées*, ne pouvant oint ſervir à le prouver, & ne metant aucune difference entre les véris qu'on ſuppoſe *innées*, & pluſieurs utres dont on acquiert la connoiſance dans la ſuite; cette raiſon, dise, venant à manquer, les défenſeurs le cette hypothèſe ont prétendu conerver aux maximes qu'ils nomment *nnées*, le privilége d'être reçuës d'un onſentement général, en ſoûtenant ue, dès que ces maximes ſont propoées, & qu'on entend la ſignification les termes qui ſervent à les exprimer, n les adopte ſans peine. Voyant, diſ-

De ce qu'on reçoit ces maximes dès-qu'elles ſont propoſées & conçuës, il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient innées.

CHAP. I. dis-je, que tous les hommes, & même les enfans, donnent leur conſentement à ces propoſitions, auſſi-tôt qu'ils entendent & comprennent les mots dont on ſe ſert pour les exprimer, ils s'imaginent que cela ſuffit pour prouver que ces propoſitions ſont *innées*. Comme les hommes ne manquent jamais de les reconnoître pour des vérités indubitables dès-qu'ils en ont compris les termes, les défenſeurs des idées innées voudroient conclure de là, qu'il eſt évident que ces propoſitions étoient auparavant imprimées dans l'entendement, puiſqu'à la premiere ouverture qui en eſt faite à l'eſprit, il les comprend ſans que perſonne les lui enſeigne, & y donne ſon conſentement ſans jamais les révoquer en doute.

Ce conſentement prouveroit que ces Propoſitions, *Un & deux ſont égaux à trois: Le Doux n'eſt point l'Amer*, & mille autres ſemblables, ſeroient innées.

§. 18. Pour répondre à cette Difficulté, je demande à ceux qui défendent de la ſorte les idées *innées*, ſi ce conſentement que l'on donne à une propoſition, dès qu'on l'a entenduë, eſt un caractére certain d'un principe *inné*: s'ils diſent que non, c'eſt en vain qu'ils employent cette preuve; & s'ils répondent qu'oüi, ils ſeront obligés de reconnoître pour *principes innés* toutes

toutes les propoſitions dont on re- Chap. I.
connoit la vérité dès-qu'on les entend prononcer, c'eſt-à-dire, un très-grand nombre. Car s'ils poſent une fois que les vérités qu'on reçoit dès qu'on les entend dire, & qu'on les comprend, doivent paſſer pour autant de principes *innés*, il faut qu'ils reconnoiſſent en même-temps que pluſieurs propoſitions qui regardent les nombres ſont *innées*, comme celles-ci : *Un & deux ſont égaux à trois : Deux & deux ſont égaux à quatre*, & quantité d'autres ſemblables propoſitions d'Arithmétique, que chacun reçoit dès-qu'il les entend dire, & qu'il comprend les termes dont on ſe ſert pour les exprimer. Et ce n'eſt pas là un privilége attaché aux nombres & aux différens axiomes qu'on en peut compoſer : on rencontre auſſi dans la Phiſique & dans toutes les autres ſciences, des propoſitions auſquelles on acquieſce infailliblement dès-qu'on les entend. Par exemple, cette propoſition *Deux corps ne peuvent pas être en un même lieu à la fois*, eſt une vérité dont on n'eſt pas autrement perſuadé que des maximes ſuivantes : *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même-temps* : la

CHAP. I. *le blanc n'eſt pas le rouge : un quarré n'eſt pas un cercle : L'amer n'eſt pas la douceur*: Ces propoſitions, dis-je & un million d'autres ſemblables, ou dumoins toutes celles dont nous avons des idées diſtinctes, ſont du nombre de celles que tout homme de bon ſens & qui entend les termes dont on ſe ſert pour les exprimer, doit recevoir néceſſairement, dès-qu'il les entend prononcer. Si donc les partiſans des *idées innées* veulent s'en tenir à leur propre régle, & poſer pour marque d'une vérité innée *le conſentement qu'on lui donne, dès-qu'on l'entend & qu'on comprend les termes qu'on employe pour l'exprimer*, ils ſeront obligés de reconnoître, qu'il y a non-ſeulement autant de propoſitions *innées* que d'idées diſtinctes dans l'eſprit des hommes; mais même autant que les hommes peuvent faire de propoſitions, dont les idées différentes ſont niées l'une de l'autre. Car chaque propoſition, qui eſt compoſée de deux différentes idées dont l'une eſt niée de l'autre, ſera auſſi certainement reçuë comme indubitable, dès-qu'on l'entendra pour la premiere fois & qu'on en comprendra les termes, que cette maxi-

naxime générale : *Il eſt impoſſible qu'une* Chap. I.
hoſe ſoit & ne ſoit pas en même-temps ;
u que celle-ci, qui en eſt le fonde-
ient, & qui eſt encore plus aiſée à en-
ndre : *Ce qui eſt la même choſe, n'eſt*
as different : & à ce compte, il fau-
ra qu'ils reçoivent pour vérités *innées*
n nombre infini de propoſitions de
ette ſeule eſpece, ſans parler des au-
es. Ajoutez à cela, qu'une propoſition
e pouvant être innée, à moins que les
lées dont elle eſt compoſée, ne le
oient auſſi, il faudra ſuppoſer que tou-
s les idées que nous avons des cou-
urs, des ſons, des goûts, des figures,
c. ſont *innées :* ce qui ſeroit la choſe
u monde la plus contraire à la raiſon
à l'expérience. Le conſentement qu'on
onne ſans peine à une propoſition dès-
u'on l'entend prononcer & qu'on en
omprend les termes, eſt ſans doute
ne marque que cette propoſition eſt
vidente par elle même : mais cette évi-
ence qui ne dépend d'aucune impreſ-
on innée, mais de quelque autre cho-
, comme nous le ferons voir dans la
uite, appartient à pluſieurs propoſi-
ons, qu'il ſeroit abſurde de regarder
omme des vérités innées, & que per-
onne ne s'eſt encore aviſé de faire paſſer
our telles. §. 19.

CHAP. I.

De telles Propoſitions moins générales, ſont plutôt connuës que les Maximes univerſelles, qu'on veut faire paſſer pour *innées*.

§. 19. Et qu'on ne diſe pas que ces propoſitions particuliéres, & évidentes par elles-mêmes, dont on reconnoît la vérité dès qu'on les entend prononcer, comme qu'*un & deux ſont égaux à trois*, que *le verd n'eſt pas le rouge*, &c. ſont reçuës comme des conſequences de ces autres propoſitions plus générales qu'on regarde comme autant de *principes innés:* Car tous ceux qui prendront la peine de réfléchir ſur ce qui ſe paſſe dans l'entendement, lorſqu'on commence à en faire quelque uſage, trouveront infailliblement que ces propoſitions particuliéres, ou moins générales, ſont reconnuës & reçuës comme des vérités indubitables par des perſonnes qui n'ont aucune connoiſſance de ces maximes plus générales. D'où il s'enſuit évidemment, que puiſque ces propoſitions particuliéres ſe rencontrent dans leur eſprit plutôt que ces maximes qu'on nomme *premiers principes*, ils ne pourroient recevoir ces propoſitions particuliéres comme ils font, dès-qu'ils les entendent prononcer pour la premiere fois, s'il étoit vrai que ce ne fuſſent que des conſequences de ces premiers principes.

§. 20.

§. 20. Si l'on replique que ces pro- Chap. I.
poſitions, *deux & deux ſont égaux à quatre ; le rouge n'eſt pas le bleu*, &c. ne ſont pas des maximes générales, & dont on puiſſe faire un fort grand uſage ; je répons que cette inſtance ne touche en aucune maniere l'argument qu'on veut tirer du conſentement univerſel qu'on donne à une propoſition dès qu'on l'entend dire & qu'on en comprend le ſens. Car ſi ce conſentement eſt une marque aſſurée d'une propoſition *innée*, toute propoſition qui eſt généralement reçuë dès-qu'on l'entend dire & qu'on la comprend, doit paſſer pour une propoſition *innée*, tout auſſi bien que cette maxime, *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps ;* puiſqu'à cet égard elles ſont dans une parfaite égalité. Quant à ce que cette derniere maxime eſt plus générale, tant s'en faut que cela la rende plus *innée*, qu'au contraire c'eſt pour cela même qu'elle eſt plus éloignée de l'être. Car les idées générales & abſtraites étant d'abord plus étrangéres à notre eſprit que les idées des propoſitions particuliéres qui ſont évidentes par elles-mêmes, elles entrent par conſequent

plus

CHAP. I. plus tard dans un eſprit qui commence à ſe former. Et pour ce qui eſt de l'utilité de ces maximes tant vantées, on verra peut-être qu'elle n'eſt pas ſi conſidérable qu'on ſe l'imagine ordinairement, lorſque nous éxaminerons plus particuliérement en ſon lieu, quel eſt le fruit qu'on peut recueillir de ces maximes.

Ce qui prouve que les Propoſitions qu'on appelle innées ne le ſont pas, c'eſt qu'elles ne ſont connuës qu'après qu'on les a propoſées.

§. 21. Mais il reſte encore une choſe à remarquer ſur *le conſentement qu'on donne à certaines propoſitions, dès-qu'on les entend prononcer & qu'on en comprend le ſens;* c'eſt que, bien loin que ce conſentement faſſe voir que ces propoſitions ſoient *innées*, c'eſt juſtement une preuve contraire; car cela ſuppoſe que des gens, qui ſont inſtruits de diverſes choſes, ignorent ces principes juſqu'à ce qu'on les leur ait propoſés & que perſonne ne les connoît avant que d'en avoir ouï parler. Or ſi ces vérités étoient innées, quelle néceſſité y auroit-il de les propoſer, pour les faire recevoir? Car étant déja gravées dans l'entendement par une impreſſion naturelle & originale, (ſuppoſé qu'il y eût une telle impreſſion, comme on le prétend) elles ne pourroient qu'être déja connuës. Dira-t-on qu'en

les

les proposant, on les imprime plus net- CHAP. I.
tement dans l'esprit que la nature n'avoit sçu faire ? mais si cela est, il s'ensuivra de là, qu'un homme connoît mieux ces vérités, après qu'on les lui a enseignées, qu'il ne faisoit auparavant. D'où il faudra conclure, que nous pouvons connoître ces principes d'une maniere plus évidente, lorsqu'ils nous sont exposés par d'autres hommes, que lorsque la nature seule les a imprimés dans notre esprit : ce qui s'accorde fort mal avec ce qu'on dit qu'il y a des principes *innés*, rien n'étant plus propre à en affoiblir l'autorité. Car dès-là, ces principes deviennent incapables de servir de fondement à toutes nos autres connoissances, quoiqu'en veulent dire les partisans des *idées innées*, qui leur attribuent cette prérogative.

A la vérité, l'on ne peut nier que les hommes ne connoissent plusieurs de ces vérités, évidentes par elles-mêmes, dès-qu'elles leur sont proposées : mais il n'est pas moins évident, que tout homme à qui cela arrive, est convaincu en lui-même que dans ce même temps-là il commence à connoître une proposition qu'il ne connoissoit pas

CHAP. I.

auparavant, & qu'il ne révoque plus en doute dès ce moment. Du reſte, s'il y acquieſce ſi promptement, ce n'eſt point à cauſe que cette propoſition étoit gravée naturellement dans ſon eſprit; mais parce que la conſidération même de la nature des choſes exprimées par les paroles que ces ſortes de propoſitions renferment, ne lui permet pas d'en juger autrement, de quelque maniere & en quelque temps qu'il vienne à y réfléchir. Que ſi l'on doit regarder comme un principe *inné*, chaque propoſition à la quelle on donne ſon conſentement, dès qu'on l'entend prononcer pour la premiere fois, & qu'on en comprend les termes; toute obſervation qui fondée légitiment ſur des expériences particuliéres, fait une régle générale, devra donc auſſi paſſer pour *innée*. Cependant il eſt certain que ces obſervations ne ſe préſentent pas d'abord indifféremment à tous les hommes, mais ſeulement à ceux qui ont le plus de pénétration: leſquels les réduiſent enſuite en propoſitions générales, nullement innées, mais déduites de quelque connoiſſance précédente, & de la réfléxion qu'ils ont faite ſur des exemples particuliers.

Mais

Mais ces maximes une fois établies par de curieux obſervateurs, de la maniere que je viens de dire, ſi on les propoſe à d'autres hommes qui ne ſont point portés d'eux-mêmes à cette eſpece de recherche, ils ne peuvent refuſer d'y donner auſſi-tôt leur conſentement. CHAP. I.

§. 22. L'on dira peut-être, que l'*Entendement n'avoit pas une connoiſſance explicite de ces principes, mais ſeulement implicite, avant qu'on les lui propoſât pour la premiere fois.* C'eſt en effet ce que ſont obligés de dire tous ceux qui ſoutiennent que ces principes ſont dans l'entendement avant que d'être connus. Mais il n'eſt pas facile de concevoir ce que ces perſonnes entendent par un principe gravé dans l'entendement d'une maniere implicite, à moins qu'ils ne veuillent dire par là, que l'ame eſt capable de comprendre ces ſortes de propoſitions & d'y donner un entier conſentement. En ce cas-là, il faut reconnoître toutes les démonſtrations Mathématiques pour autant de vérités gravées naturellement dans l'eſprit, auſſi-bien que les premiers principes. Mais c'eſt à quoi, ſi je ne me trompe, ne conſentiront pas aiſément

Si l'on dit qu'elles ſont connuës implicitement avant que d'être propoſées, ou cela ſignifie que l'eſprit eſt capable de les comprendre, ou il ne ſignifie rien.

CHAP. I. ſément ceux qui voyent par expérience qu'il eſt plus difficile de démontrer une propoſition de cette nature, que d'y donner ſon conſentement après qu'elle a été démontrée ; & il ſe trouvera fort peu de mathématiciens qui ſoient diſpoſés à croire que toutes les figures qu'ils ont tracées, n'étoient que des copies d'autant de caractéres *innés*, que la nature avoit gravés dans leur ame.

La conſéquence qu'on veut tirer de ce qu'on reçoit ces propoſitions, dès-qu'on les entend dire, eſt fondée ſur cette fauſſe ſuppoſitions: Qu'en apprenant ces propoſitions on n'apprend rien de nouveau.

§. 23. Il y a un ſecond défaut, ſi je ne me trompe, dans cet argument, par lequel on prétend prouver : *Que les maximes que les hommes reçoivent dès qu'elles leur ſont propoſées, doivent paſſer pour* innées, *parce que ce ſont des propoſitions auſquelles ils donnent leur conſentement ſans les avoir appriſes auparavant, & ſans avoir été portés à les recevoir par la force d'aucune preuve ou démonſtration précédente, mais par la ſimple explication ou intelligence des termes.* Il me ſemble, dis-je, que cet argument eſt appuyé ſur cette fauſſe ſuppoſition : Que ceux à qui on propoſe ces maximes pour la premiere fois n'apprennent rien qui leur ſoit entiérement nouveau ; quoiqu'en effet on leur enſeigne des choſes qu'ils ignoroient abſolument, avant que

que de les avoir appriſes. Car premiérement, il eſt viſible qu'ils ont appris les termes dont on ſe ſert pour exprimer ces propoſitions, & la ſignification de ces termes : deux choſes qui n'étoient point nées avec eux. Deplus, les idées que ces maximes renferment, ne naiſſent point avec eux, non plus que les termes qu'on employe pour les exprimer ; mais ils les acquierent dans la ſuite, après en avoir appris les noms. Puis donc que dans toutes les propoſitions auſquelles les hommes donnent leur conſentement dès-qu'ils les entendent dire pour la premiere fois, il n'y a rien d'*inné*, ni les termes qui expriment ces propoſitions, ni l'uſage qu'on en fait pour déſigner les idées que ces propoſitions renferment, ni enfin les idées mêmes que ces termes ſignifient, je ne ſçaurois voir ce qui reſte d'*inné* dans ces ſortes de propoſitions. Que ſi quelqu'un peut trouver une propoſition dont les termes ou les idées ſoient innées, il me feroit un ſingulier plaiſir de me l'indiquer. CHAP. I.

C'eſt par degrès que nous acquerons des Idées, que nous apprenons les termes dont on ſe ſert pour les exprimer,

CHAP. I.

primer, & que nous venons à connoître la véritable liaiſon qu'il y a entre ces idées. Après quoi, nous n'entendons pas plutôt les propoſitions exprimées par les termes dont nous avons appris la ſignification, & dans leſquelles paroît la convenance ou la diſconvenance qu'il y a entre nos idées lorſqu'elles ſont jointes enſemble, que nous y donnons notre conſentement; quoique dans le même temps nous ne ſoyons point du tout capables de recevoir d'autres propoſitions, qui auſſi certaines & auſſi évidentes en elles-mêmes que celles-là, ſont compoſées d'idées qu'on n'acquiert pas de ſi bonne heure, ni avec tant de facilité. Ainſi, quoiqu'un enfant commence bien-tôt à donner ſon conſentement à cette propoſition, *une pomme n'eſt pas du feu*: ſçavoir dès qu'il a acquis, par l'uſage ordinaire, les idées de ces deux différentes choſes, gravées diſtinctement dans ſon eſprit, & qu'il a appris les noms de *pomme* & de *feu* qui ſervent à exprimer ces idées: cependant ce même enfant ne donnera peut-être ſon conſentement que quelques années après, à cette autre propoſition, *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit*

&

& ne ſoit pas en même temps. Parce que, bien que les mots qui expriment cette derniere propoſition, ſoient peut-être auſſi faciles à apprendre que ceux de *pomme* & de *feu*, cependant comme la ſignification en eſt plus étenduë & plus abſtraite que celle des noms deſtinés à exprimer ces choſes ſenſibles qu'un enfant a occaſion de connoître, il n'apprend pas ſi-tôt le ſens précis de ces termes abſtraits, & il lui faut effectivement plus de temps pour former clairement dans ſon eſprit les idées générales qui ſont exprimées par ces termes. Juſques-là, c'eſt en vain que vous tâcherez de faire recevoir à un enfant une propoſition compoſée de ces ſortes de termes généraux: car avant qu'il ait acquis la connoiſſance des idées qui ſont renfermées dans cette propoſition, & qu'il ait appris les noms qu'on donne à ces idées, il ignore abſolument cette propoſition, auſſi-bien que cette autre dont je viens de parler, *une pomme n'eſt pas du feu*, ſuppoſé qu'il n'en connoiſſe pas non plus les termes ni les idées. Il ignore, dis-je, ces deux propoſitions également, & cela, par la même raiſon, c'eſt-à-dire, parce-

CHAP. I.

CHAP. I. que pour porter un jugement il faut qu'il trouve que les idées qu'il a dans l'eſprit, conviennent ou ne conviennent pas entr'elles, ſelon que les mots qui ſont employés pour les exprimer, ſont affirmés ou niés l'un de l'autre dans une certaine propoſition. Or ſi on lui donne à conſiderer des propoſitions conçuës en des termes qui expriment des idées qui ne ſoient point encore dans ſon eſprit, il ne donne ni ne refuſe ſon conſentement à ces ſortes de propoſitions, ſoit qu'elles ſoient évidemment vraies ou évidemment fauſſes, mais il les ignore entiérement. Car comme les mots ne ſont que de vains ſons pendant tout le temps qu'ils ne ſont pas des ſignes de nos idées, nous ne pouvons en faire le ſujet de nos penſées, qu'en tant qu'ils répondent aux idées que nous avons dans l'eſprit. Il ſuffit d'avoir dit cela en paſſant comme une raiſon qui m'a porté à révoquer en doute les principes qu'on appelle *innés*: car du reſte je ferai voir plus au long, dans le livre ſuivant, QUELLE eſt l'origine de nos connoiſſances, PAR quelle voie notre eſprit vient à connoître les choſes, & QUELS ſont les fondemens des différens

différens degrès d'*aſſentiment* que nous donnons aux diverſes vérités que nous embraſſons. CHAP. I.

§. 24. Enfin pour conclure ce que j'ai à propoſer contre l'argument qu'on tire du conſentement univerſel, pour établir des principes innés, je conviens avec ceux qui s'en ſervent, *que ſi ces principes ſont innés, il faut néceſſairement qu'ils ſoient reçus d'un conſentement univerſel.* Car qu'une vérité ſoit *innée*, & que cependant on n'y donne pas ſon conſentement, c'eſt à mon égard une choſe auſſi difficile à entendre, que de concevoir qu'un homme connoiſſe & ignore une certaine vérité dans le même temps. Mais cela poſé, les principes qu'ils nomment *innés*, ne ſçauroient être innés de leur propre aveu, puiſqu'ils ne ſont pas reçus de ceux qui n'entendent pas les termes qui ſervent à les exprimer, ni par une grande partie de ceux qui, bien qu'ils les entendent, n'ont jamais ouï parler de ces propoſitions, & n'y ont jamais ſongé: ce qui, je penſe, comprend pour le moins la moitié du genre-humain. Mais quand bien le nombre de ceux qui ne connoiſſent point ces ſortes de propoſitions, ſe-

Les propoſitions qu'on veut faire paſſer pour innées, ne le ſont point, parce qu'elles ne ſont pas univerſellement reçuës.

CHAP. I.

roit beaucoup moindre, quand il n'y auroit que les enfans qui les ignoraſſent, cela ſuffiroit pour détruire ce conſentement univerſel dont on parle, & pour faire voir par conſéquent, que ces propoſitions ne ſont nullement innées.

Elles ne ſont pas connuës avant toute autre choſe.

§. 25. Mais afin qu'on ne m'accuſe pas de fonder des raiſonnemens ſur les penſées des enfans qui nous ſont inconnuës, & de tirer des concluſions de ce qui ſe paſſe dans leur entendement, avant qu'ils faſſent connoître eux-mêmes ce qui s'y paſſe effectivement, j'ajoûterai que les deux * propoſitions générales dont nous avons parlé ci-deſſus, ne ſont point des vérités qui ſe trouvent les premieres dans l'eſprit des enfans, & qu'elles ne précédent point toutes les notions acquiſes, & qui viennent de dehors, ce qui devroit être, ſi elles étoient *innées*. De ſçavoir ſi on peut, ou ſi on ne peut point déterminer le temps auquel les enfans commencent à penſer, c'eſt de quoi il ne s'agit pas préſentement, mais il eſt certain qu'il y a un temps auquel les enfans commencent à penſer: leurs diſcours & leurs actions nous en aſſurent inconteſtablement. Or ſi les enfans

* *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit, & ne ſoit pas en même temps: & ce qui eſt la même choſe n'eſt pas différent.*

fans ſont capables de penſer, d'ac- CHAP. I.
querir des connoiſſances, & de donner leur conſentement à différentes vérités, peut-on ſuppoſer raiſonnablement, qu'ils puiſſent ignorer les notions que la nature a gravées dans leur eſprit, ſi ces notions y ſont effectivement empreintes? Peut-on s'imaginer, avec quelqu'apparence de raiſon, qu'ils reçoivent des impreſſions des choſes extérieures, & qu'en même temps ils méconnoiſſent ces caractéres que la nature elle-même a pris ſoin de graver dans leur ame? Eſt-il poſſible que recevant des notions qui leur viennent de dehors, & y donnant leur conſentement, ils n'ayent aucune connoiſſance de celles qu'on ſuppoſe être nées avec eux, & faire comme partie de leur eſprit, où elles ſont empreintes en caractéres ineffaçables pour ſervir de fondement & de régle à toutes leurs connoiſſances acquiſes, & à tous les raiſonnemens qu'ils feront dans la ſuite de leur vie? Si cela étoit, la nature ſe ſeroit donné de la peine fort inutilement, ou du moins elle auroit mal gravé ces caractéres, puiſqu'ils ne ſçauroient être apperçus par des yeux qui voyent fort

CHAP. I. bien d'autres choſes. Ainſi c'eſt fort mal à propos qu'on ſuppoſe que ces principes qu'on veut faire paſſer pour *innés*, ſont les rayons les plus lumineux de la vérité & les vrais fondemens de toutes nos connoiſſances; puiſqu'ils ne ſont pas connus avant tout autre choſe, & que l'on peut acquerir, ſans ſecours, une connoiſſance indubitable de pluſieurs autres vérités. Un enfant, par exemple, connoît fort certainement que ſa *nourrice* n'eſt point le *chat* avec lequel il badine, ni le *négre* dont il a peur. Il ſçait fort bien que le *ſemencontra* ou la *moutarde* dont il refuſe de manger, n'eſt point la *pomme* ou le *ſucre* qu'il veut avoir: il ſçait, dis-je, cela très-certainement, & en eſt fortement perſuadé, ſans en douter le moins du monde. Mais qui oſeroit dire, que c'eſt en vertu de ce principe, *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps*, qu'un enfant connoît ſi ſûrement ces choſes & toutes les autres qu'il ſçait? Se trouveroit-il même quelqu'un qui oſât ſoûtenir, qu'un enfant ait aucune idée, ou aucune connoiſſance de cette propoſition dans un âge, ou cependant on voit

voit évidemment qu'il connoît plu- Chap. I.
ſieurs autres vérités ? Que s'il y a des gens qui oſent aſſurer que les enfans ont des idées de ces maximes générales & abſtraites dans le temps qu'ils commencent à connoître leurs jouets & leurs poupées : on pourroit peut-être dire d'eux, ſans leur faire grand tort, qu'à la vérité ils ſont fort zélés pour leur ſentiment, mais qu'ils ne le défendent point avec cette aimable ſincérité qu'on découvre dans les enfans.

§. 26. Donc, quoiqu'il y ait plu- Par conſéquent elles ne ſont point innées.
ſieurs propoſitions générales qui ſont toujours reçuës avec un entier conſentement dès-qu'on les propoſe à des perſonnes qui ſont parvenuës à un âge raiſonnable, & qui étant accoûtumées à des idées abſtraites & univerſelles, ſçavent les termes dont on ſe ſert pour les exprimer ; cependant, comme ces vérités ſont inconnuës aux enfans dans le temps qu'ils connoiſſent d'autres choſes, on ne peut point dire qu'elles ſoient reçuës d'un conſentement univerſel de tout être doué d'intelligence ; & par conſéquent on ne ſçauroit ſuppoſer en aucune maniere qu'elles ſoient *innées*. Car il eſt impoſſible qu'une vérité *innée* (s'il y en a de telles)

puiſſe

CHAP. I.

puiſſe être inconnuë, du moins à une perſonne qui connoît déja quelqu'autre choſe ; parceque s'il y a des vérités *innées*, il faut qu'il y ait des penſées *innées* : car on ne ſçauroit concevoir qu'une vérité ſoit dans l'eſprit, ſi l'eſprit n'a jamais penſé à cette vérité. D'où il s'enſuit évidemment, que s'il y a des vérités *innées*, il faut de néceſſité que ce ſoient les premiers objets de la penſée, la premiere choſe qui paroiſſe dans l'eſprit.

Elles ne ſont point innées, parce qu'elles paroiſſent moins, où elles devroient ſe montrer avec plus d'éclat.

§. 27. Or que ces maximes générales, dont nous avons parlé juſqu'ici, ſoient inconnuës aux enfans, aux imbécilles, & à une grande partie du genre-humain ; c'eſt ce que nous avons déja ſuffiſamment prouvé : d'où il paroît évidemment que ces ſortes de maximes ne ſont pas reçuës d'un conſentement univerſel, & qu'elles ne ſont point naturellement gravées dans l'eſprit des hommes. Mais on peut tirer de là une autre preuve contre le ſentiment de ceux qui prétendent que ces maximes ſont *innées* ; c'eſt que, ſi c'étoient autant d'impreſſions naturelles & originales, elles devroient paroître avec plus d'éclat dans l'eſprit de certaines perſonnes, où cependant

nous

nous n'en voyons aucune trace. Ce qui eſt, à mon avis, une forte préſomption que ces caractéres ne ſont point *innés*, puiſqu'ils ſont moins connus de ceux en qui ils devroient ſe faire voir avec plus d'éclat, s'ils étoient effectivement *innés*. Je veux parler des enfans, des imbécilles, des ſauvages, & des gens ſans lettres : Car de tous les hommes ce ſont ceux qui ont l'eſprit moins altéré & corrompu par la coûtume & par des opinions étrangéres. Le ſçavoir & l'éducation n'ont point fait prendre une nouvelle forme à leurs premieres penſées, ni brouillé ces beaux caractéres, gravés dans leur ame par la nature même, en les mêlant avec des doctrines étrangéres & acquiſes par art. Cela poſé, l'on pourroit croire raiſonnablement, que ces notions *innées* devroient ſe faire voir aux yeux de tout le monde dans ces ſortes de perſonnes, comme il eſt certain qu'on s'apperçoit ſans peine des penſées des enfans. On devroit ſur-tout s'attendre à reconnoître diſtinctement ces ſortes de principes dans les imbécilles ; car ces principes étant gravés immédiatement dans l'ame, ſi l'on en croit les partiſans des idées *innées*, CHAP. I.

CHAP. I. *innées*, ils ne dépendent point de la conſtitution du corps ou de la différente diſpoſition de ſes organes, en quoi conſiſte, de leur propre aveu, toute la différence qu'il y a entre ces pauvres imbécilles & les autres hommes. On croiroit, dis-je, à raiſonner ſur ce principe, que tous ces rayons de lumiere, tracés naturellement dans l'ame, (ſuppoſé qu'il y en eût de tels) devroient paroître avec tout leur éclat dans ces perſonnes qui n'employent aucun déguiſement ni aucun artifice pour cacher leurs penſées : de ſorte qu'on devroit découvrir plus aiſément en eux ces premiers rayons, qu'on ne s'apperçoit du penchant qu'ils ont au plaiſir, & de l'averſion qu'ils ont pour la douleur. Mais il s'en faut bien que cela ſoit ainſi : car je vous prie, quelles maximes générales, quels principes univerſels découvre-t-on dans l'eſprit des enfans, des imbécilles, des ſauvages & des gens groſſiers & ſans lettres ? On n'en voit aucune trace. Leurs idées ſont en petit nombre, & fort bornées ; & c'eſt uniquement à l'occaſion des objets qui leur ſont le plus connus, & qui font de plus fréquentes & de plus fortes impreſſions ſur.

ſur leurs ſens, que ces idées leur vien- Chap. I.
nent dans l'eſprit. Un enfant connoît ſa nourrice & ſon berceau, & inſenſiblement il vient à connoître les différentes choſes qui ſervent à ſes jeux, à meſure qu'il avance en âge. De même un jeune ſauvage a peut-être la tête remplie d'idées d'amour & de chaſſe, ſelon que ces choſes ſont en uſage parmi ſes ſemblables. Mais ſi l'on s'attend à voir dans l'eſprit d'un jeune enfant ſans inſtruction, ou d'un groſſier habitant des bois, ces maximes abſtraites & ces premiers principes des ſciences, on ſera fort trompé, à mon avis. Dans les cabanes des Indiens on ne parle guére de ces ſortes de propoſitions générales; & elles entrent encore moins dans l'eſprit des enfans, & dans l'ame de ces pauvres *innocens* en qui il ne paroît aucune étincelle d'eſprit. Mais où elles ſont connuës ces maximes, c'eſt dans les écoles & dans les académies ou l'on fait profeſſion de ſcience, où l'on eſt accoûtumé à une eſpece de ſçavoir & à des entretiens qui conſiſtent dans des diſputes ſur des matieres abſtraites. C'eſt dans ces lieux-là, dis-je, qu'on connoît ces propoſitions, parce qu'on peut s'en

ſervir

CHAP. I.

ſervir à argumenter dans les formes, & à réduire au ſilence ceux contre qui l'on diſpute, quoique dans le fond elles ne contribuent pas beaucoup à découvrir la vérité, ou à faire faire des progrès dans la connoiſſance des choſes. Mais j'aurai occaſion de montrer * ailleurs plus au long combien ces ſortes de maximes ſervent peu à faire connoître la vérité.

* Voyez *Liv.* IV. *ch.* 7.

§. 28. Au reſte, je ne ſçai quel jugement porteront de mes raiſons ceux qui ſont éxercés dans l'art de démontrer une vérité. Je ne ſçai, dis-je, ſi elles leur paroîtront abſurdes. Apparemment, ceux qui les entendront pour la premiere fois, auront d'abord de la peine à s'y rendre: c'eſt pourquoi je les prie de ſuſpendre un peu leur jugement; & de ne pas me condamner avant que d'avoir ouï ce que j'ai à dire dans la ſuite de ce diſcours. Comme je n'ai d'autre vuë que de trouver la vérité, je ne ſerai nullement fâché d'être convaincu d'avoir fait trop de fond ſur mes propres raiſonnemens: Inconvénient dans lequel je reconnois que nous pouvons tous tomber, lorſque nous nous échauffons la tête à force de penſer à quelquo

que ſujet avec trop d'application. CHAP. I.

Quoiqu'il en ſoit, je ne ſçaurois voir, juſqu'ici, ſur quel fondement on pourroit faire paſſer pour des maximes *innées* ces deux célébres axiomes ſpéculatifs : *Tout ce qui eſt, eſt; & il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps:* puiſqu'ils ne ſont pas univerſellement reçus ; & que le conſentement général qu'on leur donne, n'eſt en rien différent de celui qu'on donne à pluſieurs autres propoſitions qu'on convient n'être point *innées* ; & enfin puiſque ce conſentement eſt produit par une autre voie, & nullement par une impreſſion naturelle, comme j'eſpere le faire voir dans le ſecond Livre. Or ſi ces deux célébres principes ſpéculatifs ne ſont point *innés*, je ſuppoſe, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le prouver, qu'il n'y a point d'autre maxime de pure ſpéculation qu'on ait droit de faire paſſer pour *innée*.

CHAPITRE II.

Qu'il n'y a point de principes de pratique qui ſoient innés.

CHAP. II. Il n'y a point de principe de morale ſi clair ni ſi généralement reçu que les maximes ſpéculatives dont on vient de parler.

§. 1. SI les maximes ſpéculatives, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, ne ſont pas reçuës de tout le monde par un conſentement actuel, comme nous venons de le prouver, il eſt beaucoup plus évident à l'égard des principes de pratique, *Qu'il s'en faut bien qu'ils ſoient reçus d'un conſentement univerſel.* Et je crois qu'il ſeroit bien difficile de produire une règle de morale qui ſoit de nature à être reçuë d'un conſentement auſſi général & auſſi prompt que cette maxime, *Ce qui eſt, eſt :* ou qui puiſſe paſſer pour une vérité auſſi manifeſte que ce principe, *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps.* D'où il paroît clairement que le privilége d'être *inné* convient beaucoup moins aux principes de pratique, qu'à ceux de ſpéculation ; & qu'on eſt plus en droit de douter que ceux-là ſoient imprimés naturellement dans

dans l'ame que ceux-ci. Ce n'eſt pas que ce doute contribue en aucune maniere à mettre en queſtion la vérité de ces différens principes. Ils ſont également véritables, quoiqu'ils ne ſoient pas également évidens. Les maximes ſpéculatives que je viens d'alléguer, ſont évidentes par elles-mêmes: mais à l'égard des principes de morale, ce n'eſt que par des raiſonnemens, par des diſcours, & par quelque application d'eſprit qu'on peut s'aſſurer de leur vérité. Ils ne paroiſſent point comme autant de caractéres gravés naturellement dans l'ame: car s'ils y étoient effectivement empreints de cette maniere, il faudroit néceſſairement que ces caractéres ſe rendiſſent viſibles par eux-mêmes, & que chaque homme les pût reconnoître certainement par ſes propres lumieres. Mais en refuſant aux principes de morale la prérogative d'être *innés*, qui ne leur appartient point, on n'affoiblit en aucune maniere leur vérité ni leur certitude, comme on ne diminue en rien la vérité & la certitude de cette propoſition, *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, lorſqu'on dit qu'elle n'eſt pas ſi évidente que cette

CHAP. I. I. te autre propoſition, *le tout eſt plus grand que ſa partie*, & qu'elle n'eſt pas ſi propre à être recuë dès qu'on l'entend pour la premiere fois. Il ſuffit, que ces régles de morale ſont capables d'être démontrées; de ſorte que c'eſt notre faute, ſi nous ne venons pas à nous aſſurer certainement de leur vérité. Mais de ce que pluſieurs perſonnes ignorent abſolument ces régles, & que d'autres les reçoivent d'un conſentement foible & chancelant, il paroît clairement qu'elles ne ſont rien moins qu'*innées*, & qu'il s'en faut bien qu'elles ſe préſentent d'elles-mêmes à leur vuë, ſans qu'ils ſe mettent en peine de les chercher.

Tous les hommes ne regardent pas la fidélité & la juſtice comme des principes.

§. 2. Pour ſçavoir s'il y a quelque principe de morale dont tous les hommes conviennent, j'en appelle à ceux qui ont quelque connoiſſance de l'hiſtoire du genre-humain, & qui ont, pour ainſi dire, perdu de vuë, le clocher de leur village, pour aller voir ce qui ſe paſſe hors de chez eux. Car où eſt cette vérité de pratique qui ſoit univerſellement recuë ſans aucune difficulté, comme elle doit l'être, ſi elle eſt *innée*? La juſtice & l'obſervation des contrats eſt le point ſur lequel

quel la plûpart des hommes ſemblent Chap. II.
s'accorder entr'eux. C'eſt un principe qui eſt reçu, à ce qu'on croit, dans les cavernes mêmes des brigands & parmi les ſociétés des plus grand ſcélérats; deſorte que ceux qui détruiſent le plus l'humanité, ſont fidéles les uns aux autres & obſervent entr'eux les régles de la juſtice. Je conviens que les bandits en uſent ainſi les uns à l'égard des autres; mais c'eſt ſans conſidérer les régles de juſtice qu'ils obſervent entr'eux, comme des principes *innés*, & comme des loix que la nature ait gravées dans leur ame. Il les obſervent ſeulement comme des régles de convenance dont la pratique eſt abſolument néceſſaire pour conſerver leur ſocieté: car il eſt impoſſible de concevoir qu'un homme regarde la juſtice comme un principe de pratique, ſi dans le même temps qu'il en obſerve les régles avec ſes compagnons voleurs de grand chemin, il dépouille ou tue le premier homme qu'il rencontre. La juſtice & la vérité ſont les liens communs de toute ſocieté: c'eſt-pourquoi les bandits & les voleurs qui ont rompu avec tout le reſte des hommes, ſont obligés d'avoir de la fidélité

&

CHAP. II. & de garder quelques régles de juſtice entr'eux, ſans quoi ils ne pourroient pas vivre enſemble. Mais qui oſeroit conclure de-là, que ces gens, qui ne vivent que de fraude & de rapine, ont des principes de vérité & de juſtice, gravés naturellement dans l'ame, auſquels il donnent leur conſentement?

On objecte, que les hommes démentent par leurs actions ce qu'ils croyent dans leur ame. Réponſe à cette objection.

§. 3. On dira peut-être: *Que la conduite des brigands eſt contraire à leurs lumieres, & qu'ils approuvent tacitement dans leur ame ce qu'ils démentent par leurs actions.* Je répons premierement, que j'avois toujours cru qu'on ne pouvoit mieux connoître les penſées des hommes que par leurs actions. Mais enfin puiſqu'il eſt évident par la pratique de la plûpart des hommes, & par la profeſſion ouverte de quelques-uns d'entr'eux, qu'ils ont mis en queſtion, ou même nié la vérité de ces principes, il eſt impoſſible de ſoûtenir qu'ils ſoient reçus d'un conſentement univerſel, ſans quoi l'on ne ſçauroit conclure qu'ils ſoient *innés*; & d'ailleurs, il n'y a que des hommes faits qui donnent leur conſentement à ces ſortes de principes. En ſecond lieu, c'eſt une choſe bien étrange & tout-à-fait contraire

traire à la raiſon, de ſuppoſer que des principes de pratique, qui ſe terminent à de pures ſpéculations, ſoient *innés*. Si la nature a pris la peine de graver dans notre ame des principes de pratique, c'eſt ſans doute afin qu'ils ſoient mis en œuvre; & par conſequent ils doivent produire des actions qui leur ſoient conformes, & non pas un ſimple conſentement qui les faſſe recevoir comme véritables. Autrement, c'eſt en vain qu'on les diſtingue des maximes de pure ſpéculation. J'avoue que la nature a mis, dans tous les hommes, l'envie d'être heureux, & une forte averſion pour la miſere. Ce ſont-là des principes de pratique, véritablement *innés;* & qui, ſelon la deſtination de tout principe de pratique, ont une influence continuelle ſur toutes nos actions. On peut, d'ailleurs, les remarquer dans toutes ſortes de perſonnes, de quelqu'âge qu'elles ſoient, en qui ils paroiſſent conſtamment & ſans diſcontinuation: mais ce ſont-là des inclinations de notre ame vers le bien, & non pas des impreſſions de quelque vérité, qui ſoit gravée dans notre entendement. Je conviens qu'il y a dans l'ame des hommes CHAP. II.

CHAP. II. certains penchans qui y ſont imprimés naturellement, & qu'en conſequence des premieres impreſſions que les hommes reçoivent par le moyen des ſens, il ſe trouve certaines choſes qui leur plaiſent, & d'autres qui leur ſont déſagréables, certaines choſes pour leſquelles ils ont du penchant, & d'autres dont ils s'éloignent & qu'ils ont en averſion; mais cela ne ſert de rien pour prouver qu'il y a dans l'ame des caractéres innés qui doivent être les principes de connoiſſance qui réglent actuellement notre conduite. Bien-loin qu'on puiſſe établir par-là l'éxiſtence de ces ſortes de caractéres, on peut en inférer au-contraire, qu'il n'y en a point du tout: car s'il y avoit dans notre ame certains caractéres qui y fuſſent gravés naturellement, comme autant de principes de connoiſſance, nous ne pourrions que les appercevoir agiſſant en nous, comme nous ſentons l'influence que ces autres impreſſions naturelles ont actuellement ſur notre volonté & ſur nos deſirs, je veux dire l'*envie d'être heureux*, & *la crainte d'être miſerables*: Deux principes qui agiſſent conſtamment en nous, qui ſont les reſſorts

&

& les motifs inſéparables de toute nos actions, auſquelles nous ſentons qu'ils nous pouſſent & nous déterminent inceſſamment. CHAP. II.

§. 4. Une autre raiſon qui me fait douter s'il y a aucun principe de pratique *inné*, c'eſt *qu'on ne ſçauroit propoſer*, à ce que je crois, *aucune régle de Morale dont on ne puiſſe demander la raiſon avec juſtice.* Ce qui ſeroit tout-à-fait ridicule & abſurde, s'il y en avoit quelques unes qui fuſſent *innées*, ou même évidentes par elles-mêmes : car tout principe inné doit être ſi évident par lui-même, qu'on n'ait beſoin d'aucune preuve pour en voir la vérité, ni d'aucune raiſon pour le recevoir avec un entier conſentement. En effet, on croiroit deſtitués de ſens commun ceux qui demanderoient, ou qui eſſayeroient de rendre raiſon, pourquoi *il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en même temps.* Cette propoſition portte avec elle ſon évidence, & n'a nul beſoin de preuve; de ſorte que celui qui entend les termes qui ſervent à l'exprimer, ou la reçoit d'abord en vertu de la lumiere qu'elle a par elle-même, ou rien ne ſera jamais capable de la lui faire recevoir. Mais ſi l'on propoſoit

Les Régles de Morale ont beſoin d'être prouvées : donc elles ne ſont point *innées.*

CHAP. II. cette régle de morale, qui eſt la ſource & le fondement inébranlable de toutes les vertus qui regardent la ſociété: *Ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-même:* ſi, dis-je, on propoſoit cette régle à une perſonne qui n'en auroit jamais ouï parler auparavant, mais qui ſeroit pourtant capable d'en comprendre le ſens; ne pourroit-elle pas, ſans abſurdité, en demander la raiſon? Et celui qui la propoſeroit, ne ſeroit-il pas obligé d'en faire voir la vérité? Il s'enſuit clairement de-là, que cette loi n'eſt pas née avec nous, puiſque, ſi cela étoit, elle n'auroit aucun beſoin d'être prouvée, & ne pourroit être miſe dans un plus grand jour, mais devroit être reçuë comme une vérité inconteſtable qu'on ne ſçauroit révoquer en doute, dès-lors, aumoins, qu'on l'entendroit prononcer & qu'on en comprendroit le ſens. D'où il paroît évident que la vérité des régles de morale dépend de quelqu'autre vérité antérieure, d'où elles doivent être déduites par voie de raiſonnement, ce qui ne pourroit être, ſi ces régles étoient *innées*, ou même évidentes par elles-mêmes.

§. 5.

CHAP. II.

§. 5. L'obſervation des contrats & des traités eſt ſans contredit un des plus grands & des plus inconteſtables devoirs de la morale. Mais ſi vous demandez à un Chrétien qui croit des récompenſes & des peines après cette vie : Pourquoi un homme doit-il tenir ſa parole ? Il en rendra cette raiſon ; c'eſt que Dieu qui eſt l'arbitre du bonheur & du malheur éternel, nous le commande. Un diſciple d'*Hobbes* à qui vous ferez la même demande, vous dira que le public le veut ainſi, & que le *Leviathan* vous punira, ſi vous faites le contraire. Enfin, un philoſophe payen auroit répondu à cette queſtion : Que de violer ſa promeſſe, c'étoit faire une choſe deshonnête, indigne de l'excellence de l'homme, & contraire à la vertu, qui éleve la nature humaine au plus haut point de de perfection où elle ſoit capable de parvenir.

Exemple tiré des raiſons pourquoi il faut obſerver les Contrats.

§. 6. C'eſt de ces différens principes que découle naturellement cette grande diverſité d'opinions qui ſe rencontre parmi les hommes à l'égard des régles de morale, ſelon les différentes eſpeces de bonheur qu'ils ont en vuë, ou dont ils ſe propoſent l'acquiſition :

La Vertu eſt généralement approuvée non pas à cauſe qu'elle eſt *innée*, mais parcequ'elle eſt utile.

CHAP. II. tion: diverſité qui leur ſeroit abſolument inconnuë, s'il y avoit des principes de pratique qui fuſſent *innés* & gravés immédiatement dans leur ame par le doigt de Dieu. Je conviens que l'éxiſtence de Dieu paroît par tant d'endroits, & que l'obéïſſance que nous devons à cet Etre Suprême, eſt ſi conforme aux lumieres de la raiſon, qu'une grande partie du genre-humain rend témoignage à la loi de la nature ſur cet important article. Mais d'autre part, on doit reconnoître, à mon avis, que tous les hommes peuvent s'accorder à recevoir pluſieurs régles de morale, d'un conſentement univerſel, ſans connoître ou recevoir le véritable fondement de la morale, lequel ne peut être autre choſe que la volonté ou la loi de Dieu, qui voyant toutes les actions des hommes, & pénétrant leurs plus ſecrettes penſées, tient, pour ainſi dire, entre ſes mains les peines & les récompenſes, & a aſſez de pouvoir pour faire venir à compte ceux qui violent ſes ordres avec le plus d'inſolence. Car Dieu ayant mis une liaiſon inſéparable entre la verru & la félicité publique, & ayant rendu la prati-

que

que de la vertu néceſſaire pour la conſervation de la ſociété humaine, & viſiblement avantageuſe à tous ceux avec qui les gens de bien ont à faire, il ne faut pas s'étonner que chacun veuille non-ſeulement approuver ces régles, mais auſſi les recommander aux autres, puiſqu'il eſt perſuadé que s'ils les obſervent, il lui en reviendra à lui-même de grands avantages. Il peut, dis-je, être porté par intérêt, auſſi-bien que par conviction, à faire regarder ces régles comme ſacrées; parceque ſi elles viennent à être profanées & foulées aux pieds, il n'eſt plus en ſûreté lui-même. Quoiqu'une telle approbation ne diminue en rien l'obligation morale & éternelle que ces régles emportent évidemment avec elles, c'eſt pourtant une preuve que le conſentement extérieur & verbal que les hommes donnent à ces régles, ne prouve point que ce ſoient des princips *innés*. Que dis-je? Cette approbation ne prouve pas même, que les hommes les reçoivent intérieurement comme des régles inviolables de leur propre conduite, puiſqu'on voit tous les jours, que l'intérêt particulier & la bienſéance obli- Chap. II.

CHAP. II. gent plusieurs personnes à s'attacher extérieurement à ces régles, & à les approuver publiquement, quoique leurs actions fassent assez voir qu'ils ne songent pas beaucoup au Législateur qui les leur a prescrites, ni à l'enfer qu'il a distiné à la punition de ceux qui les violeroient.

§. 7. En effet, si nous ne voulons par civilité attribuer à la plûpart des hommes plus de sincérité qu'ils n'en ont effectivement, mais que nous regardions leurs actions comme les interprétes de leurs pensées ; nous trouverons qu'en eux-mêmes ils n'ont point tant de respect pour ces sortes de régles, ni une fort grande persuasion de leur certitude, & de l'obligation où ils sont de les observer. Par exemple, ce grand principe de morale, qui nous ordonne *de faire aux autres ce que nous voudrions qui nous fût fait à nous-mêmes*, est beaucoup plus recommandé que pratiqué. Mais l'infraction de cette régle ne sçauroit être si criminelle, que la folie de celui qui enseigneroit aux hommes que ce n'est pas un précepte de morale qu'on soit obligé d'observer, paroîtroit absurde & contraire à ce même intérêt

intérêt qui porte les hommes à violer ce précepte. CHAP. II.

§. 8. On dira peut-être, que puiſque la conſcience nous reproche l'infraction de ces régles, il s'enſuit delà que nous en reconnoiſſons intérieurement la juſtice & l'obligation. A cela je répons, que, ſans que la nature ait rien gravé dans le cœur des hommes, je ſuis aſſuré qu'il y en a pluſieurs qui par la même voie qu'ils parviennent à la connoiſſance de pluſieurs autres vérités, peuvent venir à reconnoître la juſtice & l'obligation de pluſieurs régles de morale. D'autres peuvent en être inſtruits par l'éducation, par les compagnies qu'ils fréquentent, & par les coûtumes de leur pays : & cette perſuaſion une fois établie met en action leur *conſcience*, qui n'eſt autre choſe que l'*opinion que nous avons nous-mêmes de ce que nous faiſons*. Or ſi la conſcience étoit une preuve de l'éxiſtence des principes *innés*, ces principes pourroient être oppoſés les uns aux autres ; puiſque certaines perſonnes font par principe de conſcience ce que d'autres évitent par le même motif.

La conſcience ne prouve pas qu'il y ait aucune régle de morale *innée*.

CHAP. II

Exemples de pluſieurs actions énormes, commiſes ſans aucun remords de conſcience.

§. 9. D'ailleurs, ſi ces régles de morale étoient *innées* & empreintes naturellement dans l'ame des hommes, je ne ſçaurois comprendre comment ils pourroient venir à les violer tranquillement, & avec une entiére confiance. Conſidérez une Ville priſe d'aſſaut, & voyez s'il paroît dans le cœur des ſoldats, animés au carnage & au butin, quelqu'égard pour la vertu, quelque principe de morale, & quelque remords de conſcience pour toutes les injuſtices qu'ils commettent. Rien moins que cela. Le brigandage, la violence & le meurtre ne ſont que des jeux pour des gens mis en liberté de commettre ces crimes ſans en être ni cenſurés ni punis. Et en effet n'y a-t-il pas eu des nations entiéres & même des plus polies*, qui ont cru qu'il leur étoit auſſi-bien permis d'expoſer leurs enfans pour les laiſſer mourir de faim, ou dévorer par les bêtes farouches, que de les mettre au monde? Il y a encore aujourd'hui des pays où l'on enſevelit les enfans tout vifs avec leurs meres, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs couches; ou bien on les tue, ſi un Aſtro-

* *Les Grecs & les Romains.*

trologue aſſure qu'ils ſont nés ſous une mauvaiſe Etoile. Dans d'autres lieux un Enfant tue ou expoſe ſon pere & ſa mere, ſans aucun remords, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain âge. Dans (*a*) un endroit de l'*Aſie*, dès-qu'on déſeſpére de la ſanté d'un malade, on le met dans une foſſe creuſée en terre ; & là expoſé au vent & à toutes les injures de l'air, on le laiſſe périr impitoyablement, ſans lui donner aucun ſecours. C'eſt une choſe ordinaire (*b*) parmi les *Mingreliens*, qui font profeſſion du Chriſtianiſme, d'enſevelir leurs enfans tout vifs, ſans aucun ſcrupule. Ailleurs, les peres (*c*) mangent leurs propres enfans. Les *Caribis* (*d*) ont accoûtumé de les châtrer, pour les engraiſſer & les manger. Et *Garcillaſſo de la Vega* rapporte (*e*) que certains peuples du *Peron* avoient accoûtumé de garder les femmes qu'ils prenoient priſonnieres, pour en faire des concubines, & nourriſſoient auſſi délicatement qu'ils pouvoient les enfans qu'ils en avoient, juſqu'à l'âge de treize ans, après quoi ils les mangeoient, & faiſoient le même traitement à la mere dès-qu'elle ne leur donnoit

CHAP. II.

[*a*] *Gruber apud Thevenot.* Part. IV. pag. 13.

[*b*] *Lambert apud Thevenot.* pag. 38.

[*c*] *Voſſius.* de Nili origine *c.* 18. 19.

[*d*] *P. Mart.* Dec. 1.

[*e*] *Hiſt. des Yncas.* Liv. I. ch. 12.

CHAP. II.

noit plus d'enfans. Les *Toupinambous* (*f*) ne connoiſſent pas de meilleur moyen pour aller en paradis que de ſe vanger cruellement de leurs ennemis, & d'en manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canoniſent & mettent au nombre des ſaints, menent une vie qu'on ne ſçauroit rapporter ſans bleſſer la pudeur. Il y a, ſur ce ſujet, un endroit fort remarquable dans le *voyage de Beaumgarten*. Comme ce Livre eſt aſſez rare, je tranſcrirai ici le paſſage tout au long dans la même langue qu'il a été publié. *Ibi* (ſcil. prope *Belbes* in Ægypto) *vidimus ſanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex utero matris prodiit, nudum ſedentem. Mos eſt, ut didicimus, Mahometiſtis, ut eos, qui amentes & ſine ratione ſunt, pro ſanctis colant & venerentur. Inſuper & eos qui cùm diu vitam egerint inquinatiſſimam, voluntariam demùm pœnitentiam & paupertatem, ſanctitate venerandos deputant. Ejuſmodi verò genus hominum libertatem quandam effrænem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus eſt, concumbendi; ex quo concubitu, ſi proles*

[*f*] *Lery, chap. 16.*

ſe-

ſecuta fuerit, ſancta ſimiliter habetur. CHAP. II
His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores : mortuis verò vel templa vel monumenta exſtruunt ampliſſima, eoſque contingere ac ſepelire maxima fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mucrelo noſtro. Inſuper ſanctum illum, quem eo loci vidimus, publicitùs apprime commendari, eum eſſe hominem ſanctum, divinum ac integritate præcipuum; eo quòd, nec fœminarum unquam eſſet nec puerorum, ſed tantummodo aſellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten, *Lib. II. Cap.* 1. *pag.* 73. *

Où ſont, je vous prie, ces principes *innés* de juſtice, de piété, de reconnoiſſance, d'équité & de chaſteté, dans ce dernier exemple & dans les autres que nous venons de rapporter ? Et où eſt ce conſentement univerſel qui nous montre qu'il y a de tels principes, gravés naturellement dans nos ames ? Lorſque le monde avoit rendu les duels honorables, on commettoit des meurtres ſans aucun remords de conſcience ; & encore aujour-

* On peut voir encore au ſujet de cette eſpece de Saints ſi fort reſpectés par les Turcs, ce qu'en a dit *Pietro della Valle* dans une Lettre du 25. Janvier 1616.

CHAP. II. jourd'hui, c'eſt un grand deshonneur, en certains lieux, que d'être innocent ſur cet article. Enfin, ſi nous jettons les yeux hors de chez-nous, pour voir ce qui ſe paſſe dans le reſte du monde, & conſidérer les hommes tels qu'ils ſont effectivement, nous trouverons qu'en un lieu ils font ſcrupule de faire, ou de négliger certaines choſes, pendant qu'ailleurs d'autres croyent mériter récompenſe en s'abſtenant des mêmes choſes que ceux-là font par un motif de conſcience, ou en faiſant ce que ces premiers n'oſeroient faire.

Les hommes ont des principes de pratique, oppoſés les uns aux autres.

§. 10. Qui prendra la peine de lire avec ſoin l'hiſtoire du genre-humain, & d'éxaminer d'un œil indifferent la conduite des peuples de la terre, pourra ſe convaincre lui-même, qu'excepté les devoirs qui ſont abſolument néceſſaires à la conſervation de la ſociété humaine (qui ne ſont même que trop ſouvent violés par des ſociétés entiéres à l'égard des autres ſociétés) on ne ſçauroit nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune régle de vertu qui dans quelqu'endroit du monde ne ſoit mépriſée ou contredite par la pratique générale de

de quelques ſociétés entiéres qui ſont gouvernées par des maximes de pratique, & par des régles de conduite tout-à-fait oppoſées à celles de quelqu'autre ſociété.

§. 11. On objectera peut-être ici, qu'il ne s'enſuit pas qu'une régle ſoit inconnuë, de ce qu'elle eſt violée. L'objection eſt bonne, lorſque ceux qui n'obſervent pas la régle, ne laiſſent pas de la recevoir en qualité de loi ; lors, dis-je, qu'on la regarde avec quelque reſpect par la crainte qu'on a d'être deshonnoré, cenſuré, ou châtié, ſi l'on vient à la négliger. Mais il eſt impoſſible de concevoir qu'une nation entiére rejettât publiquement ce que chacun de ceux qui la compoſent connoîtroit certainement & infailliblement être une véritable loi ; car telle eſt la connoiſſance que tous les hommes doivent néceſſairement avoir des loix dont nous parlons, s'il eſt vrai qu'elles ſoient naturellement empreintes dans leur ame. On conçoit bien que des gens peuvent reconnoître quelquefois certaines régles de morale comme véritables, quoique dans le fond de leur ame ils les croyent fauſſes : il ſe peut dis-je, que cer- Des nations entiéres rejettent pluſieurs régles de morale.

CHAP. II. certaines perſonnes en uſent ainſi en certaines rencontres, dans la ſeule vuë de conſerver leur réputation & de s'attirer l'eſtime de ceux qui croyent ces régles d'une obligation indiſpenſable. Mais qu'une ſociété entiére d'hommes rejette & viole, publiquement & d'un commun accord, une régle qu'ils regardent chacun en particulier comme une loi, de la vérité & de la juſtice de laquelle ils ſont parfaitement convaincus, & dont ils ſont perſuadés que tous ceux à qui ils ont à faire, portent le même jugement, c'eſt une choſe qui paſſe l'imagination. Et en effet, chaque membre de cette ſociété qui viendroit à mépriſer une telle loi, devroit craindre néceſſairement de s'attirer, de la part de tous les autres, le mépris & l'horreur que méritent ceux qui font profeſſion d'avoir dépouillé l'humanité; car une perſonne qui connoîtroit les bornes naturelles du juſte & de l'injuſte & qui ne laiſſeroit pas de les confondre enſemble, ne pourroit être regardé que comme l'ennemi déclaré du repos & du bonheur de la ſociété dont il fait partie. Or tout principe de pratique qu'on ſuppoſe *inné*, ne peut qu'être

qu'être connu d'un chacun comme juſte & avantageux. C'eſt donc une véritable contradiction, ou peut s'en faut, que de ſuppoſer, que des nations entiéres puſſent s'accorder à démentir tant par leurs diſcours que par leur pratique, d'un conſentement unanime & univerſel, une choſe, de la vérité de la juſtice & de la bonté de laquelle chacun d'eux ſeroit convaincu avec une évidence tout à fait irréfragable. Cela ſuffit pour faire voir, que nulle régle de pratique qui eſt violée univerſellement & avec l'approbation publique, dans un certain endroit du monde, ne peut paſſer pour *innée*. Mais j'ai quelqu'autre choſe à répondre à l'objection que je viens de propoſer. Chap. II.

§. 12. Il ne s'enſuit pas, *dit-on*, qu'une loi ſoit inconnuë de ce qu'elle eſt violée. Soit : j'en tombe d'accord. Mais je ſoûtiens qu'*une permiſſion publique de la violer, prouve que cette loi n'eſt pas innée*. Prenons ; par exemple, quelque-unes de ces régles que moins de gens ont eu l'audace de nier, ou l'imprudence de révoquer en doute, comme étant des conſequences qui ſe préſentent le plus aiſé-

ment

CHAP. II. ment à la raiſon humaine, & qui ſont les plus conformes à l'inclination naturelle de la plus grande partie des hommes. S'il y a quelque régle qu'on puiſſe regarder comme *innée*, il n'y en a point, ce me ſemble, à qui ce privilége doive mieux convenir qu'à celle-ci, *Peres & Meres, aimez & conſervez vos enfans.* Si l'on dit, que cette régle eſt *innée*, on doit entendre par-là l'une de ces deux choſes : ou que *c'eſt un principe conſtamment obſervé de tous les hommes*; ou du moins, que *c'eſt une vérité gravée dans l'ame de tous les hommes, qui leur eſt, par conſequent, connuë à tous, & qu'ils reçoivent tous d'un commun conſentement.* Or cette régle n'eſt innée en aucun de ces deux ſens. Car premiérement ce n'eſt pas un principe que tous les hommes prennent pour régle de leurs actions, comme il paroît par les exemples que nous venons de citer. Et ſans aller chercher en *Mingrelie* & dans le *Perou* des preuves du peu de ſoin que des peuples entiers ont de leurs enfans, juſqu'à les faire mourir de leurs propres mains, ſans recourir à la cruauté de quelques nations barbares qui ſurpaſſe celle des bêtes mêmes; qui

ne

ne ſçait que c'étoit une coûtume ordinaire & autoriſée parmi les Grecs & les Romains, d'expoſer impitoyablement & ſans aucun remords de conſcience, leurs propres enfans, lorſqu'ils ne vouloient pas les élever? CHAP. II.

Il eſt faux, en ſecond lieu, que ce ſoit une vérité *innée* & connuë de tous les hommes; car tant s'en faut qu'on puiſſe regarder comme une vérité innée ces paroles, *Peres & Meres, ayez ſoin de conſerver vos enfans*, qu'on ne peut pas même leur donner le nom de vérité; car c'eſt un commandement, & non pas une propoſition; & par conſequent on ne peut pas dire qu'il emporte vérité ou fauſſeté. Pour faire qu'il puiſſe être regardé comme vrai, il faut le réduire à une propoſition, comme eſt celle-ci, *C'eſt le devoir des Peres & des Meres de conſerver leurs enfans.* Mais tout *devoir* emporte l'idée de *loi*; & une loi ne ſçauroit être connuë ou ſuppoſée ſans un légiſlateur qui l'ait preſcrite, ou ſans récompenſe & ſans peine: deſorte qu'on ne peut ſuppoſer, que cette régle, ou quelque autre régle de pratique que ce ſoit, puiſſe être innée, c'eſt-à-dire imprimée dans l'ame ſous

l'idée

CHAP. II. l'idée d'un devoir, ſans ſuppoſer que les idées d'un Dieu, d'une loi, d'une vie à venir, & de ce qu'on nomme *obligation* & *peine*, ſoient auſſi innées avec nous. Car parmi les nations dont nous venons de parler, il n'y a point de peine à craindre dans cette vie pour ceux qui violent cette régle; & par conſequent, elle ne ſçauroit avoir force de loi dans le pays où l'uſage généralement établi y eſt directement contraire. Or ces idées qui doivent toutes être néceſſairement *innées*, ſi rien eſt *inné* en qualité de *devoir*, ſont ſi éloignées d'être gravées naturellement dans l'eſprit de tous les hommes, qu'elles ne paroiſſent pas même fort claires & fort diſtinctes dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes d'étude & qui font profeſſion d'éxaminer les choſes avec quelqu'éxactitude, tant s'en faut qu'elles ſoient connuës de toute créature humaine. Et parmi ces idées dont je viens de faire l'énumération, je prouverai en particulier dans le Chapitre ſuivant qu'il y en a une qui ſemble devoir être innée préférablement à toutes les autres, qui ne l'eſt pourtant point, je veux parler de *l'idée de Dieu*: ce que j'eſpere faire voir avec

avec la derniere évidence à tout homme qui eſt capable de ſuivre un raiſonnement. CHAP. II.

§. 13. De ce que je viens de dire, je crois pouvoir conclure ſûrement, qu'*une régle de pratique qui eſt violée en quelque endroit du Monde d'un conſentement général & ſans aucune oppoſition, ne ſçauroit paſſer pour innée.* Car il eſt impoſſible, que des hommes puiſſent violer ſans crainte ni pudeur, de ſans froid, & avec une entiere confiance, une régle qu'ils ſçauroient évidemment & ſans pouvoir l'ignorer, être un devoir que Dieu leur a preſcrit, & dont il punira certainement les infracteurs, d'une maniere à leur faire ſentir qu'ils ont pris un fort mauvais parti en la violant. Or c'eſt ce qu'ils doivent reconnoître néceſſairement, ſi cette régle eſt née avec eux ; & ſans une telle connoiſſance, l'on ne peut jamais être aſſuré d'être obligé à une choſe en qualité de devoir. Ignorer la loi, douter de ſon autorité, eſpérer d'échapper à la connoiſſance du légiſlateur, ou de ſe ſouſtraire a ſon pouvoir ; tout cela peut ſervir aux hommes de prétexte pour s'abandonner à leurs paſſions préſentes. Mais ſi

Des nations entiéres rejettent pluſieurs régles de morale.

CHAP. II. si l'on ſuppoſe qu'on voit le péché & la peine l'un prés de l'autre, le ſupplice joint au crime, un feu toujours prêt à punir le coupable; & qu'en conſidérant d'un côté le plaiſir qui ſollicite à mal faire, on découvre en même temps la main de Dieu levée & en état de châtier celui qui s'abandonne à la tentation; (car c'eſt ce que doit produire un devoir qui eſt gravé naturellement dans l'ame;) cela, dis-je, étant poſé, concevez-vous qu'il ſoit poſſible que des gens placés dans ce point de vuë, & qui ont une connoiſſance ſi diſtincte & ſi aſſurée de tous ces objets, puiſſent enfreindre hardiment & ſans ſcrupule, une loi qu'ils portent gravée dans leur ame en caractéres ineffaçables, & qui ſe préſente à eux toute brillante de lumiere à meſure qu'ils la violent? Pouvez-vous comprendre que des hommes qui liſent au-dedans d'eux-mêmes les ordres d'un légiſlateur tout-puiſſant, ſoient en même temps capables de mépriſer & fouler aux pieds avec confiance & avec plaiſir, ſes commandemens les plus ſacrés? Enfin, eſt-il bien poſſible que, pendant qu'un homme ſe déclare ouvertement contre une loi

loi *innée*, & contre le ſouverain légiſlateur qui l'a gravée dans ſon ame ; eſt-il poſſible, dis-je, que tous ceux qui le voyent le laiſſent faire ſans prendre aucun intérêt à ſon crime ; que les Gouverneurs même du peuple qui ont la même idée de la loi & de celui qui en eſt l'auteur, la laiſſent violer ſans faire ſemblant de s'en appercevoir, ſans rien dire, & ſans en témoigner aucun déplaiſir, ni jetter le moindre blâme ſur une telle conduite ? CHAP. II.

Nos appétits ſont à la vérité des principes actifs, mais ils ſont ſi éloignés de pouvoir paſſer pour des principes de morale, gravés naturellement dans notre ame, que ſi nous leur laiſſions un plein pouvoir de déterminer nos actions, ils nous feroient violer tout ce qu'il y a de ſacré dans le monde. Les loix ſont comme une digue qu'on oppoſe à ces deſirs déréglés pour en arrêter le cours ; ce qu'elles ne peuvent faire que par le moyen des récompenſes & des peines qui contrebalancent la ſatisfaction que chacun peut avoir deſſein de ſe procurer en tranſgreſſant la loi. Si donc il y avoit quelque choſe de gravé dans l'eſprit de l'homme, ſous l'idée de loi, il faudroit

CHAP. II.

faudroit que tous les hommes fuſſent aſſûrés d'une maniere certaine & à n'en pouvoir jamais douter, qu'une peine inévitable ſera le partage de ceux qui violeront cette loi. Car ſi les hommes peuvent ignorer ou révoquer en doute ce qui eſt *inné*, c'eſt en vain qu'on nous parle de principes innés, & qu'on en veut faire voir la néceſſité. Bien loin qu'ils puiſſent ſervir à nous inſtruire de la vérité & de la certitude des choſes, comme on le prétend, nous nous trouverons dans le même état d'incertitude avec ces principes, que s'ils n'étoient point en nous. Une loi innée doit être accompagnée de la connoiſſance claire & certaine d'une punition indubitable & aſſez grande pour faire qu'on ne puiſſe être tenté de violer cette loi ſi l'on conſulte ſes véritables intérêts, à moins qu'en ſuppoſant une loi *innée*, on ne veuille ſuppoſer auſſi un Evangile *inné*. Du reſte, de ce que je nie qu'il y ait aucune loi innée, on auroit tort d'en conclure que je crois qu'il n'y a que des loix poſitives. Ce ſeroit prendre tout-à-fait mal ma penſée. Il y a une grande différence entre une loi innée, & une loi de nature; entre une vérité

té gravée originairement dans l'ame, & une vérité que nous ignorons, mais dont nous pouvons acquerir la connoiſſance en nous ſervant comme il faut des facultés que nous avons reçuës de la nature. Et pour moi, je crois que ceux qui donnent dans les extrêmités oppoſées, ſe trompent également, je veux dire, ceux qui poſent une *loi innée*, & ceux qui nient qu'il y ait aucune loi qui puiſſe être connuë par la lumiere de la nature, c'eſt-à-dire, ſans le ſecours d'une révélation poſitive

§. 14. Il eſt ſi évident, que les hommes ne s'accordent point ſur les principes de pratique, que je ne penſe pas qu'il ſoit néceſſaire d'en dire davantage pour faire voir qu'il n'eſt pas poſſible de prouver par le conſentement général, qu'il y ait aucune régle de morale, *innée*: & cela ſuffit pour faire ſoupçonner que la ſuppoſition de ces ſortes de principes n'eſt qu'une opinion inventée à plaiſir; puiſque ceux qui parlent de ces principes avec tant de confiance, ſont ſi réſervés à nous les marquer en détail. C'eſt pourtant ce qu'on auroit droit d'attendre de ceux qui font tant de fond ſur cet-

Ceux qui ſoûtiennent qu'il y a des principes de pratique innés, ne nous diſent pas quels ſont ces principes.

CHAP. II. te opinion. Leur refus nous donne ſujet de nous défier de leurs lumieres ou de leur charité ; puiſque ſoûtenant que Dieu a imprimé dans l'ame des hommes, les fondemens de leurs connoiſſances & les régles néceſſaires à la conduite de leur vie, ils s'intéreſſent ſi peu pour l'inſtruction de leur prochain, & pour le repos du Genre-Humain, ſi fatalemens diviſé ſur ce ſujet, qu'ils négligent de leur montrer quels ſont ces principes de ſpéculation & de pratique. Mais à dire le vrai, s'il y avoit de tels principes, il ne ſeroit pas néceſſaire de les indiquer à perſonne. Car ſi les hommes les trouvoient gravés dans leur ame, ils pourroient aiſément les diſtinguer des autres vérités qu'ils viendroient à apprendre dans la ſuite, & à déduire de ces premieres connoiſſances ce que c'eſt que ces principes, & combien il y en a. Nous ſerions auſſi aſſurés de leur nombre que nous le ſommes du nombre de nos doigts ; & en ce cas-là, l'on ne manqueroit pas apparemment de les étaler un à un dans tous les ſyſtêmes. Mais comme perſonne, que je ſçache, n'a encore oſé nous donner un catalogue éxact de ces prin-

principes qu'on ſuppoſe *innés*, on ne ſçauroit blâmer ceux qui doutent de la vérité de cette ſuppoſition ; puiſque ceux-là même qui veulent impoſer aux autres la néceſſité de croire qu'il y a des propoſitions innées, ne nous diſent point quelles ſont ces propoſitions. Il eſt aiſé de prévoir, que ſi différentes perſonnes, attachées à différentes ſectes, entreprenoient de nous donner une liſte des principes de pratique qu'ils regardent comme innés, ils ne mettroient dans ce rang que ceux qui s'accordant avec leurs hypothéſes, ſeroient propres à faire valoir les opinions qui régnent dans leurs écoles, ou dans leurs Egliſes particuliéres : preuve évidente qu'il n'y a point de telles vérités *innées*. Bien plus, une grande partie des hommes ſont ſi éloignés de trouver en eux-mêmes de tels principes de morale *innés*, que depouillant les hommes de leur liberté, & les changeant par-là en autant de machines, ils détruiſent non-ſeulement les régles de morale qu'on veut faire paſſer pour innées, mais toutes les autres, quelles qu'elles ſoient ſans laiſſer aucun moyen de croire qu'il y en ait aucune, à tous ceux qui ne

CHAP. II.

CHAP. II. ſçauroient concevoir qu'une loi puiſſe convenir à autre choſe qu'à un Agent libre : de ſorte que ſur ce fondement on eſt obligé de rejetter tout principe de vertu, pour ne pouvoir allier la morale avec la néceſſité d'agir en machine: deux choſes qu'il n'eſt pas effectivement fort aiſé de concilier, ou de faire ſubſiſter enſemble.

Examen des principes *innés*, que propoſe Mylord *Herbert*.

§. 15. Comme je venois d'écrire ceci, l'on m'apprit que Mylord *Herbert* avoit indiqué les principes de morale qu'on prétend être innés, dans ſon ouvrage intitulé, DE VERITATE, *De la vérité*. J'allai d'abord le conſulter, eſpérant qu'un ſi habile homme auroit dit quelque choſe qui pourroit me ſatisfaire & terminer toutes mes recherches ſur cet article. Dans le chapitre où il traite de l'inſtinct naturel, *de inſtinctu naturali*, pag. 76. *Edit.* 1656. voici les ſix marques auſquelles il dit qu'on peut reconnoître ce qu'il appelle *Notions communes*; 1. *Prioritas*, ou l'avantage de précéder toutes les autres connoiſſances. 2. *Indépendentia*, l'indépendance. 3. *Univerſalitas*, l'univerſalité. 4. *Certitudo*, la certitude. 5. *Neceſſitas*, la néceſſité, c'eſt-à-dire, comme il l'explique lui-

lui-même, ce qui ſert à la conſerva- CHAP. II.
tion de l'homme, *quæ faciunt ad hominis conſervationem.* 6. *Modus conformationis*, id eſt, *aſſenſus nullâ interpoſitâ morâ*, la maniere dont on reçoit une certaine vérité, c'eſt-à-dire, un prompt conſentement qu'on donne ſans héſiter le moins du monde. Et ſur la fin de ſon petit traité, * *De Religione Laïci*: il parle ainſi de ces principes *innés*, pag. 3. *Adeò ut non uniuſcujuſvis Religionis confinio arctentur quæ ubique vigent veritates. Sunt enim in ipſâ mente cœlitus deſcriptæ, nulliſque traditionibus, ſive ſcriptis ſive non ſcriptis obnoxiæ*: C'eſt-à-dire, » Ainſi ces vé-» rités qui ſont reçuës par-tout, ne » ſont point reſſerrées dans les bornes » d'une Religion particuliere; car étant » gravées dans l'ame même par le doigt » de Dieu, elles ne dépendent d'aucu-» ne tradition, écrite ou non écrite. » Et un peu plus bas, il ajoûte: *Veritates noſtræ Catholicæ tanquam indubia Dei effata, in foro interiori deſcriptæ*; c'eſt-à-dire, »nos vérités Catholiques, » qui ſont écrites dans la conſcience, » comme autant d'oracles infaillibles » émanés de Dieu. » Mylord Herbert ayant ainſi propoſé les caractéres des

* *De la Religion du Laïque.*

CHAP. II. principes innés, ou notions communes, & ayant assuré que ces principes ont été gravés dans l'ame des hommes par le doigt de Dieu, il vient à les proposer, & les réduit à ces cinq :(*) Le premier est, qu'*il y a un Dieu suprême.* Le second, que *ce Dieu doit être servi.* Le troisiéme que *la vertu jointe avec la piété est le culte le plus excellent qu'on puisse rendre à la Divinité.* Le quatrtéme, qu'*il faut se repentir de ses péchés.* Le cinquiéme, qu'*il y a des peines ou des récompenses après cette vie, selon qu'on aura bien ou mal vécu.* Quoique je tombe d'abord que ce sont-là des vérités évidentes & d'une telle nature, qu'étant bien expliquées, une Créature raisonnable ne peut guére éviter d'y donner son consentement : je crois pourtant qu'il s'en faut beaucoup que cet Auteur fasse voir que ce sont des impressions *innées*, naturellement gravées dans la conscience de tous les hommes : *in foro interiori descriptæ.* Je me fonde sur quelques observations que

* 1. *Esse aliquod supremum numen.* 2. *Numen illud coli debere.* 3. *Virtutem cum pietate conjunctam optimam esse rationem Cultûs divini.* 4. *Resipiscendum esse à peccatis.* 5. *Dari præmium vel pœnam post hanc vitam transactam.*

que j'ai pris la liberté de faire contre ſon hypothéſe. Chap. II.

§. 16. Je remarque, en premier lieu, que ces cinq propoſitions ne ſont pas toutes des notions communes, gravées dans nos ames par le doigt de Dieu, ou bien, qu'il y en a beaucoup d'autres qu'il faudroit mettre dans ce rang, ſi l'on étoit fondé à croire qu'il y en eût aucune qui y fût gravée de cette maniere. Car il y a d'autres propoſitions, qui, ſuivant les propres régles de Mylord Herbert, ont pour le moins autant de droit à une telle origine, & peuvent auſſi-bien paſſer pour innées, que quelques-unes de ces cinq qu'il rapporte, comme par exemple, cette régle de morale, *faites comme vous voudriez qu'il vous fût fait*, & peut-être cent autres, ſi l'on prenoit la peine de les chercher.

§. 17. En ſecond lieu, toutes les marques qu'il donne d'un principe *inné*, ne ſçauroient convenir à chacune de ces cinq propoſitions. Ainſi, la premiere, la ſeconde & la troiſiéme de ces marques ne conviennent pas parfaitement à aucune de ces propoſitions: & la premiere, la ſeconde, la

CHAP. II. troiſiéme, la quatriéme & la ſixiéme, quadrent fort mal à la troiſiéme propoſition, à la quatriéme & à la cinquiéme. On pourroit ajoûter, que nous ſçavons certainement par l'hiſtoire, non-ſeulement que pluſieurs perſonnes, mais des nations entieres, regardent quelques-unes de ces propoſitions, ou même toutes, comme douteuſes, ou comme fauſſes. Mais cela mis à part, je ne ſçaurois voir comment on peut mettre au nombre des principes *innés* la troiſiéme propoſition, dont voici les propres termes: *La vertu jointe avec la piété, eſt le Culte le plus excellent qu'on puiſſe rendre à la Divinité*: tant le mot de *vertu* eſt difficile à entendre, tant la ſignification en eſt équivoque, & la choſe qu'il exprime diſputée & mal-aiſée à connoître. D'où il s'enſuit qu'une telle régle de pratique ne peut qu'être fort peu utile à la conduite de notre vie, & que par conſequent elle n'eſt nullement propre à être miſe au nombre des principes de pratique qu'on prétend être *innés*.

§. 18. Conſidérons, pour cet effet, cette propoſition ſelon le ſens qu'elle peut recevoir; car ce qui conſtitue & doit

doit conſtituer un principe ou une CHAP. II.
notion commune, c'eſt le ſens de la propoſition & non pas le ſon des termes qui ſervent à l'exprimer. Voici la propoſition : *La vertu eſt le Culte le plus excellent qu'on puiſſe rendre à Dieu*, c'eſt-à-dire, qui lui eſt le plus agréable. Or ſi l'on prend le mot de *vertu* dans le ſens qu'on lui donne le plus communément, je veux dire pour les actions qui paſſent pour louables ſelon les différentes opinions qui régnent en différens païs, tant s'en faut que cette propoſition ſoit évidente, qu'elle n'eſt pas même véritable. Que ſi on appelle *vertu* les actions qui ſont conformes à la volonté de Dieu, ou à la régle qu'il a preſcrite lui-même, qui eſt le véritable & le ſeul fondement de la vertu, à entendre par ce terme ce qui eſt bon & droit en lui-même : en ce cas-là rien n'eſt plus vrai ni plus certain que cette propoſition : *La vertu eſt le Culte le plus excellent qu'on puiſſe rendre à Dieu.* Mais elle ne ſera pas d'un grand uſage dans la vie humaine ; puiſqu'elle ne ſignifiera autre choſe, ſinon que *Dieu ſe plaît à voir pratiquer ce qu'il commande* : Vérité dont un homme peut être entiérement con-

CHAP. II. vaincu ſans ſçavoir ce que c'eſt que Dieu commande ; de ſorte que faute d'une connoiſſance plus déterminée il ſe trouvera tout auſſi éloigné d'avoir une régle ou un principe de conduite, que ſi cette vérité-là lui étoit tout-à-fait inconnuë. Or je ne penſe pas qu'une propoſition qui n'emporte autre choſe ſinon que *Dieu ſe plaît à voir pratiquer ce qu'il commande*, ſoit reçuë de bien des gens pour un principe de morale, gravé naturellement dans l'eſprit de tous les hommes, quelque véritable & quelque certaine qu'elle ſoit, puiſqu'elle enſeigne ſi peu de choſe. Mais quiconque lui attribuera ce privilége, ſera en droit de regarder cent autres propoſitions comme des principes innés ; car il y en a pluſieurs que perſonne ne s'eſt encore aviſé de mettres dans ce rang, qui peuvent y être placées avec autant de fondement que cette premiere propoſition.

On continue d'examiner les principes *innés*, propoſés par Mylord *Herbert*.

§. 19. La quatriéme propoſition, qui porte que *tous les hommes doivent ſe repentir de leurs péchés*, n'eſt pas plus inſtructive, juſqu'à ce qu'on ait expliqué quelles ſont les actions qu'on appelle des *péchés*. Car le mot de *péché* étant pris (comme il l'eſt ordinairement

rement) pour ſignifier en général de mauvaiſes actions qui attirent quelque châtiment ſur ceux qui les commettent : nous donne-t-on un grand principe de morale, en nous diſant que nous devons être affligés d'avoir commis, & que nous devons ceſſer de commettre ce qui ne peut que nous rendre malheureux, ſi nous ignorons quelles ſont ces actions particuliéres que nous ne pouvons commettre ſans nous réduire dans ce triſte état ? Cette propoſition eſt ſans doute très-véritable. Elle eſt auſſi très-propre à être inculquée dans l'eſprit de ceux qu'on ſuppoſe avoir appris quelles actions ſont des péchés dans les différentes circonſtances de la vie ; & elle doit être reçuë de tous ceux qui ont acquis ces connoiſſances. Mais on ne ſçauroit concevoir que cette propoſition ni la précédente, ſoient des principes *innés*, ni qu'elles ſoient d'aucun uſage, quand bien elles ſeroient innées ; à moins que la meſure & les bornes préciſes de toutes les vertus & de tous les vices n'euſſent auſſi été gravées dans l'ame des hommes, & ne fuſſent autant des principes innés ; dequoi l'on a, je penſe, grand ſujet de douter.

Chap. II.

CHAP. II. D'où je conclus, qu'il ne ſemble preſque pas poſſible que Dieu ait imprimé dans l'ame des hommes, des principes conçus en termes vagues, tels que ceux de *vertu* & de *péché*, qui dans l'eſprit de différentes perſonnes ſignifient des choſes fort différentes. On ne ſçauroit, dis-je, ſuppoſer que ces ſortes de principes puiſſent être attachés à certains mots, parcequ'ils ſont pour la plûpart compoſés de termes généraux qu'on ne ſçauroit entendre, avant que de connoître les idées particulieres qu'il renferment. Car à l'égard des exemples de pratique, on ne peut en bien juger que par la connoiſſance des actions mêmes; & les régles ſur leſquelles ces actions ſont fondées, doivent être indépendantes des mots, & précéder la connoiſſance du langage; de ſorte qu'un homme doit connoître ces régles, quelque Langue qu'il apprenne, le François, l'Anglois, ou le Japonnois, dût-il même n'apprendre aucune Langue, & n'entendre jamais l'uſage des mots, comme il arrive aux ſourds & aux muets. Quand on aura fait voir que des hommes qui n'entendent aucun langage, & qui n'ont pas appris par le moyen des Loix

& des Coûtune de leur païs qu'une partie du Culte de Dieu conſiſte à ne tuer perſonne, à n'avoir de commerce qu'avec une ſeule femme, à ne pas faire périr des enfans dans le ventre de leur mere, à ne pas les expoſer, à n'ôter point aux autres ce qui leur appartient quoiqu'on en ait beſoin ſoi-même, mais au contraire à les ſecourir dans leurs néceſſités ; & lorſqu'on vient à violer ces régles, à en témoigner du repentir, à en être affligé, & à prendre une ferme réſolution de ne pas le faire une autre fois : quand, dis-je, on aura prouvé que ces gens-là connoiſſent & reçoivent actuellement pour régle de leur conduite tous ces préceptes & mille autres ſemblables, qui ſont compris ſous ces deux mots *vertu* & *péché* ; on ſera mieux fondé à regarder ces régles & autres ſemblables, comme des notions communes & des principes de pratique. Mais avec tout cela, quand il ſeroit vrai, que tous les hommes s'accorderoient ſur les principes de morale, ce conſentement univerſel donné à des vérités qu'on peut connoître autrement que par le moyen d'une impreſſion naturelle, ne prouveroit pas fort bien que CHAP. III.

ces

CHAP. II. ces vérités fuſſent effectivement innées; & c'eſt-là tout ce que je prétends ſoûtenir.

On objecte, que *les principes innés peuvent être corrompus.*

§. 20. Ce ſeroit inutilement qu'on oppoſeroit ici ce qu'on a acoûtumé de dire: *Que la coûtume, l'éducation & les opinions générales de ceux avec qui l'on converſe, peuvent obſcurcir ces principes de morale qu'on ſuppoſe innés, & enfin les effacer entièrement de l'eſprit des hommes.*

Réponſe à cette Objection.

Car ſi cette réponſe eſt bonne, elle anéantit la preuve qu'on prétend tirer du conſentement univerſel en faveur des principes innés, à moins que ceux qui parlent ainſi, ne s'imaginent que leur opinion particuliere, ou celle de leur parti, doit paſſer pour un conſentement général; ce qui arrive aſſez ſouvent à ceux qui ſe croyant les ſeuls arbitres du vrai & du faux, ne comptent pour rien les ſuffrages de tout le reſte du genre-humain. De ſorte que le raiſonnement de ces gens-là ſe réduit à ceci: » Les principes que tout » le genre-humain reconnoît pour vé- » ritables, ſont *innés*: Ceux que les » perſonnes de bon ſens reconnoiſſent, » ſont admis par tout le genre-hu- » main: Nous & ceux de notre parti » ſommes des gens de bon ſens: Donc

» nos

» nos principes ſont innés ». Plaiſante maniere de raiſonner qui va tous droit à l'infaillibilité ! Cependant ſi l'on ne prend la choſe de ce biais, il ſera fort difficile de comprendre comment il y a certains principes que tous les hommes reconnoiſſent d'un commun conſentement, quoiqu'il n'y ait aucun de ces *principes* que *la coûtume ou l'éducation n'ait effacé de l'eſprit de bien des gens.* Ce qui ſe réduit à ceci ! Que tous les hommes reçoivent ces principes, mais que cependant pluſieurs perſonnes les rejettent & refuſent d'y donner leur conſentement. Et dans le fond, la ſuppoſition de ces ſortes de premiers principes ne ſçauroit nous être d'un grand uſage ; car que ces principes ſoient innés ou non, nous ſerons dans un égal embarras, s'il peuvent être altérés, ou entiérement effacés de notre eſprit par quelque moyen humain, comme par la volonté de nos maîtres & par les ſentimens de nos amis ; & tout l'étalage qu'on nous fait de ces premiers principes & de cette *lumiere innée*, n'empêchera pas que nous ne nous trouvions dans des ténébres auſſi épaiſſes, & dans une auſſi grande incertitude que s'il n'y avoit

Chap. II.

CHAP. II. avoit point de ſemblable lumiere. Il vaut autant n'avoir aucune régle, que d'en avoir une fauſſe par quelque endroit, ou que de ne pas connoître parmi pluſieurs régles différentes & contraires les unes aux autres, quelle eſt celle qui eſt droite. Mais je voudrois bien que les partiſans des idées innées me diſſent, ſi ces principes peuvent ou ne peuvent pas être effacés par l'éducation & par la coûtume. S'ils ne peuvent l'être, nous devons les trouver dans tous les hommes; & il faut qu'ils paroiſſent clairement dans l'eſprit de chaque homme en particulir. Et s'il peuvent être altérés par des notions étrangéres, ils doivent paroître plus diſtinctement & avec plus d'éclat, lorſqu'ils ſont plus près de leur ſource, je veux dire, dans les enfans & les ignorans ſur qui les opinions étrangéres ont fait le moins d'impreſſion. Qu'ils prennent tel parti qu'ils voudront, ils verront clairement qu'il eſt démenti par des faits conſtans, & par une continuelle expérience.

On reçoit dans le Monde des principes qui ſe dé-

§. 21. J'avouerai ſans peine que des perſonnes de différens païs, d'un tempéramment différent, & qui n'ont pas été élevées de la même maniere, s'accordent

cordent à recevoir un fort grand nombre d'opinions comme premiers principes, comme principes irréfragables, parmi leſquelles il y en a pluſieurs qui ne ſçauroient être véritables, tant à cauſe de leur abſurdité, que parcequ'elles ſont directement contraires les unes aux autres. Mais quelqu'oppoſées qu'elles ſoient à la raiſon, elles ne laiſſent pas d'être reçuës dans quelqu'endroit du monde avec un ſi grand reſpect, qu'il ſe trouve des gens de bon ſens en toute autre choſe qui aimeroient mieux perdre la vie & tout ce qu'ils ont de plus cher, que de les révoquer en doute, ou de permettre à d'autres de les conteſter.

CHAP. II. truiſent les uns les autres.

§. 22. Quelqu'étrange que cela paroiſſe, c'eſt ce que l'expérience confirme tous les jours; & l'on n'en ſera pas ſi fort ſurpris, ſi l'on conſidére par quels degrés il peut arriver que des doctrines qui n'ont pas de meilleurs ſources que la ſuperſtition d'une nourrice, ou l'autorité d'une vieille femme, deviennent, avec le temps, & par le conſentement des voiſins, autant de principes de religion & de morale. Car ceux qui ont ſoin de donner, comme ils parlent, de bons principes,

Par quels degrés les hommes viennent communément à recevoir certaines choſes pour principes.

CHAP. II. cipes à leurs enfans, (& il y en a peu qui n'ayent fait proviſion pour eux-mêmes de ces ſortes de principes qu'ils regardent comme autant d'articles de foi) leur inſpirent les ſentimens qu'ils veulent leur faire retenir & profeſſer durant tout le cours de leur vie; & les eſprits des enfans étant alors ſans connoiſſance, & indifférens à toute ſorte d'opinions, reçoivent les impreſſions qu'on leur veut donner, ſemblables à du papier blanc ſur lequel on écrit tels caractéres qu'on veut. Etant ainſi imbus de ces doctrines, dès qu'ils commencent à entendre ce qu'on leur dit, ils y ſont confirmés dans la ſuite, à meſure qu'ils avancent en âge, ſoit par la profeſſion ouverte ou le conſentement tacite de ceux parmi leſquels ils vivent, ſoit par l'autorité de ceux dont la ſageſſe, la ſcience & la piété, leur ſont en ſinguliére recommendation, & qui ne permettent pas qu'on parle jamais de ces doctrines que comme de vrais fondemens de la religion & des bonnes mœurs. Et voilà comment ces ſortes de principes paſſent enfin pour des vérités inconteſtables, évidentes, & nées avec nous.

§. 23.

§. 23. A quoi nous pouvons ajoû- CHAP. II.
ter, que ceux qui ont été inſtruits de cette maniere, venant à refléchir ſur eux-mêmes lorſqu'ils ſont parvenus à l'âge de raiſon, & ne trouvant rien dans leur eſprit de plus vieux que ces opinions, qui leur ont été enſeignées avant que leur mémoire tînt, pour ainſi dire, régîſtre de leurs actions, & marquât la date du temps auquel quelque choſe de nouveau commençoit de ſe montrer à eux, ils s'imaginent que *ces penſées dont ils ne peuvent découvrir en eux la premiere ſource, ſont aſſûrément des impreſſions de Dieu & de la nature, & non des choſes que les autres hommes leur ayent appriſes.* Prévenus de cette imagination, ils conſervent ces penſées dans leur eſprit, & les reçoivent avec la même vénération que pluſieurs ont accoûtumé d'avoir pour leurs parens, non en vertu d'une impreſſion naturelle, (car en certains lieux où les enfans ſont élevés d'une autre maniere, cette vénération leur eſt inconnuë;) mais, parce qu'ayant été conſtamment élevés dans ces idées, & ne ſe ſouvenant plus du temps auquel ils ont commencé de concevoir ce reſpect, ils croyent qu'il eſt naturel.

§. 24.

CHAP. II. §. 24. C'eſt ce qui paroîtra fort vraiſemblable, & preſqu'inévitable, ſi l'on fait réfléxion ſur la nature de l'homme & ſur la conſtitution des affaires de cette vie. De la maniere que les choſes ſont établies dans ce monde, la plûpart des hommes ſont obligés d'employer preſque tout leur temps à travailler à leur profeſſion pour gagner leur vie, & ne ſçauroient néanmoins jouïr de quelque repos d'eſprit, ſans avoir des principes qu'ils regardent comme indubitables, & auſquels ils acquieſcent entiérement. Il n'y a perſonne qui ſoit d'un eſprit ſi ſuperficiel ou ſi flottant, qu'il ne ſe déclare pour certaines propoſitions qu'il tient pour fondamentales, ſur leſquelles il il appuye ſes raiſonnemens, & qu'il prend pour régle du vrai & du faux, du juſte & de l'injuſte. Les uns n'ont ni aſſez d'habileté, ni aſſez de loiſir pour les éxaminer; les autres en ſont détournés par la pareſſe; & il y en a qui s'en abſtiennent parce qu'on leur a dit, depuis leur enfance, qu'ils ſe devoient bien garder d'entrer dans cet éxamen : de ſorte qu'il y a peu de perſonnes que l'ignorance, la foibleſſe d'eſprit, les diſtractions, la pareſſe, l'éduca-

l'éducation ou la legéreté n'engagent à embraſſer les principes qu'on leur a appris, ſur la foi d'autrui, ſans les éxaminer.

§. 25. C'eſt-là, viſiblement, l'état où ſe trouvent tous les enfans, & tous les jeunes gens ; & la coûtume plus forte que la nature, ne manquant guére de leur faire adorer comme autant d'oracles émanés de Dieu, tout ce qu'elle a fait entrer une fois dans leur eſprit, pour y être reçu avec un entiere acquieſcement, il ne faut pas s'étonner ſi dans un âge plus avancé, qu'ils ſont ou embarraſſés des affaires indiſpenſables de cette vie, ou engagés dans les plaiſirs, ils ne penſent jamais ſérieuſement à éxaminer les opinions dont ils ſont prévenus, particuliérement ſi l'un de leurs principes eſt, que *les principes ne doivent pas être mis en queſtion.* Mais ſuppoſé même que l'on ait du temps, de l'eſprit & de l'inclination pour cette recherche ; qui eſt aſſez hardi pour entreprendre d'ébranler les fondemens de tous ſes raiſonnemens & de toutes ſes actions paſſées ? Qui peut ſoutenir une penſée auſſi mortifiante qu'eſt celle de ſoupçonner que l'on a été pendant

CHAP. II. pendant long-temps dans l'erreur? Combien de gens y a-t-il qui ayent aſſez de hardieſſe & de fermeté pour enviſager ſans crainte les reproches que l'on fait à ceux qui oſent s'éloigner du ſentiment de leur païs, ou du parti dans lequel ils ſont nés? Et où eſt l'homme qui puiſſe ſe réſoudre patiemment à porter les noms odieux de Pyrrhonien, de Déïſte & d'Athée, dont ils ne peut manquer d'être régalé s'il témoigne ſeulement qu'il doute de quelqu'une des opinions communes? Ajoûtez qu'il ne peut qu'avoir encore plus de répugnance à mettre en queſtion ces ſortes de principes, s'il croit, comme font la plûpart de tous les hommes, que Dieu a gravé ces principes dans ſon ame pour être la régle & la pierre de touche de toutes ſes autres opinions. Et qu'eſt-ce qui pourroit l'empêcher de regarder ces principes comme ſacrés; puiſque de toutes les penſées qu'il trouve en lui, ce ſont les plus anciennes, & celles qu'il voit que les autres hommes reçoivent avec le plus de reſpect?

Comment les hommes viennent

§. 26. Il eſt aiſé de s'imaginer, après celà, comment il arrive, que les hom-

hommes viennent à adorer les idoles qu'ils ont faites eux-mêmes, à ſe paſſionner pour les idées qu'ils ſe ſont renduës familieres pendant long-temps, & à regarder comme des vérités Divines, des erreurs & de pures abſurdités; zélés adorateurs de ſinges & de veaux d'or, je veux dire de vaines & ridicules opinions, qu'ils regardent avec un ſouverain reſpect, juſqu'à diſputer, ſe battre, & mourir pour les défendre;

Chap. II

pour l'ordinaire à ſe faire des principes.

---- * *quum ſolos credat habendos*
Eſſe Deos, quos ipſe colit:

* Juvenalis, *Sat.* XV. V. 37. & 38.

» Chacun s'imaginant que les Dieux » qu'il ſert, ſont ſeules dignes de l'ado» ration des hommes. » Car comme les facultés de raiſonner, dont on fait preſque toujours quelqu'uſage, quoique preſque toujours ſans aucune circonſpection, ne peuvent être miſes en action, faute de fondement & d'appui, dans la plûpart des hommes, qui par pareſſe ou par diſtraction ne découvrent point les véritables principes de la connoiſſance, ou qui faute de temps, ou de bons ſecours, ou pour quelqu'autre raiſon que ce ſoit, ne

CHAP. II. ne peuvent point les découvrir pour aller chercher eux-mêmes la vérité juſques dans ſa ſource ; il arrive naturellement & d'une maniere preſqu'inévitable, que ces ſortes de gens s'attachent à certains principes qu'ils embraſſent ſur la foi d'autrui ; deſorte que venant à les regarder comme des preuves de quelqu'autre choſe, ils s'imaginent que ces principes n'ont aucun beſoin d'être prouvés. Or quiconque a admis une fois dans ſon eſprit quelques-uns de ces principes, & les y conſerve avec tout le reſpect qu'on a accoûtumé d'avoir pour des principes, c'eſt-à-dire, ſans ſe hazarder jamais de les éxaminer, mais en ſe faiſant une habitude de les croire parce qu'il faut les croire ; ceux dis-je, qui ſont dans cette diſpoſition d'eſprit, peuvent ſe trouver engagés par l'éducation & par les coûtumes de leur pays à recevoir pour des *principes innés* les plus grandes abſurdités du monde ; & à force d'avoir les yeux long-temps attachés ſur les mêmes objets, ils peuvent s'offuſquer la vuë juſqu'à prendre des monſtres qu'ils ont forgés dans leur cerveau, pour des images de la Divinité, & l'ouvrage même de ſes mains.

§. 27.

§. 27. On peut voir aiſément par ce progrès inſenſible, comment dans cette grande diverſité de principes opposés; que des gens de tout ordre & de toute profeſſion reçoivent & défendent comme inconteſtables, il y en a tant qui paſſent pour *innés*. Que ſi quelqu'un s'aviſe de nier que ce ſoit-là le moyen par où la plûpart des hommes viennent à s'aſſûrer de la vérité & de l'évidence de leurs principes, il aura peut-être bien de la peine à expliquer d'une autre maniere comment ils embraſſent des opinions tout-à-fait oppoſées, qu'ils croyent fortement, qu'ils ſoûtiennent avec une extrême confiance, & qu'ils ſont prêts, pour la plûpart, de ſceller de leur propre ſang. Et dans le fond, ſi c'eſt-là le privilége des principes *innés* d'être reçus ſur leur propre autorité, ſans aucun éxamen, je ne vois pas qu'il y ait rien qu'on ne puiſſe croire, ni comment les principes que chacun s'eſt choiſi en particulier, pourroient être révoqués en doute. Mais ſi l'on dit, qu'on peut & qu'on doit éxaminer les principes, & les mettre, pour ainſi dire, à l'épreuve, je voudrois bien ſçavoir comment des premiers

CHAP. III.

Les principes doivent être éxaminés.

CHAP. II. principes, des principes gravés naturellement dans l'ame, peuvent être mis à l'épreuve? Ou dumoins qu'il me ſoit permis de demander à quelles marques, & par quels caractéres on peut diſtinguer les véritables principes, les principes innés, d'avec ceux qui ne le ſont pas, afin que parmi le grand nombre de principes auſquels on attribue ce privilége, je puiſſe être à l'abri de l'erreur dans un point auſſi important que celui-là. Cela fait, je ſerai tout prêt à recevoir avec joie ces admirables propoſitions qui ne peuvent être que d'une grande utilité; mais juſques-là, je ſuis en droit de douter qu'il y ait aucun principe véritablement *inné*, parce que je crains que le conſentement univerſel, qui eſt le ſeul caractére qu'on ait encore produit pour diſcerner les principes *innés*, ne ſoit pas une marque aſſez ſûre pour me déterminer en cette occaſion, & pour me convaincre de l'éxiſtence d'aucun principe *inné*. Par tout ce que je viens de dire, il paroît clairement, à mon avis, qu'il n'y a point de principe de pratique dont tous les hommes conviennent; & qu'il n'y en a, par conſéquent, aucun qu'on puiſſe appeller *inné*. CHA-

CHAPITRE III.

Autres Conſidérations touchant les principes innés, tant ceux qui regardent la ſpéculation que ceux qui appartiennent à la pratique.

§. 1. SI ceux qui nous veulent perſuader qu'il y a des principes *innés*, ne les euſſent pas conſidérés en gros, mais euſſent éxaminé à part les diverſes parties dont ſont compoſées les propoſitions qu'ils nomment *principes innés*, ils n'auroient pas été peut-être ſi prompts à croire que ces propoſitions ſont effectivement innées; parce que ſi les idées dont ces propoſitions ſont compoſées, ne ſont pas *innées*, il eſt impoſſible que les propoſitions elles-mêmes ſoient *innées*, ou que la connoiſſance que nous en avons, ſoit née avec nous. Car ſi ces idées ne ſont point innées, il y a eu un temps auquel l'ame ne connoiſſoit point ces principes, qui par conſéquent ne ſont point *innés*, mais viennent de quelqu'autre ſource. Or où il n'y a point d'idées, il ne peut y avoir

Chap. III.

Des principes ne ſçauroient être *innés*, à moins que les idées dont ils ſont compoſés, ne le ſoient auſſi.

CHAP. III. aucune connoiſſance, aucun aſſentiment, aucunes propoſitions mentales ou verbales concernant ces idées.

Les idées & ſur-tout celles qui compoſent les propoſitions qu'on appelle principes, ne ſont point nées avec les enfans

§. 2. Si nous conſidérons avec ſoin les enfans nouvellement nés, nous n'aurons pas grand ſujet de croire qu'ils apportent beaucoup d'idées avec eux en venant au monde. Car excepté, peut-être, quelques foibles idées de faim, de ſoif, de chaleur, & de douleur qu'ils peuvent avoir ſenti dans le ſein de leur mere, il n'y a nulle apparence qu'ils ayent aucune idée établie, & ſur-tout de celles qui répondent aux termes dont ſont compoſées ces propoſitions générales, qu'on veut faire paſſer pour *innées*. On peut remarquer comment différentes idées leur viennent enſuite par degrés dans l'eſprit, & qu'ils n'en acquiérent juſtement que celles que l'expérience, & l'obſervation des choſes qui ſe préſentent à eux, excitent dans leur eſprit; ce qui peut ſuffire pour nous convaincre que ces idées ne ſont pas des caractéres gravés originairement dans l'ame.

Preuve de la même vérité.

§. 3. S'il y a quelque principe *inné*, c'eſt, ſans contredit, celui-ci: *Il eſt impoſſible qu'une choſe ſoit & ne ſoit pas en*

en même temps. Mais qui pourra ſe per- CHAP. III.
ſuader, ou qui oſera ſoûtenir, que les idées d'*impoſſibilité* & d'*identité* ſoient innées ? Eſt-ce que tous les hommes ont ces idées, & qu'ils les portent avec eux en venant au monde ? Se trouvent-elles les premieres dans les enfans, & précédent-elles dans leur eſprit toutes leurs autres connoiſſances? Car c'eſt ce qui doit arriver néceſſairement, ſi elles ſont *innées.* Dira-t-on qu'un enfant a les idées d'*impoſſibilité* & d'*identité*, avant que d'avoir celles du *blanc* ou du *noir*, du *doux* ou de l'*amer*, & que c'eſt de la connoiſſance de ce principe, qu'il conclut que l'abſinthe dont on frotte le bout des mammelles de ſa nourrice, n'a pas le même goût que celui qu'il avoit accoûtumé de ſentir auparavant lorſqu'il tettoit ? Eſt-ce la connoiſſance qu'il a, qu'*une choſe ne peut pas être & n'être pas en même temps* ? Eſt-ce, dis-je, la connoiſſance actuelle de cette maxime qui fait qu'il diſtingue ſa nourrice d'avec un étranger, qu'il aime celle-là, & évite l'approche de celui-ci ? Ou bien, eſt-ce que l'ame régle ſa conduite & la détermination de ſes jugemens, ſur des idées qu'elle

CHAP. III. n'a jamais euës ? Et l'entendement tire-t-il des concluſions de principes qu'il n'a point encore connus ni compris ? Ces mots d'*impoſſibilité* & d'*identité* marquent deux idées, qui ſont ſi éloignées d'être *innées* & gravées naturellement dans notre ame, que nous avons beſoin, à mon avis, d'une grande attention pour les former comme il faut dans notre entendement ; & bien-loin de naître avec nous, elles ſont ſi fort éloignées des penſées de l'enfance & de la premiere jeuneſſe, que ſi l'on y prend bien garde, je crois qu'on trouvera, qu'il y a bien des hommes faits à qui elles ſont inconnuës.

L'idée de l'*identité* n'eſt point *innée.*

§. 4. Si l'idée de l'indentité (pour ne parler que de celle-ci) eſt naturelle, & par conſequent ſi évidente & ſi préſente à notre eſprit, que nous devions la connoître dès le berceau, je voudrois bien qu'un enfant de ſept ans, ou même un homme de ſoixante-dix ans, me dit, ſi un homme, qui eſt une Créature compoſée de corps & d'ame, eſt le même, lorſque ſon corps eſt changé : ſi *Euphorbe* & *Pythagore* qui avoient eu la même ame, n'étoient qu'un même homme quoiqu'ils

qu'ils euſſent vêcu éloignés de plu- Chap. III.
ſieurs ſiécles l'un de l'autre ? Et, ſi le coq dans lequel cette même ame paſſa enſuite, étoit le même qu'Euphorbe & Pythagore ? Il paroîtra peut être par l'embarras où il ſera de réſoudre cette queſtion, que l'idée d'*identité* n'eſt pas ſi établie, ni ſi claire, qu'elle mérite de paſſer pour *innée*. Or ſi ces idées, qu'on prétend être *innées*, ne ſont ni aſſez claires ni aſſez diſtinctes, pour être univerſellement connuës & reçuës naturellement, elles ne ſçauroient ſervir de fondement à des vérités univerſelles & indubitables ; mais elles ſeront au-contraire une occaſion certaine d'une perpétuelle incertitude. Car ſuppoſé que tout le monde n'ait pas la même idée de l'*identité* que Pythagore, & mille de ſes Sectateurs en ont eu ; quelle eſt donc la véritable idée de l'*identité*, celle qui nous eſt naturelle, & qui eſt proprement née avec nous ? Ou bien, y a-t-il deux idées d'*identité*, différentes l'une de l'autre, qui ſoient pourtant toutes deux *innées* ?

§. 5. C'eſt en vain qu'on répliqueroit à cela, que les queſtions que je viens de propoſer ſur l'*identité* de

CHAP. III. l'homme, ne ſont que de vaines ſpéculations : car quand cela ſeroit, on ne laiſſeroit pas d'en pouvoir conclure, qu'il n'y a aucune idée innée de l'*identité* dans l'eſprit des hommes. D'ailleurs, quiconque conſidérera, avec un peu d'attention, la reſurrection des morts, où Dieu fera ſortir du Tombeau les mêmes hommes qui ſeront morts auparavant, pour les juger & les rendre heureux ou malheureux ſelon qu'ils auront bien ou mal vécu dans cette vie ; quiconque, dis-je, fera quelque réfléxion ſur ce qui doit arriver alors à tous les hommes, aura peut-être aſſez de difficulté à déterminer en lui-même ce qui fait le *même homme*, ou en quoi conſiſte l'*identité*, & n'aura garde de s'imaginer que lui ou quelqu'autre que ce ſoit, & les enfans eux mêmes, en ayent naturellement une idée claire & diſtincte.

Les idées de *tout* & de *partie* ne ſont point innées.

§. 6. Examinons ce principe de Mathématique : *Le tout eſt plus grand que ſa partie*. Je ſuppoſe qu'on le mette au nombre des principes *innés*, & je ſuis aſſuré qu'il peut y être mis avec autant de raiſon qu'aucun autre principe que ſoit ; cependant perſonne ne peut regarder ce principe comme

inné,

inné, s'il conſidére que les idées de *tout* & de *partie* qu'il renferme, ſont parfaitement relatives, & que les idées poſitives auſquelles elles ſe rapportent proprement & immédiatement, ſont celles d'*extenſion* & de *nombre*, dont ce qu'on nomme *tout* & *partie* ne ſont que de ſimples relations; deſorte que ſi les idées de tout & de partie étoient *innées*, il faudroit que celles d'extenſion & de nombre le fuſſent auſſi, car il eſt impoſſible d'avoir l'idée d'une relation, ſans en avoir aucune de la choſe même à laquelle cette relation appartient, & ſur quoi elle eſt fondée. Du-reſte, je laiſſe à éxaminer aux Partiſans des *principes innés*, ſi les idées d'extenſion & de nombre ſont naturellement gravées dans l'ame de tous les hommes. CHAP. III.

§. 7. Une autre vérité qui eſt, ſans contredit, l'une des plus importantes qui puiſſent entrer dans l'eſprit des hommes & qui mérite de tenir le premier rang parmi tous les principes de pratique, c'eſt, *que Dieu doit être adoré*. Cependant elle ne peut en aucune maniere paſſer pour innée, à moins que les idées de *Dieu* & d'*adoration* ne ſoient auſſi *innées*. Or, que l'idée *L'idée d'Adoration n'eſt pas innée.*

CHAP. III. l'idée ſignifiée par le terme d'*adoration*, ne ſoit pas dans l'entendement des enfans, comme un caractére originairement empreint dans leur ame, c'eſt dequoi l'on conviendra, je penſe, fort aiſément, ſi l'on conſidére qu'il ſe trouve bien peu d'hommes faits qui en ayent une idée claire & diſtincte. Cela poſé, je ne voïs pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus ridicule que de dire, que les enfans ont une connoiſſance innée de ce principe de pratique, *Dieu doit être adoré*; mais que pourtant ils ignorent quelle eſt cette adoration qu'il faut rendre à Dieu, en quoi conſiſte tout leur devoir. Mais ſans appuyer davantage ſur cela, paſſons outre.

L'idée de Dieu n'eſt point *innée*.

§. 8. Si aucune idée peut être regardée comme *innée*, on doit pour pluſieurs raiſons recevoir en cette qualité l'idée de *Dieu*, préférablement à toute autre; car il eſt difficile de concevoir comment il pourroit y avoir des principes de morale *innés* ſans une idée innée de ce qu'on nomme *Divinité*; parce qu'ôtez l'idée d'un Légiſlateur, il n'eſt plus poſſible d'avoir l'idée d'une loi, & de ſe croire obligé de l'obſerver. Or ſans parler des Athées dont les anciens ont fait mention, & qui

ſont

ſont flétris de ce titre odieux ſur la foi de l'hiſtoire, n'a-t-on pas decouvert, dans ces derniers ſiecles par le moyen de la navigation, des nations entiéres qui n'avoient aucune idée de Dieu, à (*a*) la Baye de *Soldanie*, dans (*b*) le Breſil, & dans les (*c*) Iſles Caribes, &c. Voici les propres termes de *Nicolas del Techo* dans les Lettres qu'il écrit * du Paraguai touchant la converſion des Caaigues : *Reperi eam gentem* (*d*) *nullum nomen habere, quod Deum & Hominis animam ſignificet, nulla ſacra habet, nulla idola*; c'eſt-à-dire, » J'ai trouvé que cette » nation n'a aucun mot qui ſignifie » Dieu & l'ame de l'homme ; qu'elle » n'obſerve aucun culte religieux, & » n'a aucune idole. » Ces exemples ſont pris de nations où la nature inculte a été abandonnée à elle-même ſans avoir reçu aucun ſecours des Lettres, de la diſcipline & de la culture des arts & des ſciences. Mais il ſe trouve d'autres peuples qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré très-conſidérable, ne laiſſent pas d'être privés de l'idée & de la connoiſſance de Dieu. Bien des gens ſeront ſans doute ſurpris, comme je l'ai été, de

Chap. III.

[*a*] *Rhoe* apud *Thevenot*, *p.* 2. *Terry* $\frac{17}{515}$ & *Ovington* $\frac{429}{666}$.

[*b*] *Jan de Lery*. ch. 16.

[*c*] Dans le *Barandaÿ*, voyage des Pays ſeptentrionaux par le Sr. *De la Martiniére*, $\frac{310}{232}$.

* *Ex Paraquaria de Caaiguarum converſione.*

[*d*] Relatio triplex de rebus indicis Caaiguarum.

CHAP. III.

voir que les Siamois ſont de ce nombre. Il ne faut pour s'en aſſûrer, que conſulter *la Loubere* (e) Envoyé du Roi de France *Louis* XIV, dans ce Pays-là, lequel (f) ne nous donne pas une idée plus avantageuſe à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et ſi nous ne voulons pas l'en croire, les Miſſionnaires de la Chine, ſans en excepter même les Jéſuites, grands Panégyriſtes des Chinois, qui tous s'accordent unanimement ſur cet article, nous convaincront que dans la ſecte des *Lettrés* qui ſont le parti dominant, & ſe tiennent attachés à l'ancienne Religion du Pays, ils ſont tous Athées. Voyez *Navarrette*, & le Livre intitulé, *Hiſtoria cultûs Sinenſium*, Hiſtoire du culte des Chinois.

[e] *Du Royaume de Siam* Tom. I. Part. II. ch. 9. Sect. 15. & Part. III. c. 20. Sect 22. & c. 22. Sect. 6.

[f] *Ibid.* Par. III. c. 20. Sect. 4. & c. 23.

Et peut-être que ſi nous examinions avec ſoin la vie & les diſcours de bien des gens qui ne ſont pas ſi loin d'ici, nous n'aurions que trop de ſujet d'appréhender que dans les pays les plus civiliſés il ne ſe trouve pluſieurs perſonnes qui ont des idées fort foibles & fort obcures d'une Divinité, & que les plaintes qu'on fait en chaire du progrès de l'Athéïſme, ne ſoient que trop bien fondées. Deſorte que, bien qu'il n'y ait que quelques ſcélerats entiére-

tiérement corrompus qui ayent l'impudence de ſe déclarer Athées, nous en entendrions, peut-être, beaucoup plus qui tiendroient le même langage, ſi la crainte de l'épée du Magiſtrat, ou les cenſures de leurs voiſins ne leurs fermoient la bouche; tout prêts d'ailleurs à publier auſſi ouvertement leur Athéïſme par leurs diſcours, qu'ils le font par les déréglemens de leur vie, s'ils étoient délivrés de la crainte du châtiment, & qu'ils euſſent étouffé toute pudeur. CHAP. III.

§. 9. Mais ſuppoſé que tout le genre-humain eut quelque idée de Dieu dans tous les endroits du monde, (quoique l'hiſtoire nous enſeigne directement le contraire) il ne s'enſuivroit nullement de-là que cette idée fut *innée*. Car quand il n'y auroit aucune nation qui ne déſignât Dieu par quelque nom, & qui n'eût quelques notions obſcures de cet Etre ſuprême, cela ne prouveroit pourtant pas que ces notions fuſſent autant de caractéres gravés naturellement dans l'ame; non plus que les mots de *feu*, de *ſoleil*, de *chaleur*, ou de *nombre*, ne prouvent point que les idées que ces mots ſignifient ſoient *innées*, parceque les hommes

CHAP. III. mes connoiſſent & reçoivent univerſellement les noms & les idées de ces choſes. Comme au contraire, de ce que les hommes ne déſignent Dieu par aucun nom, & n'en ont aucune idée, on n'en peut rien conclure contre l'éxiſtence de Dieu, non-plus que ce ne ſeroit pas une preuve, qu'il n'y a point d'aiman dans le monde, parcequ'une grande partie des hommes n'ont aucune idée d'une telle choſe, ni aucune nom pour la déſigner; ou qu'il n'y a point d'eſpeces différentes, & diſtinctes d'Anges ou d'Etres intélligens au-deſſus de nous, par la raiſon que nous n'avons point d'idée de ces eſpeces diſtinctes, ni aucuns noms pour en parler. Comme c'eſt par le langage ordinaire de chaque Pays que les hommes viennent à faire proviſion de mots, ils ne peuvent guére éviter d'avoir quelque eſpece d'idée des choſes, dont ceux avec qui ils converſent, ont ſouvent occaſion de les entretenir ſous certains noms: & ſi c'eſt une choſe qui emporte avec elle l'idée d'excellence, de grandeur, ou de quelque qualité extraordinaire, qui interreſſe par quelque endroit, & qui s'imprime dans l'eſprit ſous l'idée

dée d'une puiſſance abſoluë & irréſiſti- Chap. III.
ble qu'on ne puiſſe s'empêcher de craindre, une telle idée doit, ſuivant toutes les apparences, faire de plus fortes impreſſions & ſe répandre plus loin qu'aucune autre, ſur tout ſi c'eſt une idée qui s'accorde avec les plus ſimples lumieres de la raiſon, & qui découle naturellement de chaque partie de nos connoiſſances. Or telle eſt l'*idée de Dieu*; car les marques éclatantes d'une ſageſſe & d'une puiſſance extraordinaires paroiſſent ſi viſiblement dans tous les ouvrages de la création, que toute créature raiſonnable qui voudra y faire une ſérieuſe réfléxion, ne ſçauroit manquer de découvrir l'Auteur de toutes ces merveilles; & l'impreſſion que la découverte d'un tel être doit faire néceſſairement ſur l'ame de tous ceux qui en ont entendu parler une ſeule fois, eſt ſi grande & entraîne avec elle une ſuite de penſées d'un ſi grand poids, & ſi propres à ſe répandre dans le monde, qu'il me paroît tout-à fait étrange, qu'il puiſſe ſe trouver ſur la terre une nation entiére d'hommes, aſſez ſtupides pour n'avoir aucune idée de Dieu: cela, dis-je, me ſemble auſſi

ſur-

CHAP. III. ſuprenant que d'imaginer des hommes qui n'auroient aucune idée des nombres, ou du feu.

§. 10. Le nom de Dieu ayant été une fois employé en quelque endroit du monde pour ſignifier un Etre ſuprême, tout-puiſſant, tout-ſage & inviſible, la conformité qu'une telle idée a avec les principes de la raiſon, & l'intérêt des hommes qui les portera toujours à faire ſouvent mention de cette idée, doivent la répandre néceſſairement fort loin, & la faire paſſer dans toutes les Générations ſuivantes. Mais ſuppoſé que *ce mot ſoit généralement connu*, & que cette partie du genre-humain, qui eſt peu accoûtumée à penſer, *y ait attaché quelques idées vagues & imparfaites, il ne s'enſuit nullement de-là que l'idée de Dieu ſoit* innée. Cela prouveroit tout au plus, que ceux qui auroient fait cette découverte, ſe ſeroient ſervis comme il faut de leur raiſon, qu'ils auroient fait des réfléxions ſérieuſes ſur les cauſes des choſes, & les auroient rapportées à leur véritable origine; deſorte que cette importante notion ayant été communiquée par leur moyen à d'autres hommes moins ſpéculatifs,

& ceux

& ceux-ci l'ayant une fois reçuë, il ne pouvoit guere arriver qu'elle ſe perdît jamais. Chap. III.

§. 11. C'eſt-là tout ce qu'on pourroit conclure de l'idée de Dieu, s'il étoit vrai qu'elle ſe trouvât univerſellement répanduë dans l'eſprit de tous les hommes, & que dans tous les pays du monde, elle fût généralement reçuë de tout homme qui ſeroit parvenu à un âge mûr; car le conſentement général de tous les hommes à reconnoître un Dieu, ne s'étend point plus loin, à mon avis. Que ſi l'on ſoutient qu'un tel conſentement ſuffit pour prouver que l'idée de Dieu eſt innée, on en pourra tout auſſi-bien conclure que l'idée du *feu* eſt innée; parcequ'on peut, à ce que je crois, aſſûrer poſitivement qu'il n'y a perſonne dans le monde, qui ait quelque idée de *Dieu*, qui n'ait auſſi l'idée du *feu*. Or je ſuis certain qu'une Colonie de jeunes enfans qu'on enverroit dans une Iſle où il n'y auroit point de feu, n'auroient abſolument aucune idée du feu, ni aucun nom pour le déſigner, quoique ce fût une choſe généralement connuë par-tout ailleurs. Et peut-être ces enfans ſeroient-ils auſſi

Que l'idée de Dieu n'eſt point innée.

CHAP. III. auſſi éloignés d'avoir aucun nom ou aucune idée pour exprimer la Divinité, juſqu'à ce que quelqu'un d'entr'eux s'aviſât d'appliquer ſon eſprit à la conſidération de ce monde & des cauſes de tout ce qu'il contient, par où il parviendroit aiſément à l'idée d'un Dieu. Après quoi, il n'auroit pas plutôt fait part aux autres de cette découverte, que la raiſon & le penchant naturel qui les porteroit à réfléchir ſur un tel objet, la répandroient enſuite, & la provigneroient, pour ainſi-dire, au milieu d'eux.

Il eſt convenable à la bonté de Dieu, que tous les hommes ayent une idée de cet Etre ſuprême. Donc Dieu a gravé cette idée dans l'ame de tous les hommes.

§. 12. Mais on replique à cela que c'eſt une choſe convenable à la bonté de Dieu, d'*imprimer dans l'ame des hommes, des caractéres & des idées de lui-même*, pour ne les pas laiſſer dans les ténébres & dans l'incertitude à l'égard d'un article qui les touche de ſi près, comme auſſi pour s'aſſûrer à lui-même les reſpects & les hommages qu'une créature intelligente, telle que l'homme, eſt obligée de lui rendre. D'où l'on conclut qu'il n'a pas manqué de le faire.

Réponſe à cette objection.

Si cet argument a quelque force, il prouvera beaucoup plus que ceux qui s'en ſervent en cette occaſion, ne

ſe

se l'imaginent. Car si nous pouvons conclure que Dieu a fait pour les hommes, tout ce que les hommes jugeront leur être le plus avantageux, parce qu'il est convenable à sa bonté d'en user ainsi, il s'ensuivra de-là, non-seulement que Dieu a imprimé dans l'ame des hommes une idée de lui-même, mais qu'il y a empreint nettement & en beaux caractéres tout ce que les hommes doivent sçavoir ou croire de cet Etre suprême, tout ce qu'ils doivent faire pour obéïr à ses ordres, & qu'il leur a donné une volonté & des affections qui y sont entierement conformes ; car tout le monde conviendra sans peine, qu'il est beaucoup plus avantageux aux hommes de se trouver dans cet état, que d'être dans les ténébres à chercher la lumiére & la connoissance comme à tâtons, ainsi que S. *Paul* nous représente tous les Gentils, *Act.* XVII. 27. & que d'éprouver une perpétuelle opposition entre leur volonté & leur entendement, entre leurs passions & leur devoir. Je crois pour moi, que c'est raisonner fort juste que de dire ; *Dieu qui est infiniment sage, a fait une chose d'une telle maniere : Donc elle est très-* CHAP. III.

CHAP. III. *très-bien faite.* Mais il me ſemble que c'eſt préſumer un peu trop de notre propre ſageſſe, que de dire, *Je crois que cela ſeroit mieux ainſi: Donc Dieu l'a ainſi fait.* Et à l'égard du point en queſtion, c'eſt en vain qu'on prétend prouver ſur ce fondement, que Dieu a gravé certaines idées dans l'ame de de tous les hommes, puiſque l'expérience nous montre clairement qu'il ne l'a point fait. Mais Dieu n'a pourtant pas négligé les hommes, quoiqu'il n'ait pas imprimé dans leur ame ces idées & ces caractéres originaux de connoiſſance, parcequ'il leur a donné d'ailleurs des facultés qui ſuffiſent pour leur faire découvrir toutes les choſes néceſſaires à un être tel que l'homme, par rapport à ſa véritable deſtination. Et je me fais fort de montrer, qu'un homme peut, ſans le ſecours d'aucuns principes innés, parvenir à la connoiſſance d'un Dieu & des autres choſes qu'il lui importe de connoître, s'il fait un bon uſage de ſes facultés naturelles. Dieu ayant doué l'homme des facultés de connoître qu'il poſſéde, n'étoit pas plus obligé par ſa bonté, à graver dans ſon ame les notions innées dont nous

avons parlé jusqu'ici, qu'à lui bâtir des ponts ou des maisons, après lui avoir donné la raison, des mains, & des matériaux. Cependant il y a des Peuples dans le monde, qui quoi qu'ingénieux d'ailleurs, n'ont ni ponts ni maisons, ou qui en sont fort mal pourvûs, comme il y en a d'autres qui n'ont absolument aucune idée de Dieu ni aucuns principes de morale, ou qui dumoins n'en ont que de fort mauvais. La raison de cette ignorance, dans ces deux rencontres, vient de ce que les uns & les autres n'ont pas employé leur esprit, leurs facultés, & leurs forces, avec toute l'industrie dont ils étoient capables; mais qu'ils se sont contentés des opinions, des coûtumes & des usages établis dans leurs pays, sans regarder plus loin. Si vous ou moi étions nés dans la Baye de *Soldanie*, nos pensées & nos idées n'auroient pas été peut-être plus parfaites, que les idées & les pensées grossiéres des *Hottentos* qui y habitent; & si *Apochancana* Roi de *Virginie* eût été élevé en Angleterre, peut-être auroit-il été aussi habile Théologien & aussi grand Mathématicien que qui que ce soit dans ce Royaume. Toute

Chap. III.

la

CHAP. III. la différence qu'il y a entre ce Roi & un Anglois plus intelligent, conſiſte ſimplement en ce que l'éxercice de ſes facultés a été bornée aux manieres, aux uſages & aux idées de ſon païs, ſans que ſon eſprit ait été jamais pouſſé plus loin, ni appliqué à d'autres recherches; de ſorte que s'il n'a eu aucune idée de Dieu, ce n'eſt que pour n'avoir pas ſuivi le fil des penſées qui l'y auroient conduit infailliblement.

Les idées de Dieu ſont différentes en différentes perſonnes.

§. 13. Je conviens, que s'il y avoit quelque idée naturellement empreinte dans l'ame des hommes, nous avons droit de penſer, que ce devroit être l'idée de celui qui les a faits, laquelle ſeroit comme une marque que Dieu auroit imprimée lui-même ſur ſon propre ouvrage, pour faire ſouvenir les hommes, qu'ils ſont dans ſa dépendance, & qu'ils doivent obéïr à ſes ordres. C'eſt par-là, dis-je, que devroient éclater les premiers rayons de la connoiſſance humaine. Mais combien ſe paſſe-t-il de temps, avant qu'une telle idée puiſſe paroître dans les enfans? Et lorſqu'on vient à la découvrir, qui ne voit qu'elle reſſemble beaucoup plus à une opinion ou à une idée qui vient du Maître de

de l'enfant, qu'à une notion qui re- Chap. III.
préſente directement le véritable Dieu? Quiconque obſervera le progrès par lequel les enfans parviennent à la connoiſſance qu'ils ont, ne manquera pas de reconnoître que les objets qui ſe préſentent premierement à eux, & avec qui ils ont, pour ainſi dire, le plus de familiarité, font les premieres impreſſions dans leur entendement, ſans qu'on puiſſe y trouver la moindre trace d'aucune autre impreſſion que ce ſoit. Il eſt aiſé de remarquer, outre cela, comment leurs penſées ne ſe multiplient qu'à meſure qu'ils viennent à connoître une plus grande quantité d'objets ſenſibles, à en conſerver les idées dans leur mémoire, & à ſe faire une habitude de les aſſembler, de les étendre & de les combiner en différentes manieres. Je montrerai dans la ſuite, comment par ces différens moyens ils viennent à former dans leur eſprit l'idée *d'un Dieu.*

§. 14. Peut-on ſe figurer que les idées que les hommes ont de Dieu, ſoient autant de caractéres de cet Etre ſuprême qu'il ait gravés dans leur ame, de ſon propre doigt, quand on voit que dans un même Païs les hommes qui

CHAP. III. qui le déſignent par un ſeul & même nom, ne laiſſent pas d'en avoir des idées fort différentes, ſouvent diamétralement oppoſées, & tout-à-fait-incompatibles ? Dira-t-on qu'ils ont une idée innée de Dieu, dès-là ſeulement qu'ils s'accordent ſur le nom qu'ils lui donnent ?

§. 15. Mais quelle vraie ou même ſupportable idée de Dieu pourroit-on trouver dans l'eſprit de ceux qui reconnoiſſoient & adoroient deux ou trois cent Dieux ? Dès-là qu'ils en reconnoiſſoient plus d'un, ils faiſoient voir d'une manière claire & inconteſtable que Dieu leur étoit inconnu, & qu'ils n'avoient aucune véritable idée de cet Etre ſuprême, puiſqu'ils lui ôtoient l'*Unité*, l'*Infinité* & l'*Eternité*. Si nous ajoûtons à cela les idées groſſiéres qu'ils avoient d'un Dieu corporel, idées qu'ils exprimoient par les Images & les repréſentations qu'ils faiſoient de leurs Dieux ; ſi nous conſidérons les amours, les mariages, les impudicités, les débauches, les querelles & les autres baſſeſſes qu'ils attribuoient à leurs Divinités, quelle raiſon pourrons-nous avoir de croire que le Monde-Payen, c'eſt-à-dire, la plus grande

grande partie du genre-humain, ait eu dans l'esprit des idées de Dieu que Dieu lui-même ait eu soin d'y graver, de peur qu'ils ne tombassent dans l'erreur sur son sujet ? Que si ce consentement universel qu'on presse si fort, prouve qu'il y a quelque idée innée de Dieu, elle ne signifiera autre chose, sinon que Dieu a gravé dans l'ame de tous les hommes qui parlent le même langage, un nom pour le désigner, mais sans attacher à ce nom aucune idée de lui-même : puisque ces peuples qui conviennent du nom, ont en même temps des idées fort différentes touchant la chose signifiée. Si l'on m'oppose, que par cette diversité de Dieux que les Payens adoroient, ils n'avoient en vuë que d'exprimer figurément les différens attributs de cet Etre incompréhensible, ou les différens emplois de sa providence : je réponds, que sans m'amuser ici à rechercher ce qu'étoient ces différens Dieux dans leur premiere origine, je ne crois pas que personne ose dire, que le vulgaire les ait regardés comme de simples attributs d'un seul Dieu. Et en effet, sans recourir à d'autres témoignages, on n'a qu'à consulter le voya- CHAP. III.

CHAP. III. voyage de l'Evêque de *Beryte* (*Chap. XIII.*) pour être convaincu que la Théologie des *Siamois* admet ouvertement la pluralité des Dieux, ou plutôt, comme le remarque judicieusement l'*Abbé de Choisy* dans son * *Journal du Voyage de Siam*, qu'elle consiste proprement à ne reconnoître aucun Dieu.

* Pag. 107 177

§. 16. Si l'on dit que parmi toutes les nations du monde les Sages ont eu de véritables idées de l'*Unité* & de l'*Infinité de Dieu*, j'en tombe d'accord. Mais sur cela je remarque deux choses.

La premiere, c'est que cela exclut l'universalité de consentement à l'égard de tout ce qui concerne Dieu, excepté son nom; car ces Sages étant en fort petit nombre, un peut-être entre mille, cette universalité se trouve resserrée dans des bornes fort étroites.

Je dis en second lieu, qu'il s'ensuit clairement de-là que les idées les plus parfaites que les hommes ayent de Dieu, n'ont pas été naturellement gravées dans leur ame, mais qu'ils les ont acquises par leur méditation, & par un légitime usage de leurs facultés; puis-

puiſqu'en différens lieux du monde les personnes ſages & appliquées à la recherche de la vérité, ſe ſont fait des idées juſtes ſur ce point, auſſi-bien que ſur pluſieurs autres, par le ſoin qu'ils ont pris de faire un bon uſage de leur raiſon ; pendant que d'autres, croupiſſant dans une lâche négligence, (& ç'a toujours été le plus grand nombre) ont formé leurs idées au hazard, ſur la commune tradition, & ſur les notions vulgaires, ſans ſe mettre fort en peine de les examiner. Ajoûtez à cela, que ſi l'on a droit de conclure que l'*idée de Dieu* ſoit *innée*, de ce que tous les gens ſages ont eu cette idée, la vertu doit auſſi être *innée*, parce que les gens ſages en ont toujours eu une véritable idée. CHAP. III.

Tel étoit viſiblement le cas où ſe trouvoient tous les payens : & quelque ſoin qu'on ait pris parmi les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans, qui ne reconnoiſſent qu'un ſeul Dieu, de donner de véritables idées de ce Souverain Etre, cette doctrine n'a pas ſi fort prévalu ſur l'eſprit des peuples, imbus de ces différentes Religions, pour faire qu'ils ayent une véritable idée de Dieu & qu'ils en ayent tous

CHAP. III. la même idée. Combien trouveroit-on de gens, même parmi nous, qui ſe repréſentent Dieu aſſis dans les Cieux ſous la figure d'un homme, & qui s'en forment pluſieurs autres idées abſurdes & tout-à-fait indignes de cet Etre ſouverainement parfait ? Il y a eu parmi les Chrétiens, auſſi-bien que parmi les Turcs, des Sectes entieres qui ont ſoûtenu fort ſérieuſement que Dieu étoit corporel & de forme humaine ; & quoiqu'à préſent on ne trouve guéres de perſonnes parmi nous, qui faſſent profeſſion ouverte d'être *Antropomorphites*, (j'en ai pourtant vû qui me l'on avoué) (1) je crois que qui voudroit s'appliquer à le rechercher, trouveroit parmi les Chrétiens ignorans & mal inſtruits, bien des gens de cette opinion. Vous n'avez qu'à vous entretenir

[1] Cette réfléxion de M. Locke me fait ſouvenir de ce que me dit il y a quelque temps une perſonne de bonne maiſon, dont l'éducation n'a point été négligée, & qui ne manque pas d'eſprit. Etant venu à parler devant elle, de la Toute-préſence de Dieu, elle s'aviſa de me ſoûtenir que Dieu n'étoit pas ſur la Terre pendant le déluge de Noé. Cette objection me ſurprit ; & je lui demandai, ſur quoi elle étoit fondée. *C'eſt*, me repliqua-t-on, *que ſi Dieu eût été alors ſur la Terre, il ſe ſeroit noyé.* Suivant cette perſonne, Dieu a certainement un corps, & qui reſſemble ſi fort au notre, qu'il ne ſçauroit ſe conſerver dans l'eau comme celui des poiſſons.

tenir ſur cet article avec le ſimple peu- CHAP. III.
ples de la campagne, ſans preſqu'aucune diſtinction d'âge, & avec les jeunes gens, ſans faire preſqu'aucune différence de condition, & vous trouverez que, bien qu'ils ayent fort ſouvent le nom de DIEU dans la bouche, les idées qu'ils attachent à ce mot, ſont pourtant ſi étranges, ſi groteſques, ſi baſſes & ſi pitoyables, que perſonne ne pourroit ſe figurer qu'ils les ayent appriſes d'un homme raiſonnable; tant s'en faut que ce ſoient des caractéres qui ayent été gravés dans leur ame par le propre doigt de Dieu. Et dans le fond, je ne vois pas que Dieu déroge plus à ſa Bonté, en n'ayant point imprimé dans nos ames des idées de lui-même, qu'en nous envoyant tout nuds dans ce monde ſans nous donner des habits, où en nous faiſant naître ſans la connoiſſance innée d'aucun art. Car étant doués des facultes néceſſaires pour apprendre à pourvoir nous-mêmes à tous nos beſoins, c'eſt faute d'induſtrie & d'application de notre part, & non un défaut de Bonté de la part de Dieu, ſi nous en ignorons les moyens. Il eſt auſſi certain qu'il y a un Dieu, qu'il

CHAP. III. eſt certain que les angles oppoſés qui ſe font par l'interſection de deux lignes droites, ſont égaux. Et il n'y eut jamais de créature raiſonnable qui ſe ſoit appliquée ſincérement à éxaminer la vérité de ces deux propoſitions qui ait manqué d'y donner ſon conſentement. Cependant il eſt hors de doute, qu'il y a bien des hommes qui n'ayant pas tourné leurs penſées de ce côté-là, ignorent également ces deux vérités. Que ſi quelqu'un juge à propos de donner à cette diſpoſition où ſont tous les hommes de découvrir un Dieu, s'ils s'appliquent à rechercher les preuves de ſon éxiſtence, le nom de Conſentement univerſel, qui sûrement n'emporte autre choſe dans cette rencontre, je ne m'y oppoſe pas. Mais un tel conſentement ne ſert non-plus à prouver que l'idée de Dieu ſoit innée, qu'il le prouve à l'égard de l'idée de ces angles dont je viens de parler.

Si l'idée de Dieu n'eſt pas innée, aucune autre idée ne peut être regardée en cette qualité,

§. 17. Puis donc que, quoique la connoiſſance de Dieu ſoit l'une des découvertes qui ſe préſentent le plus naturellement à la raiſon humaine, l'idée de cet Etre ſuprême n'eſt pourtant pas innée, comme je viens de le démontrer évidemment, ſi je ne me trompe,

trompe, je crois qu'on aura de la peine à trouver aucune autre idée qu'on ait droit de faire paſſer pour *innée*. Car ſi Dieu eût imprimé quelque caractére dans l'eſprit des hommes, il eſt plus raiſonnable de penſer que ç'auroit été quelqu'idée claire & uniforme de lui-même, qu'il auroit gravée profondément dans notre ame, autant que notre foible Entendement eſt capable de recevoir l'impreſſion d'un objet infini & qui eſt ſi fort au-deſſus de notre portée. Puis donc que notre ame ſe trouve d'abord ſans cette idée, qu'il nous importe le plus d'avoir, c'eſt-là une forte préſomption contre tous les autres caractéres qu'on voudroit faire paſſer pour *innés*. Et pour moi, je ne puis m'empêcher de dire que je n'en ſçaurois voir aucun de cette eſpece, quelque ſoin que j'aye pris pour cela; & que je ſerois bien-aiſe que quelqu'un voulût m'apprendre ſur ce point, ce que je n'ai pu découvrir de moi-même. CHAP. II

§. 18. J'avoue qu'il y a une autre idée qu'il ſeroit généralement avantageux aux hommes d'avoir, parce que c'eſt le ſujet général de leurs diſcours, où ils font entrer cette idée comme s'ils

L'idée de la *Subſtance* n'eſt pas in-

CHAP. III. la connoiſſoient effectivement : je veux parler de l'idée de la *Subſtance*, que nous n'avons ni ne pouvons avoir par voie de *ſenſation*, ou de *réfléxion*. Si la nature ſe chargeoit du ſoin de nous donner quelques idées, nous aurions ſujet d'eſpérer que ce ſeroient celles que nous ne pouvons point acquerir nous-mêmes, par l'uſage de nos facultés. Mais nous voyons au contraire, que parce que cette idée ne nous vient pas par les mêmes voies que les autres idées, nous ne la connoiſſons point du tout d'une maniere diſtincte : de ſorte que le mot de *Subſtance* n'emporte autre choſe à notre égard, qu'un certain ſujet indéterminé que nous ne connoiſſons point, c'eſt-à-dire, quelque choſe dont nous n'avons aucune idée particuliere, diſtincte & poſitive, mais que nous regardons comme le (1) *ſoûtien* des idées que nous connoiſſons.

Nulles propoſitions ne

§. 19. Quoiqu'on diſe donc des *Principes*

(1) *Subſtratum* : L'Auteur a employé ce mot Latin dans cet endroit, ne croyant pas trouver un mot Anglois qui exprimât ſi bien ſa penſée. Le François n'en fournit pas non-plus de ſi propre, à mon avis ; c'eſt pourquoi je le conſerve ici pour faire mieux comprendre ce que j'ai mis dans le Texte.

Principes innés, tant de ceux qui regardent la *ſpéculation* que de ceux qui appartiennent à la *pratique*, on ſeroit auſſi-bien fondé à ſoûtenir qu'un homme auroit cent francs dans ſa poche, argent comptant, quoiqu'on niât qu'il n'y eût ni denier, ni ſou, ni écu, ni aucune piéce de monnoye qui pût faire cette ſomme ; on ſeroit, dis-je, tout auſſi-bien fondé à dire cela, qu'à ſe figurer que certaines propoſitions ſont *innées* quoiqu'on ne puiſſe ſuppoſer en aucune maniere que les idées dont elles ſont compoſées, ſoient *innées*; car en pluſieurs rencontres d'où que viennent les idées, on reçoit néceſſairement des propoſitions qui expriment la *convenance* ou la *diſconvenance* de certaines idées. Quiconque a, par exemple, une véritable idée de Dieu & du culte qu'on lui doit rendre, donnera ſon conſentement à cette propoſition, *Dieu doit être ſervi*, ſi elle eſt exprimée dans un Langage qu'il entende : & tout homme raiſonnable qui n'y a pas fait réfléxion aujourd'hui, ſera prêt à la recevoir demain ſans aucune difficulté. Or nous pouvons fort bien ſuppoſer qu'un million d'hommes manquent aujourd'hui

CHAP. III. peuvent être innées, parce qu'il n'y a point d'idées qui ſoient innées.

CHAP. III. de l'une de ces idées, ou de toutes deux enſemble. Car poſé le cas que les Sauvages & la plus grande partie des Payſans ayent effectivement des idées de Dieu & du culte qu'on lui doit rendre, (ce qu'on n'oſera jamais ſoûtenir, ſi on entre en converſation avec eux ſur ces matieres) je crois du moins qu'on ne ſçauroit ſuppoſer qu'il y ait beaucoup d'enfans qui ayent ces idées. Cela étant, il faut que les enfans commencent à les avoir dans un certain temps, quel qu'il ſoit; & ce ſera alors qu'ils commenceront auſſi à donner leur conſentement à cette propoſition, pour n'en plus douter. Mais un tel conſentement donné à une propoſition dès qu'on l'entend pour la premiere fois, ne prouve pas plus que les idées qu'elle contient, ſont *innées*, qu'il prouve qu'un aveugle de naiſſance à qui on lévera demain les cataractes, avoit des idées *innées* du ſoleil, de la lumiere, du ſaffran ou du jaune, parce que dès-que ſa vuë ſera éclaircie, il ne manquera pas de donner ſon conſentement à ces deux propoſitions, *le ſoleil eſt lumineux*, *le ſaffran eſt jaune*. Or ſi un tel conſentement ne prouve point que les idées dont ces pro-

propoſitions ſont compoſées, ſoient *innées*, il prouve encore moins que ces propoſitions le ſoient. Que ſi quelqu'un a des idées *innées*, je ſerois bien-aiſe qu'il voulut prendre la peine de me dire, quelles ſont ces idées, & combien il en conoît de cette eſpece. CHAP. III.

Il n'y a point d'idées innées dans la mémoire.

§. 20. A quoi j'ajoûterai, que s'il y a des idées *innées*, qui ſoient dans l'eſprit ſans que l'eſprit y penſe actuellement, il faut, du moins, qu'elles ſoient dans la mémoire d'où elles doivent être tirées par voie de réminiſcence, c'eſt-à-dire, être connuës, lorſqu'on en rappelle le ſouvenir, comme autant de perceptions qui ont été auparavant dans l'ame, à moins que la réminiſcence ne puiſſe ſubſiſter ſans réminiſcence. Car ſe reſſouvenir d'une choſe, c'eſt l'appercevoir par mémoire ou par une conviction intérieure qui nous faſſe ſentir que nous avons eu auparavant une connoiſſance ou une perception particuliere de cette choſe. Sans cela, toute idée qui vient dans l'eſprit, eſt nouvelle, & n'eſt point apperçuë par voie de réminiſcence; car cette perſuaſion où l'on eſt intérieurement qu'une telle idée a été auparavant dans no-

CHAP. III. tre eſprit, eſt proprement ce qui diſtingue la réminiſcence de toute autre maniere de penſer. Toute idée que l'eſprit n'a jamais apperçuë, n'a jamais été dans l'eſprit; & toute idée qui eſt dans l'eſprit, eſt ou une perception actuelle, ou bien ayant été actuellement apperçuë, elle eſt en telle ſorte dans l'eſprit, qu'elle peut redevenir une perception actuelle par le moyen de la mémoire. Lorſqu'il y a dans l'eſprit une perception actuelle de quelqu'idée ſans mémoire, cette idée paroît tout-à-fait nouvelle à l'entendement: & lorſque la mémoire rend quelque idée actuellement préſente à l'eſprit, c'eſt en faiſant ſentir intérieurement que cette idée a été actuellement dans l'eſprit, & qu'elle ne lui étoit pas tout-à-fait inconnuë. J'en appelle à ce que chacun obſerve en ſoi-même, pour ſçavoir ſi cela n'eſt pas ainſi; & je voudrois bien qu'on me donnât un exemple de quelque idée, prétenduë *innée*, que quelqu'un pût rappeller dans ſon eſprit comme une idée déja connuë avant que d'en avoir reçu aucune impreſſion par les voies dont nous parlerons dans la ſuite: car encore un coup, ſans

ſans ce ſentiment intérieur d'une perception qu'on ait déja euë, il n'y a point de réminiſcence, & on ne ſçauroit dire d'aucune idée qui vient dans l'eſprit ſans cette conviction, qu'on s'en reſſouvienne, ou qu'elle ſorte de la mémoire, ou qu'elle ſoit dans l'eſprit avant qu'elle commence de ſe montrer actuellement à nous. Lorſqu'une idée n'eſt pas actuellement préſente à l'eſprit, ou en réſerve, pour ainſi dire, dans la mémoire, elle n'eſt point du tout dans l'eſprit, & c'eſt comme ſi elle n'y avoit jamais été. Suppoſons un enfant qui ait l'uſage de ſes yeux juſqu'à ce qu'il connoiſſe & diſtingue les couleurs, mais qu'alors les cataractes venant à fermer l'entrée à la lumiere, il ſoit quarante ou cinquante ans, ſans rien voir abſolument, & que pendant tout ce temps-là il perde entiérement le ſouvenir des idées des couleurs qu'il avoit euës auparavant. C'étoit-là juſtement le cas où ſe trouvoit un aveugle auquel j'ai parlé une fois, qui dès l'enfance avoit été privé de la vuë par la petite vérole, & n'avoit aucune idée des couleurs, non plus qu'un Aveugle-né. Je demande ſi un homme dans cet état-là, CHAP. III.

a dans

CHAP. III. a dans l'eſprit quelque idée des couleurs, plutôt qu'un aveugle-né ? Je ne crois pas que perſonne diſe que l'un ou l'autre en ayent abſolument aucune. Mais qu'on léve les cataractes de celui qui eſt devenu aveugle, il aura de nouveau des idées des couleurs, qu'il ne ſe ſouvient nullement d'avoir euës : idées que la vuë qu'il vient de recouvrer, fera paſſer dans ſon eſprit, ſans qu'il ſoit convaincu en lui-même de les avoir connuës auparavant : après quoi il pourra les rappeller & ſe les rendre comme préſentes à l'eſprit au milieu des ténébres. Et c'eſt à l'égard de toutes ces idées des couleurs qu'on peut rappeller dans l'eſprit, quoiqu'elles ne ſoient pas préſentes aux yeux, qu'on dit, qu'étant dans la mémoire elles ſont auſſi dans l'eſprit. D'où je conclus : Que toute idée qui eſt dans l'eſprit ſans être actuellement préſente à l'eſprit, n'y eſt qu'en tant qu'elle eſt dans la mémoire : Que ſi elle n'eſt pas dans la mémoire, elle n'eſt point dans l'eſprit ; & que ſi elle eſt dans la mémoire, elle ne peut devenir actuellement préſente à l'eſprit, ſans une perception qui faſſe connoître que cette idée procéde

procéde de la mémoire, c'eſt-à-dire, qu'on l'a auparavant connuë, & qu'on s'en reſſouvient préſentement. Si donc il y a des idées *innées*, elles doivent être dans la mémoire, ou bien on ne ſçauroit dire qu'elles ſoient dans l'eſprit; & ſi elles ſont dans la mémoire, elles peuvent être retracées à l'eſprit ſans qu'aucune impreſſion extérieure précéde; & toutes les fois qu'elles ſe préſentent à l'eſprit, elles produiſent un ſentiment de réminiſcence, c'eſt-à-dire, qu'elles portent avec elles une perception qui convainc intérieurement l'eſprit, qu'elles ne lui ſont pas entiérement nouvelles. Telle étant la différence qui ſe trouve conſtamment entre ce qui eſt & ce qui n'eſt pas dans la mémoire ou dans l'eſprit, tout ce qui n'eſt pas dans la mémoire, eſt regardé comme une choſe entiérement nouvelle, & qui étoit auparavant tout-à-fait inconnuë, lorſqu'il vient à ſe préſenter à l'eſprit: au contraire, ce qui eſt dans la mémoire ou dans l'eſprit, ne paroît point nouveau, lorſqu'il vient à paroître par l'intervention de la mémoire; mais l'eſprit le trouve en lui-même, & connoît qu'il y étoit auparavant. On peut éprouver par-là CHAP. III.

CHAP. III. par-là s'il y a aucune idée dans l'eſprit avant l'impreſſion faite par *Senſation*, ou par *Réfléxion*. Du reſte, je voudrois bien voir un homme, qui étant parvenu à l'âge de raiſon, ou dans quelque autre temps que ce ſoit, ſe reſſouvint de quelqu'une de ces idées qu'on prétend être *innées*; & auquel elles n'auroient jamais paru nouvelles depuis ſa naiſſance. Que ſi quelqu'un prétend ſoûtenir qu'il y a dans l'eſprit des idées qui ne ſont pas dans la mémoire, je le prierai de s'expliquer, & de me faire comprendre ce qu'il entend par-là.

Les principes qu'on veut faire paſſer pour *innés*, ne le ſont pas, parce qu'ils ſont de peu d'uſage, ou d'une évidence peu ſenſible.

§. 21. Outre ce que j'ai déja dit, il y a une autre raiſon qui me fait douter ſi ces principes que je viens d'éxaminer, ou quelqu'autre que ce ſoit, ſont véritablement *innés*. Comme je ſuis pleinement convaincu que Dieu qui eſt infiniment ſage, n'a rien fait qui ne ſoit parfaitement conforme à ſon infinie Sageſſe, je ne ſçaurois voir pourquoi l'on devroit ſuppoſer, que Dieu imprime certains principes univerſels dans l'ame des hommes, puiſque *les principes de ſpéculation qu'on prétend être* innés, *ne ſont pas d'un fort grand uſage, & que ceux qui concernent la pra-*

tique

tique, ne ſont point évidens par eux-mêmes ; & que les uns ni les autres ne peuvent être diſtingués de quelques autres vérités qui ne ſont pas reconnuës pour innées. Car pourquoi Dieu auroit-il gravé de ſon propre doigt dans l'ame des hommes, des caractéres qui n'y paroiſſent pas plus nettement, que ceux qui y ſont introduits dans la ſuite, ou qui même ne peuvent être diſtingués de ces derniers ? Que ſi quelqu'un eſt perſuadé qu'il y a effectivement des idées & des propoſitions innées, qui par leur clarté & leur utilité peuvent être diſtinguées de tout ce qui vient de dehors dans l'eſprit, & dont on a une connoiſſance acquiſe, il n'aura pas de peine à nous dire quelles ſont ces propoſitions & ces idées, & alors tout le monde ſera capable de juger, ſi elles ſont véritablement *innées* ou non. Car s'il y a de telles idées qui ſoient viſiblement différentes de toute autre perception ou connoiſſance, chacun pourra s'en convaincre par lui-même. J'ai déja parlé de l'évidence des maximes qu'on ſuppoſe innées ; & j'aurai occaſion de parler plus au long de leur utilité.

CHAP. III.

§. 22. Pour conclure : il y a quelques

La différence des

CHAP. III. découvertes que font les hommes, dépend du différent uſage qu'ils font de leurs facultés.

ques idées qui ſe préſentent d'abord comme d'elles-mêmes à l'entendement de tous les hommes, & certaines vérités qui réſultent de quelques idées dès que l'eſprit joint ces idées enſemble pour en faire des propoſitions. Il y a d'autres vérités qui dépendent d'une ſuite d'idées diſpoſées en bon ordre, de l'éxacte comparaiſon qu'on en fait, & de certaines déductions faites avec ſoin, ſans quoi l'on ne peut les découvrir, ni leur donner ſon conſentement. Certaines vérités de la premiere eſpece ont été regardées mal-à-propos comme *innées*, parce qu'elles ſont reçuës généralement & ſans peine. Mais la vérité eſt, que les idées, quelles qu'elles ſoient, ne ſont pas plus nées avec nous, que les Arts & les Sciences, quoiqu'il y en ait effectivement quelques-unes qui ſe préſentent plus aiſément à notre eſprit que d'autres, & qui par conſequent ſont plus généralement reçuës, bien qu'au reſte elles ne viennent à notre connoiſſance, qu'en conſequence de l'uſage que nous faiſons des organes de notre corps & des facultés de notre ame; *Dieu ayant donné aux hommes des facultés & des moyens, pour découvrir,*

découvrir, recevoir & retenir certaines vérités, ſelon qu'ils ſe ſervent de ces facultés & de ces moyens dont il les a pourvus. CHAP. III.

L'extrême différence qu'on trouve entre les idées des hommes, vient du différent uſage qu'ils font de leurs facultés. Les uns recevant les choſes ſur la foi d'autrui, (& ceux-là ſont le plus grand nombre) abuſent de ce pouvoir qu'ils ont de donner leur conſentement à telle ou telle choſe, en ſoûmettant lâchement leur eſprit à l'autorité des autres, dans des points qu'il eſt de leur devoir d'éxaminer eux-mêmes avec ſoin, au lieu de les recevoir aveuglément avec une foi implicite. D'autres n'appliquent leur eſprit qu'à un certain petit nombre de choſes dont ils acquiérent une aſſez grande connoiſſance; mais ils ignorent toute autre choſe, pour ne s'être jamais attachés à d'autres recherches. Ainſi rien n'eſt plus certain que cette vérité: *Trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits.* Elle eſt non-ſeulement très-certaine, mais même plus évidente, à mon avis, que pluſieurs de ces propoſitions qu'on regarde comme des principes. Cependant il y a des millions d'hommes, qui, quoiqu'habi-

CHAP. III. qu'habiles en d'autres choſes, ignorent entiérement celle-là parce qu'ils n'ont jamais appliqué leur eſprit à l'éxamen de ces ſortes d'angles. D'ailleurs, celui qui connoît très-certainement cette propoſition, peut néanmoins ignorer entiérement la vérité de pluſieurs autres propoſitions de Mathématique, qui ſont auſſi claires & auſſi évidentes que celle-là, parce qu'il n'a pas pouſſé ſes recherches juſques à l'éxamen de ces vérités mathématiques. La même choſe peut arriver à l'égard des idées que nous avons de Dieu : car quoiqu'il n'y ait point de vérité que l'homme puiſſe connoître plus évidemment par lui-même, que l'éxiſtence de Dieu ; cependant quiconque regardera les choſes de ce monde, ſelon qu'elles ſervent à ſes plaiſirs & au contentement de ſes paſſions, ſans ſe mettre autrement en peine d'en rechercher les cauſes, les diverſes fins, & l'admirable diſpoſition, pour s'attacher avec ſoin à en tirer les conſequences qui en naiſſent naturellement ; un tel homme peut vivre long-temps ſans avoir aucune idée de Dieu. Et s'il s'en trouve d'autres qui viennent à mettre cette idée dans leur tête pour en avoir

ouï

ouï parler en converſation, peut-être croiront-ils l'éxiſtence d'un tel Etre : mais s'ils n'en ont jamais éxaminé les fondemens, la connoiſſance qu'ils en auront, ne ſera pas plus parfaite que celle qu'une perſonne peut avoir de cette vérité, *les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits*, s'il la reçoit ſur la foi d'autrui, par la ſeule raiſon qu'il en a ouï parler comme d'une vérité certaine, ſans en avoir jamais éxaminé lui-même la démonſtration. Auquel cas ils peuvent regarder l'éxiſtence de Dieu comme une opinion probable; mais ils n'en voient pas la vérité, quoiqu'ils ayent des facultés cabables de leur en donner une connoiſſance claire & évidente, s'ils les employoient ſoigneuſement à cette recherche. Ce qui ſoit dit en paſſant, pour montrer, *combien nos connoiſſanees dépendent du bon uſage des facultés que la nature nous a données;* & combien peu elles dépendent de ces principes qu'on ſuppoſe ſans raiſon avoir été imprimés dans l'ame de tous les hommes pour être la régle de leur conduite : Principes que tous les hommes connoîtroient néceſſairement, s'ils étoient dans leur eſprit, ou qui leur étant

CHAP. III. étant inconnus, y seroient fort inutilement. Or puisque tous les hommes ne les connoissent pas, & ne peuvent même les distinguer des autres vérités dont la connoissance leur vient certainement de dehors, nous sommes en droit de conclure qu'il n'y a point de tels principes.

Les hommes doivent penser & connoître les choses par eux-mêmes.

§. 23. Je ne sçaurois dire à quelles censures je puis m'être exposé, en révoquant en doute qu'il y ait des principes innés, & si on ne dira point que je renverse par-là les anciens fondemens de la connoissance & de la certitude: mais je crois dumoins que la méthode que j'ai suivie, étant conforme à la vérité, rend ces fondemens plus inébranlables. Une autre chose dont je suis fortement persuadé, c'est que dans le Discours suivant je ne me suis point fait une affaire d'abandonner ou de suivre l'autorité de qui que ce soit. La vérité a été mon unique but. Par-tout où elle a paru me conduire, je l'ai suivie sans aucune prévention, & sans me mettre en peine si quelqu'autre avoit suivi ou non le même chemin. Ce n'est pas que je n'aye beaucoup de respect pour les sentimens des autres hommes: mais la

vérité

vérité doit être reſpectée par-deſſus tout ; & j'eſpére qu'on ne me taxera pas de vanité, ſi je dis que nous ferions peut-être de plus grands progrès dans la connoiſſance des choſes, ſi nous allions à la ſource, je veux dire à l'éxamen des choſes mêmes ; & que nous nous fiſſions une affaire de chercher la vérité en ſuivant nos propres penſées, plutôt que celles des autres hommes. Car, je crois que nous pouvons eſpérer avec autant de fondement de voir par les yeux d'autrui, que de connoître les choſes par l'entendement des autres hommes. Plus nous connoiſſons la vérité & la raiſon par nous-mêmes, plus nos connoiſſances ſont réelles & véritables. Pour les opinions des autres hommes, ſi elles viennent à rouler & flotter, pour ainſi dire, dans notre eſprit, elles ne contribuent en rien à nous rendre plus intelligens, quoique d'ailleurs elles ſoient conformes à la vérité. Tandis que nous n'embraſſons ces opinions que par reſpect pour le nom de leurs Auteurs, & que nous n'employons point notre raiſon, comme eux, à comprendre ces vérités, dont la connoiſſance les a rendus ſi illuſtres dans le monde, ce CHAP. III.

qui

CHAP. III. qui en eux étoit véritable ſcience, n'eſt en nous que pur entêtement. *Ariſtote* étoit ſans doute un très-habile homme, mais perſonne ne s'eſt encore aviſé de le juger tel, parcequ'il embraſſoit aveuglément & ſoûtenoit avec confiance les ſentimens d'autrui. Et s'il n'eſt pas devenu Philoſophe en recevant ſans éxamen les principes des Sçavans qui l'on précédé, je ne vois pas que perſonne puiſſe le devenir par ce moyen-là. Dans les ſciences, chacun ne poſſede qu'autant qu'il a de connoiſſances réelles, dont il comprend lui-même les fondemens. C'eſt-là ſon véritable tréſor, le fonds qui lui appartient en propre, & dont il ſe peut dire le maître. Pour ce qui eſt des choſes qu'il croit, & reçoit ſimplement ſur la foi d'autrui, elles ne ſçauroient entrer en ligne de compte: ce ne ſont que des lambeaux, entiérement inutiles à ceux qui les ramaſſent, quoiqu'ils vaillent leur prix étant joints à la piéce d'où ils ont été détachés. Monnoye d'emprunt, toute pareille à ces piéces enchantées qui paroiſſent de l'or entre les mains de celui dont on les reçoit, mais qui deviennent des feuilles ou de la cendre dès-qu'on vient à s'en ſervir. §. 24.

§. 24. Les hommes ayant une fois trouvé certaines propoſitions générales, qu'on ne ſçauroit révoquer en doute, dès-qu'on les comprend, je vois bien que rien n'étoit plus court & plus aiſé que de conclure que ces propoſitions étoient *innées*. Cette concluſion une fois reçuë, a délivré les pareſſeux de la peine de faire des recherches ſur tout ce qui étoit déclaré *inné*, & a empêché ceux qui doutoient, de ſonger à s'en inſtruire par eux-mêmes. D'ailleurs, ce n'eſt pas un petit avantage pour ceux qui ſont les Maîtres & les Docteurs, de poſer pour principe de tous les principes : *Que les principes ne doivent point être mis en queſtion* : car ayant une fois établi qu'il y a des *principes innés*, ils mettent leurs Sectateurs dans la néceſſité de recevoir certaines Doctrines, comme innées, & leur ôtent par ce moyen l'uſage de leur propre raiſon, en les engageant à croire & à recevoir ces Doctrines ſur la foi de leur Maître, ſans aucun autre éxamen : deſorte que ces pauvres diſciples, devenus eſclaves d'une aveugle crédulité, ſont bien plus aiſés à gouverner, & deviennent beaucoup plus utiles à une certaine eſpece de gens

CHAP. III.

D'où vient l'opinion qui établit des principes innés.

CHAP. III. qui ont l'adreſſe & la charge de leur dicter des principes, & de ſe rendre maîtres de leur conduite. Or ce n'eſt pas un petit pouvoir que celui qu'un homme prend ſur un autre, lorqu'il a l'autorité de lui inculquer tels principes qu'il veut, comme autant de vérités qu'il ne doit jamais révoquer en doute, & de lui faire recevoir comme un principe inné tout ce qui peut ſervir à ſes propres fins. Mais ſi au-lieu d'en uſer ainſi, l'on eût éxaminé les moyens par où les hommes viennent à la connoiſſance de pluſieurs vérités univerſelles, on auroit trouvé qu'elles ſe forment dans l'eſprit par la conſidération éxacte des choſes mêmes; & qu'on les découvre par l'uſage de ſes facultés, qui par leur deſtination ſont très-propres à nous faire recevoir ces vérités, & à nous en faire juger droitement, ſi nous les appliquons comme il faut à cette recherche.

Concluſion. §. 25. Tout le deſſein que je me propoſe dans le Livre ſuivant, c'eſt de montrer comment l'entendement procéde dans cette affaire. Mais j'avertirai d'avance, qu'afin de me frayer le chemin à la découverte de ces fondemens,

mens, qui ſont les ſeuls, à ce que je crois, ſur leſquels les notions que nous pouvons avoir de nos propres connoiſſances, puiſſent être ſolidement établies, j'ai été obligé de rendre compte des raiſons que j'avois de douter qu'il y ait des *principes innés*. Et parce que parmi les Argumens qui combattent ce ſentiment, il y en a quelques-uns qui ſont fondés ſur les opinions vulgaires, j'ai été contraint de ſuppoſer pluſieurs choſes, ce qu'on ne peut guéres éviter, lorſqu'on s'attache uniquement à montrer la fauſſeté ou l'inconſiſtance de quelque ſentiment particulier. Dans les controverſes il arrive la même choſe que dans le ſiége d'une ville, où, pourvû que la terre ſur laquelle on veut dreſſer les batteries, ſoit ferme, on ne ſe met point en peine d'où elle eſt priſe, ni à qui elle appartient, ſuffit qu'elle ſerve au beſoin préſent. Mais comme je me propoſe dans la ſuite de cet ouvrage, d'élever un Bâtiment uniforme, & dont toutes les parties ſoient bien jointes enſemble, autant que mon expérience & les obſervations que j'ai faites, me le pourront permettre, j'eſpere de le conſtruire de telle maniere Chap. III.

CHAP. III. ſur ſes propres fondemens, qu'il ne faudra ni piliers, ni arcboutans pour le ſoûtenir. Que ſi l'on montre en le minant, que c'eſt un Château bâti en l'air, je ferai dumoins en ſorte qu'il ſoit tout d'une piéce, & qu'il ne puiſſe être enlevé que tout à la fois. Au-reſte, j'avertirai ici mon Lecteur de ne pas s'attendre à des démonſtrations inconteſtables, à moins qu'on ne m'accorde le privilége, que d'autres s'attribuent aſſez ſouvent, de ſuppoſer mes principes comme autant de vérités reconnuës, auquel cas je ne ſerai pas en peine de faire auſſi des démonſtrations. Tout ce que j'ai à dire en faveur des principes ſur leſquels je vais fonder mes raiſonnemens, c'eſt que j'en appelle uniquement à l'expérience & aux obſervations que chacun peut faire par ſoi-même ſans aucun préjugé, pour ſçavoir s'ils ſont vrais ou faux : & cela ſuffit pour une perſonne qui ne fait profeſſion que d'expoſer ſincerement & librement ſes propres conjectures ſur un ſujet aſſez obſcur, ſans autre deſſein que de chercher la vérité avec un eſprit dépouillé de toute prévention.

Fin du Livre premier.

ESSAI

ESSAI PHILOSOPHIQUE CONCERNANT L'ENTENDEMENT HUMAIN.

LIVRE SECOND.

DES IDE'ES.

CHAPITRE I.

Où l'on traite des idées *en général, & de leur origine, & où l'on examine par occaſion*, ſi l'ame de l'homme penſe toujours.

§. 1. CHAQUE homme étant convaincu en lui-même qu'il penſe, & ce qui eſt dans ſon eſprit lorſqu'il penſe, étant des idées qui l'occupent actuellement, il eſt hors de doute que les hommes ont pluſieurs idées dans l'eſprit, com-

CHAP. I. Ce qu'on nomme *idée*, eſt l'objet de la penſée.

Chap. I.

me celles qui ſont exprimées par ces mots, *blancheur*, *dureté*, *douceur*, *penſée*, *mouvement*, *homme*, *éléphant*, *armée*, *meurtre*, & pluſieurs autres. Cela poſé, la premiere choſe qui ſe préſente à examiner, c'eſt, *Comment l'homme vient à avoir toutes ces idées.* Je ſçai que c'eſt un ſentiment généralement établi, que tous les hommes ont des *idées innées*, certains caractéres originaux qui ont été gravés dans leur ame dès le premier moment de leur éxiſtence. J'ai déja éxaminé au long ce ſentiment; & je m'imagine que ce que j'ai dit dans le Livre précédent pour le réfuter, ſera reçu avec beaucoup plus de facilité, lorſque j'aurai fait voir, d'où l'entendement peut tirer toutes les idées qu'il a, par quels moyens & par quels degrés elles peuvent venir dans l'eſprit; ſur quoi j'en appellerai à ce que chacun peut obſerver & éprouver en ſoi-même.

Toutes les idées viennent par ſenſation ou par Réflexion.

§. 2. Suppoſons donc qu'au commencement l'ame eſt ce qu'on appelle *une table raſe* *, vuide de tous caractéres, ſans aucune idée quelle qu'elle ſoit: Comment vient-elle à recevoir des idées? Par quel moyen en acquiert-elle cette prodigieuſe quantité

* *Tabula raſa.*

tité que l'imagination de l'homme, toujours agiſſante & ſans bornes, lui préſente avec une variété preſque infinie ? D'où puiſe-t-elle tous ces matériaux qui ſont comme le fond de tous ſes raiſonnemens & de toutes ſes connoiſſances ? A cela je répons en un mot, de l'*expérience :* c'eſt-là le fondement de toutes nos connoiſſances ; & c'eſt de-là qu'elles tirent leur premiere origine. *Les obſervations que nous faiſons ſur* les objets extérieurs & ſenſibles, *ou ſur* les opérations intérieures de notre ame, *que nous appercevons & ſur leſquelles nous réfléchiſſons nous-mêmes, fourniſſent à notre eſprit les matériaux de toutes ſes penſées.* Ce ſont-là les deux ſources d'où découlent toutes les idées que nous avons, ou que nous pouvons avoir naturellement. CHAP. I.

Objets de la Senſation, premiere ſource de nos idées.

§. 3. Et premierement nos ſens étant frappés par certains objets extérieurs, font entrer dans notre ame pluſieurs perceptions diſtinctes des choſes, ſelon les diverſes manieres dont ces objets agiſſent ſur nos ſens. C'eſt ainſi que nous acquerons les idées que nous avons du *blanc*, du *jaune*, du *chaud*, du *froid*, du *dur*, du *mou*, du *doux*, de l'*amer*, & de tout ce que

Chap. I.

nous appellons *qualités ſenſibles.* Nos ſens, dis-je, font entrer toutes ces idées dans notre ame, par où j'entens qu'ils font paſſer des objets extérieurs dans l'ame ce qui y produit ces ſortes de *perceptions.* Et comme cette grande ſource de la plûpart des idées que nous avons, dépend entiérement de nos ſens, & ſe communique à l'entendement par leur moyen, je l'appelle Sensation.

Les opérations de notre eſprit, autre ſource d'idées.

§. 4. L'autre ſource d'où l'entendement vient à recevoir des idées, c'eſt la perception des opérations de notre ame ſur les idées qu'elle a reçuës par les ſens : opérations qui devenant l'objet des réfléxions de l'ame, produiſent dans l'entendement une autre eſpece d'idées, que les objets exterieurs n'auroient pu lui fournir : telles que ſont les idées de ce qu'on appelle *appercevoir, penſer, douter, croire, raiſonner, connoître, vouloir*, & toutes les différentes actions de notre ame, de l'éxiſtence deſquelles étant pleinement convaincus parceque nous les trouvons en nous-mêmes, nous recevons par leur moyen des idées auſſi diſtinctes, que celles que les corps produiſent en nous lorſqu'ils viennent à frapper nos ſens.

ſens. C'eſt-là une ſource d'idées que chaque homme a toujours en lui-même ; & quoique cette faculté ne ſoit pas un Sens, parcequ'elle n'a rien à faire avec les objets extérieurs, elle en aproche beaucoup, & le nom de *Sens intérieur* ne lui conviendroit pas mal. Mais comme j'appelle l'autre ſource de nos idées *Senſation*, je nommerai celle-ci Reflexion, parceque l'ame ne reçoit par ſon moyen que les idées qu'elle acquiert en réfléchiſſant ſur ſes propres opérations. C'eſt pourquoi je vous prie de remarquer, que dans la ſuite de ce Diſcours, j'entens par Reflexion la connoiſſance que l'ame prend de ſes différentes opérations, par où l'entendement vient à s'en former des idées. Ce ſont-là, à mon avis, les ſeuls principes d'où toutes nos idées tirent leur origine ; ſçavoir, les choſes extérieures & matérielles qui ſont les objets de la Sensation, & les opérations de notre eſprit, qui ſont les objets de la Reflexion. J'employe ici le mot d'*opération* dans un ſens étendu, non-ſeulement pour ſignifier les actions de l'ame concernant ſes idées, mais encore certaines paſſions qui

Chap. I.

CHAP. I. qui ſont produites quelquefois par ces idées, comme le plaiſir ou la douleur que cauſe quelque penſée que ce ſoit.

Toutes nos idées viennent de l'une de ces deux ſources.

§. 5. L'Entendement ne me paroît avoir abſolument aucune idée, qui ne lui vienne de l'une de ces deux ſources. *Les objets extérieurs fourniſſent à l'eſprit les idées des qualités ſenſibles*, c'eſt-à-dire, toutes ces différentes perceptions que ces qualités produiſent en nous: & *l'eſprit fournit à l'entendement les idées de ſes propres opérations.* Si nous faiſons une éxacte revûë de toutes ces idées, & de leurs différens modes, combinaiſons, & relations, nous trouverons que c'eſt à quoi ſe réduiſent toutes nos idées; & que nous n'avons rien dans l'eſprit qui n'y vienne par l'une de ces deux voyes. Que quelqu'un prenne ſeulement la peine d'éxaminer ſes propres penſées, & de fouiller éxactement dans ſon eſprit pour conſiderer tout ce qui s'y paſſe, & qu'il me diſe après cela, ſi toutes les idées originales qui y ſont, viennent d'ailleurs que des objets de ſes ſens, ou des opérations de ſon ame, conſidérés comme des objets de la réfléxion qu'elle fait ſur les idées qui

qui lui ſont venuës par les ſens. Quelque grand amas de connoiſſances qu'il y découvre, il verra, je m'aſſure, après y avoir bien penſé, qu'*il n'a d'autres idées dans l'eſprit, que celles qui y ont été produites par ces deux voyes*, quoique peut-être combinées & étenduës par l'entendement, avec une variété infinie, comme nous le verrons dans la ſuite. CHAP. I.

§. 6. Quiconque conſidérera avec attention l'état où ſe trouve un enfant, dès-qu'il vient au monde, n'aura pas grand ſujet de ſe figurer qu'il ait dans l'eſprit ce grand nombre d'idées qui ſont la matiere des connoiſſances qu'il a dans la ſuite. C'eſt par degrés qu'il acquiert toutes ces idées: & quoique celles des qualités qui ſont le plus expoſées à ſa vuë & qui lui ſont le plus familiéres, s'impriment dans ſon eſprit, avant que la mémoire commence de tenir regiſtre du temps & de l'ordre des choſes, il arrive néanmoins aſſez ſouvent, que certaines qualités peu communes ſe préſentent ſi tard à l'eſprit, qu'il y a peu de gens qui ne puiſſent rappeller le ſouvenir du temps auquel ils ont commençé à les connoître: & ſi cela en va- Ce qu'on peut obſerver dans les enfans.

Chap. I.

loit la peine, il eſt certain, qu'un enfant pourroit être conduit de telle ſorte, qu'il auroit fort peu d'idées, même des plus communes, avant que d'être homme fait. Mais tous ceux qui viennent dans ce monde étant d'abord environnés de corps qui frappent leurs ſens continuellement & en différentes manieres, une grande diverſité d'idées ſe trouvent gravées dans l'ame des enfans, ſoit qu'on prenne ſoin de leur en donner la connoiſſance, ou non. La lumiere & les couleurs ſont toujours en état de faire impreſſion par-tout où l'œil eſt ouvert pour leur donner entrée. Les ſons, & certaines qualités qui concernent l'attouchement, ne manquent pas non-plus d'agir ſur les ſens qui leur ſont propres, & de s'ouvrir un paſſage dans l'ame. Je crois pourtant qu'on m'accordera ſans peine, que ſi un enfant étoit retenu dans un lieu où il ne vît que du blanc & du noir, juſqu'à ce qu'il devînt homme fait, il n'auroit pas plus d'idée de l'écarlate ou du vert, que celui qui dès ſon enfance n'a jamais goûté ni Huitre ni (1) Ananas, connoît le

[1] *L'un des meilleurs fruits des indes, aſſez ſemblable à une pomme de Pin par la figure :* Relation du Voyage de M. de Gennes, *p. 79. de l'Edition d'Amſterdam.*

le goût particulier de ces deux choſes. CHAP. I.

§. 7. Par conſequent les hommes reçoivent de dehors plus ou moins d'idées ſimples, ſelon que les objets qui ſe préſentent à eux, leur en fourniſſent une diverſité plus ou moins grande, comme ils en reçoivent auſſi des opérations intérieures de leur eſprit, ſelon qu'ils y réfléchiſſent plus ou moins. Car quoique celui qui éxamine les opérations de ſon eſprit, ne puiſſe qu'en avoir des idées claires & diſtinctes, il eſt pourtant certain, que s'il ne tourne pas ſes penſées de ce côté-là pour faire une attention particuliére ſur ce qui ſe paſſe dans ſon ame, il ſera auſſi éloigné d'avoir des idées diſtinctes de toutes les opérations de ſon eſprit, que celui qui prétendroit avoir toutes les idées particuliéres qu'on peut avoir d'un certain païſage, ou des parties & des divers mouvemens d'une horloge, ſans avoir jamais jetté les yeux ſur ce païſage ou ſur cette horloge, pour en conſiderer éxactement toutes les parties. L'horloge ou le tableau peuvent être placés d'une telle maniere, que quoiqu'ils ſe rencontrent tous les jours ſur ſon chemin, il n'aura que des idées fort confuſes de toutes

Les hommes reçoivent plus ou moins de ces idées, ſelon que différens objets ſe préſentent à eux.

Chap. I.

toutes leurs parties, juſqu'à ce qu'il ſe ſoit appliqué avec attention à les conſiderer chacune en particulier.

Les idées qui viennent par Réflexion, ſont plus tard dans l'eſprit, parce-qu'il faut de l'attention pour les découvrir.

§. 8. Et de-là nous voyons pourquoi il ſe paſſe bien du temps avant que la plûpart des enfans ayent des idées des opérations de leur propre eſprit, & pourquoi certaines perſonnes n'en connoiſſent ni fort clairement, ni fort parfaitement la plus grande partie, pendant tout le cours de leur vie. La raiſon de cela eſt, que quoique ces opérations ſoient continuellement excitées dans l'ame, elles n'y paroiſſent que comme des viſions flottantes, & n'y font pas d'aſſez fortes impreſſions pour en laiſſer dans l'ame des idées claires, diſtinctes & durables, juſqu'à ce que l'entendement vienne à ſe replier, pour ainſi dire, ſur ſoi-même, à réfléchir ſur ſes propres opérations, & à ſe propoſer lui-même pour l'objet de ſes propres contemplations. Les enfans ne ſont pas plutôt au monde, qu'ils ſe trouvent environnés d'une infinité de choſes nouvelles, qui par l'impreſſion continuelle qu'elles font ſur leurs ſens, s'attirent l'attention de ces petites créatures, que leur penchant porte à connoî-

noître tout ce qui leur eſt nouveau, & à prendre du plaiſir à la diverſité des objets qui les frappent en tant de différentes manieres. Ainſi les enfans employent ordinairement leurs premieres années à voir & à obſerver ce qui qui ſe paſſe au-dehors; deſorte que continuant à s'attacher conſtamment à tout ce qui frappe les ſens, ils font rarement aucune ſérieuſe réfléxion ſur ce qui ſe paſſe au-dedans d'eux-mêmes, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à un âge plus avancé; & il s'en trouve qui devenus hommes, n'y penſent preſque jamais. CHAP. I.

§. 9. Du reſte, demander *en quel-temps l'homme commence d'avoir quelques idées*, c'eſt demander en quel-temps il commence d'*apperçevoir*; car avoir des idées, & avoir des perceptions, c'eſt une ſeule & même choſe. Je ſçai bien, que certains Philoſophes * aſſurent *que l'ame penſe toujours*; qu'elle a conſtamment en elle-même une perception actuelle de certaines idées, auſſi long-temps qu'elle éxiſte, & que la penſée actuelle eſt auſſi inſéparable de l'ame, que l'extenſion actuelle eſt inſéparable du corps; deſorte que, ſi cette opinion eſt vé-

L'ame commence d'avoir des idées, lorſqu'elle commence d'*appercevoir*.

* Les Carteſiens.

CHAP. I. véritable, rechercher en quel temps un homme commence d'avoir des idées, c'eſt la même choſe, que de rechercher quand ſon ame a commencé d'éxiſter. Car, à ce compte, l'ame & ſes idées comment à éxiſter dans le même-temps, tout de même que le corps & ſon étenduë.

L'ame ne penſe pas toujours, parcequ'on ne ſçauroit le prouver.

§. 10. Mais ſoit qu'on ſuppoſe que l'ame éxiſte avant, après ou dans le même temps que le corps commence d'être groſſiérement organiſé, ou d'avoir les principes de la vie, (ce que je laiſſe diſcuter à ceux qui ont mieux médité ſur cette matiére que moi) quelque ſuppoſition, dis-je qu'on faſſe à cet égard, j'avoue qu'il m'eſt tombé en partage une de ces ames peſantes qui ne ſe ſentent pas toujours occupées de quelqu'idée, & qui ne ſçauroient concevoir qu'il ſoit plus néceſſaire à l'ame *de penſer toujours*, qu'au corps *d'être toujours en mouvement*; la perception des idées étant à l'ame, comme je crois, ce que le mouvement eſt au corps, ſçavoir, une de ſes opérations, & non pas ce qui en conſtitue l'eſſence. D'où il s'enſuit, que, quoique la penſée ſoit regardée comme l'action la plus propre à l'ame,

l'ame, il n'eſt pourtant pas néceſſaire de ſuppoſer que l'ame penſe toujours, & qu'elle ſoit toujours en action. C'eſt-là peut-être le privilége de l'Auteur & du Conſervateur de toutes choſes, qui étant infini dans ſes perfections *ne dort ni ne ſommeille jamais*; ce qui ne convient point à aucun être fini, ou du moins, à un être tel que l'ame de l'homme. Nous ſçavons certainement par expérience que nous penſons quelquefois; d'où nous tirons cette concluſion infaillible, qu'il y a en nous quelque choſe qui a la puiſſance de penſer. Mais de ſçavoir, ſi cette ſubſtance penſe continuellement, ou non, c'eſt dequoi nous ne pouvons nous aſſûrer qu'autant que l'expérience nous en inſtruit. Car dire, que penſer actuellement eſt une propriété eſſentielle à l'ame, c'eſt poſer viſiblement ce qui eſt en queſtion, ſans en donner aucune preuve, dequoi l'on ne ſçauroit pourtant ſe diſpenſer, à moins que ce ne ſoit une propoſition évidente par elle-même. Or j'en appelle à tout le genre-humain, pour ſçavoir s'il eſt vrai que cette propoſition, *l'ame penſe toujours*, ſoit évidente par elle-même, deſorte que

Chap. I.

CHAP. I. que chacun y donne ſon conſentement dès-qu'il l'entend pour la premiere fois. Je doute ſi j'ai penſé la nuit précedente, ou non. Comme c'eſt une queſtion de fait, c'eſt la décider gratuitement & ſans raiſon, que d'alléguer en preuve une ſuppoſition qui eſt la choſe même dont on diſpute. Il n'y a rien qu'on ne puiſſe prouver par cette méthode. Je n'ai qu'à ſuppoſer que toutes les pendules penſent tandis que le balancier eſt en mouvement; & dès-là j'ai prouvé ſuffiſamment & d'une maniere inconteſtable que ma pendule a penſé durant toute la nuit précédente. Mais quiconque veut éviter de ſe tromper ſoi-même, doit établir ſon hypothèſe ſur un point de fait, & en démontrer la vérité par des expériences ſenſibles, & non pas ſe prévenir ſur un point de fait, en faveur de ſon hypothèſe, c'eſt-à-dire, juger qu'un fait eſt vrai parcequ'il le ſuppoſe tel: maniere de prouver qui ſe réduit à ceci: Il faut néceſſairement que j'aye penſé pendant toute la nuit précedente, parce qu'un autre a ſuppoſé que je penſe toujours quoique je ne puiſſe pas appercevoir moi-même que je penſe effectivement toujours.

Je

Chap. I.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici, que des gens paſſionnés pour leurs ſentimens ſont non-ſeulement capables d'alléguer en preuve une pure ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion, mais encore de faire dire à ceux qui ne ſont pas de leur avis, toute autre choſe que ce qu'ils ont dit effectivement. C'eſt ce que j'ai éprouvé dans cette occaſion; car il s'eſt trouvé un Auteur qui ayant lû la premiere édition de cet ouvrage, & n'étant pas ſatisfait de ce que je viens d'avancer contre l'opinion de ceux qui ſoûtiennent que l'*ame penſe toujours*, me fait dire, qu'*une choſe ceſſe d'éxiſter parce que nous ne ſentons pas qu'elle éxiſte pendant notre ſommeil.* Etrange conſequence, qu'on ne peut m'attribuer ſans avoir l'eſprit rempli d'une aveugle préoccupation! Car je ne dis pas, qu'il n'y ait point d'ame dans l'homme, parce que durant le ſommeil, l'homme n'en a aucun ſentiment; mais je dis que l'homme ne ſçauroit penſer, en quelque temps que ce ſoit, qu'il veille ou qu'il dorme, ſans s'en appercevoir. Ce ſentiment n'eſt néceſſaire à l'égard d'aucune choſe, excepté nos penſées, auſquelles il eſt & ſera toujours néceſſaire-

CHAP. I.

ceſſairement attaché, juſqu'à ce que nous puiſſions penſer, ſans être convaincus en nous-mêmes que nous penſons.

L'ame ne ſent pas toujours qu'elle penſe.

§. 11. Je conviens que l'ame n'eſt jamais ſans penſer dans un homme qui veille, parceque c'eſt ce qu'emporte l'état d'un homme éveillé. Mais de ſçavoir s'il ne peut pas convenir à tout l'homme, y compris l'ame auſſi-bien que le corps, de dormir ſans avoir aucun ſonge, c'eſt une queſtion qui vaut la peine d'être éxaminée par un homme qui veille: car il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'une choſe puiſſe penſer, & ne point ſentir qu'elle penſe. Que ſi l'ame penſe dans un homme qui dort ſans en avoir une perception actuelle, je demande ſi pendant qu'elle penſe de cette maniere, elle ſent du plaiſir ou de la douleur, ſi elle eſt capable de félicité ou de miſere? Pour l'homme, je ſuis aſſuré qu'il n'en eſt pas plus capable dans ce temps-là que le lit ou la terre où il eſt couché. Car d'être heureux ou malheureux ſans en avoir aucun ſentiment, c'eſt une choſe qui me paroît tout-à-fait incompatible. Que ſi l'on dit, qu'il peut être, que, tandis que le

corps

corps eſt accablé de ſommeil, l'ame a ſes penſées, ſes ſentimens, ſes plaiſirs & ſes peines, ſéparément & en elle-même, ſans que l'homme s'en apperçoive & y prenne aucune part. Il eſt certain, que *Socrate* dormant, & *Socrate* éveillé n'eſt pas la même perſonne, & que l'ame de Socrate lorſqu'il dort, & Socrate qui eſt un homme compoſé de corps & d'ame lorſqu'il veille, ſont deux perſonnes; parceque Socrate éveillé n'a aucune connoiſſance du bonheur ou de la miſere de ſon ame qui y participe toute ſeule pendant qu'il dort, auquel état il ne s'en apperçoit point du tout, & n'y prend pas plus de part qu'au bonheur ou à la miſere d'un homme qui eſt aux Indes & qui lui eſt abſolument inconnu. Car ſi nous ſéparons de nos actions & de nos ſenſations, & ſurtout du plaiſir & de la douleur, le ſentiment intérieur que nous en avons & l'intérêt qui l'accompagne, il ſera bien mal-aiſé de ſçavoir (1) ce qui fait *la même perſonne.* Chap. II

§. 12.

[1] C'eſt une Queſtion que M. Loke éxamine fort au long dans le Chap. XXVII. de ce Livre II.

CHAP. I.

Si un homme endormi penſe ſans le ſçavoir : un homme qui dort, & qui enſuite veille, ce ſont deux perſonnes.

§. 12. L'ame penſe, diſent ces gens-là, pendant le plus profond ſommeil. Mais lorſque l'ame penſe, & qu'elle a des perceptions, elle eſt, ſans doute, auſſi capable de recevoir des idées de plaiſir ou de douleur qu'aucune autre idée que ce ſoit, & elle doit néceſſairement ſentir en elle-même ſes propres perceptions. Cependant ſi l'ame a toutes ſes perceptions à part, il eſt viſible, que l'homme qui eſt endormi, n'en a aucun ſentiment en lui-même. Suppoſons donc que *Caſtor* étant endormi, ſon ame eſt ſéparée de ſon corps pendant qu'il dort : ſuppoſition, qui ne doit point paroître impoſſible à ceux avec qui j'ai préſentement à faire, leſquels accordent ſi librement la vie à tous les autres animaux différens de l'homm, ſans leur donner une ame qui connoiſſe & qui penſe ; ces gens-là, dis-je, ne peuvent trouver aucune impoſſibilité ou contradiction à dire que le corps puiſſe vivre ſans ame, ou que l'ame puiſſe ſubſiſter, penſer, ou avoir des perceptions, même celles de plaiſir ou de douleur, ſans être jointe à un corps. Cela étant, ſuppoſons que l'ame de *Caſtor*, ſéparée de ſon corps

corps pendant qu'il dort, a ſes pen- Chap. I.
ſées à part. Suppoſons encore, qu'elle choiſit pour théâtre de ſes penſées, le corps d'un autre homme, celui de *Pollux*, par exemple, qui dort ſans ame ; car ſi, tandis que Caſtor eſt endormi, ſon ame peut avoir des penſées dont il n'a aucun ſentiment en lui-même, n'importe quel lieu ſon ame choiſiſſe pour penſer : nous avons par ce moyen les corps de deux hommes qui n'ont entr'eux qu'une ſeule ame, & que nous ſuppoſons endormis, & éveillés tour-à-tour ; deſorte que l'ame penſe toujours dans celui des deux qui eſt éveillé, dequoi celui qui eſt endormi n'a jamais aucun ſentiment en lui-même, ni aucune perception quelle qu'elle ſoit. Je demande préſentement, ſi *Caſtor* & *Pollux* n'ayant qu'une ſeule ame qui agit en eux par tour, deſorte qu'elle a, dans l'un des penſées & des perceptions, dont l'autre n'a jamais aucun ſentiment & auſquelles il ne prend jamais aucun intérêt ; je demande, dis-je, ſi dans ce cas-là *Caſtor* & *Pollux* ne ſont pas deux perſonnes auſſi diſtinctes que *Caſtor* & *Hercule*, ou que *Socrate* & *Platon* ; & ſi l'un d'eux ne pourroit point

CHAP. I. point être fort heureux, & l'autre tout-à-fait miſérable ? C'eſt juſtement par la même raiſon que ceux qui diſent, que l'ame a en elle-même des penſées dont l'homme n'a aucun ſentiment, ſéparent l'ame d'avec l'homme, & diviſent l'homme même en deux perſonnes diſtinctes : car je ſuppoſe qu'on ne s'aviſera pas de faire conſiſter l'*identité* des perſonnes dans l'union de l'ame avec certaines particules de matiere qui ſoient les mêmes en nombre, parceque ſi cela étoit néceſſaire pour conſtituer l'*identité* de la perſonne, il ſeroit impoſſible dans ce flux perpétuel où ſont les particules de notre corps, qu'aucun homme pût être la même perſonne, deux jours, ou même deux momens de ſuite.

Il eſt impoſſible de convaincre ceux qui dorment ſans faire aucun ſonge, qu'ils penſent pendant leur ſommeil.

§. 13. Ainſi le moindre aſſoupiſſement où nous jette le ſommeil, ſuffit, ce me ſemble, pour renverſer la doctrine de ceux qui ſoûtiennent que l'ame penſe toujours. Dumoins ceux à qui il arrive de dormir ſans faire aucun ſonge, ne peuvent jamais être convaincus que leurs penſées ſoient en action, quelquefois pendant quatre heures, ſans qu'ils en ſçachent rien ; & ſi on les éveille au milieu de cette

contem-

contemplation dormante, & qu'on les prenne, pour ainſi dire, ſur le fait, il ne leur eſt pas poſſible de rendre compte de ces prétenduës contemplations

Chap. I.

§. 14. On dira peut-être, que dans le plus profond ſommeil l'ame a des penſées que la mémoire ne retient point. Mais il paroît bien mal-aiſé à concevoir que dans ce moment l'ame penſe dans un homme endormi, & le moment ſuivant dans un homme éveillé, ſans qu'elle ſe reſſouvienne ni qu'elle ſoit capable de rappeller la mémoire de la moindre circonſtance de toutes les penſées qu'elle vient d'avoir en dormant. Pour perſuader une choſe qui paroît ſi inconcevable, il faudroit la prouver autrement que par une ſimple affirmation. Car qui peut ſe figurer, ſans en avoir d'autre raiſon que l'aſſertion magiſtrale de la perſonne qui l'affirme ; qui peut, dis-je, ſe perſuader ſur un auſſi foible fondement, que la plus grande partie des hommes penſent durant toute leur vie, pluſieurs heures chaque jour, à des choſes dont ils ne peuvent ſe reſſouvenir le moins du monde, ſi dans le temps même que leur eſprit en eſt

C'eſt en vain qu'on oppoſe que les hommes font des ſonges dont ils ne ſe reſſouviennent point.

CHAP. I. actuellement occupé, on leur demande ce que c'eſt. Je crois pour moi que la plûpart des hommes paſſent une grande partie de leur ſommeil ſans ſonger ; & j'ai ſçu d'un homme qui dans ſa jeuneſſe s'étoit appliqué à l'étude & avoit la mémoire aſſez heureuſe, qu'il n'avoit jamais fait aucun ſonge, avant que d'avoir eu la fiévre dont il venoit d'être guéri dans le temps qu'il me parloit. Il avoit alors ving-cinq ou vingt-ſix ans. On pourroit, je crois, trouver pluſieurs exemples ſemblables dans le monde. Il n'y a dumoins perſonne qui parmi ceux de ſa connoiſſance n'en trouve aſſez qui paſſent la plus grande partie des nuits ſans ſonger.

Selon cette hypothèſe, les penſées d'un homme endormi devroient être plus conformes à la Raiſon.

§. 15. D'ailleurs penſer ſouvent, & ne pas conſerver un ſeul moment le ſouvenir de ce qu'on penſe, c'eſt penſer d'une maniere bien inutile. L'ame dans cet état-là n'eſt que fort peu, ou point du tout au-deſſus de la condition d'un miroir qui recevant conſtamment diverſes images ou idées, n'en retient aucune. Ces images s'évanouïſſant & diſparoiſſant ſans qu'il y en reſte aucune trace, le miroir n'en devient pas plus parfait, non-plus

(1) que l'ame, par le moyen de ces ſortes de penſées dont elle ne ſçauroit conſerver le ſouvenir un ſeul inſtant. On dira peut-être, que lorſqu'un homme éveillé penſe, ſon corps a quelque part à cette action, & que le ſouvenir de ſes penſées ſe conſerve par le moyen des impreſſions qui ſe font dans Chap. I.

(1) Le raiſonnement que Mr. Locke fait ici ſur l'inutilité de ces penſées, prouve trop en lui-même; puiſqu'on en pourroit conclure qu'il eſt fort inutile que l'ame ſoit occupée de cette foule innombrable de ſonges dont tant de gens ſont amuſés durant une bonne partie de leur vie, leſquels pour l'ordinaire ils oublient bien-tôt, & ſouvent même dans l'inſtant de leur réveil, ou dont ils ne ſe ſouviennent guéres que d'une maniere très-confuſe & très-imparfaite. Car, à quoi bon tous ces ſonges? Il ne ſemble pas qu'ils ſoient d'un plus grand uſage à l'homme que ces penſées que les Philoſophes à qui Mr. Locke en veut ici attribuent à l'ame de l'homme enſeveli dans un profond ſommeil, deſquelles il ne ſçauroit rappeller le moindre ſouvenir lorſqu'il vient à s'éveiller. Quant à l'inutilité de cette maniere de penſer, je ne ſçai ſi elle eſt conſtamment auſſi réelle que le dit Mr. Loke. Voici dumoins une expérience très-commune qui ſemble prouver le contraire. Un enfant eſt obligé d'apprendre par cœur douze ou quinze Vers de Virgile: il les lit trois ou quatre fois immédiatement avant de s'endormir, & il les récite fort bien le lendemain, à ſon réveil. Son ame a-t-elle penſé à ces Vers, pendant qu'il étoit enſeveli dans un profond ſommeil? L'enfant n'en ſçait rien. Cependant, ſi ſon ame a effectivement ruminé ſur ces Vers, comme on pourroit, je penſe, le ſoupçonner avec quelqu'apparence de raiſon, voilà des penſées qui ne ſont pas inutiles à l'homme, quoiqu'il ne puiſſe point ſe ſouvenir que ſon ame en ait été occupée un ſeul moment.

CHAP. I. dans le cerveau & des traces qui y reſtent après qu'il a penſé, mais qu'à l'égard des penſées que l'homme n'apperçoit point lorſqu'il dort, l'ame les roule à part en elle-même, ſans faire aucun uſage des organes du corps ; c'eſt pourquoi elle n'y laiſſe aucune impreſſion, ni par conſéquent aucun ſouvenir de ces ſortes de penſées. Mais ſans répéter ici ce que je viens de dire de l'abſurdité qui ſuit d'une telle ſuppoſition, ſçavoir que le même homme ſe trouve par-là diviſé en deux perſonnes diſtinctes ; je répons outre cela, que quelques idées que l'ame puiſſe recevoir & conſiderer ſans l'intervention du corps, il eſt raiſonnable de conclure, qu'elle peut auſſi en conſerver le ſouvenir ſans l'intervention du corps, ou bien, la faculté de penſer ne ſera pas d'un grand avantage à l'ame & à tout autre eſprit ſéparé du corps. Si l'ame ne ſe ſouvient pas de ſes propres penſées ; ſi elle ne peut point les mettre en réſerve, ni les rappeller pour les employer dans l'occaſion ; ſi elle n'a pas le pouvoir de réfléchir ſur le paſſé & de ſe ſervir des expériences, des raiſonnemens & des réfléxions qu'elle a faites auparavant, à quoi

à quoi lui ſert de penſer ? Ceux qui réduiſent l'ame à penſer de cette maniere, n'en font pas un être beaucoup plus excellent, que ceux qui ne la regardent que comme un aſſemblage des parties les plus ſubtiles de la matiere : gens qu'ils condamnent eux-mêmes avec tant de hauteur. Car enfin des caractéres tracés ſur la pouſſiere que le premier ſouffle de vent efface, ou bien des impreſſions faites ſur un amas d'atômes ou d'eſprits animaux, ſont auſſi utiles & rendent le ſujet auſſi excellent que les penſées de l'ame qui s'évanouïſſent à meſure qu'elle penſe, ces penſées n'étant pas plutôt hors de ſa vûë, qu'elles ſe diſſipent pour jamais, ſans laiſſer aucun ſouvenir après elles. La nature ne fait rien en vain, ou pour des fins peu conſidérables : & il eſt bien mal-aiſé de concevoir que notre divin Créateur dont la ſageſſe eſt infinie, nous ait donné la faculté de penſer qui eſt ſi admirable, & qui approche le plus de l'excellence de cet Etre imcompréhenſible, pour être employée, d'une maniere ſi inutile, la quatriéme partie du temps qu'elle eſt en action, pour le moins ; enſorte qu'elle penſe conſtamment

CHAP. I.

CHAP. I. durant tout ce temps-là, ſans ſe ſouvenir d'aucune de ſes penſées, ſans en retirer aucun avantage pour elle-même, ou pour les autres, & ſans être par-là d'aucune utilité à quoi que ce ſoit dans ce monde. Si nous penſons bien à cela, nous ne trouverons pas, je m'aſſure, que le mouvement de la matiere, toute brute & inſenſible qu'elle eſt, puiſſe être, nulle part dans le momde, ſi inutile & ſi abſolument hors d'œuvre.

§. 16. A la vérité, nous avons quelque fois des exemples de certaines perceptions qui nous viennent en dormant, & dont nous conſervons le ſouvenir; mais y a-t-il rien de plus extravagant & de plus mal lié, que la plûpart de ces penſées? Combien peu de rapport ont-elles avec la perfection qui doit convenir à un être raiſonnable? C'eſt ce que ſçavent fort bien tous ceux qui ſont accoûtumés à faire des ſonges, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les en avertir. Surquoi je voudrois bien qu'on me dît, ſi lorſque l'ame penſe ainſi à part, & comme (1) ſéparée du

(1) Je ne penſe pas que ceux que M. Locke combat ici, ſe ſoient jamais aviſés de ſoûtenir, que l'ame de

du corps, elle agit moins raiſonna- CHAP. I.
blement que lorſqu'elle agit conjointement avec le corps, ou non. Si les

I 4 penſées

de l'homme ſoit plus ſéparée du corps pendant que l'homme dort, que pendant qu'il veille. A l'égard des ſonges qu'on fait en dormant, qu'ils ſoient auſſi frivoles & auſſi abſurdes qu'on voudra, ces Philoſophes ne s'en mettront pas fort en peine : mais ils en pourront inférer contre M. Locke, que de cela même que nos ſonges ſont ſi frivoles, il s'enſuit que l'ame pourroit bien avoir d'autres penſées, ou plus, ou moins, ou auſſi peu importantes que ces ſonges ; & qu'on ne ſçauroit conclure de leur peu d'importance, qu'elles n'ont jamais éxiſté. Car les ſonges qui éxiſtent, de l'aveu de M. Locke, ne ſont pas d'un fort grand poids ; & il arrive tous les jours qu'on oublie des ſonges dont on a été amuſé en dormant, ſans qu'il ſoit poſſible d'en rappeller autre choſe qn'un ſouvenir très-confus, *qu'on a ſongé* : Quelque fois même on ne rappelle le ſouvenir d'un ſonge que long-temps après qu'on s'eſt éveillé : ce qui donne lieu de croire, qu'il eſt fort poſſible, que l'ame ſoit amuſée par des ſonges dont elle ne conſerve abſolument aucun ſouvenir, & que par conſéquent elle ait des penſées dont elle ne rappelle jamais le ſouvenir. Tout cela, je l'avouë, ne prouve point que l'ame penſe actuellement toujours : mais on en pourroit fort bien conclure, ce me ſemble, & contre *Deſcartes*, & contre M. *Locke*, qu'à la rigueur on ne peut ni affirmer ni nier poſitivement, que l'*ame penſe toujours*. Sur un point comme celui-là dont la déciſion dépend d'une connoiſſance éxacte & diſtincte de la nature de l'ame, connoiſſance qui nous manque abſolument, un peu de Pyrrhoniſme ne ſiéroit point mal, à mon avis. C'eſt ce qu'on vient de reconnoitre fort ingénuëment dans un petit Ouvrage, écrit en Anglois, intitulé *Défenſe du Dr.* CLARKE *ſur l'éxiſtence & les Attributs de Dieu*, &c. L'Auteur venant à raiſonner ſur la nature de l'ame, & en particulier ſur ſon *extenſion* nous dit : » Que tou» te la difficulté qu'il y a à ſe déterminer ſur l'article » de ſon extenſion, ſemble fondée ſur l'incapacité où » nous

A Defence o Dr. CLARKE'S *Demonſtration of the Being & Attributes:*

CHAP. I.

penſées qu'elle a dans ce premier état, ſont moins raiſonnables, ces gens-là doivent donc dire, que c'eſt du corps que l'ame tient la faculté de penſer raiſonnablement. Que ſi ſes penſées ne ſont pas alors moins raiſonnables que lorſqu'elle agit avec le corps, c'eſt une choſe étonnante que nos ſonges ſoient pour la plûpart ſi frivoles & ſi abſurdes, & que l'ame ne retienne aucun de ſes *Soliloques*, aucune de ſes

of Gon, &c. London: pretend An. 1732.

» nous ſommes de concevoir ce que c'eſt que penſer, » & en quoi il conſiſte. Que ce ſoit, *dit-il*, une opé- » ration de l'ame, & non ſon eſſence, c'eſt, je » crois, ce qui eſt aſſez certain, quoiqu'il ne paroiſſe » pas, comme le ſuppoſe M. LOCKE, que *penſer* ſoit à » l'ame comme le *mouvement* eſt au corps. Car ce » peut fort bien être une opération qui ne ſçauroit ceſ- » ſer. « Ce que cet Auteur prouve immédiatement après, par un raiſonnement fort ſubtil à la vérité; mais qui eſt auſſi probable que le ſujet le peut permettre. Et de tout cela il conclut, *Que de ſçavoir ſi l'ame penſe toujours, c'eſt une Queſtion fort diſputable, & que nous ſommes peut-être tout-à-fait incapables de décider.* Comme il y a préſentement bien des Sçavans en Europe qui entendent l'Anglois, je crois qu'ils ſeront bien-aiſes de trouver ici les propres termes de l'Auteur: *The whole difficulty whether a Thinking Bengis extended or no, ſeems to ariſe from our inability in conceiving what Thinking is, & wherein it conſiſts. That it is an operation of the Soul, & not its eſſence, I think is pretty certain, tho it dos not appear to be as Motion is to the Body, as Mr. Locke ſuppoſes. For it may be an operation which cannot ceaſe, & will appear to be very likely ſo upon conſideration ... Whether the ſoul always thinks, is a very diſputable Queſtion, & perhaps incapable of being determined.* Pag. 44. 45.

ſes Méditations les plus raiſonnables. CHAP. I.

§. 27. Je voudrois auſſi que ceux qui aſſûrent avec tant de confiance, que l'ame penſe actuellement toujours, nous diſſent quelles ſont les idées qui ſe trouvent dans l'ame (1) d'un enfant, avant qu'elle ſoit unie au corps, ou juſtement dans le temps de ſon union, avant qu'elle ait reçu aucune idée par voye de *Senſation*. Les ſonges d'un homme endormi ne ſont compoſés à mon avis, que des idées que cet homme a eu en veillant, quoique pour la plûpart jointes bizarrement enſemble. Si l'ame a des idées par elle-même, qui ne lui viennent ni par ſenſation ni par réfléxion, comme cela doit être, ſuppoſé qu'elle penſe avant que d'avoir reçuë aucune impreſſion par le moyen du corps, c'eſt une

Suivant cette Hypothéſe, l'ame doit avoir des idées qui ne viennent ni par Senſation ni par Réfléxion, à quoi il n'y a nulle apparence.

I 5 cho-

(1) Un enfant n'eſt point enfant avant que d'avoir un corps, & par conſéquent, dès qu'il a une ame, cette ame eſt actuellement unie à ſon corps. De ſçavoir ſi cette ame a ſubſiſté avant que d'être l'ame d'un enfant, c'eſt une Queſtion qui n'eſt point, je penſe, du reſſort de la Philoſophie. Ceux à qui M. Loke en veut en cet endroit, pourroient fort bien dire, ſans contredire leur Hypothéſe, que l'ame commence à penſer dans le temps de ſon union avec le corps, & même qu'il lui vient des idées par voye de ſenſation.

CHAP. I. choſe bien étrange, que plongée dans ces méditations particulieres, qui le ſont à tel point que l'homme lui même ne s'en apperçoit pas, elle ne puiſſe jamais en retenir aucune dans le même moment qu'elle vient à en être retirée par le dégourdiſſement du corps, pour donner par-là à l'homme le plaiſir d'avoir fait quelque nouvelle découverte. Et qui pourroit trouver la raiſon pourquoi pendant tant d'heures qu'on paſſe dans le ſommeil, l'ame recueillie en elle-même & ne ceſſant de penſer durant tout ce temps-là, ne rencontre pourtant jamais aucune de ces idées qu'elle n'a reçu ni par ſenſation ni par réfléxion, ou du-moins, n'en conſerve dans ſa mémoire abſolument aucune autre, que celles qui lui viennent à l'occaſion du corps & qui dès là doivent néceſſairement être moins naturelles à l'eſprit ? C'eſt une choſe bien ſurprenante, que pendant la vie d'un homme, ſon ame ne puiſſe pas rappeller, une ſeule fois, quelqu'une de ces penſées pures & naturelles, quelqu'une de ces idées qu'elle a euë avant que d'en emprunter aucune du corps, & que jamais elle ne lui préſente, lorſqu'il

eſt

eſt éveillé, aucunes autres idées que celles qui retiennent l'odeur du vaſe où elle eſt renfermée, je veux dire, qui tirent manifeſtement leur origine de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps. Si l'ame (1) penſe toujours, & qu'ainſi elle ait eû des idées avant que d'avoir été unie au corps, ou que d'en avoir reçu aucune par le corps, on ne peut s'empêcher de ſuppoſer, que durant le ſommeil elle ne rappelle ſes idées naturelles, & que pendant cette eſpece de ſéparation d'avec le corps, il n'arrive, aumoins quelquefois, que parmi toutes ces idées dont elle eſt occupée en ſe recueillant ainſi en elle-même, il s'en préſente quelques-unes purement naturelles & qui ſoient juſtement du même ordre que celles qu'elle avoit euës autrement que par le corps, ou par ſes réfléxions ſur les idées qui lui ſont venuës des objets extérieurs. Or comme jamais homme ne rappelle le ſouvenir d'aucune de ces

(1) De ce que l'ame penſeroit toujours dans l'homme, il ne s'enſuivroit nullement qu'elle eût eu des idées avant que d'avoir été unie au corps, puiſqu'elle pourroit avoir commencé d'éxiſter juſtement dans le temps qu'elle a été unie au corps: & ſi je ne me trompe, c'eſt-là l'Opinion de la plûpart des Philoſophes que M. Locke attaque dans ce Chapitre.

CHAP. I. ſortes d'idées lorſqu'il eſt éveillé, nous devons conclure de cette hypothéſe, ou que l'ame ſe reſſouvient de quelque choſe dont l'homme ne ſçauroit ſe reſſouvenir, ou bien que la mémoire ne s'étend que ſur les idées qui viennent du corps, ou des opérations de l'ame ſur ces idées.

Perſonne ne peut connoître que l'ame penſe toujours, ſans en avoir des preuves; parceque ce n'eſt pas une Propoſition évidente par elle-même.

§. 18. Je voudrois bien auſſi que ceux qui ſoûtiennent avec tant de confiance, que l'ame de l'homme, ou ce qui eſt la même choſe, que l'homme penſe toujours, me diſent, comment ils le ſçavent, *& par quel moyen ils viennent à connoître qu'ils penſent eux-mêmes, lors même, qu'il ne s'en apperçoivent point?* Pour moi, je crains fort que ce ne ſoit une affirmation deſtituée de preuves, & une connoiſſance ſans perception, ou plutôt, une notion très-confuſe qu'on s'eſt formée pour défendre une hypothéſe, bien-loin d'être une de ces vérités claires que leur propre évidence nous force de recevoir, ou qu'on ne peut nier ſans contredire groſſiérement la plus commune expérience. Car ce qu'on peut dire tout au-plus ſur cet article, c'eſt, qu'il eſt poſſible que l'ame penſe toujours; mais qu'elle ne conſerve pas tou-

toujours le ſouvenir de ce qu'elle pen- Chap. II.
ſe : & moi, je dis qu'il eſt auſſi poſſible que l'ame ne penſe pas toujours ; & qu'il eſt beaucoup (1) plus probable qu'elle ne penſe pas quelquefois, qu'il n'eſt probable qu'elle penſe ſouvent & pendant un aſſez long-temps tout de ſuite, ſans pouvoir être convaincuë, un moment après, qu'elle ait eu aucune penſée.

§. 19. Suppoſer que l'ame penſe & que l'homme ne s'en apperçoit point

(1) Si M. Locke vouloit s'en tenir à cette eſpece de Pyrrhoniſme qui paroît fort raiſonnable ſur cet article, la plûpart des raiſonnemens qu'il fait ici, prouveroient trop ; car ils tendent preſque tous à faire voir, non qu'*il eſt plus probable*, mais tout-à-fait certain, que l'ame de l'homme ne penſe pas toujours. Mais qu'auroit répondu M. Locke, ſi on lui eût dit qu'il s'enſuit de ſa Doctrine, que l'homme ne penſe point un inſtant avant que d'être endormi, parceque nul homme ne peut diſtinguer par ſentiment cet inſtant-là d'avec celui qui le ſuit immédiatement. Cependant ſelon M. Locke, l'homme penſe pendant qu'il eſt éveillé ; & il ne penſe jamais qu'il ne ſoit convaincu qu'il penſe ; & par conſéquent il ne penſe jamais qu'il ne puiſſe diſtinguer le temps auquel il penſe d'avec celui auquel il ne penſe pas, tel qu'eſt, ſelon M. Locke, le temps auquel l'homme eſt enſeveli dans un profond ſommeil. Je ne ſçai ſi la Queſtion que je fais ici n'eſt point trop ſubtile ; mais elle l'eſt moins certainement que celle que M. Locke fait lui-même à ceux qui aſſurent poſitivement que l'ame penſe actuellement toujours, lorſqu'il dit au commencement du paragraphe qui précéde immédiatement celui-ci, qu'il voudroit bien ſçavoir d'eux, *quelles ſont les idées qui ſe trouvent dans l'ame d'un enfant avant qu'elle ſoit unie au corps.*

CHAP. I. point, c'eſt, comme j'ai déja dit, faire deux perſonnes d'un ſeul homme; & c'eſt dequoi l'on aura ſujet de ſoupçonner ces Meſſieurs, ſi l'on prend bien garde à la maniere dont ils s'expriment en cette occaſion. Car il ne me ſouvient pas d'avoir remarqué, que ceux qui nous diſent, que *l'ame penſe toujours*, diſent jamais, que l'*homme penſe toujours*. Or l'ame peut-elle penſer, ſans que l'homme penſe? Ou bien, l'homme peut-il penſer, ſans en être convaincu en lui-même? Cela paſſeroit apparemment pour galimathias, ſi d'autres le diſoient. S'ils ſoûtiennent que l'homme penſe toujours mais qu'il n'en eſt pas toujours convaincu en lui-même; ils peuvent tout auſſi-bien dire, que le corps eſt étendu ſans avoir des parties. Car dire que le corps eſt étendu ſans avoir des parties, & qu'une choſe penſe ſans connoître & ſans appercevoir qu'elle penſe, ce ſont deux aſſertions également inintelligibles. Et ceux qui parlent ainſi, ſeront tout auſſi-bien fondés à ſoûtenir, ſi cela peut ſervir à leur hypotèſe, que l'homme a toujours faim, mais qu'il n'a pas toujours un ſentiment de faim; puiſque la faim-

faim ne ſçauroit être ſans ce ſenti- Chap. X.
ment-là, non-plus que la penſée ſans une conviction qui nous aſſûre intérieurement que nous penſons. S'ils diſent, que l'homme a toujours cette conviction, je demande d'où ils le ſçavent, puiſque cette conviction n'eſt autre choſe que la perception de ce qui ſe paſſe dans l'ame de l'homme? Or un autre homme peut-il s'aſſûrer que je ſens en moi ce que je n'apperçois pas moi-même? C'eſt ici que la connoiſſance de l'homme ne ſçauroit s'étendre au-delà de ſa propre expérience. Reveillez un homme d'un profond ſommeil, & demandez-lui à quoi il penſoit dans ce moment. S'il ne ſent pas lui-même qu'il ait penſé à quoique ce ſoit dans ce temps-là, il faut être grand Devin pour pouvoir l'aſſûrer qu'il n'a pas laiſſé de penſer effectivement. Ne pourroit-on pas lui ſoûtenir avec plus de raiſon, qu'il n'a point dormi? C'eſt-là ſans doute une affaire qui paſſe la Philoſophie: & il n'y a qu'une révélation expreſſe qui puiſſe découvrir à un autre, qu'il y a dans mon ame des penſées, lorſque je ne puis point y en découvrir moi-même. Il faut que ces gens-là

ayent

CHAP. I. ayent la vuë bien perçante pour voir certainement que je penſe, lorſque je ne le ſçaurois voir moi-même, & que je déclare expreſſément que je ne le vois pas. Et ce qu'il y a de plus admirable, des mêmes yeux qu'ils pénétrent en moi ce que je n'y ſçaurois voir même, (1) ils voyent que les chiens & les éléphans ne penſent point, quoique ces animaux en donnent toutes les démonſtrations imaginables, excepté qu'ils ne nous le diſent pas eux-mêmes. Il y a en tout cela plus de myſtére, au jugement de certaines perſonnes, que dans tout ce qu'on rapporte des *Freres de la Roſe-Croix*; car enfin il paroît plus aiſé de ſe rendre inviſible aux autres, que de faire que les penſées d'un autre me ſoient connuës, tandis qu'il ne les connoît pas lui-même. Mais pour cela il ne faut que définir l'ame, *une Subſtance qui penſe toujours*, & l'affaire eſt faite. Si une telle définition eſt de quelqu'autorité, je ne vois pas qu'elle puiſſe ſervir à autre choſe qu'à faire

(1) Il paroît viſiblement par cet endroit, que c'eſt à Deſcartes & à ſes diſciples qu'en veut M. Locke dans tout ce Chapitre.

re ſoupçonner à pluſieurs perſonnes, qu'ils n'ont point d'ame, puiſqu'ils éprouvent qu'une bonne partie de leur vie ſe paſſe ſans qu'ils ayent aucune penſée. Car je ne connois point de definitions ni de ſuppoſitions d'aucune Secte qui ſoient capables de détruire une expérience conſtante ; & c'eſt ſans doute une pareille affectation, de vouloir ſçavoir plus que nous ne pouvons comprendre, qui fait tant de fracas & cauſe tant de vaines diſputes dans le monde. CHAP. I.

§. 20. Je ne vois donc aucune raiſon de croire, (1) que l'ame penſe avant que les ſens lui ayent fourni des idées pour être l'objet de ſes penſées ; & comme le nombre de ces idées augmente, & qu'elles ſe conſervent dans l'eſprit, il arrive que l'ame perfectionnant, par l'éxercice, ſa faculté de penſer dans ſes différentes parties, *L'ame n'a aucune idée que par Senſation ou par Réfléxion.*

(1) Dès le moment que l'ame eſt unie au corps, les ſens peuvent lui fournir des idées par l'impreſſion qu'ils reçoivent des objets extérieurs, laquelle impreſſion étant communiquée à l'ame, y produit ce qu'on appelle *perception* ou *penſée*. C'eſt ce que doivent ſoûtenir ceux qui croyent que l'ame penſe toujours : Philoſophes trop déciſifs ſur cet article, mais que M. Locke combat à ſon tour par des raiſonnemens qui ne ſont pas toujours démonſtratifs, comme j'ai pris la liberté de le faire voir.

CHAP. I.

ties, en combinant diverſement ces idées, en réfléchiſſant ſur ſes propres opérations, augmente le fonds de ſes idées, auſſi-bien que la facilité d'en acquerir de nouvelles par le moyen de la mémoire, de l'imagination, du raiſonnement, & des autres manieres de penſer.

C'eſt ce que nous pouvons obſerver évidemment dans les Enfans.

§. 21. Quiconque voudra prendre la peine de s'inſtruire par obſervation & par expérience, au-lieu d'aſſujettir la conduite de la nature à ſes propres hypotèſes, n'a qu'à conſidérer un enfant nouvellement né, & il ne trouvera pas, je m'aſſure, que ſon ame donne de grandes marques d'être accoûtumée à penſer beaucoup, & moins encore (1) à former aucun raiſonnement. Cependant il eſt bien mal-aiſé de concevoir, qu'une ame raiſonnable puiſſe penſer beaucoup, ſans raiſonner en aucune maniere. D'ailleurs, qui

(1) Je ne ſçai pourquoi M. Locke mêle ici le raiſonnement à la penſée. Cela ne ſert qu'à embarraſſer la Queſtion. Il eſt certain qu'un enfant qui en naiſſant voit une chandelle allumée, a l'idée de la Lumiere, & que par conſéquent il penſe dans le temps qu'il voit une chandelle allumée. Dût-il ne raiſonner jamais ſur la Lumiere, il ne laiſſeroit pourtant pas de penſer durant tout le temps que ſon eſprit ſeroit frappé de cette perception. Il en eſt de même de toute autre perception.

qui conſidérera que les enfans nou- Chap. I.
vellement nés, paſſent la plus grande parties du temps à dormir, & qu'ils ne ſont guere éveilllés que lorſque la faim leur fait ſouhaitter le tetton, ou que la douleur, (qui eſt la plus importune de nos ſenſations) ou quelqu'autre violente impreſſion, faite ſur le corps, forcent l'ame à en prendre connoiſſance, & à y faire attention : quiconque, dis-je, conſidérera cela, aura ſans doute raiſon de croire, que *le Fœtus dans le ventre de la mere, ne diffère pas beaucoup de l'état d'un végétable*; & qu'il paſſe la plus grande partie du temps ſans perception ou penſée, ne faiſant guére autre choſe que dormir dans un lieu, où il n'a pas beſoin de tetter pour ſe nourrir, & où il eſt environné d'une liqueur, toujours également fluide, & preſque toujours également temperée, où les yeux ne ſont frappés d'aucune lumiere, où les oreilles ne ſont guere en état de recevoir aucun ſon, & où il n'y a que peu, ou point de changement d'objets qui puiſſent émouvoir les ſens.

§. 22. Suivez un enfant depuis ſa naiſſance, obſervez les changemens que le temps produit en lui, & vous trou-

CHAP. I.

trouverez que l'ame venant à ſe fournir de plus en plus d'idées par le moyen des ſens, ſe reveille, pour ainſi-dire, de plus en plus, & penſe davantage à meſure qu'elle a plus de matiere pour penſer. Quelque-temps après, elle commence à connoître les objets qui ont fait ſur elle de fortes impreſſions à meſure qu'elle eſt plus familiariſée avec eux. C'eſt ainſi qu'un enfant vient, par degrés, à connoître les perſonnes avec qui il eſt tous les jours, & à les diſtinguer d'avec les étrangers; ce qui montre en effet, qu'il commence à retenir & à diſtinguer les idées qui lui viennent par les ſens. Nous pouvons voir par le même moyen comment l'ame ſe perfectionne par degrés de ce côté-là, auſſibien que dans l'éxercice des autres facultés qu'elle a d'*étendre* ſes idées, de les *compoſer*, d'en former des *abſtractions*, de raiſonner & de réfléchir ſur toutes ſes idées, dequoi j'aurai occaſion de parler plus particulierement dans la ſuite de ce Livre.

§. 23. Si donc on demande : *Quand c'eſt que l'homme commence d'avoir des idées* ; je crois que la véritable réponſe qu'on puiſſe faire, c'eſt de dire, *Dès-qu'il*

qu'il a quelque ſenſation. Car puiſqu'il ne paroît aucune idée dans l'ame, avant que les ſens y en ayent introduit, je conçois que l'entendement commence à recevoir des idées, juſtement dans le temps qu'il vient à recevoir des ſenſations : & par conſequent que les idées commencent d'y être produites dans le même-temps que la *ſenſation*, qui eſt une impreſſion, ou un mouvement excité dans quelque partie du corps, qui produit quelque perception dans l'entendement. CHAP. I.

§. 24. Voici donc, à mon avis, les deux ſources de toutes nos connoiſſances, l'*Impreſſion* que les objets extérieurs font ſur nos ſens, & *les propres Opérations* de l'ame concernant ces Impreſſions, ſur leſquelles elle réfléchit comme ſur les véritables objets de ſes contemplations. Ainſi la premiere capacité de l'entendement humain conſiſte en ce que l'ame eſt propre à recevoir les impreſſions qui ſe font en elle, ou par les objets extérieurs à la faveur des ſens, ou par ſes propres opérations lorſqu'elle réfléchit ſur ces opérations. C'eſt là le premier pas que l'homme fait vers la découverte des choſes. Quelle eſt l'origine de toutes nos connoiſſances.

quelles

CHAP. I.

quelles qu'elles ſoient. C'eſt ſur ce fondement que ſont établies toutes les notions qu'ils aura jamais naturellement dans ce monde. Toutes ces penſées ſublimes qui s'élevent au-deſſus des nuës & pénétrent juſque dans les cieux, tirent de là leur origine : & dans toute cette grande étenduë que l'ame parcourt par ſes vaſtes ſpéculations, qui ſemblent l'élever ſi haut, elle ne paſſe point au-delà des *Idées* que la *Senſation* ou la *Réflexion* lui préſentent pour être les objets de ſes contemplations.

L'Entendement eſt pour l'ordinaire paſſif dans la réception des idées ſimples.

§. 25. L'eſprit eſt, à cet égard, purement paſſif ; & il n'eſt pas en ſon pouvoir d'avoir ou de n'avoir pas ces rudimens, & pour ainſi-dire, ces matériaux de connoiſſances. Car les idées particulieres des objets des ſens s'introduiſent dans notre ame, ſoit que nous veuillions ou que nous ne veuillions pas ; & les Opérations de notre entendement nous laiſſent pour le moins quelque notion obſcure d'elles-mêmes, perſonne ne pouvant ignorer abſolument ce qu'il fait lorſqu'il penſe. Lors, dis-je, que ces idées particulieres ſe préſentent à l'eſprit, l'entendement n'a pas la puiſſan-

ce

te de les refuſer, ou de les altérer lorſqu'elles ont fait leur impreſſion, de les effaçer, ou d'en produire de nouvelles en lui-même, non-plus qu'un miroir ne peut point refuſer, altérer, ou effacer les images que les objets produiſent ſur la glace devant laquelle ils ſont placés. Comme les corps qui nous environnent, frappent diverſement nos organes, l'ame eſt forcée d'en recevoir les impreſſions, & ne ſçauroit s'empêcher d'avoir la perception des idées qui ſont attachées à ces impreſſions-là. Chap. I.

CHAPITRE II.

Des Idées ſimples.

§. 1. POUR mieux comprendre quelle eſt la nature & l'étenduë de nos connoiſſances, il y a une choſe qui concerne nos idées à laquelle il faut bien prendre garde: c'eſt qu'il y a de deux ſortes d'*idées*, les unes *ſimples* & les autres *composées*. Chap. II. Idées qui ne ſont pas compoſées.

Bien que les qualités qui frappent nos ſens, ſoient ſi fort unies, & ſi bien mêlées enſemble dans les choſes mêmes

CHAP. II. mêmes, qu'il n'y ait aucune ſéparation ou diſtance entr'elles, il eſt certain néanmoins, que les idées que ces diverſes qualités produiſent dans l'ame, y entrent par les ſens d'une maniere ſimple & ſans nul mélange. Car quoique la vuë & l'attouchement excitent ſouvent dans le même-temps différentes idées par le même objet, comme lorſqu'on voit le mouvement & la couleur tout à la fois, & que la main ſent la molleſſe & la chaleur d'un même morceau de cire; cependant les idées ſimples qui ſont ainſi réünies dans le même ſujet, ſont auſſi parfaitement diſtinctes que celles qui entrent dans l'eſprit par divers ſens. Par exemple, la froideur & la dureté qu'on ſent dans un morceau de glace, ſont des idées auſſi diſtinctes dans l'ame, que l'odeur & la blancheur d'une fleur de lis, ou que la douceur du ſucre & l'odeur d'une roſe : & rien n'eſt plus évident à un homme que la perception claire & diſtincte qu'il a de ces idées ſimples, dont chacune priſe à part, eſt exempte de toute compoſition & ne produit par conſequent dans l'ame qu'une conception, entiérement uniforme, qui

ne

ne peut être diſtinguée en différentes idées. CHAP. II.

§. 2. Or ces idées ſimples, qui ſont les matériaux de toutes nos connoiſſances, ne ſont ſuggerées à l'ame, que par les deux voyes dont nous avons parlé ci-deſſus, je veux dire, par la *Senſation*, & par la *Réfléxion*. Lorſque l'Entendement a une fois reçu ces *idées ſimples*, il a la puiſſance de les répéter, de les comparer, de les unir enſemble, avec une variété preſque infinie, & de former par ce moyen de nouvelles idées complexes, ſelon qu'il le trouve à propos. Mais il n'eſt pas au pouvoir des eſprits les plus ſublimes & les plus vaſtes, quelque vivacité & quelque fertilité qu'ils puiſſent avoir, de former dans leur entendement aucune nouvelle idée ſimple qui ne vienne par l'une de ces deux voyes que je viens d'indiquer; & il n'y a aucune force, dans l'entendement, qui ſoit capable de détruire celles qui y ſont déja. L'empire que l'homme a ſur ce petit monde, je veux dire ſur ſon propre entendement, eſt le même que celui qu'il éxerce dans ce grand monde d'êtres viſibles. Comme toute la puiſſance que nous avons ſur ce

L'Eſprit ne peut ni faire ni détruire des idées ſimples.

CHAP. II. monde matériel, ménagée avec tout l'art & toute l'adreſſe imaginable, ne s'étend dans le fond qu'à compoſer & à diviſer les matériaux qui ſont à notre diſpoſition, ſans qu'il ſoit en notre pouvoir de faire la moindre particule de nouvelle matiére, ou de détruire un ſeul atome de celle qui éxiſte déja ; de même nous ne pouvons pas former dans notre entendement aucune idée ſimple, qui ne nous vienne par les objets extérieurs à la faveur des ſens, ou par les réfléxions que nous faiſons ſur les propres opérations de notre eſprit. C'eſt ce que chacun peut éprouver par lui-même. Et pour moi, je ſerois bien aiſe que quelqu'un voulût eſſayer de ſe donner l'idée de quelque goût dont ſon palais n'eut jamais été frappé, ou de ſe former l'idée d'une odeur qu'il n'eût jamas ſentie : & lorſqu'il pourra le faire, j'en conclurai tout auſſi-tôt qu'un aveugle a des idées des couleurs, & un ſourd des notions diſtinctes des ſons.

§. 3. Ainſi, bien que nous ne puiſſions pas nier qu'il ne ſoit auſſi poſſible à Dieu de faire une créature qui reçoive dans ſon entendement la connoiſſance des choſes corporelles, par des

des organes différens de ceux qu'il a donnés à l'homme, & en plus grand nombre que ces derniers qu'on nomme le ſens, & qui ſont au nombre de cinq, ſelon l'opinion vulgaire, (1) CHAP. II.

[1] Montagne exprime tout cela à ſa maniére. Comme le paſſage eſt curieux, quoiqu'un peu long, je crois qu'on ne ſera pas fâché de le voir ici. » La » premiere conſideration, *dit-il*, que j'ai ſur le ſubject » des Sens, eſt que je mets en doute que l'homme » ſoit pourveu de tous ſens naturels. Je vois pluſieurs » animaux qui vivent une vie entiere & parfaicte, les » uns ſans la veuë, les autres ſans l'ouye : qui ſçait ſi à » nous auſſi il ne manque pas encore un, deux, trois, » & pluſieurs autres ſens ? Car s'il en manque quel- » qu'un, notre diſcours n'en peut deſcouvrir le dé- » faut. C'eſt le privilége des ſens, d'être l'extrême » borne de notre appercevance : il n'y a rien au-delà » d'eux, qui nous puiſſe ſervir à les deſcouvrir : voire » ni l'un des ſens ne peut deſcouvrir l'autre.

» *An poterunt Oculos Aures reprehendere, an Aures*
» *Tactus, an hunc porrò tactum Sapor arguet oris,*
» *An confutabunt Nares, Oculive revincent ?*

»Ils ſont treſtous la ligne extrême de notre Facul- » té --- Que ſçait-on, ſi les difficultés que nous trou- » vons en pluſieurs ouvrages de nature, viennent du » défaut de quelques ſens ? Et ſi pluſieurs effets des » animaux qui excédent notre capacité, ſont produicts » par la faculté de quelque ſens que nous ayons à di- » re ? Et ſi aucuns d'entr'eux ont une vie plus pleine » par ce moyen, & plus entiere que la nôtre ? Nous » ſaiſiſſons la pomme quaſi par tous nos ſens : nous y » trouvons de la rougeur, de la poliſſeure, de l'o- » deur, & de la douceur : outre cela elle peut avoir » d'autres vertus, comme d'aſſeicher ou reſtraindre, » auſquelles nous n'avons point de ſens qui ſe puiſſe » rapporter. Les propriétés que nous appellons oc- » cultes en pluſieurs choſes, comme à l'Aimant d'attr-

CHAP. II. je crois pourtant que nous ne ſçaurions imaginer ni connoître dans les corps, de quelque maniére qu'ils ſoient diſpoſés, aucunes qualités dont nous puiſſions avoir quelque connoiſſance, qui ſoient différentes des ſons, des goûts, des odeurs, & des qualités qui concernent la vuë & l'attouchement. Par la même raiſon, ſi l'homme n'avoit reçu que quatre de ces ſens, les qualités qui ſont les objets du cinquiéme ſens, auroient été auſſi éloignées de notre connoiſſance, imagination & conception, que le ſont préſentement les qualités qui appartiennent aux ſixiéme, ſeptiéme ou huitiéme ſens, que nous ſuppoſons poſſibles, & dont on ne ſçauroit dire, ſans une grande préſomption, que quelques autres créatures ne puiſſent être enrichies, dans quelqu'autre partie de ce vaſte Univers. Car quiconque n'aura pas la vanité ridicule de s'élever au-deſſus de tout ce qui eſt ſorti

» rer le Fer, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'il y a des » facultés ſenſitives en nature propres à les juger & à » les appercevoir, & que le défaut de telles facultés » nous apporte l'ignorance de la vraye eſſence de tel- » les choſes ? » ESSAIS, Tom. II. Liv. II. Chap. XII. pag. 562. & 565. *Ed. de la Haye*, 1727.

ti de la main du Créateur ; mais conſidérera ſérieuſement l'immenſité de ce prodigieux Edifice, & la grande variété qui paroît ſur la terre, cette petite & ſi peu conſidérable partie de l'Univers ſur laquelle il ſe trouve placé, ſera porté à croire que dans d'autres habitations de cet Univers, il peut y avoir d'autres êtres intelligens dont les facultés lui ſont auſſi peu connuës, que les ſens ou l'entendement de l'homme ſont connus à un ver caché dans le fond d'un cabinet. Une telle variété & une telle excellence dans les ouvrages de Dieu, conviennent à la ſageſſe & à la puiſſance de ce grand Ouvrier. Au reſte, j'ai ſuivi dans cette occaſion le ſentiment commun qui ne donne que cinq ſens à l'homme, quoique peut-être on eût droit d'en compter davantage. Mais ces deux ſuppoſitions ſervent également à mon deſſein. CHAP. II.

CHAPITRE III.

Des Idées qui nous viennent par un ſeul Sens.

CHAP. III. §. 1. POUR mieux connoître les idées que nous recevons par les ſens, il ne ſera pas inutile de les conſiderer par rapport aux différentes voyes par où elles entrent dans l'ame, & ſe font connoître à nous.

Diviſion des Idées ſimples.

I. Premierement donc il y en a quelques-unes qui nous viennent par un ſeul ſens.

II. En ſecond lieu, il y en a d'autres qui entrent dans l'eſprit par plus d'un ſens.

III. D'autres y viennent par la ſeule réfléxion.

IV. Et enfin il y en a d'autres que nous recevons par toutes les voyes de la ſenſation, auſſi-bien que par la réfléxion.

Nous allons les conſiderer à part ſous ces différens chefs.

Idées qui viennent dans l'Eſprit par un ſeul Sens.

Premierement, il y a des idées qui n'entrent dans l'eſprit que par un ſeul ſens, qui eſt particulierement diſpoſé à les

à les recevoir. Ainſi, la lumiere & Chap. III.
les couleurs, comme le blanc, le rouge, le jaune, & le bleu, avec leurs mélanges & leurs différentes nuances qui forment le verd, l'écarlate, le pourpre, le verd de mer, & le reſte, entrent uniquement par les yeux; toutes les ſortes de bruits, de ſons & de tons différens, entrent par les oreilles; les différens goûts par le palais, & les odeurs par le nez. Et ſi les organes ou nerfs, qui après avoir reçu ces impreſſions de dehors, les portent au cerveau, qui eſt, pour ainſi-dire, la chambre d'audience où elles ſe préſentent à l'ame, pour y produire différentes ſenſations; ſi, dis-je, quelques-uns de ces organes viennent à être détraqués, enſorte qu'ils ne puiſſent point éxercer leur fonction, ces ſenſations ne ſçauroient y être admiſes par quelque fauſſe porte: elles ne peuvent plus ſe préſenter à l'entendement, & en être apperçuës par aucune autre voye.

Les plus conſidérables des qualités *tactiles*, ſont le *froid*, le *chaud* & la *ſolidité*. Pour toutes les autres, qui ne conſiſtent preſque en autre choſe que dans la configuration des parties ſen-

CHAP. III. sibles, comme eſt ce qu'on nomme *poli* & *rude*, ou bien, dans l'union des parties, plus ou moins forte, comme eſt ce qu'on nomme *compacte* & *mou*, *dur* & *fragile*, elles ſe préſentent aſſez d'elles-mêmes.

Il y a peu d'idées ſimples qui ayent des noms.

§. 2. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de faire ici une énumération de toutes les idées ſimples qui ſont les objets particuliers des ſens. Et on ne pourroit même en venir à bout quand on voudroit, parcequ'il y en a beaucoup plus que nous n'avons de noms pour les exprimer. Les odeurs, par exemple, qui ſont peut-être en auſſi grand nombre, ou même en plus grand nombre que les différentes eſpeces de corps qui ſont dans le monde, manquent de nom pour la plûpart. Nous nous ſervons communément des mots *ſentir bon*, ou *ſentir mauvais*, pour exprimer ces idées, par où nous ne diſons, dans le fond, autre choſe ſinon qu'elles nous ſont agréables, ou déſagréables, quoique l'odeur de la roſe, & celle de la violette, par exemple, qui ſont agréables l'une & l'autre, ſoient ſans doute des idées fort diſtinctes. On n'a pas eu plus de ſoin de donner des noms aux différérens goûts, dont

dont nous recevons les idées par le moyen du palais. Le *doux*, *l'amer*, l'*aigre*, l'*âcre*, l'*acerbe*, & le *ſalé* ſont preſque les ſeuls termes que nous ayons pour déſigner ce nombre infini de ſaveurs qui ſe peuvent remarquer diſtinctement, non-ſeulement dans preſque toutes les eſpeces d'êtres ſenſibles, mais dans les différentes parties de la même plante, ou du même animal. On peut dire la même choſe des couleurs & des ſons. Je me contenterai donc ſur ce que j'ai à dire des idées ſimples, de ne propoſer que celles qui ſont le plus à mon deſſein, ou qui ſont en elles-mêmes de nature à être moins connuës quoique fort ſouvent elles faſſent partie de nos idées complexes. Parmi ces idées ſimples, auſquelles on fait peu d'attention, il me ſemble qu'on peut fort bien mettre la *Solidité*, dont je parlerai pour cet effet dans le chapitre ſuivant. CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

De la Solidité.

CHAP. IV.

C'eſt par l'attouchement que nous recevons l'idée de la Solidité.

§. L'IDE'E de la *Solidité* nous vient par l'attouchement ; & elle eſt cauſée par la réſiſtance que nous trouvons dans un corps juſqu'à ce qu'il ait quitté le lieu qu'il occupe, lorſqu'un autre corps y entre actuellement. De toutes les idées qui nous viennent par ſenſation, il n'y en a point que nous recevions plus conſtamment que celle de la *Solidité*. Soit que nous ſoyons en mouvement ou en repos, dans quelque ſituation que nous nous rencontrions, nous ſentons toujours quelque choſe qui nous ſoûtient & qui nous empêche d'aller plus bas ; & nous éprouvons tous les jours en maniant des corps, que tandis qu'ils ſont entre nos mains, ils empêchent, par une force invincible, l'approche des parties de nos mains qui les preſſent. Or ce qui empêche ainſi l'approche de deux corps lorſqu'ils ſe meuvent l'un vers l'autre, c'eſt ce que j'appelle *Solidité*. Je n'examine point

point ſi le mot de *Solide*, employé dans ce ſens, approche plus de ſa ſignification originale, que dans le ſens auquel s'en ſervent les Mathématiciens: il ſuffit que la notion ordinaire de la ſolidité doive, je ne dis pas juſtifier, mais autoriſer l'uſage de ce mot, au ſens que je viens de marquer; ce que je ne crois pas que perſonne veuille nier. Mais ſi quelqu'un trouve plus à propos d'appeller *Impénétrabilité*, ce que je viens de nommer *Solidité*, j'y donne les mains. Pour moi j'ai cru le terme de *Solidité*, beaucoup plus propre à exprimer cette idée, non-ſeulement à cauſe qu'on l'employe communément en ce ſens-là, mais auſſi parcequ'il emporte quelque choſe de plus poſitif que celui d'*Impénétrabilité*, qui eſt purement négatif, & qui peut-être, eſt plutôt un effet de la ſolidité, que la ſolidité elle-même. Du reſte, la ſolidité eſt de toutes les idées, celle qui paroît la plus eſſentielle & la plus étroitement unie au corps, enſorte qu'on ne peut la trouver ou imaginer ailleurs que dans la matiére: & quoique nos ſens ne la remarquent que dans des amas de matiére d'une groſſeur capable de produire en- CHAP. IV.

CHAP. IV. tre nous quelque ſenſation, cependant l'ame ayant une fois reçu cette idée par le moyen de ces corps groſſiers, la porte encore plus loin, la conſidérant auſſi-bien que la figure, dans la plus petite partie de matiére qui puiſſe éxiſter, & la regardant comme inſéparablement attachée au corps, où-qu'il ſoit & de quelque maniere qu'il ſoit modifié.

La ſolidité remplit l'Eſpace.

§. 2. Or par cette idée qui appartient au corps, nous concevons que le corps remplit l'*Eſpace* : autre idée qui emporte, que par-tout où nous imaginons quelqu'eſpace occupé par une ſubſtance ſolide, nous concevons que cette ſubſtance occupe de telle ſorte cet eſpace, qu'elle en exclut toute autre ſubſtance ſolide; & qu'elle empêchera à jamais deux autres corps qui ſe meuvent en ligne droite l'un vers l'autre, de venir à ſe toucher, ſi elle ne s'éloigne d'entr'eux par une ligne qui ne ſoit point paralelle à celle ſur laquelle ils ſe meuvent actuellement. C'eſt-là une idée qui nous eſt ſuffiſamment fournie par les corps que nous manions ordinairement.

La ſolidité eſt différente de l'Eſpace.

§. 3. Or cette reſiſtance qui empêche que d'autres corps n'occupent l'eſpace

l'eſpace dont un corps eſt actuelle- Chap. IV.
ment en poſſeſſion ; cette réſiſtance, dis-je eſt ſi grande, qu'il n'y a point de force, quelle grande qu'elle ſoit, qui puiſſe la vaincre. Que tous les corps du monde preſſent de tous côtées une goutte d'eau, ils ne pourront jamais ſurmonter la réſiſtance qu'elle fera, quelque *molle* qu'elle ſoit, juſqu'à s'approcher l'un de l'autre, ſi auparavant ce petit corps n'eſt ôté de leur chemin : en quoi notre idée de la *Solidité* eſt différente de celle de l'*Eſpace dur* (qui n'eſt capable ni de réſiſtance ni de mouvement) & de l'idée de la *Dureté*. Car un homme peut concevoir deux corps éloignés l'un de l'autre qui s'approchent ſans toucher ni déplacer aucune choſe ſolide, juſqu'à ce que leurs ſurfaces viennent à ſe rencontrer. Et par-là nous avons, à ce que je crois, une idée nette de l'eſpace ſans ſolidité. Car ſans recourir à l'annihilation d'aucun corps particulier, je demande, ſi un homme ne peut point avoir l'idée du mouvement d'un ſeul corps ſans qu'aucun autre corps ſuccéde immédiatement à ſa place. Il eſt évident, ce me ſemble, qu'il peut fort bien ſe former cette

idée

CHAP. IV. idée : parceque l'idée de mouvement dans un certain corps, ne renferme pas plutôt l'idée de mouvement dans un autre corps, que l'idée d'une figure quarrée dans un corps, renferme l'idée de cette figure dans un autre corps. Je ne demande pas ſi les corps éxiſtent de telle maniere que le mouvement d'un ſeul corps ne puiſſe éxiſter réellement ſans le mouvement de quelqu'autre : déterminer cela, c'eſt ſoûtenir ou combattre l'éxiſtence actuelle du vuide, à quoi je ne ſonge pas préſentement. Je demande ſeulement, ſi l'on ne peut point avoir l'idée d'un corps particulier qui ſoit en mouvement, pendant que les autres ſont en repos. Je ne crois pas que perſonne le nie. Cela étant, la place que le corps abandonne en ſe mouvant, nous donne l'idée d'un pur eſpace ſans ſolidité, dans lequel un autre corps peut entrer ſans qu'aucune choſe s'y oppoſe, ou l'y pouſſe. Lorſqu'on tire le piſton d'une pompe, l'eſpace qu'il remplit dans le tube, eſt viſiblement le même, ſoit qu'un autre corps ſuive le piſton à meſure qu'il ſe meut, ou non : & lorſqu'un corps vient à ſe

mou-

mouvoir, il n'y a point de contradiction à ſuppoſer qu'un autre corps qui lui eſt ſeulement contigu, ne le ſuive pas. La néceſſité d'un tel mouvement n'eſt fondée que ſur la ſuppoſition, que le monde eſt plein; mais nullement, ſur l'idée diſtincte de l'eſpace & de la ſolidité, qui ſont deux idées auſſi différentes que la réſiſtance & la non-réſiſtance, l'impulſion & la non-impulſion. Les diſputes mêmes que les hommes ont ſur *le vuide*, montrent clairement qu'ils ont des idées d'un eſpace ſans corps, comme me je le ferai voir ailleurs. CHAP. IV.

En quoi la *Solidité* diffère de la *Dureté*.

§. 4. Il s'enſuit encore de là, que la *ſolidité* différe de la *dureté*, en ce que la ſolidité d'un corps n'emporte autre choſe, ſi ce n'eſt que ce corps remplit l'eſpace qu'il occupe, de telle ſorte qu'il en exclut abſolument tout autre corps: au-lieu que la *dureté* conſiſte dans une ſorte union de certaines parties de matiére, qui compoſent des amas d'une groſſeur ſenſible, de ſorte que toute la maſſe ne change pas aiſément de figure. En effet, le *dur* & le *mou* ſont des noms que nous donnons aux choſes, ſeulement par rapport à la conſtitution particu-

CHAP. IV. ticuliére de nos corps. Ainſi nous donnons généralement le nom de *dur* à tout ce que nous ne pouvons ſans peine faire changer de figure en le preſſant avec quelque partie de notre corps ; & au contraire, nous appellons *mou* ce qui change la ſituation de ſes parties, lorſque nous venons à le toucher ſans faire aucun effort conſidérable & pénible.

Mais la difficulté qu'il y a à faire changer de ſituation aux différentes parties ſenſibles d'un corps, ou à changer la figure de tout le corps : cette difficulté, dis-je, ne donne pas plus de ſolidité aux parties les plus dures de la matiére qu'aux plus molles ; & un diamant n'eſt point plus ſolide que l'eau. Car quoique deux plaques de marbre ſoient plus aiſément jointes l'une à l'autre, lorſqu'il n'y a que de l'eau ou de l'air entre deux, que s'il y avoit un diamant ; ce n'eſt pas à cauſe que les parties du diamant ſont plus ſolides que celles de l'eau, ou qu'elles réſiſtent davantage, mais parceque les parties de l'eau pouvant être plus aiſément ſéparées les unes des autres, elles ſont écartées plus facilement par un mouvement obli-

oblique, & laiſſent aux deux piéces de marbre le moyen de s'approcher l'une de l'autre. Mais ſi les parties de l'eau pouvoient n'être point chaſſées de leur place par ce mouvement oblique, elles empêcheroient éternellement l'approche de ces deux piéces de marbre, tout auſſi-bien que le diamant; & il ſeroit auſſi impoſſible de ſurmonter leur réſiſtance par quelque force que ce fût, que de vaincre la réſiſtance des parties du diamant. Car que les parties de matiére les plus molles & les plus pliables qu'il y ait au monde, ſoient entre deux corps quels qu'ils ſoient, ſi on ne les chaſſe point de-là, & qu'elles reſtent toujours entre deux, elles reſiſteront auſſi invinciblement à l'approche de ces corps, que le corps le plus dur qu'on puiſſe trouver ou imaginer. On n'a qu'à bien remplir d'eau ou d'air un corps ſouple & mou, pour ſentir bien-tôt de la réſiſtance en le preſſant: & quiconque s'imagine qu'il n'y a que les corps durs qui puiſſent l'empêcher d'approcher ſes mains l'une de l'autre, peut ſe convaincre aiſément du contraire par le moyen d'un ballon rempli d'air. L'expérience que

CHAP. IV.

j'ai

CHAP. V. j'ai ouï dire avoir été faite à *Florence*, avec un globe d'or concave, qu'on remplit d'eau & qu'on referma éxactement, fait voir la Solidité de l'eau, toute liquide qu'elle eſt. Car ce globe ainſi rempli étant mis ſous une preſſe, qu'on ſerra à toute force autant que les vis le purent permettre, l'eau ſe fit chemin elle-même à travers les pores de ce métal ſi compacte. Comme les particules ne trouvoient point de place dans le creux du globe pour ſe reſſerrer davantage, elles échapperent au-dehors où elles s'exhalerent en forme de roſée, & tomberent ainſi goutte à goutte, avant qu'on pût faire céder les côtés du globe à l'effort de la machine qui les preſſoit avec tant de violence.

§. 5. Selon cette idée de la *Solidité*, l'*étenduë du corps* eſt diſtincte de l'*étenduë de l'eſpace*. Car l'étenduë du corps n'eſt autre choſe qu'une union ou continuité de parties ſolides, diviſibles, & capables de mouvement: au lieu que l'étenduë de l'eſpace (1) eſt une continuité

(1) *The continuity of unſolid, unſeparable, & immoveable Parts*: ce ſont les propres termes de l'Original: par où il paroît que M. Loke donne des *parties*

tinuité de parties non-ſolides, indi- Chap. IV.
viſibles & immobiles. C'eſt d'ailleurs de la ſolidité des corps que dépend leur impulſion mutuelle, leur réſiſtance & leur ſimple impulſion. Cela poſé, il y a bien des gens, au nombre deſquels je me range, qui croyent avoir des idées claires & diſtinctes du pur eſpace & de la ſolidité, & qui s'imaginent pouvoir penſer à l'eſpace ſans y concevoir quoique ce ſoit qui réſiſte, ou qui ſoit capable d'être pouſſé par aucun corps. C'eſt-là, dis-je, l'idée de l'*eſpace pur*, qu'ils croyent

parties à l'eſpace, *parties non-ſolides*, *inſéparables & incapables d'être miſes en mouvement*. De ſçavoir, s'il eſt poſſible de concevoir ſous l'idée de *parties* ce qui ne peut être conçu comme *ſéparable* de quelqu'autre choſe à qui l'on donne le nom de *partie* dans le même ſens, c'eſt ce qui me paſſe, & dont je laiſſe la détermination à des eſprits plus ſubtils & plus pénétrans. De-plus l'eſpace qu'occupe la Ville de *Rome*, eſt-il le même que celui qu'occupe *Paris* ? Et l'eſpace qu'occupe Rome, n'eſt-il pas ſéparé de l'eſpace où ſe trouve *Paris*, par celui qu'occupent pluſieurs Villes, *Florence*, *Milan*, *Turin*, les Montagnes des *Alpes*, &c. ? Il me ſouvient d'avoir propoſé ces Queſtions à Mr. Locke. Je ne vous dirai pas la réponſe qu'il y fit ; car il n'eut pas plutôt ceſſé de parler, que ſa réponſe m'échappa de l'eſprit. *Non datur omnibus habere naſum*, entre leſquels je me range ſans peine, pleinement convaincu, que la plûpart des ſubtilités philoſophiques dont on amuſe le monde depuis ſi long-temps, ne ſçauroient nous rendre meilleurs ni plus éclairés

CHAP. IV. croyent avoir auſſi nettement dans l'eſprit, que l'idée qu'on peut ſe former de l'étenduë du corps: car l'idée de la diſtance qui eſt entre les parties oppoſées d'une ſurface concave, eſt tout auſſi claire, ſelon eux, ſans l'idée d'aucune partie ſolide qui ſoit entre deux, qu'avec cette idée. D'un autre côté, ils ſe perſuadent qu'outre l'idée de l'*eſpace pur*, ils en ont une autre tout-à-fait différente de quelque choſe qui remplit cet eſpace, & qui peut en être chaſſé par l'impulſion de quelqu'autre corps, ou réſiſter à ce mouvement. Que s'il ſe trouve d'autres gens qui n'ayent pas ces deux idées diſtinctes, mais qui les confondent & des deux n'en faſſent qu'une, je ne vois pas que des perſonnes qui ont la même idée ſous différens noms, ou qui donnent le même nom à des idées différentes, puiſſent non-plus s'entretenir enſemble, qu'un homme qui n'étant ni aveugle ni ſourd & ayant des idées diſtinctes de la couleur nommée écarlate, & du ſon de la trompette, voudroit diſcourir de l'écarlate avec cet aveugle, dont je parle ailleurs, qui s'étoit figuré que l'idée de l'écarlate reſſembloit au ſon d'une trompette.

§. 6.

§. 6. Si, après cela, quelqu'un me demande, ce que c'eſt que la *ſolidité*, je le renverrai à ſes ſens pour s'en inſtruire. Qu'il mette entre ſes mains un caillou ou un ballon ; qu'il tâche de joindre ſes mains, & il connoîtra bien-tôt ce que c'eſt que la ſolidité. S'il croit que cela ne ſuffit pas pour expliquer ce que c'eſt que la ſolidité, & en quoi elle conſiſte, je m'engage de le lui dire, lorſqu'il m'aura appris ce que c'eſt que la penſée & en quoi elle conſiſte, ou, ce qui eſt peut-être plus aiſé, lorſqu'il m'aura expliqué ce que c'eſt que l'étenduë, ou le mouvement. Les idées ſimples ſont telles préciſément que l'expérience nous les fait connoître. Mais, ſi non-contens de cela, nous voulons nous en former des idées plus nettes dans l'eſprit, nous n'avancerons pas davantage, que ſi nous entreprenions de diſſiper par de ſimples paroles les ténébres dont l'ame d'un aveugle eſt environnée, & d'y produire par le diſcours des idées de la lumiere & des couleurs. J'en donnerai la raiſon dans un autre endroit. CHAP. IV.

CHAPITRE

CHAPITRE V,

Des Idées ſimples qui nous viennent par divers Sens.

CHAP. V. LEs Idées qui viennent à l'eſprit par plus d'un ſens, ſont celles de l'*Eſpace* ou de l'*Etenduë*, de la *Figure*, du *Mouvement* & du *Repos*. Car toutes ces choſes ſont des impreſſions ſur nos yeux & ſur les organes de l'attouchement; deſorte que nous pouvons également, par le moyen de la vuë & de l'attouchement, recevoir & faire entrer dans notre eſprit les idées de l'étenduë, de la figure, du mouvement, & du repos des corps. Mais comme j'aurai occaſion de parler ailleurs plus au long de ces idées-là, il ſuffira d'en avoir fait ici l'énumération.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des Idées ſimples qui nous viennent par Réfléxion.

§. LEs Objets extérieurs ayant fourni à l'eſprit les Idées dont nous avons parlé dans les chapitres précédens, l'eſprit faiſant réflexion ſur lui-même, & conſidérant ſes propres opérations par rapport aux idées qu'il vient de recevoir, tire delà d'autres idées qui ſont auſſi propres à être les objets de ſes contemplations qu'aucune de celles qu'il reçoit de dehors. CHAP. VI.

§. 2. Il y a deux grandes & principales actions de notre ame dont on parle le plus ordinairement, & qui ſont en effet ſi fréquentes, que chacun peut les découvrir aiſément en lui-même, s'il veut en prendre la peine. C'eſt la *Perception* ou la puiſſance de penſer, & la *Volonté* ou la puiſſance de vouloir. Les Idées de la Perception & de la Volonté nous viennent par la Réfléxion.

La puiſſance de penſer eſt ce qu'on nomme l'*Entendement*, & la puiſſance de vouloir eſt ce qu'on nomme la *Volonté*

CHAP. VII. *Volonté* : deux puiſſances ou diſpoſitions de l'ame auſquelles on donne le nom de *Facultés*. J'aurai occaſion de parler dans la ſuite de quelques-uns des modes de ces idées ſimples produites par la Réfléxion, comme eſt *ſe reſſouvenir* des idées, les *diſcerner* ou *diſtinguer*, *raiſonner*, *juger*, *connoître*, *croire*, &c.

CHAPITRE VII.

Des Idées ſimples qui viennent par Senſation & par Réfléxion.

CHAP. VII. §. 1. IL y a d'autres idées ſimples qui s'introduiſent dans l'eſprit par toutes les voies de la ſenſation, & par réfléxion, ſçavoir
Le *Plaiſir*, & ſon contraire,
La *Douleur* ou l'*Inquiétude*,
La *Puiſſance*,
L'*Exiſtence*, &
L'*Unité*.

Du plaiſir & de la Douleur. §. 2. Le *Plaiſir* & la *Douleur* ſont deux idées dont l'une ou l'autre ſe trouve jointe à preſque toutes nos idées, tant à celles qui nous viennent par ſenſation qu'à celles que nous recevons

cevons par réfléxion ; & à peine y a-t-il aucune perception excitée en nous par l'impreſſion des objets extérieurs ſur nos ſens, ou aucune penſée renfermée dans notre eſprit, qui ne ſoit capable de produire en nous du plaiſir ou de la douleur. J'entens par *plaiſir* & *douleur* tout ce qui nous plaît ou nous incommode, ſoit qu'il procéde des penſées de notre eſprit, ou de quelque choſe qui agiſſe ſur nos corps. Car ſoit que nous l'appellions d'un côté *ſatisfaction*, *contentement*, *plaiſir*, *bonheur*, &c. ou de l'autre, *inquiétude*, *peine*, *douleur*, *tourment*, *affliction*, *miſere*, &c. ce ne ſont dans le fond que différens degrés de la même choſe, leſquels ſe rapportent à des idées de plaiſir & de douleur, de contentement ou d'inquiétude : termes dont je me ſervirai le plus ordinairement pour déſigner ces deux ſortes d'idées. CHAP. VII.

§. 3. Le ſouverain Auteur de notre être, dont la ſageſſe eſt infinie, nous a donné la puiſſance de mouvoir différentes parties de notre corps, ou de les tenir en repos, comme il nous plaît ; & par ce mouvement que nous leur imprimons, de nous mouvoir

CHAP. VII. nous-mêmes, & de mouvoir les autres corps contigues, en quoi conſiſtent toutes les actions de notre corps. Il a auſſi accordé à notre eſprit, le pouvoir de choiſir en différentes rencontres, entre ſes idéées, celle dont il veut faire le ſujet de ſes penſées, & de s'appliquer avec une attention particuliere à la recherche de tel ou tel ſujet. Et afin de nous porter à ces mouvemens & à ces penſées, qu'il eſt en notre pouvoir de produire quand nous voulons, il a eu la bonté d'attacher un ſentiment de plaiſir à différentes penſées & à diverſes ſenſations. Rien ne pouvoit être plus ſagement établi : car ſi ce ſentiment étoit entierement détaché de toutes nos ſenſations extérieures, & de toutes les penſées que nous avons en nous-mêmes, nous n'aurions aucun ſujet de préférer une penſée ou une action à une autre ; de préférer, par exemple, l'attention à la nonchalance, & le mouvement au repos. Et ainſi nous ne ſongerions point à mettre notre corps en mouvement, ou à occuper notre eſprit ; mais laiſſant aller nos penſées à l'aventure, ſans les diriger vers aucun but particulier, nous ne ferions aucune attention

tention ſur nos idées, qui dès-là ſemblables à de vaines ombres viendroient ſe montrer à notre eſprit, ſans que nous nous en miſſions autrement en peine. Dans cet état, l'homme, quoique doué des facultés de l'entendement & de la volonté, ne ſeroit qu'une créature inutile, plongée dans une parfaite inaction, paſſant toute ſa vie dans une lâche & continuelle léthargie. Il a donc plu à notre ſage créateur d'attacher à pluſieurs objets, & aux idées que nous recevons par leur moyen, auſſi-bien qu'à la plûpart de nos penſées, certain plaiſir qui les accompagne; & cela en différens degrés, ſelon les différens objets dont nous ſomme frappés, afin que nous ne laiſſions pas ces Facultés dont il nous a enrichis, dans une entiere inaction, & ſans en faire aucun uſage. Chap. VII.

§. 4. La douleur n'eſt pas moins propre à nous mettre en mouvement, que le plaiſir : car nous ſommes tout auſſi prêts à faire uſage de nos facultés pour éviter la douleur, que pour rechercher le plaiſir. La ſeule choſe qui mérite d'être remarquée en cette occaſion, c'eſt *que la douleur eſt*

CHAP. VII. *ſouvent produite par les mêmes objets, & par les mêmes idées, qui nous cauſent du plaiſir.* L'étroite liaiſon qu'il y a entre l'un & l'autre, & qui nous cauſe ſouvent de la douleur par les mêmes ſenſations d'où nous attendons du plaiſir, nous fournit un nouveau ſujet d'admirer la ſageſſe & la bonté de notre Créateur qui, pour la conſervation de notre être, a établi que certaines choſes venant à agir ſur nos corps, nous cauſaſſent de la douleur, pour nous avertir par-là du mal qu'elles nous peuvent faire, afin que nous ſongions à nous en éloigner. Mais, comme il n'a pas eu ſeulement en vûë la conſervation de nos perſonnes en général, mais la conſervation entiere de toutes les parties & de tous les organes de notre corps en particulier, il a attaché, en pluſieurs occaſions, un ſentiment de douleur aux mêmes idées qui nous font du plaiſir en d'autres rencontres. Ainſi la chaleur, qui dans un certain degré nous eſt fort agréable, venant à s'augmenter un peu plus, nous cauſe une extrême douleur. La lumiere elle-même qui eſt le plus charmant de tous les objets ſenſibles, nous incommode beau-

beaucoup, ſi elle frappe nos yeux avec trop de force, & au-delà d'une certaine proportion. Or, c'eſt une choſe ſagement & utilement établie par la nature, que, lorſque quelqu'objet met en deſordre, par la force de ſes impreſſions, les organes du ſentiment, dont la ſtructure ne peut qu'être fort délicate, nous puiſſions être avertis par la douleur que ces ſortes d'impreſſions produiſent en nous, de nous éloigner de cet objet, avant que l'organe ſoit entierement dérangé, & par ce moyen mis hors d'état de faire ſes fonctions à l'avenir. Il ne faut que refléchir ſur les objets qui cauſent de tels ſentimens, pour être convaincu que c'eſt-là effectivement la fin ou l'uſage de la douleur. Car quoiqu'une trop grande lumiere ſoit inſupportable à nos yeux, cependant les ténébre les plus obſcures ne leur cauſent aucune incommodité, parce que la plus grande obſcurité ne produiſant aucun mouvement déréglé dans les yeux, laiſſe cet excellent organe de la vûë dans ſon état naturel ſans le bleſſer en aucune maniere. D'autre part, un trop grnd froid nous cauſe de la douleur auſſi-bien que le chaud; CHAP. VII.

CHAP. VII. parceque le froid eſt également propre à détruire le tempérament qui eſt néceſſaire à la conſervation de notre vie, & à l'éxercice des fonctions différentes de notre corps : tempérament qui conſiſte dans un degré moderé de chaleur, ou ſi vous voulez, dans le mouvement des parties inſenſibles de notre corps, reduit à certaines bornes.

§. 5. Outre cela, nous pouvons trouver une autre raiſon pourquoi Dieu a attaché différens degrés de plaiſir & de peine, à toutes les choſes qui nous environnent & qui agiſſent ſur nous, & pourquoi il les a joints enſemble dans la plûpart des choſes qui frappent notre eſprit & nos ſens. C'eſt afin que trouvant dans tous les plaiſirs que les créatures peuvent nous donner, quelqu'amertume, une ſatisfaction imparfaite & éloignée d'une entiere félicité, nous ſoyons portés à chercher notre bonheur dans la poſ-

* Pſ. XVI. 11. ſeſſion de celui * *en qui il y a un raſſaſiement de joye, & à la droite duquel il y a des plaiſirs pour toujours.*

§. 6. Quoique ce que je viens de dire ne puiſſe peut-être de rien ſervir à nous faire connoître les idées du plaiſir

plaiſir & de la douleur plus clairement que nous les connoiſſons par notre propre expérience, qui eſt la ſeule voye par laquelle nous pouvons avoir ces idées, cependant comme en conſidérant la raiſon pourquoi ces idées ſe trouvent attachés à tant d'autres, nous ſommes portés par-là à concevoir de juſtes ſentimens de la ſageſſe & de la bonté du ſouverain conducteur de toutes choſes, cette conſidération convient aſſez bien au but principal de ces recherches, puiſque la principale de toutes nos penſées, & la véritable occupation de tout être doué d'entendement, c'eſt la connoiſſance & l'adoration de cet Etre ſuprême.

§. 7. L'*Exiſtence* & l'*Unité* ſont deux autres idées, qui ſont communiquées à l'entendement par chaque objet extérieur, & par chaque idée que nous appercevons en nous-mêmes. Lorſque nous avons des idées dans l'eſprit, nous les conſidérons comme y étant actuellement, tout ainſi que nous conſidérons les choſes comme étant actuellement hors de nous, c'eſt-à dire, comme actuellement *éxiſtantes* en elles-mêmes. D'autre part, tout

Comment on vient à ſe former des idées de l'*Exiſtence* & de l'*Unité*.

CHAP. VII.

ce que nous conſidérons comme une ſeule choſe, ſoit que ce ſoit un être réel, ou une ſimple idée, ſuggere à notre entendement l'idée de l'*unité*.

La *Puiſſance*, autre idée ſimple, qui nous vient par Senſation & par Réflexion.

§. 8. La *puiſſance* eſt encore une de ces idées ſimples que nous recevons par ſenſation & par réfléxion. Car venant à obſerver en nous-mêmes, que nous penſons & que nous pouvons penſer, que nous pouvons, quand nous voulons, mettre en mouvement certaines parties de notre corps qui ſont en repos; & d'ailleurs les effets que les corps naturels ſont capables de produire les uns ſur les autres, ſe préſentant, à tout moment, à nos ſens, nous acquerons par ces deux voyes l'idée de la *puiſſance*.

L'Idée de la *Succeſſion* comment introduite dans l'eſprit.

§. 9. Outre ces idées, il y en a une autre, qui, quoiqu'elle nous ſoit proprement communiquée par les ſens, nous eſt néanmoins offerte plus conſtamment par ce qui ſe paſſe dans notre eſprit; & cette idée eſt celle de la *ſucceſſion*. Car, ſi nous nous conſidérons immédiatement nous-mêmes, & que nous refléchiſſions ſur ce qui peut y être obſervé, nous trouverons toujours, que, tandis que nous ſommes éveillés, ou que nous penſons actuellement,

lement, nos idées paſſent, pour ainſi dire, à la file, l'une allant & l'autre venant, ſans aucune intermiſſion. CHAP. VII.

§. 10. Voilà, à ce que je crois, les plus conſidérables, pour ne pas dire les ſeules idées ſimples que nous ayons, deſquelles notre eſprit tire toutes ſes autres connoiſſances, & qu'il ne reçoit que par les deux voyes de ſenſation & de réfléxion dont nous avons déja parlé. Les Idées ſimples ſont les Matériaux de toutes nos connoiſſances.

Et qu'on n'aille pas ſe figurer que ce ſont-là des bornes trop étroites pour fournir à la vaſte capacité de l'entendement humain qui s'éleve au-deſſus des étoiles, & qui ne pouvant être renfermé dans les limites du monde, ſe tranſporte quelquefois bien au-delà de l'étenduë matérielle, & fait des courſes juſques dans ces eſpaces incompréhenſibles qui ne contiennent aucun corps. Telle eſt l'étenduë & la capacité de l'ame, j'en tombe d'accord : mais avec tout cela, je voudrois bien que quelqu'un prît la peine de marquer une ſeule idée ſimple, qu'il n'ait pas reçuë par l'une des voyes que je viens d'indiquer, ou quelqu'idée complexe qui ne ſoit pas compoſée de quelqu'une de ces idées ſimples.

CHAP. VII. ſimples. Du reſte, nous ne ſerons pas ſi fort ſurpris que ce petit nombre d'idées ſimples ſuffiſe à éxercer l'eſprit le plus vif & de la plus vaſte capacité, & à fournir les matériaux de toutes les diverſes connoiſſances, des opinions & des imaginations les plus particulieres de tout le genre-humain, ſi nous conſiderons quel nombre prodigieux de mots on peut faire par le différent aſſemblage des vingt-quatre lettres de l'alphabet; & ſi, avançant plus loin d'un degré, nous faiſons réfléxion ſur la diverſité de combinaiſons qu'on peut faire par le moyen d'une ſeule de ces idées ſimples que nous venons d'indiquer, je veux dire le *nombre*: combinaiſons dont le fonds eſt inépuiſable & véritablement infini. Que dirons-nous de l'*étenduë*? quel large & vaſte champ ne fournit-elle pas aux Mathématiciens?

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Autres Conſidérations ſur les Idées ſimples.

CHAP. VIII.

Idées poſitives qui viennent de cauſes privatives.

§. 1. A L'EGARD des idées ſimples qui viennent par ſenſation, il faut conſiderer, que tout ce qui, en vertu de l'inſtitution de la nature, eſt capable d'exciter quelque perception dans l'eſprit, en frappant nos ſens, produit par même moyen dans l'entendement une idée ſimple, qui par quelque cauſe extérieure qu'elle ſoit produite, ne vient pas plutôt à notre connoiſſance, que notre eſprit la regarde & la conſidere dans l'entendement comme une idée auſſi réelle & auſſi poſitive, que quelqu'autre idée que ce ſoit : quoique peut-être la cauſe qui la produit, ne ſoit dans le ſujet qu'une ſimple privation.

§. 2. Ainſi, les idées du chaud & du froid, de la lumiere & des ténébres, du blanc & du noir, du mouvement & du repos, ſont des idées également claires & poſitives dans l'eſprit, bien que quelques-unes des cau-

CHAP. VIII. ſes qui les produiſent, ne ſoient, peut-être, que de pures privations dans les ſujets, d'où les ſens tirent ces idées. Lors, dis-je, que l'entendement voit ces idées, il les conſidere toutes comme diſtinctes & poſitives, ſans ſonger à éxaminer les cauſes qui les produiſent : éxamen qui ne regarde point l'idée en tant qu'elle eſt dans l'entendement, mais la nature même des choſes qui éxiſtent hors de nous. Or, ce ſont deux choſes bien différentes, & qu'il faut diſtinguer éxactement : car autre choſe eſt, d'appercevoir & de connoître l'idée du blanc ou du noir, & autre choſe, d'éxaminer quelle eſpece & quel arrangement de particules doivent ſe rencontrer ſur la ſurface d'un corps pour faire qu'il paroiſſe blanc, ou noir.

§. 3. Un peintre ou un teinturier qui n'a jamais recherché les cauſes des couleurs, a dans ſon entendement les idées du blanc & du noir, & des autres couleurs, d'une maniere auſſi claire, auſſi parfaite & auſſi diſtincte, qu'un philoſophe qui a employé bien du temps à éxaminer la nature de toutes ces différentes couleurs, & qui penſe connoître ce qu'il y a préciſément

ment

ment de poſitif ou de privatif dans leurs cauſes. Ajoûtez à cela, que l'*idée du noir* n'eſt pas moins *poſitive* dans l'eſprit, que celle du *blanc*, quoique *la cauſe du noir*, conſidéré dans l'objet extérieur, *puiſſe n'être qu'une ſimple privation.* CHAP. VIII.

§. 4. Si c'étoit ici le lieu de rechercher les cauſes naturelles de la perception, je prouverois par-là qu'*une cauſe privative peut*, dumoins en certaines rencontres, *produire une idée poſitive:* je veux dire, que, comme toute ſenſation eſt produite en nous, ſeulement par différens degrés & par différentes déterminations de mouvement dans nos eſprits animaux, diverſement agités par les objets extérieurs, la diminution d'un mouvement qui vient d'y être excité, doit produire auſſi néceſſairement une nouvelle ſenſation, que la variation ou l'augmentation de ce mouvement-là, & introduire par conſéquent dans notre eſprit une nouvelle idée, qui dépend uniquement d'un mouvement différent des eſprits animaux dans l'organe deſtiné à produire cette ſenſation.

§. 5. Mais que cela ſoit ainſi ou non,

CHAP. VIII. non, c'eſt ce que je ne veux pas déterminer préſentement. Je me contenterai d'en appeller à ce que chacun éprouve en ſoi-même, pour ſçavoir ſi l'ombre d'un homme par exemple, (laquelle ne conſiſte que dans l'abſence de la lumiere, enſorte que moins la lumiere peut pénétrer dans le lieu où l'ombre paroît, plus l'ombre y paroît diſtinctement;) ſi cette ombre, dis-je, ne cauſe pas dans l'eſprit de celui qui la regarde une idée auſſi claire & auſſi poſitive, que le corps même de l'homme, quoique tout couvert des rayons du ſoleil? La peinture de l'ombre eſt de même quelque choſe de poſitif. Il eſt vrai que nous avons des *noms négatifs* qui ne ſignifient pas directement des idées poſitives, mais l'abſence de ces idées; tels ſont ces mots, *inſipide*, *ſilence*, *rien*, &c. leſquels déſignent des idées poſitives, comme celles du *goût*, du *ſon*, & de l'*être*, avec une ſignification de l'abſence de ces choſes.

Idées poſitives qui viennent de cauſes privatives.

§. 6. On peut donc dire avec vérité qu'un homme voit les ténébres. Car ſuppoſons un trou parfaitement obſcur, d'où il ne réfléchiſſe aucune lumiere, il eſt certain qu'on en peut voir

voir la figure ou la repréſenter ; & je ne ſçai ſi l'idée produite par l'encre dont j'écris, vient par une autre voye. En propoſant ces privations comme des cauſes d'idées poſitives, j'ai ſuivi l'opinion vulgaire ; mais dans le fond il ſera mal-aiſé de déterminer s'il y a effectivement aucun idée, qui vienne d'une cauſe privative, juſqu'à ce qu'on ait déterminé, *ſi le repos eſt plutôt une privation que le mouvement.* CHAP. VIII.

§. 7. Mais afin de mieux découvrir la nature de nos idées, & d'en diſcourir d'une maniére plus intelligible, il eſt néceſſaire de les diſtinguer en tant qu'elles ſont des perceptions & des idées dans notre eſprit, & en tant qu'elles ſont, dans les corps, des modifications de matiére qui produiſent ces perceptions dans l'eſprit. Il faut, dis-je, diſtinguer éxactement ces deux choſes, de peur que nous ne nous figurions (comme on n'eſt peut-être que trop acoûtumé à le faire) que nos idées ſont de véritables images ou reſſemblances de quelque choſe d'inhérent dans le ſujet qui les produit ; car la plûpart des idées de ſenſation qui ſont dans notre eſprit, ne reſſemblent pas plus à quelque choſe qui éxiſte hors

Idées dans l'eſprit à l'occaſion des corps, & qualités dans les corps : deux choſes qui doivent être diſtinguées.

CHAP. VIII. hors de nous, que les noms qu'on employe pour les exprimer, reſſemblent à nos idées, quoique ces noms ne laiſſent pas de les exciter en nous, dès-que nous les entendons.

§. 8. J'appelle *idée* tout ce que l'eſprit apperçoit en lui-même, toute perception qui eſt dans notre eſprit lorſqu'il penſe : & j'appelle *qualité* du ſujet, la puiſſance ou faculté qu'il a de produire une certaine idée dans l'eſprit. Ainſi j'appelle *idées*, la blancheur, la froideur & la rondeur, en tant qu'elles ſont des perceptions ou des ſenſations qui ſont dans l'ame : & en tant qu'elles ſont dans une balle de neige, qui peut produire ces idées en nous, je les appelle *qualités*. Que ſi je parle quelquefois de ces idées comme ſi elles étoient dans les choſes mêmes, on doit ſuppoſer que j'entens par-là les qualités qui ſe rencontrent dans les objets qui produiſent ces idées en nous.

Premieres & ſecondes qualités dans les corps.

§. 9. Cela poſé, l'on doit diſtinguer dans le corps deux ſortes de Qualités. Premierement, celles qui ſont entiérement inſéparables du corps, en quelque état qu'il ſoit, deſorte qu'il les conſerve toujours, quelques altéra-

altérations & quelques changemens que le corps vienne à ſouffrir. Ces qualités, dis-je, ſont de telle nature que nos ſens les trouvent toujours dans chaque partie de matiére qui eſt aſſez groſſe pour être apperçuë; & l'eſprit les regarde comme inſéparables de chaque partie de matiére, lors même qu'elle eſt trop petite pour que nos ſens puiſſent l'appercevoir. Prenez, par exemple, un grain de bled, & le diviſez en deux parties: chaque partie a toujours de l'*étenduë*, de la *ſolidité*, une certaine *figure*, & de la *mobilité*. Diviſez-le encore, il retiendra toujours les mêmes qualités; & ſi enfin vous le diviſez juſqu'à ce que ſes parties deviennent inſenſibles, toutes ces qualités reſteront toujours dans chacune des parties. Car une diviſion qui va à réduire un corps en parties inſenſibles, (qui eſt tout ce qu'une meule de moulin, un pilon ou quelque autre corps peut faire ſur un autre corps) une telle diviſion ne peut jamais ôter à un corps la ſolidité, l'étenduë, la figure & la mobilité; mais ſeulement faire pluſieurs amas de matiére, diſtincts & ſéparés, de ce qui n'en compoſoit qu'un auparavant, leſquels étant regar- CHAP. VIII.

CHAP. VIII. regardés dès-là comme autant de corps diſtincts, ſont un certain nombre déterminé, après que la diviſion eſt finie. Ces qualités du corps qui n'en peuvent être ſéparés, je les nomme *qualités originales* & *premieres*, qui ſont la ſolidité, l'étenduë, la figure, le nombre, le mouvement, ou le repos, & qui produiſent en nous des idées ſimples, comme chacun peut, à mon avis, s'en aſſurer par ſoi-même.

§. 10. Il y a, en ſecond lieu, des qualités qui dans les corps ne ſont effectivement autre choſe que la puiſſance de produire diverſes ſentations en nous par le moyen de leurs *premieres qualités*, c'eſt-à-dire, par la groſſeur, figure, contexture & mouvement de leurs parties inſenſibles, comme ſont les couleurs, les ſons, les goûts, &c. Je donne à ces qualités le nom de *ſecondes qualités*: auſquelle on en peut ajoûter une troiſiéme eſpece, que tout le monde s'accorde à ne regarder que comme une puiſſance que les corps ont de produire tels & tels effets, quoique ce ſoient des qualités auſſi réelles dans le ſujet que celles que j'appelle *qualités*, pour m'accommoder à l'uſage communément reçu; mais, que je nomme

nomme *ſecondes qualités* pour les diſtinguer de celles qui ſont réellement dans les corps, & qui n'en peuvent être ſéparées. Car par exemple la puiſſance qui eſt dans le feu, de produire par le moyen de ſes *premieres qualités* une nouvelle couleur ou une nouvelle conſiſtance dans la cire ou dans la bouë, eſt autant une qualité dans le feu, que la puiſſance qu'il a de produire en moi, par les mêmes *qualités*, c'eſt-à-dire, par la groſſeur, la contexture & le mouvement de ſes parties inſenſibles, une nouvelle idée ou ſenſation de chaleur ou de brûlure que je ne ſentois pas auparavant. CHAP. VIII.

§. 11. Ce que l'on doit coſiderer après cela, c'eſt la maniére dont les corps produiſent des idées en nous. Il eſt viſible, dumoins autant que nous pouvons le concevoir, que c'eſt uniquement par *impulſion.* Comment les *premieres qualités* produiſent des idées en nous.

§. 12. ſi donc les objets exterieurs ne s'uniſſent pas immédiatement à l'ame lorſqu'ils y excitent des idées, & que cependant nous appercevions ces *qualités originales* dans ceux de ces objets qui viennent à tomber ſous nos ſens; il eſt viſible qu'il doit y avoir, dans les objets extérieurs, un certain

CHAP. VIII. certain mouvement, qui agiſſant ſur certaines parties de notre corps, ſoit continué par le moyen des nerfs ou des eſprits animaux, juſques au cerveau, ou au ſiége de nos ſenſations, pour exciter là dans notre eſprit les idées particuliéres que nous avons de ces *premieres qualités*. Ainſi, puiſque l'étenduë, la figure, le nombre & le mouvement des corps qui ſont d'une groſſeur propre à frapper nos yeux, peuvent être apperçus par la vuë à une certaine diſtance; il eſt évident, que certains petits corps imperceptibles doivent venir de l'objet que nous regardons, juſqu'aux yeux, & par là communiquer au cerveau certains mouvemens qui produiſent en nous les idées que nous avons de ces différentes qualités.

Comment les *ſecondes qualités* excitent en nous des idées.

§. 13. Nous pouvons concevoir par même moyen, comment les idées des *ſecondes qualités* ſont produites en nous, je veux dire par l'action de quelques particules inſenſibles ſur les organes de nos ſens. Car il eſt évident qu'il y a un grand amas de corps dont chacun eſt ſi petit, que nous ne pouvons en découvrir, par aucun de nos ſens, la groſſeur, la figure & le

le mouvement, comme il paroît par les particules de l'air & de l'eau, & par d'autres beaucoup plus déliées que celles de l'air & de l'eau ; & qui peut-être le ſont beaucoup plus, que les particules de l'air ou de l'eau ne le ſont, en comparaiſon des pois, ou de quelque autre grain encore plus gros. Cela étant, nous ſommes en droit de ſuppoſer que ces ſortes de particules, différentes en mouvement, en figure, en groſſeur & en nombre, venant à frapper les différens organes de nos ſens, produiſent en nous ces différentes ſenſations que nous cauſent les couleurs & les odeurs des corps ; qu'une *Violette*, par exemple, produit en nous les idées de la couleur bleuâtre, & de la douce odeur de cette fleur, par l'impulſion de ces ſortes de particules inſenſibles, d'une figure & d'une groſſeur particuliére, qui diverſement agitées viennent à frapper les organes de la vuë & de l'odorat. Car il n'eſt pas plus difficile de concevoir, que Dieu peut attacher de telles idées à des mouvemens avec leſquels elles n'ont aucune reſſemblance, qu'il eſt difficile de concevoir qu'il a attaché l'idée de la douleur au mouvement d'un

CHAP. VIII. d'un morceau de fer qui diviſe notre chair, auquel mouvement la douleur ne reſſemble en aucune maniere.

§. 14. Ce que je viens de dire des couleurs & des odeurs (1) peut s'appliquer auſſi aux ſons, aux ſaveurs, & à toutes les autres qualités ſenſibles, qui (quelque réalité que nous leur attribuyios fauſſement) ne ſont dans le fond autre choſe dans les objets, que la puiſſance de produire en nous diverſes ſenſations par le moyen de leurs *premieres qualités*, qui ſont, comme j'ai dit, la groſſeur, la figure, la

(1) Remarquons ici que dans DESCARTES, dans les ouvrages du P. MALEBRANCHE, dans la Phyſique de ROHAULT, en un mot dans tous les traités de Phyſique compoſés par des CARTESIENS, on trouve l'explication des *qualités ſenſibles*, fondée éxactement ſur les mêmes principes que M. *Locke* nous étale dans ce Chapitre. Ainſi, ROHAULT ayant à traiter de la *Chaleur* & de la *Froideur*, (CHAP. XXIII. *Part.* I.) dit d'abord : *Ces deux mots ont chacun deux ſignifications : car premierement par la* Chaleur, *& par la* Froideur *on entend deux ſentimens particuliers qui ſont en nous, & qui reſſemblent en quelque façon à ceux qu'on nomme* douleur *&* chatouillement, *tel que les ſentimens qu'on a quand on approche du feu, ou quand on touche de la glace : ſecondement par la* Chaleur, *& par la* Froideur *on entend le* pouvoir *que certains corps ont de cauſer en nous ces deux ſentimens dont je viens de parler.* Rohault employe la même diſtinction en parlant des *Saveurs*. CH. XXIV. des *Odeurs*, CH. XXV. du *Son*, CH. XXVI. de la *Lumiere* & des *Couleurs*, CH. XXXVII. — Je ſerai bientôt obligé de me ſervir de cette remarque pour en juſtifier une autre concernant un paſſage du Livre de M. Locke où il ſemble avoir entiérement oublié la maniére dont les Cartéſiens expliquent les *qualités ſenſibles*.

la contexture & le mouvement de leurs parties. CHAP. VIII.

§. 15. Il eſt aiſé, je penſe, de tirer de-là cette concluſion, que les idées des *premieres qualités* des corps reſſemblent à ces qualités, & que les exemplaires de ces idées éxiſtent réellement dans les corps; mais que les idées, produites en nous par les *ſecondes qualités*, ne leur reſſemblent en aucune maniere, & qu'il n'y a rien dans les corps mêmes qui ait de la conformité avec ces idées. Il n'y a, dis-je, dans les corps auſquels nous donnons certaines dénominations fondées ſur les ſenſations produites par leur préſence, rien autre choſe que la puiſſance de produire en nous ces mêmes ſenſations : deſorte que ce qui eſt *doux*, *bleu*, ou *chaud* dans l'idée, n'eſt autre choſe dans les corps auſquels on donne ces noms, qu'une certaine groſſeur, figure & mouvement des particules inſenſibles dont il ſont compoſés.

Les idées des *premieres qualités* reſſemblent à ces qualités, & celles des *ſecondes*, ne leur reſſemblent en aucune maniere.

§. 16. Ainſi, l'on dit que le feu eſt chaud & lumineux, la neige blanche & froide, & la manne blanche & douce à cauſe de ces différentes idées que ces corps produiſent en nous. Et l'on

CHAP. VIII. l'on croit communément que ces qualités ſont la même choſe dans ces corps, que ce que ces idées ſont en nous, en ſorte qu'il y ait une parfaite reſſemblance entre ces qualités & ces idées, telle qu'entre un corps & ſon image repréſentée dans un miroir. On le croit, dis-je, ſi fortement, que qui voudroit dire le contraire, paſſeroit pour extravagant dans l'eſprit de la plûpart des hommes. Cependant, quiconque prendra la peine de conſiderer, que le même feu qui à certaine diſtance produit en nous la ſenſation de la chaleur, nous cauſe, ſi nous en approchons de plus près, une ſenſation bien différente, je veux dire celle de la douleur : quiconque, dis-je, fera réfléxion ſur cela, doit ſe demander à lui-même, quelle raiſon il peut avoir de ſoûtenir que l'idée de *chaleur*, que le feu a produit en lui, eſt actuellement dans le feu, & que l'idée de *douleur*, que le même feu fait naître en lui par la même voye, n'eſt point dans le feu ? Par quelle raiſon la *blancheur* & la *froideur*, eſt dans la *neige*, & non la *douleur*, puiſque c'eſt la neige qui produit ces trois idées en nous : ce qu'elle ne peut faire que

que par la groſſeur, la figure, le nombre & le mouvement de ſes parties ? CHAP. VIII.

§. 17. Il y a réellement dans le feu ou dans la neige des parties d'une certaine groſſeur, figure, nombre & mouvement, ſoit que nos ſens les apperçoivent, ou non : c'eſt pourquoi ces qualités peuvent être appellées *réelles*, parcequ'elles éxiſtent réellement dans ces corps. Mais pour la lumiere, la chaleur, ou la froideur, elles n'y ſont pas plus réellement que la langueur ou la douleur dans la manne. Otez le ſentiment que nous avons de ces qualités, faites que les yeux ne voyent point la lumiere ou les couleurs, que les oreilles n'entendent aucun ſon, que le palais ne ſoit frappé d'aucun goût, ni le nez d'aucune odeur; & dès-lors toutes les couleurs, tous les goûts, toutes les odeurs, & tous les ſons, en tant que ce ſont telles & telles idées particulieres, s'évanouïront, & ceſſeront d'éxiſter, ſans qu'il reſte après cela autre choſe que les cauſes mêmes de ces idées, c'eſt-à-dire, certaine groſſeur, figure & mouvement des parties des corps qui produiſent toutes ces idées en nous.

§. 18. Prenons un morceau de man-

CHAP. VIII. ne d'une groſſeur ſenſible : il eſt capable de produire en nous l'idée d'une figure ronde ou quarrée ; & ſi elle eſt tranſportée d'un lieu dans un autre, l'idée du mouvement. Cette derniere idée nous repréſente le mouvement comme étant réellement dans la manne qui ſe meut. La figure ronde ou quarrée de la manne eſt auſſi la même, ſoit qu'on la conſidére dans l'idée qui s'en préſente à l'eſprit, ſoit en tant qu'elle éxiſte dans la manne ; deſorte que le mouvement & la figure ſont réellement dans la manne, ſoit que nous y ſongions, ou que nous n'y ſongions pas : c'eſt dequoi tout le monde tombe d'accord. Mais outre cela, la manne a la puiſſance de produire en nous, par le moyen de la groſſeur, figure, contexture & mouvement de ſes parties, des ſenſations de douleur, & quelquefois de violentes tranchées. Tout le monde convient encore ſans peine, que *ces idées de douleur ne ſont pas dans la manne*, mais que ce ſont des effets de la maniere dont elle opére en nous ; & que, lorſque nous n'avons pas ces perceptions, elles n'éxiſtent nulle part. Mais que *la douceur & la blancheur ne ſoient pas non-plus réelle-*

réellement dans la manne, c'eſt ce qu'on a de la peine à perſuader, quoique ce ne ſoient que des effets de la maniere dont la manne agit ſur nos yeux & ſur notre palais, par le mouvement, la groſſeur & la figure de ſes particules, tout de même que la douleur cauſée par la manne, n'eſt autre choſe, de l'aveu de tout le monde, que l'effet que la manne produit dans l'eſtomac & dans les inteſtins par la contexture, le mouvement, & la figure de ſes parties inſenſibles; car un corps ne peut agir par aucune autre choſe, comme je l'ai déjà prouvé. On a dis-je, de la peine à ſe figurer que la blancheur & la douceur ne ſoient pas dans la manne, comme ſi la manne ne pouvoit pas agir ſur nos yeux & ſur notre palais, & produire par ce moyen, dans notre eſprit, certaines idées diſtinctes qu'elle n'a pas elle-même, tout auſſi-bien qu'elle peut agir, de notre propre aveu, ſur nos inteſtins & ſur notre eſtomac, & produire par-là des idées diſtinctes qu'elle n'a pas en elle-même. Puiſque toutes ces idées ſont des effets de la maniére dont la manne opere ſur différentes parties de notre corps, par la ſituation, CHAP. VIII.

CHAP. VIII. la figure, le nombre & le mouvement de ſes parties, il ſeroit néceſſaire d'expliquer, quelle raiſon on pourroit avoir de penſer que les idées, produites par les yeux & par le palais, éxiſtent réellement dans la manne, plutôt que celles qui ſont cauſées par l'eſtomac & les inteſtins : ou bien ſur quel fondement on pourroit croire, que la douleur & la langueur, qui ſont des idées cauſées par la manne, n'éxiſtent nulle part, lorſqu'on ne les ſent pas, & que pourtant la douceur & la blancheur qui ſont des effets de la même manne, agiſſant ſur d'autres parties du corps par des voyes également inconnuës, éxiſtent actuellement dans la manne, lorſqu'on n'en a aucune perception ni par le goût ni par la vûe.

§. 19. Conſiderons la couleur rouge & blanche dans le porphire : Faites que la lumiere ne donne pas deſſus, ſa couleur s'évanouït, & le porphyre ne produit plus de telles idées en nous. La lumiere revient-elle, le porphyre excite encore en nous l'idée de ces couleurs. Peut-on ſe figurer qu'il ſoit arrivé aucune altération réelle dans le porphyre par la préſence ou l'abſence de la lumiere ; & que ces idées de

blanc

blanc & de *rouge* ſoyent réellement dans le porphyre, lorſqu'il eſt exposé à la lumiere, puiſqu'il eſt évident qu'il n'a aucune couleur dans les ténébres ? A la vérité, il a, de jour & de nuit, telle configuration de parties qu'il faut, pour que les rayons de lumiere réfléchis de quelques parties de ce corps dur, produiſent en nous l'idée du *rouge* ; & qu'étant réfléchis de quelques autres parties, ils nous donnent l'idée du *blanc* : cependant il n'y a en aucun temps, ni blancheur ni rougeur dans le porphyre ; mais ſeulement un arrangement de parties propres à produire ces ſenſations dans notre ame. CHAP. VIII.

§. 20. Autre expérience qui confirme viſiblement que les ſecondes qualités ne ſont point dans les objets mêmes qui en produiſent les idées en nous. Prenez une amande, & la pilez dans un mortier : ſa couleur nette & blanche ſera auſſi-tôt changée en une couleur plus chargée & plus obſcure, & le goût de douceur qu'elle avoit, ſera changé en un goût fade & huileux. Or en froiſſant un corps avec le pilon, quel autre changement réel peut-on y produire que celui de la contexture de ſes parties ?

CHAP. VIII. §. 21. Les idées étant ainſi diſtinguées, en tant que ce ſont des ſenſations excitées dans l'eſprit, & des effets de la configuration & du mouvement des parties inſenſibles du corps, il eſt aiſé d'expliquer comment la même eau peut en même temps produire l'idée du froid par une main, & celle du chaud par l'autre; au lieu qu'il ſeroit impoſſible que la même eau pût être en même temps froide & chaude, ſi ces deux idées étoient réellement dans l'eau. Car ſi nous imaginons que la chaleur telle qu'elle eſt dans nos mains, n'eſt autre choſe qu'une certaine eſpéce de mouvement produit, en un certain degré, dans les petits filets des nerfs, ou dans les eſprits animaux, nous pouvons comprendre comment il ſe peut faire que la même eau produit dans le même temps le ſentiment du chaud dans une main, & celui du froid dans une autre. Ce que la figure ne fait jamais; car la même figure qui, appliquée à une main, a produit l'idée d'un globe, ne produit jamais l'idée d'un quarré étant appliquée à l'autre main. Mais ſi la ſenſation du chaud & du froid n'eſt autre choſe que l'augmentation

tation ou la diminution du mouvement des petites parties de notre corps, cauſée par les corpuſcules de quelqu'autre corps, il eſt aiſé de comprendre, que ſi ce mouvement eſt plus grand dans une main que dans l'autre, & qu'on applique ſur les deux mains un corps dont les petites parties ſoient dans un plus grand mouvement que celles d'une main, & moins agitées que les petites parties de l'autre main, ce corps augmentant le mouvement d'une main & diminuant celui de l'autre, cauſera par ce moyen les différentes ſenſations de chaleur & de froideur qui dépendent de ce différent degré de mouvement. CHAP. VIII.

§. 22. Je viens de m'engager peut-être un peu plus que je n'avois réſolu, dans des recherches phyſiques. Mais comme cela eſt néceſſaire pour donner quelqu'idée de la nature des ſenſations, & pour faire concevoir diſtinctement la différence qu'il y a entre les qualités qui ſont dans les corps, & entre les idées que les corps excitent dans l'eſprit, ſans quoi il ſeroit impoſſible d'en diſcourir d'une maniere intelligible, j'eſpere qu'on me pardonnera cette petite digreſſion : car il

CHAP. VIII. eſt d'une abſoluë néceſſité pour notre deſſein de diſtinguer les *qualités réelles* & *originales* des corps, qui ſont toujours dans les corps & n'en peuvent être ſéparées, ſçavoir la *ſolidité*, l'*étenduë*, la *figure*, le *nombre* & le *mouvement*, ou le *repos*, qualités que nous appercevons toujours dans les corps lorſque pris à part ils ſont aſſez gros pour pouvoir être diſcernées : il eſt, dis-je, abſolument néceſſaire de diſtinguer ces ſortes de qualités d'avec celles que je nomme *ſecondes qualités*, qu'on regarde fauſſement comme inhérentes au corps, & qui ne ſont que des effets de différentes combinaiſons de ces premieres qualités, lorſqu'elles agiſſent ſans qu'on les diſcerne diſtinctement. Et par-là nous pouvons parvenir à connoître quelles idées ſont & quelles idées ne ſont pas des reſſemblances de quelque choſe qui éxiſte réellement dans les corps auſquels nous donnons des noms tirés de ces idées.

On diſtingue trois ſortes de *qualités* dans les corps.

§. 23. Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, qu'à bien éxaminer les *qualités des corps* on peut les diſtinguer en trois eſpeces.

Premierement, il y a la groſſeur, la figure, le nombre, la ſituation, & le

le mouvement ou le repos de leurs parties ſolides. Ces qualités ſont dans les corps, ſoit que nous les y appercevions ou non ; & lorſqu'elles ſont telles que nous pouvons les découvrir, nous avons par leur moyen une idée de la choſe telle qu'elle eſt en elle-même, comme on le voit dans les choſes artificielles. Ce ſont ces qualités que je nomme *qualités originales*, ou *premieres*. CHAP. VIII.

En ſecond lieu, il y a dans chaque corps la puiſſance d'agir d'une maniere particuliere ſur quelqu'un de nos ſens par le moyen de ſes premieres qualités imperceptibles, & par-là de produire en nous les différentes idées des *couleurs*, des *ſons*, des *odeurs*, des *ſaveurs*, &c. C'eſt ce qu'on appelle communément les *qualités ſenſibles*.

On peut remarquer en troiſiéme lieu, dans chaque corps, la puiſſance de produire en vertu de la conſtitution particuliere de ſes premieres qualités, de tels changemens dans la groſſeur, la figure, la contexture & le mouvement d'un autre corps, qu'il le faſſe agir ſur nos ſens d'une autre maniere qu'il ne faiſoit auparavant. Ainſi, le ſoleil a la puiſſance de blan-

CHAP. VIII. chir la cire ; & le feu celle de rendre le plomb fluide.

Je crois que les premieres de ces qualités peuvent être proprement appellées *qualités réelles, originales & premieres*, comme il a été déja remarqué ; parcequ'elles éxiſtent dans les choſes-mêmes, ſoit qu'on les apperçoive ou non ; c'eſt de leurs différentes modifications que dépendent les ſecondes qualités.

Pour les deux autres, ce n'eſt qu'une puiſſance d'agir en différentes manieres ſur d'autres choſes : puiſſance qui réſulte des combinaiſons différentes des premieres qualités.

Les premieres qualités ſont dans les corps : les ſecondes ſont jugées y être & n'y ſont point : les troiſiémes n'y ſont pas, & ne ſont pas jugées y être.

§. 24. Mais quoique ces deux dernieres ſortes de qualités, ſoient de pures puiſſances, qui ſe rapportent à d'autres corps & qui réſultent des différentes modifications des premieres qualités, cependant on en juge généralement d'une maniere toute différente. Car à l'égard des qualités de la ſeconde eſpece, qui ne ſont autre choſe que la puiſſance de produire en nous différentes idées par le moyen des ſens, on les regarde comme des *qualités qui éxiſtent réllement dans les choſes* qui nous cauſent tels & tels ſentimens

timens : Mais pour celles de la troi- CHAP. VIII.
ſiéme eſpece, on les appelle de *ſimples puiſſances* ; & on ne les regarde pas autrement. Ainſi, les idées de chaleur ou de lumiere que nous recevons du ſoleil par les yeux, ou par l'attouchement, ſont regardées communément comme des *qualités réelles* qui éxiſtent dans le ſoleil, & qui n'y ſont autrement que comme de ſimples puiſſances. Mais lorſque nous conſiderons le ſoleil par rapport à la cire qu'il amollit ou blanchit, nous jugeons que la blancheur & la molleſſe ſont produites dans la cire non comme des qualités qui éxiſtent actuellement dans le ſoleil, mais comme des effets de la puiſſance qu'il a d'amollir & de blanchir. Cependant à bien conſiderer la choſe, ces qualités de lumiere & de chaleur qui ſont des perceptions en moi lorſque je ſuis échauffé ou éclairé par le ſoleil, ne ſont point dans le ſoleil d'une autre maniere que les changemens produits dans la cire lorſqu'elle eſt blanchie ou fonduë ſont dans cet Aſtre. Dans le ſoleil, les unes & les autres ſont également des puiſſances qui dépendent de ſes premieres qualités, par leſquelles il eſt

CHAP. VIII. capable, dans le premier cas, d'altérer en telle ſorte la groſſeur, la figure, la contexture ou le mouvement de quelques-unes des parties inſenſibles de mes yeux ou de mes mains, qu'il produit en moi, par ce moyen, des idées de lumiere ou de chaleur ; & dans le ſecond cas, de changer de telle maniere la groſſeur, la figure, la contexture & le mouvement des parties inſenſibles de la cire, qu'elles deviennent propres à exciter en moi les idées diſtinctes du blanc & du fluide.

§. 25. La raiſon pourquoi *les unes ſont regardées communément comme des qualités réelles & les autres comme de ſimples puiſſances*, c'eſt apparemment parceque les idées que nous avons des Couleurs, des Sons, *&c.* ne contenant rien en elles-mêmes qui tienne de la groſſeur, figure, & mouvement des parties de quelques corps, nous ne ſommes point portés à croire que ce ſoient des effets de ces premieres qualités, qui ne paroiſſent point à nos ſens comme ayant part à leur production, & avec qui ces idées n'ont effectivement aucun rapport apparent, ni aucune liaiſon concevable. De là vient que nous avons tant de penchant à

nous

nous figurer que ce ſont des reſſem- CHAP. VIII.
blances de quelque choſe qui éxiſte réellement dans les objets mêmes : parceque nous ne ſçaurions découvrir par les ſens, que la groſſeur, la figure ou le mouvement des parties contribuent à la production ; & que d'ailleurs la raiſon ne peut faire voir comment les corps peuvent produire dans l'eſprit les idées du bleu, ou du jaune, *&c.* par le moyen de la groſſeur, figure & mouvement de leurs parties. Au contraire, dans l'autre cas, je veux dire dans les opérations d'un corps ſur un autre corps, dont ils altérent les qualités, nous voyons clairement que la qualité qui eſt produite par ce changement, n'a ordinairement aucune reſſemblance avec quoi que ce ſoit qui éxiſte dans le corps qui vient de produire cette nouvelle qualité. C'eſt pourquoi nous la regardons comme un pur effet de la puiſſance qu'un corps a ſur un autre corps. Car bien qu'en recevant du ſoleil l'idée de la chaleur, ou de la lumiere, nous ſoyons portés à croire que c'eſt une perception & une reſſemblance d'une pareille qualité qui éxiſte dans le ſoleil ; cependant lorſque nous voyons que la

cire

CHAP. VIII. cire ou un beau visage reçoivent du soleil un changement de couleur, nous ne sçaurions nous figurer, que ce soit une émanation, ou ressemblance d'une pareille chose qui soit actuellement dans le soleil, parceque nous ne trouvons point ces différentes couleurs dans le soleil même. Comme nos sens sont capables de remarquer la ressemblance ou la dissemblance des qualités sensibles qui sont dans deux différens objets extérieurs, nous ne faisons pas difficulté de conclure, que la production de quelque qualité sensible dans un sujet, n'est que l'effet d'une certaine puissance, & non la communication d'une qualité qui éxiste réellement dans celui qui la produit. Mais lorsque nos sens ne sont pas capables de découvrir aucune dissemblance entre l'idée qui est produite en nous, & la qualité de l'objet qui la produit, nous sommes portés à croire que nos idées sont des ressemblances de quelque chose qui éxiste dans les objets, & non les effets d'une certaine puissance, qui consiste dans la modification de leurs premiere qualités, avec qui les idées, produites en nous, n'ont aucune ressemblance.

§. 26.

§. 26. Enfin, excepté ces premieres qualités qui ſont réellement dans les corps, je veux dire la groſſeur, la figure, l'étenduë, le nombre & le mouvement de leurs parties ſolides, tout le reſte par où nous connoiſſons les corps & les diſtinguons les uns des autres, n'eſt autre choſe qu'un différent pouvoir qui eſt en eux, & qui dépend de ces premieres qualités, par le moyen deſquelles ils ſont capables de produire en nous pluſieurs différentes idées en agiſſant immédiatement ſur nos corps, ou d'agir ſur d'autres corps en changeant leurs premieres qualités, & par-là de les rendre capables de faire naître en nous des idées différentes de celles que ces corps y excitoient auparavant. On peut appeller les premieres de ces deux puiſſances, *des ſecondes qualités qu'on apperçoit immédiatement*, & les dernieres, *des ſecondes qualités qu'on apperçoit médiatement.*

CHAP. VIII. Diſtinction qu'on peut mettre entre les ſecondes qualités.

CHA-

CHAPITRE IX.

De la Perception.

CHAP. IX.

La Perception eſt la premiere idée ſimple produite par la Réfléxion.

§. LA *Perception* eſt la premiere Faculté de l'ame qui eſt occupée de nos idées. C'eſt auſſi la premiere & la plus ſimple idée que nous recevions par le moyen de la réfléxion. Quelques-uns la déſignent par le nom général de *Penſée*. Mais comme ce dernier mot ſignifie ſouvent l'opération de l'eſprit ſur ſes propres idées lorſqu'il agit, & qu'il conſidere une choſe avec un certain degré d'attention volontaire, il vaut mieux employer ici le terme de *Perception*, qui fait mieux comprendre la nature de cette faculté. Car dans ce qu'on nomme ſimplement *Perception*, l'eſprit eſt, pour l'ordinaire, purement paſſif, ne pouvant éviter d'appercevoir ce qu'il apperçoit actuellement.

Il n'y a de perception que lorſque l'impreſſion agit ſur l'eſprit.

§. 2. Chacun peut mieux connoître ce que c'eſt que *perception*, en réfléchiſſant ſur ce qu'il fait lui-même, lorſqu'il voit, qu'il entend, qu'il ſent, &c. ou qu'il penſe, que par tout ce que

que je lui pourrois dire ſur ce ſujet. Quiconque réfléchit ſur ce qui ſe paſſe dans ſon eſprit, ne peut éviter d'en être inſtruit ; & s'il n'y fait aucune réfléxion, tous les diſcours du monde ne ſçauroient lui en donner aucune idée.

§. 3. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quelques altérations, quelques impreſſions qui ſe faſſent dans notre corps ou ſur ſes parties extérieures, il n'y a point de perception, ſi l'eſprit n'eſt pas actuellement frappé de ces altérations, ſi ces impreſſions ne parviennent point juſque dans l'intérieur de notre ame. Le feu, par exemple, peut brûler notre corps, ſans produire d'autre effet ſur nous que ſur une piece de bois qu'il conſume, à moins que le mouvement cauſé dans notre corps par le feu, ne ſoit continué juſqu'au cerveau ; & qu'il ne s'excite dans notre eſprit un ſentiment de *chaleur* ou une idée de *douleur*, en quoi conſiſte l'actuelle perception.

§. 4. Chacun a pu obſerver ſouvent en ſoi-même, que lorſque ſon eſprit eſt fortement appliqué à contempler certains objets, à réfléchir ſur les idées qu'ils excitent en lui, il ne s'apper-

Chap. IX. perçoit en aucune maniere de l'impreſſion que certains corps font ſur l'organe de l'ouïe, quoiqu'ils y cauſent les mêmes changemens qui ſe font ordinairement pour la production de l'*idée du ſon*. L'impreſſion qui ſe fait alors ſur l'organe peut être aſſez forte ; mais l'ame n'en prenant aucune connoiſſance, il n'en provient aucune perception ; & quoique le mouvement qui produit ordinairement l'idée du ſon, vienne à frapper actuellement l'oreille, on n'entend pourtant aucun ſon. Dans ce cas, le manque de ſentiment ne vient ni d'aucun défaut dans l'organe, ni de ce que l'oreille de l'homme eſt moins frappée que dans d'autres temps où il entend ; mais de ce que le mouvement qui a accoûtumé de produire cette idée, quoiqu'introduit par le même organe, n'étant point obſervé par l'entendement, & n'excitant par conſéquent aucune idée dans l'ame, il n'en provient aucune ſenſation. Deſorte que *par tout où il y a ſentiment*, ou *perception*, *il y a quelqu'idée actuellement produite*, *& préſente à l'entendement*.

De ce que les enfans ont des idées.

§. 5. C'eſt pourquoi, je ne doute point que les enfans, avant que de naître

naître, ne reçoivent par l'impreſſion que certains objets peuvent faire ſur leurs ſens dans le ſein de leur mere, quelque petit nombre d'idées, comme des effets inévitables des corps qui les environnent, ou bien des beſoins où ils ſe trouvent, & des incommodités qu'ils ſouffrent. Je compte parmi ces idées, (s'il eſt permis de conjecturer dans des choſes qui ne ſont guére capables d'éxamen) celles de la faim & de la chaleur, qui ſelon toutes les apparences ſont des premieres que les enfans ayent, & qu'à peine peuvent-ils jamais perdre.

Chap. IX. dans le ſein de leur Mére, il ne s'enſuit pas qu'ils ayent des idées innées.

§. 6. Mais quoiqu'on ait raiſon de croire, que les enfans reçoivent certaines idées avant que de venir au monde, ces idées ſimples ſont pourtant fort éloignées d'être du nombre de ces *Principes innés*, dont certaines gens ſe déclarent les défenſeurs quoique ſans fondement, ainſi que nous l'avons déja montré. Car les idées dont je parle en cet endroit, étant produites par voye de ſenſation, ne viennent que de quelqu'impreſſion faite ſur le corps des enfans lorſqu'ils ſont encore dans le ſein de leur mere; & par conſéquent elles dépendent de quelque choſe

Chap. IX. choſe d'extérieur à l'ame : deſorte que dans leur origine elles ne different en rien des autres idées qui nous viennent par les ſens, ſi ce n'eſt par rapport à l'ordre du temps. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire des principes innés qu'on ſuppoſe d'une nature tout-à-fait différente, puiſqu'ils ne viennent point dans l'ame à l'occaſion d'aucun changement ou d'aucune opération qui ſe faſſe dans le corps ; mais que ce ſont comme autant de caractéres gravés originairement dans l'ame dès le premier moment qu'elle commence d'éxiſter.

On ne peut ſçavoir évidemment quelles ſont les premieres idées qui entrent dans l'eſprit.

§. 7. Comme il y a des idées que nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer être introduites dans l'eſprit des enfans lorſqu'ils ſont encore dans le ſein de leur mere, je veux dire celles qui peuvent ſervir à la conſervation de leur vie, & à leurs différens beſoins, dans l'état où ils ſe trouvent alors : Demême les idées des qualités ſenſibles, qui ſe préſentent les premieres à eux dès-qu'ils ſont nés, ſont celles qui s'impriment le plutôt dans leur eſprit : deſquelles la lumiére n'eſt pas une des moins conſidérables, ni des moins puiſſantes. Et l'on peut conjecturer en

en quelque ſorte avec quelle ardeur l'ame deſire d'acquerir toutes les idées dont les impreſſions ne lui cauſent aucune douleur, par ce qu'on remarque dans les enfans nouvellement nés, qui de quelque maniere qu'on les place, tournent toujours les yeux du côté de la lumiere. Mais parceque les premieres idées qui deviennent familieres aux enfans, ſont différentes ſelon les diverſes circonſtances où ils ſe trouvent & la maniere dont on les conduit dès-leur entrée dans ce monde, l'ordre dans lequel pluſieurs idées commencent à s'introduire dans leur eſprit, eſt fort différent, & fort incertain. C'eſt d'ailleurs une choſe qu'il n'importe pas beaucoup de ſçavoir. CHAP. IX.

§. 8. Une autre obſervation qu'il eſt à propos de faire au ſujet de la perception, c'eſt *que les Idées qui viennent par voye de ſenſation, ſont ſouvent alterées par le Jugement dans l'eſprit des perſonnes faites ſans qu'elles s'en apperçoivent.* Ainſi, lorſque nous plaçons devant nos yeux un corps rond d'une couleur uniforme, d'or par exemple, d'albâtre ou de jayet, il eſt certain que l'idée qui s'imprime dans notre eſprit à la vuë de ce globe, repréſen-

Les Idées qui viennent par ſenſation ſont ſouvent alterées par le Jugement.

re

Chap. IX.

te un cercle plat, diverſement ombragé, avec différens degrés de lumiere dont nos yeux ſe trouvent frappés. Mais comme nous ſommes accoûtumés par l'uſage à diſtinguer quelle ſorte d'image les corps convexes produiſent ordinairement en nous, & quels changemens arrivent dans la réfléxion de la lumiere ſelon la différence des figures ſenſibles des corps, nous mettons auſſi-tôt, à la place de ce qui nous paroît, la cauſe même de l'image que nous voyons; & cela, en vertu d'un jugement que la coûtume nous à rendu habituel: deſorte que joignant à la viſion un jugement que nous confondons avec elle, nous nous formons l'idée d'une figure convexe & d'une couleur uniforme, quoique dans le fond nos yeux ne nous repréſentent qu'un plain ombragé & coloré diverſement, comme il paroît dans la peinture. A cette occaſion, j'inſererai ici un Problême du ſçavant M. *Molineux* qui employe ſi utilement ſon beau génie à l'avancement des Sciences. Le voici tel qu'il me l'a communiqué lui-même dans une Lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire depuis quelque temps: *Suppoſez un aveugle de naiſſance,*

ce, qui ſoit préſentement homme fait, auquel on ait appris à diſtinguer par l'attouchement un cube & un globe, du même métal, & à peu-près de la même groſſeur, en ſorte que lorſqu'il touche l'un & l'autre, il puiſſe dire quel eſt le cube, & quel eſt le globe. Suppoſez que le cube & le globe étant poſés ſur une table, cet aveugle vienne à joüir de la vûë : On demande ſi en les voyant ſans les toucher, il pourroit les diſcerner, & dire quel eſt le globe & quel eſt le cube. Le pénétrant & judicieux auteur de cette queſtion, répond en même-temps que *non : car*, ajoute-t-il : *bien que cet aveugle ait appris par expérience de quelle maniere le globe & le cube affectent ſon attouchement, il ne ſçait pourtant pas encore, que ce qui affecte ſon attouchement de telle ou de telle maniere, doive frapper ſes yeux de telle ou de telle maniere, ni que l'angle avancé d'un cube qui preſſe ſa main d'une maniere inégale, doive paroître à ſes yeux tel qu'il paroît dans le cube.* Je ſuis tout-à-fait du ſentiment de cet habile homme, que j'ai pris la liberté d'appeller mon ami, quoique je n'aye pas eu encore le bonheur de le voir. Je crois, dis-je, que cet aveugle ne ſeroit point capable, à la premiere

Chap. IX. vuë, de dire avec certitude, quel ſeroit le globe & quel ſeroit le cube, s'il ſe contentoit de les regarder, quoiqu'en les touchant il pût les nommer & les diſtinguer ſûrement par la différence de leurs figures qu'il appercevroit par l'attouchement. J'ai voulu propoſer ceci à mon Lecteur, pour lui fournir une occaſion d'éxaminer combien il eſt redevable à l'expérience, de quantité d'idées acquiſes, dans le temps qu'il ne croit pas en faire aucun uſage, ni en tirer aucun ſecours, d'autant plus que M. *Molineux* ajoûte dans la lettre où il me communique ce Problême: *Qu'ayant propoſé, à l'occaſion de mon Livre, cette queſtion à diverſes perſonnes d'un eſprit fort pénétrant, à peine en a-t-il trouvé une qui d'abord lui ait répondu ſur cela comme il croit qu'il faut répondre, quoiqu'ils ayent été convaincus de leur mépriſe après avoir ouï ſes raiſons.*

§. 9. Du reſte, je ne crois pas qu'excepté les idées qui nous viennent par la vuë, la même choſe arrive ordinairement à l'égard d'aucune autre de nos idées, je veux dire, que le Jugement change l'idée de la ſenſation; & nous la repréſente autre qu'elle eſt en elle-

elle-même. Mais cela eſt ordinaire dans les Idées qui nous viennent par les yeux, parceque la vuë, qui eſt le plus étendu de tous nos ſens, venant à introduire dans notre eſprit, avec les idées de la lumiere & des couleurs qui appartiennent uniquement à ce ſens, d'autres idées bien différentes, je veux dire celles de l'eſpace, de la figure & du mouvement, dont la variété change les apparences de la lumiere & des couleurs, qui ſont les propres objets de la vuë, il arrive que par l'uſage nous nous faiſons une habitude de juger de l'un par l'autre. Et en pluſieurs rencontres, cela ſe fait par une habitude formée, dans des choſes dont nous avons de fréquentes expériences, d'une maniere ſi conſtante & ſi prompte, que nous prenons pour une perception des ſens ce qui n'eſt qu'une idée formée par le Jugement, enſorte que l'une, c'eſt-à-dire, la perception qui vient des ſens, ne ſert qu'à exciter l'autre, & eſt à peine obſervée elle-même. Ainſi, un homme qui lit, ou écoute avec attention, & comprend ce qu'il voit dans un Livre, ou ce qu'un autre lui dit, ſonge peu aux caractéres ou aux ſons, & Chap. IX.

Chap. IX. donne toute ſon attention aux idées que ces ſons ou ces caractéres excitent en lui.

§. 10. Nous ne devons pas être ſurpris, que nous faſſions ſi peu de réfléxion à des choſes qui nous frappent d'une maniere ſi intime, ſi nous conſidérons combien les actions de l'ame ſont ſubites. Car on peut dire, que, comme on croit qu'elle n'occupe aucun eſpace, & qu'elle n'a point d'étenduë, il ſemble auſſi que ſes actions n'ont beſoin d'aucun intervalle de temps pour être produites, & qu'un inſtant en renferme pluſieurs. Je dis ceci par rapport aux actions du corps. Quiconque voudra prendre la peine de réfléchir ſur ſes propres penſées pourra s'en convaincre aiſément lui-même. Comment, par exemple, notre eſprit voit-il dans un inſtant, & pour ainſi-dire, dans un clin d'œil, toutes les parties d'une démonſtration qui peut fort bien paſſer pour longue ſi nous conſidérons le temps qu'il faut employer pour l'exprimer par des paroles, & pour la faire comprendre pié-à-pié à une autre perſonne ? En ſecond lieu, nous ne ſerons pas ſi fort ſurpris que cela ſe paſſe en nous

nous ſans que nous en ayions preſque aucune connoiſſance, ſi nous conſidérons combien la facilité que nous acquerons par habitude de faire certaines choſes, nous les fait faire fort ſouvent, ſans que nous nous en appercevions nous-mêmes. *Les habitudes*, ſurtout celles qui commencent de bonne heure, *nous portent enfin à des actions que nous faiſons ſouvent ſans y prendre garde.* Combien de fois dans un jour nous arrive-t-il de fermer les paupieres, ſans nous appercevoir que nous ſommes tout-à-fait dans les ténébres? Ceux qui ſe ſont fait une habitude de ſe ſervir de certains mots hors d'œuvre (1), ſi j'oſe ainſi-dire, prononcent CHAP. IX.

(1) C'eſt ce qu'on appelle en Anglois *Byword*, c'eſt-à-dire, *un mot qui vient à la traverſe dans le Diſcours où l'on l'inſére à tout propos ſans aucune néceſſité.* Je doute que nous ayons en François un terme propre pour exprimer cela. C'eſt pour l'apprendre de mes amis ou de ceux qui me voudront dire leur ſentiment ſur cette Traduction, que je fais cette Remarque. Voici un paſſage du *Menagiana* qui explique fort diſtinctement ce que j'entens par ces *mots hors d'œuvre.* « Ce » n'eſt pas d'aujourd'hui, *nous dit-on dans ce Livre*, » qu'on a de mauvaiſes accoûtumances. C'en étoit » une au Préſident Charreton de dire continuelle- » ment *Stiça*, c'eſt-à-dire, *Je dis cela.* Il n'eſt pas le » premier. Diogéne Laerce remarque qu'Archeſilaüs » diſoit éternellement, φημ' εγω, qui ſignifie auſſi, » *Je dis cela.* Rien ne prouve davantage qu'il n'y a rien » de nouveau ſous le Soleil.» MENAGIANA, Tom. II. » p. 284. *Ed. de Paris* 1715.

Chap. IX. cent à tout propos des ſons qu'ils n'entendent ni ne remarquent point eux-mêmes, quoique d'autres y prennent fort bien garde, juſqu'à en être fatigués. Il ne faut donc pas s'étonner, que notre eſprit prenne ſouvent l'idée d'un jugement qu'il forme lui-même, pour l'idée d'une ſenſation dont il eſt actuellement frappé, & que ſans s'en appercevoir, il ne ſe ſerve de celle-ci que pour exciter l'autre.

C'eſt la Perception qui diſtingue les animaux d'avec les êtres inférieurs.

§. 11. Au reſte, cette faculté d'*appercevoir* eſt ce me ſemble, ce qui diſtingue les animaux d'avec les êtres d'une eſpece inférieure. Car quoique certains *Végétaux* ayent quelques degrés de mouvement, & que par la différente maniere dont d'autres corps ſont appliqués ſur eux, ils changent promptement de figure & de mouvement, deſorte que le nom de *Plantes ſenſitives* leur ait été donné en conſequence d'un mouvement qui a quelque reſſemblance avec celui qui dans les animaux eſt une ſuite de la ſenſation; cependant tout cela n'eſt, à mon avis, qu'un pur méchaniſme, & ne ſe fait pas autrement que ce qui arrive à la barbe qui croît au bout de l'avoine

fau-

ſauvage que (1) l'humidité de l'air fait tourner ſur elle-même, ou que le raccourciſſement d'une corde qui ſe gonfle par le moyen de l'eau dont on la mouille. Ce qui ſe fait, ſans que le ſujet ſoit frappé d'aucune ſenſation, & ſans qu'il ait, ou reçoive aucune idée. CHAP. IX.

§. 12. Dans toute ſorte d'animaux il y a, à mon avis, de la perception dans un certain degré, quoique dans quelques-uns les avenuës que la nature a formées pour la reception des ſenſations, ſoient, peut-être, en ſi petit nombre, & la perception qui en provient ſi foible & ſi groſſiére, qu'elle différe beaucoup de cette vivacité & de cette diverſité de ſenſations qui ſe trouve dans d'autres animaux. Mais telle qu'elle eſt, elle eſt ſagement proportionée à l'état de cette eſpece d'animaux qui ſont ainſi faits, deſorte qu'elle ſuffit à tous leurs beſoins: en quoi la ſageſſe & la bonté de l'auteur de la nature, éclatent viſiblement

[1] On en peut faire un *Xerométre*; & c'eſt peut-être le plus éxact & le plus sûr qu'on puiſſe trouver. M. Loke en avoit un dont il s'eſt ſervi pluſieurs années pour obſerver les différens changemens que ſouffre l'air par rapport à la ſéchereſſe & à l'humidité.

Chap. IX.

ſiblement dans toutes les parties de cette prodigieuſe machine, & dans tous les différens ordres de créatures qui s'y rencontrent.

§. 13. De la maniere dont eſt faite une huître ou une moule, nous en pouvons raiſonnablement inférer, à mon avis, que ces animaux n'ont pas les ſens ſi vifs, ni en ſi grand nombre que l'homme ou que pluſieurs autres animaux. Et s'ils avoient préciſément les mêmes ſens, je ne vois pas qu'ils en fuſſent mieux, demeurant dans le même état où ils ſont, & dans cette incapacité de ſe tranſporter d'un lieu dans un autre. Quel bien feroient la vuë & l'ouïe à une créature qui ne peut ſe mouvoir vers les objets qui peuvent lui être agréables, ni s'éloigner de ceux qui lui peuvent nuire ? A quoi ſerviroient des ſenſations vives qu'à incommoder un animal comme celui-là, qui eſt contraint de reſter toujours dans le lieu où le hazard l'a placé, & où il eſt arroſé d'eau froide ou chaude, nette ou ſale, ſelon qu'elle vient à lui ?

§. 14. Cependant, je ne ſçaurois m'empêcher de croire que dans ces ſortes d'animaux il n'y aît quelque foible

ble perception qui les distingue des êtres parfaitement insensibles. Et que cela puisse être ainsi, nous en avons des exemples visibles dans les hommes mêmes. Prenez un de ces vieillards décrépits à qui l'âge a fait perdre le souvenir de tout ce qu'il a jamais sçu ; il ne lui reste plus dans l'esprit aucune des idées qu'il avoit auparavant, l'âge lui a fermé presque tous les passages à de nouvelles sensations, en le privant entiérement de la vuë, de l'ouïe & de l'odorat, en lui ôtant presque tout sentiment du goût ; ou si quelques-uns de ces passages sont à demi-ouverts, les impressions qui s'y font, ne sont presque point apperçuës, ou s'évanouïssent en peu de temps. Cela posé, je laisse à penser, (malgré tout ce qu'on publie des principes innés) en quoi un tel homme est au-dessus de la condition d'une huître, de ses facultés intellectuelles. Que si un homme avoit passé soixante ans dans cet état, (ce qu'il pourroit aussi-bien faire que d'y passer trois jours) je ne sçaurois dire quelle différence il y auroit eu, à l'égard d'aucune perfection intellectuelle, entre lui & les animaux du dernier ordre. §. 15. CHAP. IX.

Chap. IX

C'eſt par la perception que l'eſprit commence à acquérir des connoiſſances.

§. 15. Puis donc que la perception *eſt le premier degré vers la connoiſſance & qu'elle ſert d'introduction à tout ce qui en fait le ſujet*; ſi un homme, ou quelqu'autre créature que ce ſoit, n'a pas tous les ſens dont un autre eſt enrichi, ſi les impreſſions que les ſens ont accoûtumé de produire ſont en plus petit nombre & plus foibles, & que les facultés que ces impreſſions mettent en œuvre, ſoient moins vives, plus cet homme & quelqu'autre être que ce ſoit, ſont inférieurs parlà à d'autres hommes, plus ils ſont éloignés d'avoir les connoiſſances qui ſe trouvent dans ceux qui les ſurpaſſent à l'égard de tous ces points. Mais comme il y a en tout cela une grande diverſité de degrés, (ainſi qu'on peut le remarquer parmi les hommes) on ne ſçauroit le démêler certainement dans les diverſes eſpeces d'animaux, & moins encore dans chaque individu. Il me ſuffit d'avoir remarqué ici que la perception eſt la premiere opération de toutes nos facultés intellectuelles, & qu'elle donne entrée dans notre eſprit à toutes les connoiſſances qu'il peut acquerir. J'ai d'ailleurs beaucoup de penchant à croire que c'eſt la per-

perception, conſidérée dans le plus bas degré, qui diſtingue les animaux d'avec les créatures d'un rang inférieur. Mais je ne donne cela que comme une ſimple conjecture, faite en paſſant : car quelque parti que les ſçavans prennent ſur cet article, peu importe à l'égard du ſujet que j'ai préſentement en main. CHAP. X.

CHAPITRE III.

De la Retention.

§. 1. L'Autre faculté de l'eſprit, par laquelle il avance plus vers la connoiſſance des choſes que par la ſimple perception, c'eſt ce que je nomme *Retention* : Faculté par laquelle l'eſprit conſerve les idées ſimples qu'il a reçuës par la ſenſation ou par la réfléxion. Ce qui ſe fait en deux manieres. La premiere, en conſervant l'idée qui a été introduite dans l'eſprit, actuellement préſente pendant quelque temps, ce que j'appelle *Contemplation*. CHAP. X. La Contemplation.

§. 2. L'autre voie de retenir les idées, eſt la puiſſance de rappeller, & de ranimer. La Mémoire.

Chap. X. nimer, pour ainſi dire, dans l'eſprit, ces idées qui après y avoir été imprimées, avoient diſparu, & avoient été entiérement éloignées de ſa vuë. C'eſt ce que nous faiſons, quand (1) nous concevons la *chaleur* ou la *lumiere*, le *jeaune* ou le *doux*, lorſque l'objet qui produit ces ſenſations eſt abſent; & c'eſt ce qu'on appelle la *Mémoire*, qui eſt comme le réſervoir de toutes nos idées. Car l'eſprit borné de l'homme n'étant pas capable de conſiderer pluſieurs idées tout à la fois, il étoit néceſſaire qu'il eût un réſervoir où il mît les idées dont il pourroit avoir beſoin dans un autre temps. Mais comme nos idées ne ſont rien autre choſe que des perceptions qui ſont actuellement dans l'eſprit, leſquelles ceſſent d'être quelque choſe dès-qu'elles ne ſont point actuellement apperçuës; dire qu'il y a des idées en réſerve dans la mémoire, n'emporte dans le fond autre choſe ſi ce n'eſt que l'ame a, en plu-

(1) Il y a dans l'original, *we cone ive*, c'eſt-à-dire, *nous concevons*. Il n'y a certainement point de mot en François qui réponde plus éxactement à l'expreſſion Angloiſe que celui de *concevoir*, qui pourtant ne peut, à mon avis, paſſer pour le plus propre en cette occaſion que faute d'autre.

plusieurs rencontres, la puissance de réveiller les perceptions qu'elle a déja euës, avec un sentiment qui dans ce temps-là le convainc qu'elle a eu, auparavant, ces sortes de perceptions. Et c'est dans ce sens qu'on peut dire que nos idées sont dans la mémoire, quoiqu'à proprement parler, elles ne soient nulle part. Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que l'ame a la puissance de réveiller ces idées lorsqu'elle veut, & de se les peindre, pour ainsi dire, de nouveau à elle-même, ce que quelque-uns font plus aisément & d'autres avec plus de peine, quelques-uns plus vivement & d'autres d'une maniere plus foible & plus obscure. C'est par le moyen de cette faculté qu'on peut dire que nous avons dans notre entendement, toutes les idées que nous pouvons rappeller dans notre esprit, & faire redevenir l'objet de nos pensées, sans l'intervention des qualités sensibles qui les ont premierement excitées dans l'ame. CHAP. X.

§. 3. L'attention & la répétition, servent beaucoup à fixer les idées dans la mémoire. Mais les idées qui naturellement font d'abord les plus profondes & les plus durables impressions, L'attention, la répétition, le plaisir & la douleur servent à fixer les idées dans l'esprit.

Chap. X.

ce ſont celles qui ſont accompagnées de plaiſir ou de douleur. Comme la fin principale des ſens conſiſte à nous faire connoître ce qui fait du bien ou du mal à notre corps, la nature a ſagement établi (comme nous l'avons déja montré) que la douleur accompagnât l'impreſſion de certaines idées: parceque tenant la place du raiſonnement dans les enfans, & agiſſant dans les hommes faits d'une maniere bien plus prompte que le raiſonnement, elle oblige les jeunes & les vieux à s'éloigner des objets nuiſibles avec toute la promptitude qui eſt néceſſaire pour leur conſervation; par le moyen de la mémoire elle leur inſpire de la précaution pour l'avenir.

Les idées s'effacent de la mémoire.

§. 4. Mais pour ce qui eſt de la différence qu'il y a dans la durée des idées qui ont été gravées dans la mémoire, nous pouvons remarquer, que quelques-unes de ces idées ont été produites dans l'entendement par un objet qui n'a affecté les ſens qu'une ſeule fois, & que d'autres s'étant préſentées plus d'une fois à l'eſprit, n'ont pas été fort obſervées; l'eſprit ne ſe les imprimant pas profondément, ſoit par nonchalance, comme dans les enfans,

fans, ſoit pour être occupé à autre choſe, comme dans les hommes faits fortement appliqués à un ſeul objet. Et il ſe trouve quelques perſonnes en qui ces idées ont été gravées avec ſoin & par des impreſſions ſouvent réïterées, & qui pourtant ont la mémoire très-foible, ſoit en conſéquence du tempérament de leur corps, ou pour quelqu'autre défaut. Dans tous ces cas, les idées qui s'impriment dans l'ame, ſe diſſipent bien-tôt, & ſouvent s'effacent pour toujours de l'entendement, ſans laiſſer aucunes traces, non plus que l'ombre que le vol d'un oiſeau fait ſur la terre; de ſorte qu'elles ne ſont pas plus dans l'eſprit, que ſi elles n'y avoient jamais été. CHAP. X.

§. 5. Ainſi, pluſieurs des idées qui ont été produites dans l'eſprit des enfans, dès-qu'ils ont commencé d'avoir des ſenſations (quelques-unes deſquelles, comme celles qui conſiſtent en certains plaiſirs & en certaines douleurs, ont peut-être été excitées en eux avant leur naiſſance, & d'autres pendant leur enfance;) pluſieurs, dis-je, de ces idées ſe perdent entiérement, ſans qu'il en reſte le moindre veſtige, ſi elles ne ſont pas renouvellées

Chap. X.

lées dans la ſuite de leur vie. C'eſt ce qu'on peut remarquer dans ceux qui par quelque malheur ont perdu la vuë lorſqu'ils étoient fort jeunes : car comme ils n'ont pas fait grand, réfléxion ſur les couleurs, ces idées n'étant plus renouvellées dans leur eſprit, s'effacent entiérement, de ſorte que, quelques années après, il ne leur reſte non-plus d'idée ou de ſouvenir des couleurs qu'à des aveugles de naiſſance. Il y a, à la vérité, des gens dont la mémoire eſt heureuſe juſqu'au prodige. Cependant il me ſemble qu'il arrive toujours du déchet dans toutes nos idées, dans celles-là-même qui ſont gravées le plus profondément, & dans les eſprits qui les conſervent le plus long-temps : de ſorte que ſi elles ne ſont pas renouvellées quelques fois par le moyen des ſens, ou par la réfléxion de l'eſprit ſur cette eſpece d'objets qui en a été la premiére occaſion, l'empreinte s'efface, & enfin il n'en reſte plus aucune image. Ainſi les idées de notre jeuneſſe, auſſi bien que nos enfans, meurent ſouvent avant nous. En cela notre eſprit reſſemble à ces tombeaux dont la matiére ſubſiſte encore : on voit l'airain

rain & le marbre, mais le temps a effacé les inſcription, & réduit en poudre tous les caractéres. Les Images tracées dans notre eſprit, ſont peintes avec des couleurs legéres; ſi on ne les rafraîchit quelque fois, elles paſſent & diſparoiſſent entiérement. De ſçavoir quelle part a à tout cela la conſtitution de nos corps & l'action des eſprits-animaux, & ſi le temperament du cerveau produit cette différence, en ſorte que dans les uns il conſerve, comme le marbre, les traces qu'il a reçuës, en d'autres comme une pierre de taille, & en d'autres à peu près comme une couche de ſable, c'eſt ce que je ne prétens pas éxaminer ici; quoi qu'il puiſſe paroître aſſez probable que la conſtitution du corps a quelque fois de l'influence ſur la mémoire, puiſque nous voyons ſouvent qu'une maladie dépoüille l'ame de toutes ſes idées, & qu'une fievre ardente confond en peu de jours & réduit en poudre toutes ces images qui ſembloient devoir durer auſſi long-temps que ſi elles euſſent été gravées dans le marbre. CHAP. X.

§. 6. Mais par rapport aux idées mêmes, il eſt aiſé de remarquer, que celles qui par le fréquent retour des objets

Des idées conſtamment répétées peuvent à peine ſe perdre.

Chap. X. objets ou des actions qui les produiſent, ſont le plus ſouvent renouvellées, comme celles qui ſont introduites dans l'ame par plus d'un ſens, s'impriment auſſi plus fortement dans la mémoire, & y reſtent plus long-temps & d'une maniere plus diſtincte. C'eſt pourquoi les idées des *qualités originales* des corps, je veux dire la ſolidité, l'étenduë, la figure, le mouvement & le repos; celles qui affectent preſqu'inceſſamment nos corps, comme le *froid* & le *chaud*; & celles qui ſont des affections de toutes les eſpeces d'êtres, comme l'*exiſtence*, la *durée*, & le *nombre*, que preſque tous les objets qui frappent nos ſens, & toutes les penſées qui occupent notre eſprit, nous fourniſſent à tout moment; toutes ces idées, dis-je, & autres ſemblables, s'effacent rarement tout-à-fait de la mémoire, tandis que notre eſprit retient (1) encore quelques idées. §. 7.

[1] *Car il arrive ſouvent que dans un âge fort avancé l'homme venant à retomber dans ſa premiere enfance, ne retient plus aucune idée.* Le Proverbe, *bis pueri ſenes*, n'exprime ce malheur que très-imparfaitement. Un enfant à la mammelle reconnoît ſa nourrice; & un vieillard réduit à ce triſte état de caducité méconnoît ſa femme, & les domeſtiques, qui ſont preſque toujours autour de ſa perſonne pour le ſervir.

§. 7. Dans cette ſeconde perception, ou, ſi j'oſe ainſi parler, dans cette reviſion d'idées placées dans la mémoire, l'*eſprit eſt ſouvent autre choſe que purement paſſif*, car la repréſentation de ces peintures *dormantes*, dépend quelquefois de la volonté. L'eſprit s'applique fort ſouvent à découvrir une certaine idée qui eſt comme enſevelie dans la mémoire, & tourne, pour ainſi dire, les yeux de ce côté-là. D'autres fois auſſi ces idées ſe préſentent comme d'elles-mêmes à notre entendement; & bien ſouvent elles ſont réveillées, & tirées de leurs *cachettes* pour être expoſées au grand jour, par quelque violente paſſion; car nos affections offrent à notre mémoire des idées qui ſans cela auroient été enſevelies dans un parfait oubli. Il faut obſerver, d'ailleurs, à l'égard des idées qui ſont dans la mémoire, & que notre eſprit réveille par occaſion, que, ſelon ce qu'emporte ce mot de *réveiller*, non-ſeulement elles ne ſont pas du nombre des idées qui ſont entierement nouvelles à l'eſprit, mais encore que l'eſprit les conſidére comme des effets d'une impreſſion précédente, & qu'il recommence à les connoître. Chap. X.

Chap. X.

noître comme des idées qu'il avoit connuës auparavant. De ſorte que, bien que les idées qui ont été déja imprimées dans l'eſprit, ne ſoient pas conſtamment préſentes à l'eſprit, elles ſont pourtant connuës, à l'aide de la *Réminiſcence*, comme y ayant été auparavant empreintes ; c'eſt-à-dire, comme ayant été actuellement apperçuës & connuës par l'entendement.

Deux défauts dans la mémoire: un entier oubli & une grande lenteur à rappeller les idées qu'elle a en dépôt.

§. 8. La *mémoire* eſt néceſſaire à une créature raiſonnable, immédiatement après la perception. Elle eſt d'une ſi grande importance, que ſi elle vient à manquer, toutes nos autres facultés ſont, pour la plûpart, inutiles : car nos penſées, nos raiſonnemens & nos connoiſſances ne peuvent s'étendre au-delà des objets préſens ſans le ſecours de la mémoire, qui peut avoir ces deux défauts.

Le premier eſt, de laiſſer perdre entierement les idées, ce qui produit une parfaite ignorance. Car comme nous ne ſçaurions connoître quoique ce ſoit qu'autant que nous en avons l'idée, dès-que cette idée eſt effacée, nous ſommes dans une parfaite ignorance à cet égard.

Un

Un ſecond défaut dans la mémoire, Chap. X.
c'eſt d'être trop lente, & de ne pas réveiller aſſez promptement les idées qu'elle tient en dépôt, pour les fournir à l'eſprit à point nommé lorſqu'il en a beſoin. Si cette lenteur vient à un grand degré, c'eſt *ſtupidité*. Et celui qui pour avoir ce défaut, ne peut rappeller les idées qui ſont actuellement dans ſa mémoire, juſtement dans le temps qu'il en a beſoin, ſeroit preſqu'auſſi-bien ſans ces idées, puiſqu'elles ne lui ſont pas d'un grand uſage : car un homme naturellement peſant, qui venant à chercher dans ſon eſprit les idées qui lui ſont néceſſaires, ne les trouve pas à point nommé, n'eſt guéres plus heureux qu'un homme entiérement ignorant. C'eſt donc l'affaire de la mémoire de fournir à l'eſprit ces *idées dormantes* dont elle eſt la dépoſitaire, dans le temps qu'il en a beſoin ; & c'eſt à les avoir toutes prêtes dans l'occaſion, que conſiſte ce que nous appellons *invention*, *imagination*, & *vivacité d'eſprit*.

§. 9. Tels ſont les défauts que nous obſervons dans la mémoire d'un homme comparé à un autre homme. Mais il y en a un autre que nous pouvons

conce-

Chap. X.

concevoir dans la mémoire de l'homme en général, comparé avec d'autres créatures intelligentes d'une nature ſupérieure, leſquelles peuvent exceller en ce point au-deſſus de l'homme juſqu'à avoir conſtamment un ſentiment actuel de toutes leurs actions précédentes ; deſorte qu'aucune des penſées qu'ils ont euës, ne diſparoiſſe jamais à leur vuë. Que cela ſoit poſſible, nous en pouvons être convaincus par la conſidération de la Toute-ſcience de Dieu, qui connoît toutes les choſes préſentes, paſſées, & à venir, & devant qui toutes les penſées du cœur de l'homme ſont toujours à découvert. Car qui peut douter que Dieu ne puiſſe communiquer à ces Eſprits glorieux, qui ſont immédiatement à ſa ſuite, quelques-unes de ſes perfections, en telle proportion qu'il veut, autant que des êtres crées en ſont capables? On rapporte de Mr. *Paſcal*, dont le grand eſprit tenoit du prodige, que juſqu'à ce que le déclin de ſa ſanté eut affoibli ſa mémoire, il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait, lû, ou penſé depuis l'âge de raiſon. C'eſt-là un privilége ſi peu connu de la plûpart des hommes, que la

la choſe paroît preſqu'incroyable à ceux qui ſelon la coûtume, jugent de tous les autres par eux-mêmes. Cependant la conſidération d'une telle faculté dans Mr. *Paſcal* peut ſervir à nous repréſenter de plus grandes perfections de cette eſpece dans des Eſprits d'un rang ſupérieur. Car enfin cette qualité de Mr. *Paſcal* étoit réduite aux bornes étroites où l'eſprit de l'homme ſe trouve reſſerré, je veux dire à n'avoir une grande diverſité d'idées que par ſucceſſion, & non tout à la fois : au-lieu que différens ordres d'Anges peuvent probablement avoir des vuës plus étenduës; & quelques-uns d'eux être actuellement enrichis de la faculté de retenir & d'avoir conſtamment & tout à la fois devant eux, comme dans un tableau, toutes leurs connoiſſances précédentes. Il eſt aiſé de voir que ce ſeroit un grand avantage à un homme qui cultive ſon eſprit, s'il avoit toujours devant les yeux toutes les penſées qu'il a jamais euë, & tous les raiſonnemens qu'il a jamais faits. D'où nous pouvons conclure, en forme de ſuppoſition, que c'eſt-là un des moyens par où la connoiſſance des Eſprits ſéparés peut être exceſſivement ſupérieure à la nôtre. §. 10.

CHAP. X

Chap. X

Les bêtes ont de la mémoire.

§. 10. Il ſemble, au-reſte, que cette faculté de raſſembler & de conſerver les idées ſe trouve en un grand degré dans pluſieurs autres animaux, auſſi-bien que dans l'homme. Car, ſans rapporter pluſieurs autres exemples, de cela ſeul que les oiſeaux apprennent des airs de chanſon, & s'appliquent viſiblement à en bien marquer les notes, je ne ſçaurois m'empêcher d'en conclure que ces oiſeaux ont de la perception, & qu'ils conſervent dans leur mémoire des idées qui leur ſervent de modéle : car il me paroît impoſſible qu'ils puſſent s'appliquer (comme il eſt clair qu'ils le font) à conformer leur voix à des tons dont ils n'auroient aucune idée. Et en effet, quand bien j'accorderois que le ſon peut exciter méchaniquement un certain mouvement d'eſprits-animaux dans le cerveau de ces oiſeaux tandis qu'on leur joue actuellement un air de chanſon, & que le mouvement peut être continué juſqu'au muſcle des aîles, enſorte que l'oiſeau ſoit pouſſé méchaniquement par certains bruits à prendre la fuite, parce que cela peut contribuer à ſa conſervation; on ne ſçauroit pourtant ſuppoſer cela comme

comme une raiſon pourquoi en jouant un air à un oiſeau, & moins encore après avoir ceſſé de le jouer, cela devroit produire méchaniquement dans les organes de la voix de cet oiſeau un mouvement qui l'obligeât à imiter les notes d'un ſon étranger, dont l'imitation ne peut être d'aucun uſage à la conſervation de ce petit animal. Mais qui plus eſt, on ne ſçauroit ſuppoſer, avec quelqu'apparence de raiſon, & moins encore prouver, que des oiſeaux puiſſent ſans ſentiment ni mémoire conformer peu-à-peu & par degrés les infléxions de leur voix à un air qu'on leur joua hier, puiſque s'ils n'en ont aucune idée dans leur mémoire, il n'eſt préſentement nulle part; & par conſequent ils ne peuvent avoir aucun modéle, pour l'imiter, ou pour en approcher plus près par des eſſais réïtérés. Car, il n'y a point de raiſon pourquoi le ſon du flageolet laiſſeroit dans leur cerveau des traces qui ne devroient point produire d'abord de pareils ſons; mais ſeulement après certains efforts que les oiſeaux ſont obligés de faire lorſqu'ils ont ouï le flageolet: & d'ailleurs il eſt impoſſible de concevoir pourquoi

CHAP. X. quoi les ſons qu'ils rendent eux-mêmes, ne feroient pas des traces qu'ils devroient ſuivre tout auſſi-bien que celles que produit le ſon du flageolet.

CHAPITRE XI.

De la Faculté de diſtinguer les Idées, & de quelques autres Opérations de l'Eſprit.

CHAP. XI. Il n'y a point de connoiſſance ſans diſcernement.

§. 1. UNE autre faculté que nous pouvons remarquer dans notre eſprit, c'eſt celle de diſcerner ou diſtinguer ſes différentes idées. Il ne ſuffit pas que l'eſprit ait une perception confuſe de quelque choſe en général. S'il n'avoit pas, outre cela, une perception diſtincte de divers objets & de leurs différentes qualités, il ne ſeroit capable que d'une très-petite connoiſſance, quand bien les corps qui nous affectent, ſeroient auſſi actifs autour de nous qu'ils le ſont préſentement, & quoique l'eſprit fût continuellement occupé à penſer. C'eſt de cette faculté de diſtinguer une choſe d'avec une autre que dépend l'évidence

ce & la certitude de pluſieurs propoſitions, de celles-là même qui ſont les plus générales, & qu'on a regardé comme des *Vérités innées*, parce que les hommes ne conſidérant pas la véritable cauſe qui fait recevoir ces propoſitions avec un conſentement univerſel, l'ont entierement attribuée à une impreſſion naturelle & uniforme, quoique dans le fond ce conſentement *dépende proprement de cette faculté que l'eſprit a de diſcerner nettement les objets*, par où il apperçoit que deux idées ſont les mêmes, ou différentes entr'elles. Mais, c'eſt dequoi nous parlerons plus au long dans la ſuite. CHAP. XI.

§. 2. Je n'éxaminerai point ici combien l'imperfection dans la faculté de bien diſtinguer les idées, dépend de la groſſiereté ou du défaut des organes, ou du manque de pénétration, d'éxercice & d'attention du côté de l'entendement, ou d'une trop grande précipitation naturelle à certains tempéramens. Il ſuffit de remarquer que cette faculté eſt une des opérations ſur laquelle l'ame peut réfléchir, & qu'elle peut obſerver en elle-même. Elle eſt, au-reſte, d'une telle conſequence par Différence entre l'Eſprit & le Jugement.

CHAP. XI. rapport à nos autres connoiſſances, que plus cette faculté eſt groſſiére, ou mal employée à marquer la diſtinction d'une choſe d'avec une autre, plus nos notions ſont confuſes, & plus notre raiſon s'égare. Si la vivacité de l'eſprit conſiſte à rappeller promptement & à point nommé les idées qui ſont dans la mémoire, c'eſt à ſe les repréſenter nettement, & à pouvoir les diſtinguer éxactement l'une de l'autre, lorſqu'il y a de la différence entr'elles, quelque petite qu'elle ſoit, que conſiſte, pour la plus grand'part, cette juſteſſe & cette netteté de Jugement, en quoi l'on voit qu'un homme excelle au-deſſus d'un autre. Et par-là on pourroit, peut-être, rendre raiſon de ce qu'on obſerve communément: Que les perſonnes qui ont le plus d'eſprit & la mémoire la plus prompte, n'ont pas toujours le jugement le plus net & le plus profond. Car, au lieu que ce qu'on appelle eſprit, conſiſte pour l'ordinaire à aſſembler des idées, & à joindre promptement & avec une agréable variété celles en qui on peut obſerver quelque reſſemblance ou quelque rapport, pour en faire de belles peintures qui divertiſſent & frappent

frappent agréablement l'imagination : au-contraire le Jugement conſiſte à diſtinguer éxactement une idée d'avec une autre, ſi l'on peut y trouver la moindre différence, afin d'éviter qu'une ſimilitude ou quelqu'affinité ne nous donne le change en nous faiſant prendre une choſe pour l'autre. Il faut, pour cela, faire autre choſe que chercher une métaphore & une alluſion, en quoi conſiſtent, pour l'ordinaire, ces belles & agréables penſées qui frappent ſi vivement l'imagination, & qui plaiſent ſi fort à tout le monde, parce que leur beauté paroît d'abord, & qu'il n'eſt pas néceſſaire d'une grande application d'eſprit pour éxaminer ce qu'elles renferment de vrai ou de raiſonnable. L'eſprit ſatisfait de la beauté de la peinture & de la vivacité de l'imagination, ne ſonge point à pénétrer plus avant. Et c'eſt en effet choquer en quelque maniere ces ſortes de penſées ſpirituelles que de les éxaminer par les régles ſévéres de la vérité & du bon raiſonnement ; d'où il paroît que ce qu'on nomme *eſprit*, conſiſte en quelque choſe qui n'eſt pas tout-à-fait d'accord avec la vérité & la raiſon. Chap. XI.

CHAP. XI. §. 3. Bien distinguer nos idées, c'est ce qui contribue le plus à faire qu'elles soient *claires & déterminées*; & si elles ont une fois ces qualités, nous ne risquerons point de les confondre, ni de tomber dans aucune erreur à leur occasion, quoique nos sens nous les représentent de la part du même objet si diversement en différentes rencontres, (comme il arrive quelque-fois) qu'ainsi ils semblent être dans l'erreur. Car quoi qu'un homme reçoive dans la fiévre un goût *amer* par le moyen du sucre, qui dans un autre temps auroit excité en lui l'idée de la douceur, cependant l'idée de l'*amer* dans l'esprit de cet homme, est une idée aussi distincte de celle du *doux* que s'il eut goûté du fiel. Et de ce que le même corps produit par le moyen du goût, l'idée de *doux* dans un temps, & celle de l'*amer* dans un autre temps, il n'en arrive pas plus de confusion entre ces deux idées, qu'entre les deux idées de *blanc* & de *doux*, ou de *blanc* & de *rond* que le même morceau du sucre produit en nous dans le même temps. Ainsi, les idées de couleur citrine & d'azur qui sont excitées dans l'esprit par la seule infusion du bois qu'on nomme com-

communément *Lignum Nephreticum*, ne ſont pas des idées moins diſtinctes, que celles de ces mêmes couleurs, produites par deux différens corps. CHAP. XI.

§. 4. Une autre opération de l'eſprit à l'égard de ſes idées, c'eſt la *comparaiſon* qu'il fait d'une idée avec l'autre par rapport à l'étenduë, aux degrés, au temps, au lieu, ou à quelque autre circonſtance; & c'eſt de-là que dépend ce grand nombre d'idées qui ſont compriſes ſous le nom de *relation*. Mais j'aurai occaſion dans la ſuite d'éxaminer quelle en eſt la vaſte étenduë. De la Faculté que nous avons de comparer nos idées.

§. 5. Il n'eſt pas aiſé de déterminer juſqu'à quel point cette faculté ſe trouve dans les bêtes. Je crois, pour moi, qu'elles ne la poſſedent pas dans un fort grand degré: car quoi qu'il ſoit *probable* qu'elles ont pluſieurs idées aſſez diſtinctes, il me ſemble pourtant que c'eſt un privilége particulier de l'entendement humain, lorſqu'il a ſuffiſamment diſtingué deux idées juſqu'à reconnoître qu'elles ſont parfaitement différentes, & à s'aſſûrer par conſequent que ce ſont deux idées; c'eſt, dis-je, une de ſes prérogatives de voir & d'éxaminer en quelles circonſtances elles peuvent être compa- Les Bêtes ne comparent des idées que d'une maniére imparfaite.

CHAP. XI. rées enſemble. C'eſt pourquoi je croi que les bêtes ne comparent (1) leur idées que par rapport à quelques circonſ-

(1) *Aux ſpectacles de Rome*, dit Montagne * ſur la foi de plutarque, *il ſe voyoit ordinairement des éléphans dreſſés à ſe mouvoir & danſer au ſon de ſa voix, des danſes à pluſieurs entrelaſſeurs, coupeurs & diverſes cadences très-difficiles à apprendre.* Dira-t-on que ces animaux ne comparoient les idées qu'ils ſe formoient de tous ces différens mouvemens que par rapport à quelques circonſtances ſenſibles, comme *au ſon de la voix* qui régloit & déterminoit tous leurs pas ? On le veut, j'y ſouſcris. Mais que dire de ces Eléphans qu'on a vû dans le même temps, *qui*, comme ajoute Montagne, *en leur privé rémemoroient leur leçon, & s'éxerçoyent par ſoing & par étude pour n'être tancés & battus de leurs Maîtres* ? Etoient-ils déterminés à répéter leur leçon par des circonſtances ſenſibles attachées aux objets mêmes ? Nullement : puiſque leurs Sens ne pouvoient être affectés par aucun objet, comme Pline, † qui rapporte le même Fait, auſſi bien que Plutarque, nous l'aſſûre poſitivement, *Certum eſt*, dit-il, *unum* (Elephantem) *tardioris ingenii in accipiendis quæ tradebantur ſæpius caſtigatum verberis, eadem illa meditantem noctu repertum.* Cet Eléphant d'un eſprit moins vif que les autres, répétoit ſa leçon durant la nuit, fort éloigné par conſéquent de comparer ſes idées par rapport à des circonſtances ſenſibles, attachées à quelqu'objet extérieur. Voulez-vous un autre exemple, qui confirme nettement cette conſequence ? Voyez dans le dernier paragraphe du Chapitre précedent page 107. Ce que M. Locke nous dit d'un Oiſeau à qui l'on a joué un Air de Chanſon, qu'il apprend enſuite lui-même, en conformant peu à peu & par degrés les inflexions de ſa voix à cet Air qu'on lui joua hier & dont il ne lui reſte aucun modéle que dans ſa mémoire. J'ai connu un habile Muſicien, très petit genie d'ailleurs; qui ayant entendu un Air pour la premiere fois, le ruminoit quelque temps après, & rappelloit éxactement ce nouvel accord de

* L. II. Ch. XII. T. II. p. 270. Ed. de la Haye 1727.

† Pl. Hiſt. Nat. L. VIII. C. 3.

conſtances ſenſibles, attachées aux objets mêmes. Mais pour ce qui eſt de l'autre puiſſance de comparer, qu'on

ſons, dont il ne lui reſtoit aucun modéle que dans ſa mémoire. Si vous lui euſſiez demandé quelle différence il trouvoit à cet égard entre lui & le Roſſignol ou le Serin qui ſans avoir aucun modéle d'un Air qu'on lui a joué un jour auparavant, le chante préciſement tel qu'il l'a entendu jouer, il vous auroit répondu ſans doute qu'il n'y voyoit aucune différence, ou que s'il y en avoit effectivement, il ne ſçauroit vous l'aſſigner; & s'il eût eu aſſez d'eſprit pour être touché de la pénétration & de la naïveté de Montagne, il auroit été fort aiſe de vous dire après Montagne. * *Nous devons conclure de pareils effets, pareilles facultes, & de plus riches effets, des facultés plus riches, & conſeſſer par conſequent que ce même diſcours, cette même voye que nous tenons à œuvrer, auſſi la tiennent les animaux où quelqu'autre meilleure.* Comme il ne paroît pas que nos plus ſubtils Philoſophes ſoient allés plus loin juſqu'ici, ils feroient fort bien de s'en tenir là. Cette docte ignorance leur feroit plus d'honneur que tous leurs rafinemens métaphyſiques, qui ne leur ont jamais ſervi à nous expliquer nettement le moindre ſecret de la nature. Il me ſouvient à ce propos, qu'en converſant un jour avec M. Locke, le diſcours venant à tomber ſur les *idées innées*, je lui fis cette objection: Que penſer de certains petits Oiſeaux, du *Chardonneret*, par exemple, qui éclos dans un nid que le pere ou la mere lui ont fait, s'envole enfin dans les champs pour y chercher ſa nourriture ſans que le pere, ou la mere, prenne aucun ſoin de lui, & qui l'année ſuivante ſçait fort bien trouver & démêler tous les matériaux dont il a beſoin pour ſe bâtir un nid, qui par ſon induſtrie ſe trouve fait & agencé avec autant ou plus d'art que celui où il eſt éclos lui-même? D'où lui ſont venuës les idées de ces différens matériaux, & de l'art d'en conſtruire ce nid? M. Locke me répondit bruſquement, *Je n'ai pas écrit mon Livre pour expliquer les actions des bêtes.* La réponſe eſt très-bonne

* *Eſſais de Montagne*, Liv. II. Ch. XII. p. 55. Tom. III.

CHAP. XI. peut obſerver dans les hommes, q roule ſur les idées générales, & ne ſe que pour les raiſonnemens abſtrait nous pouvons *conjecturer probableme* qu'elle ne ſe rencontre pas dans l bêtes.

Autre Faculté qui conſiſte à *compoſer* des idées.

§. 6. Une autre opération que nou pouvons remarquer dans l'eſprit d l'homme par rapport à ſes idées, c'e la *compoſition* par laquelle l'eſprit join enſemble pluſieurs idées ſimples qu'il reçuës par le moyen de la ſenſation & de la réflexion, pour en faire des idée complexes. On peut rapporter à cett faculté

ne. Le titre de ce Livre, *Eſſai Philoſophique concer nant l'Entendement Humain*, en démontre clairemer la ſolidité. Mais j'aurois fort bien pu repliquer civile ment à M. Locke, qu'il s'enſuit évidemment de l Réponſe, *qu'il n'appartient pas à l'Homme de fixer de déterminer les cauſes & les limites des facultés d bêtes.* Cette concluſion qui paroît d'abord trop géné rale, & par cela même un peu flateuſe, porte cou en effet ſur tous ceux qui ont oſé raiſonner dogmati quement ſur cette matiére; car malgré toutes le ſentatives que les Philoſophes ont fait & font encor pour l'expliquer, leurs déciſions n'ont abouti juſqu'ic qu'a produire de nouvelles diſputes parmi les Sçavan de profeſſion, un nouveau jargon parmi le Peuple & des raiſonnemens incapables de ſatisfaire un homm de bon ſens qui cherchant ſincerement à s'inſtruire compte pour rien les ſuppoſitions incertaines & arbi traires qui leur ſervent de fondement. Telle eſ l'imbecillité de l'eſprit humain, qu'elle ſe démontre moins directement par le grand nombre de choſe qu'il ignore, que par celles qu'il croit ſçavoir, & qui lui ſont réellement inconnuës.

faculté de compoſer des idées, celle de les *étendre*; car quoi que dans cette derniere opération, la compoſition ne paroiſſe pas tant, que dans l'aſſemblage de pluſieurs idées complexes, c'eſt pourtant joindre pluſieurs idées enſemble, mais qui ſont de la même eſpece. Ainſi, en ajoûtant pluſieurs unités enſemble, nous nous formons l'idée d'une *douzaine*; & en joignant enſemble des idées répétées de pluſieurs *toiſes*, nous nous formons l'idée d'un *ſtade*. CHAP. XI.

§. 7. Je ſuppoſe encore que dans ce point les bêtes ſont inférieures aux hommes; car quoi qu'elles reçoivent & retiennent enſemble pluſieurs combinaiſons d'idées ſimples, comme lors qu'un chien regarde ſon maître, dont la figure, l'odeur, & la voix forment *peut-être* une idée complexe dans le chien, ou ſont, pour mieux dire, pluſieurs marques diſtinctes auxquelles il le reconnoît, cependant je ne crois pas que jamais les bêtes aſſemblent d'elles-mêmes ces idées pour en faire des complexes. Et peut-être que dans les occaſions où nous penſons que les bêtes ont des idées complexes, il n'y a qu'une ſeule idée qui les dirige vers la connoiſſance de pluſieurs choſes. Les Bêtes font peu de compoſitions d'idées.

CHAP. XI. ſes, qu'elles diſtinguent beaucoup moins par la vuë, que nous ne croyons. Car j'ai appris de gens dignes de foi, qu'une chienne nourrira de petits renards, badinera avec eux, & aura pour eux la même paſſion que pour ſes petits, ſi l'on peut faire en ſorte que les renardeaux la tettent tout autant qu'il faut pour que le lait ſe répande par tout leur corps. Et il ne paroît pas que les animaux qui ont quantité de petits à la fois, ayent aucune connoiſſance de leur nombre; car quoi qu'ils s'intéreſſent beaucoup pour un de leurs petits qu'on leur enleve en leur preſence, ou lors qu'ils viennent à l'entendre, cependans ſi on leur en dérobe un ou deux en leur abſence ou ſans faire du bruit, (1) ils ne ſemblent

(1) Je ne ſçai ſi l'on peut dire cela de la tigreſſe qui a toujours bon nombre de petits : car s'il arrive qu'ils ſoient enlevés en ſon abſence, elle ne ceſſe de courir ça & la qu'elle n'ait découvert où ils doivent être. Le Chaſſeur qui monté à Cheval s'enfuit à toute bride après les avoir enlevés, en lâche un, à l'approche de la tigreſſe dont il entend le frémiſſement. Elle s'en ſaiſit, le porte dans ſa taniere, & retournant auſſi-tôt avec plus de rapidité, elle en reprend un autre qu'on lâche encore ſur ſon chemin; & toujours de même, ne ceſſant de revenir ſur ſes pas jusqu'à ce que le Chaſſeur qui court toujours à bride abattuë, ſe ſoit jetté dans un Batteau qu'il éloigne du rivage où la tigreſſe paroît bien-tôt, pleine de rage de ne pouvoir lui aller ôter les petits qu'il emporte avec lui. Tout cela nous eſt atteſté par PLINE, dont voi

blent pas s'en mettre fort en peine, ou même s'appercevoir que le nombre en ait été diminué. CHAP. XI.

O 6 §. 8.

voici les propres paroles: *Totus Tigridis fœtus qui ſemper numeroſus eſt, ab inſidiante rapitur equo quam maxime pernici, atque in recentes ſubinde transfertur. At ubi vacuum cubile reperit fœta (maribus enim cura non eſt ſobolis) fertur præceps, odore veſtigans. Raptor ut propinquante fremitu, abjicit unum è catulis. Tollit illa morſu, & pondere etiam ocyor acta rameat, iterumque conſequitur, ac ſubinde, donec in navem regreſſo irrita feritas ſævit in littore.* Hiſt. Natur. Lib. VIII. C. 18. A juger ſincerement & ſans prévention de la tigreſſe par tout ce qu'elle fait en cette occaſion, il me ſemble qu'il eſt tres probable qu'elle s'apperçoit que *le nombre de ſes petits a été diminué.* Quant à la faculté de calculer, on ne peut nier, que certaines bêtes ne la poſſedent juſqu'à un certain degré, temoin les bœufs de Suſe, dont parle *Plutarque*, leſquels comptoient juſqu'à cent. Sur ce Fait atteſté par un ſi judicieux Ecrivain, voici deux Réflexions de *Montagne*, que bien des gens ſeront bien aiſes de rencontrer ici: *Nous ſommes en l'adoleſcence*, dit-il *, *avant que nous ſçachions compter juſques à cent, & venons de découvrir des Nations qui n'ont aucune connoiſſance des nombres.* Ces bœufs faiſoient préciſément cent tours pour faire aller certaines rouës à puiſer de l'eau dont on arroſoit les Jardins du Roy, ſans qu'il fut poſſible de les faire avancer un pas de plus. De quel moyen ſe ſervoient-ils pour compter ſi juſte juſqu'à cent? Je n'en ſçai rien; & ſi je ne me trompe, nos plus fameux Algébriſtes, les *Bernoulli*, les de *Moivre*, ne pourroient jamais trouver ce moyen-là, ou du moins être aſſûrés de l'avoir trouvé . . . . Je viens encore au Chardonneret dont j'ai parlé dans la Note précédente. Après avoir bâti ſon nid, il pond, couve, & fait éclorre ſes petits qu'il a ſoin de nourrir avec une merveilleuſe egalité, (je voulois dire *équité*, mais l'homme, cet animal ſuperbe, quoique rarement équitable, ne me pardonneroit pas) il les nourrit, dis-je, tous, un-à-un, chacun à ſon tour, ſans

* Liv. II. Ch. XII. pag. 67. Tom. III. Edition de 1739.

CHAP. XI. §. 8. Lorſque les enfans ont acquis par des ſenſations réïterées, des idée qu

en oublier un ſeul. Eſt-ce en comptant, que le chardonneret s'atquitte ſi juſtement de cet emploi ? Et s'il compte, comment compte-t-il ? Je n'en ſçai rien non plus. — Que penſer enfin de la tourtuë de Mer, qui après avoir pondu ſes œufs ſur le rivage, les enfouit dans le ſable où la chaleur du ſoleil les fait éclorre dans quarante jours. Ce terme échu, la tortuë ſe rend au lieu où elle avoit mis ſes œufs, pour emmener ſes petits dans la Mer. A-t elle compté les quarante jours ? *Elien* l'aſſure poſitivement *, mais un de ſes Commentateurs ſoutient que la tortuë n'eſt déterminée à cela que † par inſtinct, grand mot qui ne ſignifie rien, ou doit ſignifier une direction sûre, conſtante, infaillible. Pour moi qui ne veux pas me brouiller avec ce Commentateur, je me contenterai de dire, que la tourtuë ne manque jamais de s'appercevoir que l'eſpace de temps que nous nommons *quarante jours*, eſt éxactement écoulé lorſqu'elle va trouver ſes petits. Pour calculer cet eſpace avec tant de préciſion, nous avons beſoin, nous autres hommes, de recourir à l'Almanach. La tortuë n'a ni Almanach ni rien d'équivalent que je ſçache. Comment ſçait-elle que ce temps eſt expiré ? Il ne nous appartient pas de le deviner. Les bêtes de toute eſpece ont reçu de Dieu toutes les Facultés dont elles ont beſoin pour leur conſervation ; & elles ne manquent guéres de les employer à cet uſage. Il ne nous importe nullement de pénétrer les cauſes & les limites de ces Facultés. Notre affaire eſt de connoître, de perfectionner celles que Dieu nous a données à nous avec plus de profuſion qu'aux autres Habitans de la Terre, & d'en faire un bon uſage. Si nos grands Génies, nos Philoſophes, qui pourroient nous aſſiſter de leurs lumieres dans ce grand Ouvrage, s'amuſent à raiſonner, à compoſer des Livres ſur la connoiſſance des bêtes, ils ſortiront de leur ſphère & s'abandonneront à des réfléxions creuſes qui par un long circuit de paroles, les conduiront inſenſiblement à des Concluſions chimeriques, ou du moins fort incertaines. *Hæc meta laborum*, s'il eſt permis de conjecturer ce qui doit être par ce qui eſt arrivé juſqu'ici.

* Εἰσὶ δὲ οἳς τοσοῦτον λογισικαὶ ὥσε ἐφ' ἑαυτῶν λογίζησαι τὰς ἡμέρας τὰς τεσσαράκοντα, ἐν αἷς τὰ ἔγγονα αὐταῖς, τῶν ὠῶν συμπαγέντων, αὐῶ γίνονται Variæ Hiſt. Lib. I. c. 6.

† *Inſtinctu Naturæ.* Schefletus, l. 6.

qui ſe ſont imprimées dans leur mémoire, ils commencent à apprendre par degrés l'uſage des ſignes. Et quand ils ont plié les organes de la parole à former des ſons articulés, ils commencent à ſe ſervir de mots pour faire comprendre leurs idées aux autres. Et ces *ſignes nominaux*, ils les apprennent quelquefois des autres hommes, & quelquefois ils en inventent eux-mêmes, comme chacun peut le voir par ces mots nouveaux & inuſités que les enfans donnent ſouvent aux choſes lorſqu'ils commencent à parler. CHAP. XI.

§. 9. Or comme on n'employe les mots que pour être des ſignes extérieurs des idées qui ſont dans l'eſprit, & que ces idées ſont priſes de choſes particuliéres, ſi chaque idée particuliére que nous recevons, devoit être marquée par un terme diſtinct, le nombre des mots ſeroit infini. Pour prévenir cet inconvénient, l'eſprit rend générales les idées particuliéres qu'il a reçuës par l'entremiſe des objets particuliers, ce qu'il fait en conſidérant ces idées comme des apparences ſéparées de toute autre choſe, & de toutes les circonſtances qui font qu'elles repréſentent des êtres particuliers. Ce que c'eſt qu'abſtraction.

CHAP. XI. culiers actuellement éxiſtans, comme ſont le temps, le lieu & autres idées *concomitantes*. C'eſt ce qu'on appelle *Abſtraction*, par où des idées tirées de quelqu'être particulier devenant générales, repréſentent tous les êtres de cette eſpece, deſorte que les noms généraux qu'on leur donne, peuvent être appliqués à tout ce qui dans les êtres actuellement éxiſtans convient à ces idées abſtraites. Ces idées ſimples & préciſes que l'eſprit ſe repréſente, ſans conſidérer comment, d'où & avec quelles autres idées elles lui ſont venuës, l'entendement les met à part avec les noms qu'on leur donne communément, comme autant de modéles, auſquels on puiſſe rapporter les Etres réels ſous différentes eſpeces ſelon qu'ils correſpondent à ces exemplaires, en les déſignant ſuivant cela par différens noms. Ainſi, remarquant aujourd'hui, dans de la craye ou dans la neige, la même couleur que le lait excita hier dans mon eſprit, je conſidére cette idée unique, je la regarde comme une repréſentation de toutes les autres de cette eſpece, & lui ayant donné le nom de *blancheur*, j'exprime par ce ſon, la même qualité,

lité, en quelque endroit que je puiſſe l'imaginer, ou la rencontrer : & c'eſt ainſi que ſe forment les idées univerſelles, & les termes qu'on employe pour les déſigner. CHAP. XI.

§. 10. Si l'on peut douter que les bêtes compoſent & étendent leurs idées de cette maniere, à un certain degré, je crois être en droit de ſuppoſer que la puiſſance de former des abſtractions ne leur a pas été donnée, & que cette faculté de former des idées générales eſt ce qui met une parfaite diſtinction entre l'homme & les brutes, excellente qualité qu'elles ne ſçauroient acquerir en aucune maniere par le ſecours de leurs facultés. Car il eſt évident que nous n'obſervons dans les bêtes aucunes preuves qui nous puiſſent faire connoître qu'elles ſe ſervent de ſignes généraux pour déſigner des idées univerſelles ; & puiſqu'elles n'ont point l'uſage des mots ni d'aucuns autres ſignes généraux, nous avons raiſon de penſer qu'elles n'ont point la faculté (1) de

Les Bêtes ne forment point d'abſtraction.

(1) Ne pourroit-il pas être qu'un chien, qui après avoir couru un Cerf, tombe ſur la piſte d'un autre Cerf & refuſe de la ſuivre, connoît par une eſpece d'abſtraction, que ce dernier Cerf eſt un animal de la même

CHAP. XI. de faire des abſtractions, ou de former des idées générales.

§. 11. Or on ne ſçauroit dire, que c'eſt faute d'organes propres à former des ſons articulés qu'elles ne font aucun uſage ou n'ont aucune connoiſſance des mots généraux, puiſque nous en voyons pluſieurs qui peuvent former de tels ſons, & prononcer des paroles aſſez diſtinctement, mais qui n'en font jamais une pareille application D'autre part, les hommes qui par quelque défaut dans les organes, ſont privés de l'uſage de la parole, ne laiſſent pourtant pas d'exprimer leur idée

même eſpece que celui qu'il a couru d'abord, quoique ce ne ſoit pas le même Cerf? Il me ſemble qu'on devroit être fort retenu à ſe déterminer ſur un point obſcur. On ſçait d'ailleurs, que non-ſeulement les bêtes d'une certaine eſpece paroiſſent fort ſupérieures par le raiſonnement à des bêtes d'une autre eſpece mais qu'il s'en trouve auſſi qui conſtamment raiſonnent avec plus de ſubtilité que quantité d'autres de leur eſpece. J'ai vu un Chien qui en hyver ne manquoit jamais de donner le change à pluſieurs autres Chiens qui le ſoir ſe rangeoient autour du foyer; car toutes les fois qu'il ne pouvoit pas s'y placer auſſi avantageuſement que les autres, il alloit hors de la chambre leur donner l'allarme d'un ton qui les attiroit tous à lui: après quoi, rentrant promptement dans la chambre, il ſe plaçoit auprès du foyer fort ſon aiſe, ſans ſe mettre en peine de l'abboyement des autres Chiens, qui quelques jours, ou quelques ſemaines après, donnoient encore dans le même panneau.

idées univerſelles par des ſignes qui leur tiennent lieu de termes généraux: faculté que nous ne découvrons point dans les bêtes. Nous pouvons donc ſuppoſer, à mon avis, que c'eſt en cela que les bêtes différent de l'homme. C'eſt-là, dis-je, la propre différence, à l'égard de laquelle ces deux ſortes de Créatures ſont entiérement diſtinctes, & qui met enfin une ſi vaſte diſtance entr'elles; car ſi les bêtes ont quelques idées, & ne ſont pas de pures machines, comme quelques-uns le prétendent, nous ne ſçaurions nier qu'elles n'ayent de la raiſon dans un certain degré. Et pour moi, il me paroît auſſi évident qu'il y en a quelques-unes qui RAISONNENT en certaines rencontres, qu'il me paroît qu'elles ont du ſentiment; mais c'eſt ſeulement ſur des idées particuliéres qu'elles *raiſonnent* ſelon que leurs ſens les leur préſentent. Les plus parfaites d'entr'elles ſont renfermées dans ces étroites bornes, (1) n'ayant point, à ce CHAP. XI.

(1) Tant qu'on ignorera juſqu'à quel degré les bêtes raiſonnent, & ſont à cet égard plus parfaites les unes que les autres, on ne pourra point à mon avis, définir préciſément leur maniere de raiſonner, ni en déterminer les bornes. M. LOCKE en convient en quelque

CHAP. XI. ce que *je crois*, la faculté de les étendre par aucune ſorte d'abſtraction.

Défaut des Imbécilles.

§. 12. Si l'on éxaminoit avec ſoin les divers égaremens des imbécilles, on découvriroit ſans doute juſqu'à quel point leur imbécillité procéde de l'abſcence ou de la foibleſſe de quelqu'une des facultés dont nous venons de parler, ou de ces deux choſes enſemble. Car ceux qui n'apperçoivent qu'avec peine, qui ne retiennnet qu'imparfaitement les idées qui leur viennent dans l'eſprit, & qui ne ſçauroient les rappeller ou aſſembler promptement, n'ont que très-peu de penſées. Ceux qui ne peuvent diſtinguer, comparer & abſtraire des idées, ne ſçauroient être fort capables de comprendre les choſes, de faire uſage des termes, ou de juger & de raiſonner paſſablement bien. Leurs raiſonnemens qui ſont rares & très-imparfaits ne roulent que ſur des choſes préſentes, & fort familiéres à leurs ſens. Et en effet, ſi aucune des facul-

quelque maniere, puiſqu'il ſe contente de nous di qu'*il croit* qu'elles ſont incapables de faire aucune ſor d'abſtractions. Il y a grande apparence que, s'il pu le prouver évidemment, il l'auroit fait ou du mo l'auroit aſſuré comme une choſe indubitable.

cultés dont j'ai parlé ci-dessus, vient à manquer ou à se dérégler, l'entendement de l'homme a constamment les défauts que doit produire l'absence ou le déréglement de cette faculté.

§. 13. Enfin, il me semble que le défaut des imbecilles vient de manque de vivacité, d'activité & de mouvement dans les facultés intellectuelles, par où ils se trouvent privés de l'usage de la raison. Les fous, au contraire, semblent être dans l'extrêmité opposée. Car il ne me paroît pas que ces derniers ayent perdu la faculté de raisonner; mais ayant joint mal à propos certaines idées, ils les prennent pour des vérités, & se trompent de la même maniere que ceux qui raisonnent juste sur de faux principes. Après avoir converti leurs propres fantaisies en réalités par la force de leur imagination, ils en tirent des conclusions fort raisonnables. Ainsi, vous verrez un fou qui s'imaginant être Roi, prétend, par une juste consequence, être servi, honoré, & obéï selon sa dignité. D'autres qui ont crû être de verre, ont pris toutes les précautions nécessaires pour empêcher leur corps de se casser. De-là vient qu'un homme fort sage & de

Différence entre les imbécilles & les fous.

CHAP. XI. de très-bon ſens en toute autre ch
ſe, peut être auſſi fou ſur un certa
'article qu'aucun de ceux qu'on renfe
me dans les petites-maiſons, ſi p
quelque violente impreſſion qui ſe ſ
faite ſubitement dans ſon eſprit, (
par une longue application à une (
pece particuliere de penſées, il arri
que des idées incompatibles ſoie
jointes ſi fortement enſemble da
ſon eſprit, qu'elles y demeurent uni
Mais il y a des degrés de folie auſ
bien que d'imbécillité, cette uni
déréglée d'idées étant plus ou moi
forte dans les uns que dans les autr
En un mot, il me ſemble que ce q
fait la différence des imbécilles d'av
les fous, c'eſt que *les fous* joigne
enſemble des idées mal aſſorties,
forment ainſi des propoſitions ext
vagantes, ſur leſquelles néanmoins
raiſonnent juſte: au-lieu que *les i*
bécilles ne forment que très-peu,
point de propoſitions, & ne raiſo
nent preſque point.

§. 14. Ce ſont là, je crois, les p
mieres facultés & opérations de l'
prit, par leſquelles l'entendement
mis en action. Quoiqu'elles regarde
toutes ſes idées en général, cepend

les exemples que j'en ai donné juſ- Chap. XI.
qu'ici, ont principalement roulé ſur des idées ſimples. Que ſi j'ai joint l'explication de ces facultés à celle des idées ſimples, avant que de propoſer ce que j'ai à dire ſur les *idées complexes*, ç'a été pour les raiſons ſuivantes.

Premierement, à cauſe que pluſieurs de ces facultés ayant d'abord pour objet les idées ſimples, nous pouvons, en ſuivant l'ordre que la nature s'eſt preſcrit, ſuivre & découvrir ces facultés dans leur ſource, dans leurs progrès & dans leurs accroiſſemens.

En ſecond lieu, parcequ'en obſervant de quelle maniere ces facultés opérent à l'égard des idées ſimples, qui pour l'ordinaire ſont plus nettes, plus préciſes & plus diſtinctes dans l'eſprit de la plûpart des hommes, que les idées complexes, nous pouvons mieux éxaminer & apprendre comment l'eſprit fait des abſtractions, comment il compare, diſtingue & éxerce ſes autres opérations à l'égard des idées complexes, ſur quoi nous ſommes plus ſujets à nous méprendre.

En troiſiéme lieu, parce que ces mêmes

CHAP. XI. mêmes opérations de l'esprit conce
nant les idées qui viennent par vo
de *Sensation*, sont elles-mêmes, lo
que l'esprit en fait l'objet de ses réfl
xions, une autre espece d'idées, q
procedent de cette seconde source
nos connoissances que je nomme *R*
flexion, lesquelles il étoit à propos,
cause de cela, de considérer en
endroit, après avoir parlé des ide
simples qui viennent par sensatic
Du reste, je n'ai fait qu'indiquer
passant ces facultés de composer d
idées, de les comparer, de faire d
abstractions, *&c.* parce que j'aurai c
casion d'en parler plus au long
d'autres endroits.

Source des connoissances humaines.

§. 15. Voilà en abbrégé une véri
ble histoire, si je ne me trompe, c
premiers commencemens des conno
sances humaines. Par où l'on voit d'
l'esprit tire les premiers objets de
pensées, & par quels degrés il vien
faire cet amas d'idées qui compos
toutes les connoissances dont il est
pable. Sur quoi j'en appelle à l'exp
rience & aux observations que chac
peut faire en soi-même, pour sçav
si j'ai raison; car le meilleur moyen
trouver la vérité, c'est d'éxaminer
cho

choſes comme elles ſont réellement en elles-mêmes, & non pas de conclure qu'elles ſont telles que notre propre imagination ou d'autres perſonnes nous les ont repréſentées. Chap. XI.

§. 16. Quand à moi, je déclare ſincerement que c'eſt-là la ſeule voye par où je puis découvrir que les idées des choſes entrent dans l'entendement. Si d'autres perſonnes ont des idées innées ou des principes infus, je conviens qu'ils ont raiſon d'en jouïr; & s'ils en ſont pleinement aſſurés, il eſt impoſſible aux autres hommes de leur refuſer ce privilége qu'ils ont par-deſſus leurs voiſins. Je ne ſçaurois parler, à cet égard, que de ce que je trouve en moi-même, & qui s'accorde avec les notions qui ſemblent dépendre des fondemens que j'ai poſés, & s'y rapporter dans toutes leurs parties & dans tous leurs différens degrés, ſelon la méthode que je viens d'expoſer, commen on peut s'en convaincre en éxaminant tout le cours de la vie des hommes dans leurs différens âges, dans leurs différens Pays, & par rapport à la différente maniere dont ils ſont élevés. Sur quoi on en appelle à l'expérience.

§. 17. Je ne prétens pas enſeigner, mais Notre Entendement

CHAP. XI. comparé à une chambre obſcure.

mais chercher la vérité. C'eſt po quoi je ne puis m'empêcher de déc rer encore une fois, que les ſen tions extérieures & intérieures ſont ſeules voies par où je puis voir que connoiſſance entre dans l'entendem humain. Ce ſont là, dis-je, aut que je puis m'en appercevoir, les ſe paſſages par leſquels la lumiere en dans cette chambre obſcure. Ca à mon avis, l'entendement ne reſſe ble pas mal à un cabinet entiéreme obſcur qui n'auroit que quelques p tites ouvertures pour laiſſer entrer p dehors les images extérieures & vi bles, ou, pour ainſi dire, les idé des choſes: de ſorte que ſi ces imag venant à ſe peindre dans ce cabi obſcur, pouvoient y reſter, & y ê placées en ordre, en ſorte qu'on p les trouver dans l'occaſion, il y aur une grande reſſemblance entre cabinet & l'entendement humai par rapport à tous les objets de la vu & aux idées qu'ils excitent dans l'e prit.

Ce ſont là mes conjectures touch les moyens par leſquels l'entendeme vient à recevoir & à conſerver idées ſimples & leurs différens mod

a

avec quelques autres opérations qui les concernent. Je vais préſentement éxaminer, avec un peu plus de préciſion, quelques-unes de ces idées ſimples & leurs Modes.

CHAPITRE XII.

Des Idées complexes.

§. 1. NOUS avons conſideré juſqu'ici les idées dans la réception deſquelles l'eſprit eſt purement paſſif, c'eſt-à-dire, ces idées ſimples qu'il reçoit par la Senſation & par la Réflexion, en ſorte qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'en produire en lui-même aucune nouvelle de cet ordre, ni d'en avoir aucune qui ne ſoit pas entiérement compoſée de celles-là. Mais quoique l'eſprit ſoit purement paſſif dans la réception de toutes ſes idées ſimples, il produit néanmoins de lui-même pluſieurs actes par leſquels il forme d'autres idées, fondées ſur les idées ſimples qu'il a reçuës & qui ſont les matériaux & les fondemens de toutes ſes penſées. Voici en quoi conſiſtent principalement ces actes de l'eſprit:

CHAP. XII

Les idées *complexes* ſont celles que l'eſprit compoſe des idées *ſimples*.

Chap. XII. prit : 1. A combiner plusieurs idées
ples en une seule ; & c'est par ce
yen que se font toutes les idées c
plexes. 2. A joindre deux i
ensemble, soit qu'elles soient sim
ou complexes, & à les placer l
près de l'autre, en sorte qu'on les
tout-à-la fois sans les combiner en
seule idée : c'est par-là que l'espri
forme toutes les idées des Relati
3. Le troisieme de ces actes consi
separer des idées d'avec toutes les
tres qui éxistent réellement avec el
c'est ce qu'on nomme *abstraction*
c'est par cette voie que l'esprit fo
toutes ses idées générales. Ces d
rens actes montrent quel est le p
voir de l'homme ; & que ses op
tions sont à peu près les mêmes da
Monde matériel & dans le Mond
tellectuel. Car les matériaux de
deux Mondes sont de telle nature,
l'homme ne peut ni en faire de
veaux, ni détruire ceux qui éxist
toute sa puissance se terminant
quement ou à les unir ensemble
à les placer les uns auprès des aut
ou à les sépater entiérement. Dan
dessein que j'ai d'éxaminer nos
complexes, je commencerai par le

mier de ces actes, & je parlerai des autres dans un autre endroit. Comme on peut obſerver que les idées ſimples exiſtent en différentes combinaiſons, l'eſprit a la puiſſance de conſiderer comme une ſeule idée pluſieurs de ces idées jointes enſemble ; & cela, non-ſeulement ſelon qu'elles ſont unies dans les objets extérieurs, mais ſelon qu'il les a jointes lui-même. Ces idées formées ainſi de pluſieurs idées ſimples, miſes enſemble, je les nomme complexes, telles ſont *la beauté*, *la reconnoiſſance*, *un homme*, *une armée*, *l'Univers*. Et quoi qu'elles ſoient compoſées de différentes idées ſimples, ou d'idées complexes formées d'idées ſimples, l'eſprit conſidere pourtant, quand il veut, ces idées complexes, chacune à part, comme une choſe unique qui fait un tout déſigné par un ſeul nom. CHAP. XII.

§. 2. Par cette faculté que l'eſprit a de répéter & de joindre enſemble ſes idées, il peut varier & multiplier à l'infini les objets de ſes penſées, au-delà de ce qu'il reçoit par ſenſation ou par réflexion : mais toutes ces idées ſe réduiſent toujours à ces idées ſimples que l'eſprit a reçuës de ces deux ſources, & qui ſont les maté- C'eſt volontairement qu'on fait des idées complexes.

Chap. XII.

riaux auxquels ſe réſolvent enfin t
tes les compoſitions qu'il peut fa
Car les idées ſimples ſont toutes tir
des choſes même : & l'eſprit n'en p
avoir d'autres que celles qui lui ſ
ſuggerées. Il ne peut ſe former d'
tres idées des qualités ſenſibles
celles qui lui viennent de dehors par
ſens, ni des idées d'aucune autre ſo
d'opérations d'une ſubſtance penſa
que de celles qu'il trouve en
même. Mais lorſqu'il a une fois acc
ces idées ſimples, il n'eſt pas rédu
une ſimple contemplation des ob
extérieurs qui ſe préſentent à lui
peut encore, par ſa propre puiſſan
joindre enſemble les idées qu'il a
quiſes, & en faire des idées com
xes, toutes nouvelles, qu'il n'a
jamais reçuës ainſi unies.

Les idées complexes ſont ou des Modes, ou des Subſtances, ou des Relations.

§. 3. De quelque maniere que
idées complexes ſoient compoſées
diviſées, quoique le nombre en
infini, & qu'elles occupent les pen
des hommes avec une diverſité
bornes, elles peuvent pourtant
réduites à ces trois chefs.

1. *Les Modes.*
2. *Les Subſtances.*
3. *Les Relations.*

CHAP. XII. Des Modes

§. 4. Premierement j'appelle *Modes*, ces idées complexes, qui, quelque compoſées qu'elles ſoient, ne renferment point la ſuppoſition de ſubſiſter par elles-mêmes, mais ſont conſiderées comme des dépendances ou des affections des ſubſtances, telles ſont les idées ſignifiées par les mots de *triangle* de *gratitude*, de *meurtre*, &c. Que ſi j'emploie dans cette occaſion le terme de *Mode* dans un ſens un peu différent de celui qu'on a accoûtumé de lui donner, je prie mon Lecteur de me pardonner cette liberté : car c'eſt une néceſſité inévitable dans des Diſcours où l'on s'éloigne des notions communément reçuës, de faire de nouveaux mots, ou d'employer les anciens termes dans une ſignification un peu nouvelle: & ce dernier expédient eſt, peut-être, les plus tolerable dans cette rencontre.

Deux ſortes de Modes, les uns Simples, & les autres Mixtes.

§. 5. Il y a de deux ſortes de ces modes, qui méritent d'être conſidérés à part. 1. Les uns ne ſont que des combinaiſons d'idées ſimples de la même eſpece, ſans mêlange d'aucune autre idée, comme une *douzaine*, une *vingtaine*, qui ne ſont autre choſe que des idées d'autant d'unités diſtinctes, jointes enſemble. Et ces modes, je les

Chap. XII.

nomme *Modes ſimples*, parce qu' ſont renfermés dans les bornes d'u ſeule idée ſimple. 2. Il y en a d'aut qui ſont compoſés d'idées ſimples différentes eſpeces, qui jointes e ſemble n'en font qu'une: telle e par exemple, l'idée de la *Beauté*, q eſt un certain aſſemblage de coule & de traits, qui fait du plaiſir à ve Ainſi le *Vol*, qui eſt un tranſport cret de la poſſeſſion d'une choſe, ſ le conſentement du propriétaire, ce tient viſiblement une combinaiſon pluſieurs idées de différentes eſpec & c'eſt ce que j'appelle *Modes mix*

Subſtances ſingulieres ou collectives.

§. 6. En ſecond lieu, les idées *Subſtances* ſont certaines combinaiſ d'idées ſimples, qu'on ſuppoſe rep ſenter des choſes particuliéres & d ctinctes, ſubſiſtant par elles-mêmes, p mi leſquelles idées l'idée de Subſt ce qu'on ſuppoſe ſans la connoît quelle qu'elle ſoit en elle-même, toujours la premiere & la princip Ainſi, en joignant à l'idée de ſubſt ce celle d'un certain blanc-pale, a certains degrés de peſanteur, de du té, de malléabilité, & de fuſibili nous avons l'idée du *Plomb*. De mê une combinaiſon d'idées d'une certa

eſp

eſpece de figure, avec la puiſſance de ſe mouvoir, de penſer, & de raiſonner, jointes avec la ſubſtance, forme l'idée ordinaire d'un *homme*. Chap. XII.

Or à l'égard des *Subſtances*, il y a auſſi deux ſortes d'idées, l'une des Subſtances ſinguliéres en tant qu'elles éxiſtent ſéparément, comme celle d'un *homme* ou d'une *brebis*, & l'autre de pluſieurs ſubſtances jointes enſemble, comme *une armée d'hommes*, & *un troupeau de brebis* : car ces *idées collectives* de pluſieurs ſubſtances jointes de cette maniere forment auſſi bien une ſeule idée que celle d'un *homme*, ou d'une *unité*.

§. 7. La troiſiéme eſpece d'idées complexes, eſt ce que nous nommons *Relation*, qui conſiſte dans la comparaiſon d'une idée avec une autre : comparaiſon qui fait que la conſideration d'une choſe enferme en elle-même la conſideration d'une autre. Nous traiterons par ordre de ces trois différentes eſpeces d'idées.

Ce que c'eſt que *Relation*.

§. 8. Si nous prenons la peine de ſuivre pié-à-pié les progrés de notre eſprit, & que nous nous appliquions à obſerver, comment il répete, ajoute, & unit enſemble les idées ſimples qu'il reçoit par le moyen de la Senſation

Les idées les plus abtruſes ne viennent que de deux ſources ; la Senſation ou la Réflexion.

Chap. XII. tion ou de la Réfléxion, cet éxam
nous conduira plus loin que nous
pourrions peut-être nous le figur
d'abord : & ſi nous obſervons ſoigne
ſement les origines de nos idées, no
trouverons à mon avis, que les idé
même les plus abſtruſes, quelq
éloignées qu'elles paroiſſent des ſens
d'aucune operation de notre prop
entendement, ne ſont pourtant q
des notions que l'entendement ſe fo
me en répétant & combinant les idé
qu'il avoit reçuës des objets des ſen
ou de ſes propres opérations conce
nant les idées qui lui ont été fourni
par les ſens. De ſorte que *les idées l*
plus étenduës & les plus abſtraites no
viennent par la Senſation ou *par la R*
fléxion : car l'eſprit ne connoît & r
ſçauroit connoître que par l'uſage o
dinaire de ſes facultés, qu'il éxerc
ſur les idées qui lui viennent par le
objets extérieurs, ou par les opéra
tions qu'il obſerve en lui-même cor
cernant celles qu'il a reçuës par l
ſens. C'eſt ce que je tâcherai de fai
voir à l'égard des idées que nous avo
de l'*Eſpace*, du *Temps*, de l'*Infinité*, &
de quelques autres qui paroiſſent l
plus éloignées de ces deux ſource

CHAP

CHAPITRE XIII.

Des Modes ſimples ; & premierement de ceux de l'Eſpace.

§. 1. QUOIQUE j'aye déja parlé fort ſouvent des idées ſimples, qui ſont en effet les matériaux de toutes nos connoiſſances, cependant comme je les ai plutôt conſiderées par rapport à la maniere dont elles ſont introduites dans l'eſprit, qu'en tant qu'elles ſont diſtinctes des autres idées plus compoſées, il ne ſera peut-être pas hors de propos d'en éxaminer encore quelques-unes ſous ce dernier rapport, & de voir ces différentes modifications de la même idée, que l'eſprit trouve dans les choſes même, ou qu'il eſt capable de former en lui-même ſans le ſecours d'aucun objet extérieur, ou d'aucune cauſe étrangere. CHAP. XIII. Les Modes Simples.

Ces Modifications d'une idée ſimple, quelle qu'elle ſoit, auquelles je donne le nom de *Modes ſimples*, comme il a été dit, ſont des idées auſſi parfaitement diſtinctes dans l'eſprit que

CHAP. XIII. celles entre leſquels il y a le plus de diſtance ou d'oppoſition. Car l'idée de *deux*, par exemple, eſt auſſi differente & auſſi diſtincte de celle d'*un*, que l'idée du *bleu* différe de celle de la *chaleur*, ou que l'une de ces idées eſt diſtincte de celle de quelque autre nombre que ce ſoit. Cependant *deux* n'eſt compoſé que de l'idée ſimple de l'unité répétée; & ce ſont les répétitions de cette eſpece d'idées qui jointes enſemble, font les idées diſtinctes ou le modes ſimples d'une *douzaine* d'une *groſſe*, d'un *million* &c.

Idée de l'eſpace. §. 2. Je commencerai par l'*idée ſimple de l'eſpace*. J'ai d'éja montré dans le Chapitre quatriéme de ce ſecond Livre, que nous acquerons l'idée de l'eſpace & par la vuë & par l'attouchement; ce qui eſt, ce me ſemble, d'une telle évidence, qu'il ſeroit auſſi inutile de prouver que les hommes apperçoivent par la vuë, la diſtance qui eſt entre des corps de diverſes couleurs, ou entre les parties du même corps, qu'il le ſeroit de prouver qu'ils voyent les couleurs mêmes. Il n'eſt pas moins aiſé de ſe convaincre que l'on peut appercevoir l'eſpace dans les ténébres par le moyen de l'attouchement.

§. 3.

§. 3. L'Eſpace conſidéré ſimplement par rapport à la longueur qui ſépare deux corps, ſans conſiderer aucune autre choſe entre-deux, s'appelle *Diſtance.* S'il eſt conſideré par rapport à la longueur, à la largeur & à la profondeur, on peut, à mon avis, le nommer *Capacité.* Pour le terme d'*Etenduë*, on l'applique ordinairement à l'eſpace de quelque maniere qu'on le conſidére. CHAP. XIII.

§. 4. Chaque diſtance diſtincte eſt une différente modification de l'eſpace, & chaque idée d'une diſtance diſtincte ou d'un certain eſpace, eſt un mode ſimple de cette idée. Les hommes, pour leur uſage, & par la coûtume de meſurer, qui s'eſt introduite parmi eux, ont etabli dans leur eſprit les idées de certaines longueurs déterminées, comme ſont un *pouce*, un *pied*, une *aune*, une *ſtade*, un *mille*, le *diamétre de la Terre*, &c. qui ſont tout autant d'idées diſtinctes, uniquement compoſées d'eſpace. Lorſque ces ſortes de longueurs ou meſures d'eſpace, leur ſont devenuës familiéres, ils peuvent les répéter dans leur eſprit auſſi ſouvent qu'il leur plait, ſans y joindre ou mêler l'idée du L'Immenſité.

CHAP. XIII. *corps* ou d'aucune autre choſe ; & ſe faire des idées de long, de quarré, ou de cubique, de *pieds*, d'*aunes*, ou de *ſtades*, pour les rapporter dans cet Univers, aux corps qui y ſont, ou au delà des dernieres limites de tous les corps, & en multipliant ainſi ces idées par de continuelles additions, ils peuvent étendre leur idée de l'eſpace autant qu'ils veulent. C'eſt par cette puiſſance de répéter ou de doubler l'idée que nous avons de quelque diſtance qui ce ſoit, & de l'ajoûter à la précédente auſſi ſouvent que nous voulons, ſans pouvoir être arretés nulle part, que nous nous formons l'idée de l'*immenſité*.

La Figure §. 5. Il y a une autre modification de cette idée de l'eſpace, qui n'eſt autre choſe que la relation qui eſt entre les parties qui terminent l'étenduë. C'eſt ce que l'attouchement découvre dans les corps ſenſibles lorſque nous en pouvons toucher les exrémités, ou que l'œil apperçoit par les corps mêmes & par leurs couleurs, lorſqu'il en voit les bornes : auquel cas venant à obſerver comment les extrémités ſe terminent ou par des lignes droites qui forment des angles diſtincts,

ou

ou par des lignes courbes où l'on ne peut appercevoir aucun angle, & les conſidérant dans le rapport qu'elles ont les unes avec les autres, dans toutes les parties des extrémités d'un corps ou de l'eſpace, nous nous formons l'idée que nous appellons *Figure*, qui ſe multiplie dans l'eſprit avec une infinie variété. Car outre le nombre prodigieux de figures différentes qui éxiſtent réellement en diverſes maſſes de matiére, l'eſprit en a un fonds abſolument inépuiſable par la puiſſance qu'il a de diverſifier l'idée de l'eſpace, & d'en faire par ce moyen de nouvelles compoſitions en répétant ſes propres idées, & les aſſemblant comme il lui plait. C'eſt ainſi qu'il peut multiplier les figures à l'infini. CHAP. XIII.

§. 6. En effet, l'eſprit ayant la puiſſance de répéter l'idée d'une certaine ligne droite, & d'y en joindre une autre toute ſemblable ſur le même plan, c'eſt-à-dire, de doubler la longueur de cette ligne, ou bien de la joindre à une autre avec telle inclination qu'il juge à propos, & ainſi de faire telle ſorte d'angle qu'il veut, notre eſprit, dis-je, pouvant outre cela accourcir

une

CHAP. XIII. une certaine ligne qu'il imagine en ôtant la moitié de cette ligne, un quart ou telle partie qu'il lui plaira, ſans pouvoir arriver à la fin de ces ſortes de diviſions, il peut faire un angle de telle grandeur qu'il veut. Il peut faire auſſi les lignes qui en conſtituent les côtés, de telle longueur qu'il le juge à propos, & les joindre encore à d'autres lignes de différentes longueurs, & à différens angles, juſqu'à ce qu'il ait entiérement fermé un certain eſpace : d'où il s'enſuit évidemment que nous pouvons multiplier les figures à l'infini tant à l'égard de leur configuration particuliere, qu'à l'égard de leur capacité ; & toutes ces figures ne ſont autre choſe que des modes ſimples de l'eſpace, différens les uns des autres.

Ce qu'on peut faire avec des lignes droites, on peut le faire auſſi avec des lignes courbes, ou bien avec des lignes courbes & droites mêlées enſemble : & ce qu'on peut faire ſur des lignes, on peut le faire ſur des ſurfaces ce qui peut nous conduire à la connoiſſance d'une diverſité infinie de figures que l'eſprit peut ſe former à lui-même & par où il devient capable de

multi

multiplier ſi fort les modes ſimples de l'eſpace. Chap. XIII.

§. 7. Une autre idée qui ſe rapporte à cet article, c'eſt ce que nous appellons la *place*, ou le *lieu*. Comme dans le ſimple eſpace nous conſidérons le rapport de diſtance qui eſt entre deux corps, ou deux points, de même dans l'idée que nous avons du *lieu*, nous conſidérons le rapport de diſtance qui eſt entre une certaine choſe, & deux points ou plus encore, qu'on conſidére comme gardant la même diſtance l'un à l'égard de l'autre, & qu'on ſuppoſe par conſequent en repos; car lorſque nous trouvons aujourd'hui une choſe à la même diſtance qu'elle étoit hier, de certains points qui depuis n'ont point changé de ſituation les uns à l'égard des autres, & avec leſquels nous la comparions alors, nous diſons qu'elle a gardé la même *place*. Mais ſi ſa diſtance à l'égard de l'un de ces points, a changé ſenſiblement, nous diſons qu'elle a changé de place. Cependant à parler vulgairement, & ſelon la notion commune de ce qu'on nomme le *lieu*, ce n'eſt pas toujours de certains points précis que nous prenons éxactement la diſ- Le Lieu.

tance

CHAP. XIII.

tance, mais de quelques parties conſidérables de certains objets ſenſibles auſquels nous rapportons la choſe dont nous obſervons la place & dont nous avons quelque raiſon de remarquer la diſtance qui eſt entr'elle & ces objets.

§. 8. Ainſi dans le jeu des échecs quand nous trouvons toutes les pieces placées ſur les mêmes caſes de l'échiquier où nous les avions laiſſées, nous diſons qu'elles ſont toutes dans la même place, ſans avoir été remuées, quoique peut-être l'échiquier ait été tranſporté, dans le même-temps, d'une chambre dans une autre : parceque nous ne conſidérons les pieces que par rapport aux parties de l'échiquier qui gardent la même diſtance entr'elles. Nous diſons auſſi, que l'échiquier eſt dans le même lieu qu'il étoit, s'il reſte dans le même endroit de la chambre d'un vaiſſeau où il avoit été mis, quoique le vaiſſeau ait fait voile pendant tout ce temps-là. On dit auſſi que le vaiſſeau eſt dans le même lieu, ſuppoſé qu'il garde la même diſtance à l'égard des parties des Pays voiſins, quoique la terre ait peut-être tourné tout autour, & qu'ainſi les échecs, l'échi-

l'échiquier & le vaiſſeau ayent changé de place par rapport à des corps plus éloignés qui ont gardé la même diſtance l'un à l'égard de l'autre. Cependant comme la place des échecs eſt déterminée par leur diſtance de certaines parties de l'échiquier: comme la diſtance où ſont certaines parties fixes de la chambre d'un vaiſſeau à l'égard de l'échiquier, ſert à en déterminer la place, & que c'eſt par rapport à certaines parties fixes de la terre que nous déterminons la place du vaiſſeau, on peut dire à tous ces différens égards, que les échecs, l'échiquier, & le vaiſſeau ſont dans la même place, quoique leur diſtance de quelques autres choſes, auſquelles nous ne faiſons aucune réfléxion dans ce cas-là, ayant changé, il ſoit indubitable qu'ils ont auſſi changé de place à cet égard; & c'eſt ainſi que nous en jugeons nous-mêmes, lorſque nous les comparons avec ces autres choſes. CHAP XIII.

§. 9. Mais comme les hommes ont inſtitué pour leur uſage, cette modification de diſtance qu'on nomme *Lieu*, afin de pouvoir déſigner la poſition particuliere des choſes, lorſqu'ils ont beſoin d'une telle dénotation, ils conſi-

CHAP. XIII. conſidérent & déterminent la plac
d'une certaine choſe par rapport au
choſes *adjacentes* qui peuvent le mieu
ſervir à leur préſent deſſein, ſans ſon
ger aux autres choſes qui dans une au
tre vuë ſeroient plus propres à déter
miner le lieu de cette même choſe
Ainſi l'uſage de la dénotation de la pla
ce que chaque Echèc doit occuper
étant déterminé par les différentes ca
ſes tracées ſur l'Echiquier, ce ſeroi
s'embarraſſer inutilement par rappor
à cet uſage particulier que de meſure
la place des Echecs par quelqu'autr
choſe. Mais lorſque ces mêmes Echec
ſont dans un ſac, ſi quelqu'un deman
doit où eſt le *Roi noir*, il faudroit e
déterminer le lieu par certains endroit
de la chambre où il ſeroit, & no
pas pár l'Echiquier: parce que l'uſag
pour lequel on déſigne la place qu'i
occupe préſentement, eſt différent d
celui qu'on en tire en joüant lorſqu'
eſt ſur l'Echiquier; & par conſequent
la place en doit être déterminée pa
d'autres corps. De même, ſi l'on de
mandoit où ſont les vers qui contien
nent l'avanture de *Niſus* & d'*Euryalus*
ce ſeroit en déterminer fort mal l'en
droit que de dire qu'ils ſont dans un te
lie

lieu de terre, ou dans la Bibliothé- Chap XIII.
que du Roi ; mais la véritable détermination du lieu où ſont ces vers, devroit être priſe des ouvrages de *Virgile* ; de ſorte que pour bien répondre à cette queſtion, il faudroit dire qu'ils ſont vers le milieu du neuviéme Livre de ſon *Enéide*, & qu'ils ont toujours été dans le même endroit depuis que Virgile a été imprimé, ce qui eſt toujours vrai, quoique le Livre lui-même ait changé mille fois de place : l'uſage qu'on fait en cette rencontre de l'idée du lieu, conſiſtant ſeulement à reconnoître en quel endroit du Livre ſe trouve cette hiſtoire, afin que dans l'occaſion nous puiſſions ſçavoir où la trouver, pour y recourir quand nous en aurons beſoin.

§. 10. Que l'idée que nous avons du *lieu*, ne ſoit qu'une telle poſition d'une choſe par rapport à d'autres, comme je viens de l'expliquer, cela eſt, à mon avis, tout-à-fait évident ; & nous le reconnoîtrons ſans peine, ſi nous conſidérons que nous ne ſçaurions avoir aucune idée de la place de l'*Univers*, quoique nous puiſſions avoir une idée de la place de toutes ſes parties, parcequ'au de-là de l'Univers nous

CHAP. XIII. nous n'avons point d'idée de certains êtres fixes, diſtincts, & particuliers auſquels nous puiſſions juger que l'Univers ait aucun rapport de diſtance, n'y ayant au-delà qu'un eſpace ou étenduë uniforme, où l'eſprit ne trouve aucune varieté ni aucune marque de diſtinction. Que ſi l'on dit que l'univers eſt quelque part, cela n'emporte dans le fond autre choſe, ſi ce n'eſt que l'univers éxiſte; car cette expreſſion quoi qu'empruntée du lieu, ſignifie ſimplement ſon éxiſtence, & non ſa ſituation ou *location*, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Et quiconque pourra trouvér & ſe repréſenter nettement & diſtinctement la place de l'univers, pourra fort bien nous dire ſi l'univers eſt en mouvement ou dans un continuel repos, dans cette étenduë infinie du vuide où l'on ne ſçauroit concevoir aucune diſtinction. Il eſt pourtant vrai, que le mot de *place* ou de *lieu* ſe prend ſouvent dans un ſens plus confus, pour cet eſpace que chaque corps occupe; & dans ce ſens, l'univers eſt dans un certain lieu.

Il eſt donc certain que nous avons l'idée du *lieu* par les mêmes moyens

que

que nous acquerons celle de l'eſpace dont le lieu n'eſt qu'une conſidération particuliere, bornée à certaines parties: je veux dire par la vuë & l'attouchement qui ſont les deux moyens par leſquels nous recevons les idées de ce qu'on nomme étenduë ou diſtance. CHAP. XIII

§. 11. Il y a des gens * qui voudroient nous perſuader, *Que le corps & l'etenduë ſont une même choſe.* Mais ou ils changent la ſignification des mots, dequoi je ne voudrois pas les ſoupçonner, eux qui ont ſi ſévérement condamné la Philoſophie † qui étoit en vogue avant eux, pour être trop fondée ſur le ſens incertain ou ſur l'obſcurité illuſoire de certains termes ambigus ou qui ne ſignifioient rien: ou bien, ils confondent deux idées fort différentes, ſi par le *corps* & l'*étenduë* ils entendent la même choſe que les autres hommes, ſçavoir par le *corps* ce qui eſt ſolide & étendu, dont les parties peuvent être diviſées & muës en différentes manieres; & par l'*étenduë*

Le *Corps* & l'*Etenduë* ne ſont pas la même choſe.

* Les Carteſiens.

† La Philoſophie Scholaſtique qui a été enſeignée dans toutes les Univerſités de l'Europe long-temps avant Deſcartes.

CHAP. XIII. *tenduë*, ſeulement l'eſpace que ces parties ſolides jointes enſemble occupent, & qui eſt entre les extrêmités de ces parties. Car j'en appelle à ce que chacun juge en ſoi-même, pour ſçavoir ſi l'idée de l'eſpace n'eſt pas auſſi diſtincte de celle de la ſolidité, que de l'idée de la couleur qu'on nomme écarlate. Il eſt vrai que la *ſolidité* ne peut ſubſiſter ſans l'étenduë, ni l'écarlate ne ſçauroit éxiſter non-plus ſans l'étenduë, ce qui n'empêche pas que ce ne ſoient des idées diſtinctes. Il y a pluſieurs idées qui pour éxiſter, ou pour pouvoir être conçuës, ont abſolument beſoin d'autres idées dont elles ſont pourtant très-différentes. Le mouvement ne peut être, ni être conçu ſans l'eſpace; & cependant le mouvement n'eſt point l'eſpace, ni l'eſpace le mouvement: l'eſpace peut éxiſter ſans le mouvement, & ce ſont deux idées fort diſtinctes. Il en eſt de même, à ce que je crois, de l'eſpace & de la ſolidité. La ſolidité eſt une idée ſi inſéparable du corps, que c'eſt parceque le corps eſt ſolide qu'il remplit l'eſpace, qu'il touche un autre corps, qu'il le pouſſe, & par-là lui communique du mouvement.

Que

Que ſi l'on peut prouver que l'eſprit est différent du corps, parce que ce qui penſe, n'enferme point l'idée de l'étenduë : ſi cette raiſon eſt bonne, elle peut, à mon avis, ſervir tout auſſi-bien à prouver que *l'eſpace n'eſt pas corps*, parce qu'il n'enferme pas l'idée de la ſolidité, l'eſpace & la ſolidité étant des idées auſſi différentes entr'elles que la penſée & l'étenduë, de ſorte que l'eſprit peut les ſéparer entiérement l'une de l'autre. Il eſt donc évident que le *corps* & l'*étenduë* ſont deux idées diſtinctes. CHAP. XIII.

§. 12. Car premierement, l'étenduë n'enferme ni ſolidité ni réſiſtance au mouvement d'un corps, comme fait le corps.

§. 13. En ſecond lieu, les parties de l'eſpace pur ſont inſéparables l'une de l'autre, enſorte que la continuité n'en peut être, ni réellement, ni mentalement ſéparée. Car je défie qui que ce ſoit de pouvoir écarter, même par la penſée, une partie de l'eſpace d'avec une autre. Diviſer & ſéparer actuellement, c'eſt à ce que je crois, faire deux ſuperficies en écartant des parties qui faiſoient auparavant une quantité continuë ; & diviſer men-

Chap. XIII. mentalement, c'eſt imaginer deux ſuperficies où auparavant il y avoit continuité, & les conſidérer comme éloignées l'une de l'autre, ce qui ne peut ſe faire que dans les choſes que l'eſprit conſidére comme capables d'être diviſées, & de recevoir par la diviſion de nouvelles ſurfaces diſtinctes, qu'elles n'ont pas alors, mais qu'elles ſont capables d'avoir. Or aucune de ces ſortes de diviſions, ſoit réelle ou mentale, ne ſçauroit convenir, ce me ſemble, à l'eſpace pur. A la vérité, un homme peut conſiderer autant d'un tel eſpace, qui réponde ou ſoit commenſurable à un pied, ſans penſer au reſte, ce qui eſt bien une conſidération de certaine portion de l'eſpace, mais n'eſt point une diviſion même mentale, parce qu'il n'eſt pas plus poſſible à un homme de faire une diviſion par l'eſprit ſans réfléchir ſur deux ſurfaces ſeparées l'une de l'autre, que de diviſer actuellement, ſans faire deux ſurfaces écartées l'une de l'autre. Mais conſiderer des parties, ce n'eſt point les diviſer. Je puis conſiderer la lumiere dans le ſoleil, ſans faire réfléxion à ſa chaleur, ou la mobilité dans le corps, ſans penſer à ſon étenduë, mais

mais par-là je ne ſonge point à ſéparer la lumiere d'avec la chaleur, ni la mobilité d'avec l'étenduë. La premiere de ces choſes n'eſt qu'une ſimple conſidération d'une ſeule partie, au-lieu que l'autre eſt une conſidération de deux parties en tant qu'elles éxiſtent ſéparément. CHAP. XIII.

§. 14. En troiſiéme lieu, les parties de l'*eſpace pur* ſont immobiles, ce qui ſuit de ce qu'elles ſont indiviſibles ; car comme le *mouvement* n'eſt qu'un changement de diſtance entre deux choſes, un tel changement ne peut arriver entre des parties qui ſont inſéparables ; car il faut qu'elles ſoient par cela même dans un perpétuel repos l'une à l'égard de l'autre.

Ainſi l'idée déterminée de l'*eſpace pur* le diſtingue évidemment & ſuffiſamment du *corps*, puiſque ſes parties ſont inſéparables, immobiles, & ſans reſiſtance au mouvement du corps

§. 15. Que ſi quelqu'un me demande, ce que c'eſt que cet *eſpace*, dont je parle, je ſuis prêt à le lui dire, quand il me dira ce que c'eſt que l'*étenduë*. Car de dire, comme on fait ordinairement, que l'étenduë c'eſt d'avoir *partes extra partes*, c'eſt dire, ſim-

La Définition de l'étenduë ne prouve point qu'il ne ſçauroit y avoir de l'Eſpace ſans corps.

CHAP. XIII.

ſimplement que l'étenduë eſt étenduë. Car je vous prie, ſuis-je mieux inſtruit de la nature de l'étenduë lorſqu'on me dit qu'elle conſiſte à avoir des parties étenduës, extérieures à d'autres parties étenduës, c'eſt-à-dire que l'étenduë eſt compoſée de parties étenduës; ſuis-je mieux inſtruit ſur ce point, que celui qui me demandant ce que c'eſt qu'une *fibre*, recevroit pour réponſe que c'eſt une choſe compoſée de pluſieur fibres ? Entendroit-il mieux, après une telle réponſe ce que c'eſt qu'une fibre, qu'il ne l'entendoit auparavant ? Ou plutôt, n'auroit-il pas raiſon de croire que j'aurois bien plus en vuë de me moquer de lui, que de l'inſtruire ?

La Diviſion des Etres en Corps & Eſprits, ne prouve point que l'Eſpace & le Corps ſoient la même choſe.

§. 16. Ceux qui ſoûtiennent que l'eſpace & le corps ſont une même choſe, ſe ſervent de ce Dilemme : Ou l'eſpace eſt quelque choſe, ou ce n'eſt rien : S'il n'y a rien entre-deux corps, il faut néceſſairement qu'ils ſe touchent : & ſi l'on dit que l'eſpace eſt quelque choſe (1), ils demandent ſi c'eſt

* Dans un Livre Anglois, intitulé *Dr.* CLARKE'S

[1] C'eſt la demande qu'on vient de faire * au défenſeur des notions du Docteur Clarkes, concernant l'eſpace, cité ci-deſſus, *p.* 198. *Not.* 1. » Si l'Auteu » de cette *Défenſe*, dit-on, a quelque idée d'une cho » ſe qui n'eſt ni matiere ni eſprit, qu'il ne nous diſ » poin

ſi c'eſt corps, ou eſprit? A quoi je répons par une autre queſtion : Qui vous a dit, qu'il n'y a, ou qu'il ne peut y avoir que des êtres ſolides qui ne peu- CHAP. XIII.

» point ce que cette choſe n'eſt pas, mais ce qu'elle » eſt. S'il n'a aucune idée d'une telle choſe, je ſuis » aſſuré, dit ſon Antagoniſte, qu'il ne prouvera ja- » mais que l'eſpace ſoit cette choſe-là : car prouver » que c'eſt ce dont il n'a aucune idée, c'eſt prouver » que c'eſt ſeulement *un il ne ſçait quoi.* Et il ne » ſuffira point, ajoute-t-il, de répondre avec M. Loc- » ke à la Queſtion, *Si l'eſpace eſt corps ou eſprit?* » Qui vous a dit qu'il n'y a, ou qu'il ne peut y » avoir que des êtres ſolides qui ne peuvent penſer, » & que des êtres penſans qui ne ſont point étendus. » Cette réponſe, *dit-il*, ne ſuffira point, parce qu'ici » la queſtion n'eſt pas, s'il peut y avoir autre choſe » que *corps & eſprit*; mais ſi nous avons une idée de » quelqu'autre choſe. Et ſi nous n'en avons aucune, » je ſuis aſſuré qu'il ſera impoſſible de prouver, com- » me je viens de dire, que l'eſpace ſoit cette choſe- » là. Voici les propres termes de l'original: » *If the Author of the Defence of Dr.* CLARKE'S *Notions concerning Space has any Idea of a thing, that is neither matter nor ſpirit, let him not tellius what it is not, but wha it is. If he has not any Idea of ſucha Thing, then Iam ſure he an never prove* Space *to be that thiag: for proving it to be what he has no Idea of, is proving it to be only - - - he knows not what. Nor will it be ſufficient ro ſay herevith Mr.* LOCKE, *who to the Queſtion, whether Space be Bady or Spirit? anſwers by anothen Queſtion*, viz. *Who told them that there was, or could be noting but ſolid Beings which could not thinb, or thinking Beings that were not extended? which is all they mean, he ſays, by the tirmes* Body & Spirit. *This, Iſay, will not be ſufficient; ſince the Queſtion here, is not, whether cannot be any Thing beſide* Body *and* Spirit; *but whether we have any idea of any oter Thing? And, if we have not, Iam ſure it will be impoſſible to prove Space, I have ſayd beſore, to be ſuch a Thing.* L'Auteur employe la meilleure partie de ſon Livre à prouver que l'eſpace diſtinct de la matiere n'a en effet aucune

Notions of Space examined. imprimé à Londres, en 1733.

CHAP. XIII.

peuvent penſer, & que des Etres penſans qui ne ſont point étendus ? Car c'eſt là tout ce qu'ils entendent par les termes de *corps* & d'*eſprit*.

La Subſtance que nous ne connoiſſons pas, ne peut ſervir de preuve contre l'éxiſtence d'un eſpace ſans Corps.

§. 17. Si l'on demande, comme on a accoûtumé de faire, ſi l'eſpace ſans corps eſt ſubſtance ou accident, je répondrai ſans héſiter : Que je n'en ſçai rien ; & je n'aurai point de honte d'avouer mon ignorance, juſqu'à ce que ceûx qui font cette Queſtion, me donnent une idée claire & diſtincte de ce qu'on nomme *Subſtance*.

§. 18. Je tâche de me délivrer, autant que je puis, de ces illuſions que nous ſommes ſujets à nous faire à nous-mêmes, en prenant des mots pour des choſes. Il ne nous ſert de rien de faire ſemblant de ſçavoir ce que nous ne ſçavons pas, en prononçant certains ſons qui ne ſignifient rien de diſtinct & de poſitif. C'eſt battre l'air inutilement ; car des mots faits à plaiſir ne changent point la nature des choſes,

enne éxiſtence réelle, que c'eſt un pur vuide, un néant abſolu, un être imaginaire, l'abſence du corps & rien de plus. Pour moi, j'avoue ſincérement que ſur une queſtion ſi ſubtile, comme ſur bien d'autres de cette nature, je n'ai point d'opinion déterminée : & que je me fais une affaire de deſapprendre tous les jours bien des choſes dont je m'étois cru fort bien inſtruit. *Multa neſcire meæ pars magna ſapientiæ.*

choſes, & ne peuvent devenir intelligibles qu'en tant que ce ſont des ſignes de quelque choſe de poſitif, & qu'ils expriment des idées diſtinctes & déterminées. Je ſouhaiterois au reſte, que ceux qui appuyent ſi fort ſur le ſon de ces trois ſyllabes *ſubſtance*, priſſent la peine de conſiderer, ſi l'appliquant, comme ils font, à Dieu, cet Etre infini & incompréhenſible, aux eſprits finis, & aux corps, ils le prennent dans le même ſens; & ſi ce mot emporte la même idée lorſqu'on le donne à chacun de ces trois êtres ſi différens. S'ils diſent qu'oüi, je les prie de voir s'il ne s'enſuivra point delà, Que Dieu, les eſprits finis, & les corps participans en commun à la même nature de *ſubſtance*, ne different point autrement que par la différente modification de cette ſubſtance, comme un arbre & un caillou qui étant corps dans le même ſens, & participant également à la nature du corps, ne different que dans la ſimple modification de cette matiere commune dont ils ſont compoſés, ce qui ſeroit un dogme bien difficile à digérer. S'ils diſent qu'ils appliquent le mot de *Subſtance* à Dieu, aux eſprits CHAP. XIII.

CHAP. XIII. finis & à la matiere en trois différentes ſignifications : que, lorſqu'on dit que DIEU eſt une *Subſtance*, ce mot marque une certaine idée, qu'il en ſignifie une autre lorſqu'on le donne à l'ame, & une troiſiéme lorſqu'on le donne au corps : ſi dis-je, le terme de *Subſtance* a trois différentes idées, abſolument diſtinctes, ces Meſſieurs nous rendroient un grand ſervice s'ils vouloient prendre la peine de nous faire connoître ces trois idées, ou dumoins de leur donner trois noms diſtincts, afin de prévenir, dans un ſujet ſi important, la confuſion & les erreurs que cauſera naturellement l'uſage d'un terme ſi ambigu, ſi on l'applique indifféremment & ſans diſtinction à des choſes ſi différentes ; car à peine a-t-il une ſeule ſignification claire & déterminée, tant s'en faut que dans l'uſage ordinaire on ſoupçonne qu'il en renferme trois. Et du reſte, s'il peuvent attribuer trois idées diſtinctes à la *Subſtance*, qui peut empêcher qu'un autre ne lui en attribue une quatriéme. ?

Les mots de *Subſtance* & d'*Accidens* ſont de peu d'uſage dans

§. 19. Ceux qui les premiers ſe ſont aviſés de regarder les *Accidens* comme une eſpece d'êtres réels qui ont beſoin

beſoin de quelque choſe à quoi ils ſoient attachés, ont été contraints d'inventer le mot de *Subſtance*, pour ſervir de ſoûtien aux *Accidens*. Si un pauvre *Philoſophe Indien* qui s'imagine que la terre a auſſi beſoin de quelque appui, ſe fût aviſé ſeulement du mot de *Subſtance* il n'auroit pas eu l'embarras de chercher un éléphant pour ſoûtenir la terre, & une tourtuë pour ſoûtenir ſon éléphant, le mot de *Subſtance* auroit entiérement fait ſon affaire. Et quiconque demanderoit après cela, ce que c'eſt qui ſoûtient la terre, devroit être auſſi content de la réponſe d'un Philoſophe Indien qui lui diroit, que c'eſt la *Subſtance*, ſans ſçavoir ce qu'emporte ce mot, que nous le ſommes d'un *Philoſophe Européen* qui nous dit, que la *Subſtance*, terme dont il n'entend pas non-plus la ſignification, eſt ce qui ſoûtient les *Accidens*. Car toute l'idée que nous avons de la ſubſtance c'eſt une idée obſcure de ce qu'elle fait, & non une idée de ce qu'elle eſt.

CHAP. XIII. la Philoſophie.

§. 20. Quoique pût faire un Sçavant en pareille rencontre, je ne crois pas qu'un Américain d'un eſprit un peu pénétrant qui voudroit s'inſtruire de

CHAP. XIII. la nature des choſes, fût fort ſatisfait ſi deſirant d'apprendre notre maniere de bâtir, on lui diſoit, qu'un pilier eſt une choſe ſoûtenuë par une baſe, & qu'une baſe eſt quelque choſe qui ſoûtient un pilier. Ne croiroit-il pas qu'en lui tenant un tel diſcours, on auroit envie de ſe moquer de lui, au lieu de ſonger à l'inſtruire ? Et ſi un étranger qui n'auroit jamais vû des Livres, vouloit apprendre éxactement comment ils ſont faits & ce qu'ils contiennent, ne ſeroit-ce pas un plaiſant moyen de l'en inſtruire que de lui dire, que tous les bons Livres ſont compoſés de papier & de lettres, que les lettres ſont des choſes inhérentes au papier, & le papier une choſe qui ſoûtient les lettres ? N'auroit-il pas, après cela, des idées fort claires des lettres & du papier ? Mais ſi les mots Latins, *inhærentia* & *ſubſtantia*, étoient rendus nettement en François par des termes qui exprimaſſent l'*action de s'attacher* & l'*action de ſoûtenir*, (car c'eſt ce qu'ils ſignifient proprement) nous verrions bien mieux le peu de clarté qu'il y a dans tout ce qu'on dit de la *Subſtance* & des *Accidens*, & de quel uſage ces mots peuvent être en Philoſophie

ſophie pour décider les queſtions qui y ont quelque rapport. CHAP. XIII.

§. 21. Mais pour revenir à notre idée de l'eſpace : Si l'on ne ſuppoſe pas le corps infini, ce que perſonne n'oſera faire, à ce que je crois, je demande, ſi un homme que Dieu auroit placé à l'extrémité des êtres corporels, ne pourroit point étendre ſa main au-delà de ſon corps. S'il le pouvoit, il mettroit donc ſon bras dans un endroit où il y avoit auparavant de l'eſpace ſans corps ; & ſi ſa main étant dans cet eſpace, il venoit à écarter les doigts, il y auroit encore entre-deux de l'eſpace ſans corps. Que s'il ne pouvoit étendre ſa main, (1) ce

Qu'il y a un vuide au-delà des dernieres bornes des Corps.

[1] —— *Si jam finitum conſtituatur*
Omne quod eſt ſpatium, ſi quis procurrat ad oras
Ultimus extremas, jaciatque volatile telum :
Id validis utrùm contortum viribus ire
Quò fuerit miſſum, mavis, longéque volare,
An prohibere aliquid cenſes, obſtareque poſſe,
Alterutrum fateare enim, ſumaſque neceſſe eſt,
Quorum utrumque tibi effugium præcludit, & omne
Cogit ut exemptâ concedas fine patere.
Nam ſive eſt aliquid, quod prohibeat officiatque
Quo minùs quo miſſum eſt veniat, finique locet ſe ;
Sive foras fertur, non eſt ea fini profectò.
Hoc pacto ſequar, atque oras ubicumque locaris
Extremas, quæram quid telo denique fiat.
Fiet, uti nuſquam poſſit conſiſtere finis :
Effugiumque fugæ prolatet copia ſemper.
LUCRET. Lib. I. v. 967. &c.

CHAP. XIII. devroit être à cauſe de quelque empêchement extérieur ; car je ſuppoſe que cet homme eſt en vie avec la même puiſſance de mouvoir les parties de ſon corps qu'il a préſentement, ce qui de ſoi n'eſt pas impoſſible, ſi Dieu le veut ainſi, ou dumoins eſt-il certain que Dieu peut le mouvoir en ce ſens : & alors je demande ſi ce qui empêche ſa main de ſe mouvoir en dehors, eſt ſubſtance ou accident, quelque choſe, ou rien ? Quand ils auront ſatisfait à cette queſtion, ils ſeront capables de déterminer d'eux-mêmes ce que c'eſt qui ſans être corps & ſans avoir aucune ſolidité, eſt, ou peut être entre deux corps éloignés l'un de l'autre. Du reſte, celui qui dit qu'un corps en mouvement, peut ſe mouvoir vers où rien ne peut s'oppoſer à ſon mouvement, comme au delà de l'eſpace qui borne tous les corps, raiſonne pour le moins auſſi conſequemment que ceux qui diſent, que deux corps entre leſquels il n'y a rien, doivent ſe toucher néceſſairement. Car au-lieu que l'eſpace qui eſt entre deux corps, ſuffit pour empêcher leur contact mutuel, l'eſpace pur qui ſe trouve ſur le chemin d'un

corps

corps qui ſe meut, ne ſuffit pas pour en arrêter le mouvement. La vérité eſt, qu'il n'y a que deux partis à prendre pour ces Meſſieurs, ou de déclarer que les corps ſont infinis, quoiqu'ils ayent de la répugnance à le dire ouvertement, ou de reconnoître de bonne foi que l'eſpace n'eſt pas corps. Car je voudrois bien trouver quelqu'un de ces eſprits profonds qui par la penſée pût plutôt mettre des bornes à l'eſpace qu'il n'en peut mettre à la durée, ou qui, à force de penſer à l'étenduë de l'eſpace & de la durée, pût les épuiſer entiérement & arriver à leurs dernieres bornes. Que ſi ſon idée de l'*éternité* eſt infinie, celle qu'il a de l'*immenſité* l'eſt auſſi, toutes deux étant également finies, ou infinies. CHAP. XIII.

§. 22. Bien-plus, non-ſeulement il faut que ceux qui ſoûtiennent que l'éxiſtence d'un eſpace ſans matiere eſt impoſſible, reconnoiſſent que le corps eſt infini; il faut, outre cela, qu'ils nient que Dieu ait la puiſſance d'annihiler aucune partie de la matiere. Je ſuppoſe que perſonne ne me niera que Dieu ne puiſſe faire ceſſer tout le mouvement qui eſt dans la matiere, La puiſſance d'annihiler prouve le Vuide.

CHAP. XIII. tiere, & mettre tous les corps de l'univers dans un parfait repos, pour les laiſſer dans cet état tout auſſi long-temps qu'il voudra. Or, quiconque tombera d'accord que durant ce repos univerſel Dieu peut annihiler ce Livre, ou le corps de celui qui le lit, ne peut éviter de reconnoître la poſſibilité du *vuide*. Car, il eſt évident que l'eſpace qui étoit rempli par les parties du corps annihilé, reſtera toujours, & ſera un eſpace ſans corps; parce que les corps qui ſont tout autour, étant dans un parfait repos, ſont comme une muraille de diamant, & dans cet état mettent tout autre corps dans une parfaite impoſſibilité d'aller remplir cet eſpace. En effet, ce n'eſt que de la ſuppoſition, que tout eſt plein, qu'il s'enſuit qu'une partie de matiere doit néceſſairement prendre la place qu'une autre partie vient de quitter. Mais cette ſuppoſition devroit être prouvée autrement que par un fait en queſtion, qui bien-loin de pouvoir être démontré par l'expérience, eſt viſiblement contraire à des idées claires & diſtinctes qui nous convainquent évidemment qu'il n'y a point de liaiſon néceſſaire entre l'eſ-

pace

pace & la *ſolidité*, puiſque nous pouvons concevoir l'un ſans ſonger à l'autre. Et par conſequent ceux qui diſputent pour ou contre le *Vuide*, doivent reconnoître qu'ils ont des idées diſtinctes du *vuide* & du *plein*; c'eſt-à-dire, qu'ils ont une idée de l'étenduë exempte de ſolidité, quoiqu'ils en nient l'éxiſtence, ou bien ils diſputent ſur le pur néant. Car ceux qui changent ſi fort la ſignification des mots, qu'ils donnent à l'*étenduë* le nom de *corps*, & qui réduiſent, par conſequent, toute l'eſſence du corps à n'être rien autre choſe qu'une pure étenduë ſans ſolidité, doivent parler d'une maniere bien abſurde lorſqu'ils raiſonnent du vuide, puiſqu'il eſt impoſſible que l'étenduë ſoit ſans étenduë. Car enfin, qu'on reconnoiſſe ou qu'on nie l'éxiſtence du vuide, il eſt certain que le vuide ſignifie *un eſpace ſans corps*; & toute perſonne qui ne veut ni ſuppoſer la matiere infinie, ni ôter à Dieu la puiſſance d'en annihiler quelque particule, ne peut nier la poſſibilité d'un tel eſpace. CHAP. XIII.

§. 23. Mais ſans ſortir de l'univers pour aller au-delà des dernieres bornes des corps, ſans recourir à la toute- Le Mouvement prouve le Vuide.

CHAP. XIII. toute-puiſſance de Dieu pour établir le vuide, il me ſemble que le mouvement des corps que nous voyons & dont nous ſommes environnés, en démontre clairement l'éxiſtence. Car, je voudrois bien que quelqu'un eſſayât de diviſer un corps ſolide de telle dimenſion qu'il voudroit, enſorte qu'il fît que ces parties ſolides puſſent ſe mouvoir librement en-haut, en-bas, & de tous côtés dans les bornes de la ſuperficie de ce corps, quoique dans l'étenduë de cette ſuperficie il n'y eût point d'eſpace vuide auſſi grand que la moindre partie dans laquelle il a diviſé ce corps ſolide. Que ſi lorſque la moindre partie du corps diviſé eſt auſſi groſſe qu'un grain de ſemence de moutarde, il faut qu'il y ait un eſpace vuide qui ſoit égal à la groſſeur d'un grain de moutarde, pour faire que les parties de ce corps ayent de la place pour ſe mouvoir librement dans les bornes de ſa ſuperficie; il faut auſſi, que lorſque les parties de la matiere ſont cent millions de fois plus petites qu'un grain de moutarde, il y ait un eſpace, vuide de matiere ſolide, qui ſoit auſſi grand qu'une partie de moutarde cent millions de fois plus petit qu'un

qu'un grain de cette ſemence. Et ſi ce vuide proportionnel eſt néceſſaire dans le premier cas, il doit l'être dans le ſecond, & ainſi à l'infini. Or, que cet eſpace vuide ſoit ſi petit qu'on voudra, cela ſuffit pour détruire l'hypothèſe qui établit que tout eſt plein. Car, s'il peut y avoir un eſpace, vuide de corps, égal à la plus petite partie diſtincte de matiere qui éxiſte préſentement dans le monde, c'eſt toujours un eſpace vuide de corps, & qui met une auſſi grande différence entre l'eſpace pur & le corps, que ſi c'étoit un vuide immenſe, *μέγα χάσμα*. Par conſequent, ſi nous ſuppoſons que l'eſpace vuide qui eſt néceſſaire pour le mouvement, n'eſt pas égal à la plus petite partie de la matiere ſolide, actuellement diviſée, mais à $\frac{1}{10}$ ou à $\frac{1}{1000}$ de cette partie, il s'enſuivra toujours également qu'il y a de l'eſpace ſans matiere. CHAP. XIII.

§. 24. Mais comme ici la queſtion eſt de ſçavoir, ſi l'idée de l'eſpace ou de l'étenduë eſt la même que celle du corps, il n'eſt pas néceſſaire de prouver l'éxiſtence réelle du vuide, mais ſeulement de montrer qu'on peut avoir l'idée d'un eſpace ſans corps. Or, Les Idées de l'Eſpace & du Corps ſont diſtinctes l'une de l'autre.

CHAP. XIII. Or, je dis qu'il eſt évident que les hommes ont cette idée, puiſqu'ils cherchent & diſputent, s'il y a du vuide ou non. Car, s'ils n'avoient point l'idée d'un eſpace ſans corps, ils ne pourroient pas mettre en queſtion ſi cet eſpace éxiſte ; & ſi l'idée qu'ils ont du corps, n'enferme pas en ſoi quelque choſe de plus que l'idée ſimple de l'eſpace, ils ne peuvent plus douter que tout le monde ne ſoit parfaitement plein. Et en ce cas-là, il ſeroit auſſi abſurde de demander s'il y auroit un eſpace ſans corps, que de demander s'il y auroit un eſpace ſans eſpace, ou un corps ſans corps ; puiſque ce ne ſeroit que différens noms d'une même idée.

De ce que l'Etenduë eſt inſéparable du corps, il ne s'enſuit pas que l'Eſpace & le Corps ſoient une ſeule & même choſe.

§. 25. Il eſt vrai que l'idée de l'étenduë eſt ſi inſéparablement jointe à toutes les qualités viſibles, & à la plûpart des qualités tactiles, que nous ne pouvons voir aucun objet extérieur, ni en toucher fort peu, ſans recevoir en même temps quelqu'impreſſion de l'étenduë. Or, parce que l'étenduë ſe mêle ſi conſtamment avec d'autres idées, je conjecture que c'eſt ce qui a donné occaſion à certaines gens de déterminer que toute

l'eſſence

l'eſſence du corps conſiſte dans l'éten- CHAP. XII.
duë. Ce n'eſt pas une choſe fort étonnante ; puiſque quelques-uns ſe ſont ſi fort rempli l'eſprit de l'idée de l'étenduë par le moyen de la vuë & de l'attouchement, (les plus occupés de tous les ſens) qu'ils ne ſçauroient donner de l'éxiſtence à ce qui n'a point d'étenduë, cette idée ayant, pour ainſi dire, rempli toute la capacité de leur ame. Je ne prétens pas diſputer préſentement contre ces perſonnes, qui renferment la meſure & la poſſibilité de tous les êtres dans les bornes étroites de leur imagination groſſiere ; mais comme je n'ai à faire ici qu'à ceux qui concluent que l'eſſence du corps conſiſte dans l'étenduë, parce qu'ils ne ſçauroient, diſent-ils, imaginer aucune qualité ſenſible de quelque corps que ce ſoit ſans étenduë, je les prie de conſiderer, (1) que, s'ils euſſent autant reflé-

chi

(1) Il eſt difficile d'imaginer ce qui peut avoir engagé Mr. Locke à nous débiter ce long raiſonnement contre les Cartéſiens. C'eſt à eux qu'il en veut ici ; & il leur parle des *idées*, *des goûts & des odeurs*, comme s'ils croyoient que ce ſont des qualités inhérentes dans les corps. Il eſt pourtant très-certain que long-temps avant que Mr. Locke eût ſongé à compoſer ſon Livre, les Cartéſiens avoient démontré que les

CHAP. XIII. fléchi ſur les idées qu'ils ont des goûts & des odeurs, que ſur celles de la vuë & de l'attouchement, ou qu'ils euſſent

les idées des ſaveurs & des odeurs ſont uniquement dans l'eſprit de ceux qui goûtent les corps qu'on nomme ſavoureux & qui flairent les corps qu'on nomme odoriferens; & que bien-loin que *ces idées enferment en elles-mêmes aucune idée d'étenduë*, elles ſont excitées dans notre ame par quelque choſe dans les corps qui n'a aucun rapport à ces idées, comme on peut le voir par ce qui a été remarqué ſur la page 262. ch. VIII. §. 14. — Lorſque je vins à traduire cet endroit de l'*eſſai concernant l'entendement humain*, je m'apperçus de la mépriſe de Mr. Locke, & je l'en avertis: mais il me fut impoſſible de le faire convenir que le ſentiment qu'il attribuoit aux Cartéſiens, étoit directement oppoſé à celui qu'ils ont ſoûtenu, & prouvé avec la derniere évidence, & qu'il avoit adopté lui-même dans cet ouvrage. Quelque temps aprés, commençant à me défier de mon jugement ſur cette affaire, j'en écrivis à Mr. BAYLE, qui me répondit que j'étois bien fondé à trouver l'*ignoratio elenchi* dans le paſſage en queſtion. On peut voir ſa Réponſe dans la 247 me. Lettre, p. 932. Tom. III. de la Nouvelle édition des LETTRES DE Mr. BAYLE, publiée en 1729. par M. DES-MAIZEAUX, qui l'a augmentée de *Nouvelles Lettres*, & enrichie de *Remarques* très-curieuſes & très-inſtructives. Et voici la note par laquelle ce judicieux Editeur a trouvé bon de confirmer la cenſure que Mr. Bayle avoit faite du Paſſage qui fait le ſujet de cet article: *Les Cartéſiens*, dit-il après avoir cité les propres paroles de Mr. Locke juſqu'à ces mots: *Ils auroient compris que toutes ces idées ne renferment en elles-mêmes aucune idée d'étenduë.* — *Les Cartéſiens à qui Mr. Locke en veut ici, ont fort bien compris*, que toutes ces idées n'enferment en elles mêmes aucune idée d'étenduë. *Ils l'ont dit, redit, & prouvé plus nettement qu'on ne l'avoit encore fait: deſorte que l'avis que Mr. Locke leur donne, n'eſt pas fort à propos, & pourroit même faire croire qu'il n'entendoit pas trop bien leurs principes, comme M. Coſte s'en étoit apperçu, & comme l'inſinue ici Mr. Bayle.*

euſſent éxaminé les idées que leur cauſe la faim, la ſoif, & pluſieurs autre incommodités, ils auroient compris que toutes ces idées ne renferment en elles-mêmes aucune idée d'étenduë, qui n'eſt qu'une affection du corps, comme tout le reſte de ce qui peut être découvert par nos ſens, dont la pénétration ne peut guéres aller juſqu'à voir la pure eſſence des choſes. CHAP. XIII.

§. 26 Que ſi les idées qui ſont conſtamment jointes à toutes les autres, doivent paſſer dès-là pour l'eſſence des choſes auſquelles ces idées ſe trouvent jointes, & dont elles ſont inſéparables, l'unité doit donc être, ſans contredit, l'eſſence de chaque choſe. Car il n'y a aucun objet de ſenſation ou de réfléxion, qui n'emporte l'idée de l'unité. Mais, c'eſt une ſorte de raiſonnement dont nous avons déja montré ſuffiſamment la foibleſſe.

§. 27. Enfin, quelles que ſoient les penſées des hommes ſur l'éxiſtence du vuide, il me paroît évident, que nous avons une idée auſſi claire de l'eſpace, diſtinct de la ſolidité, que nous en avons de la ſolidité, diſtincte

Les idées de l'eſpace & de la ſolidité different l'une de l'autre.

CHAP. XIII. tincte du mouvement, ou du mouvement distinct de l'espace. Il n'y a pas deux idées plus distinctes que celles-là, & nous pouvons concevoir aussi aisément l'espace sans solidité, que le corps ou l'espace sans mouvement; quoiqu'il soit très-certain, que le corps ou le mouvement ne sçauroient éxister sans l'espace. Mais soit qu'on ne regarde l'espace que comme une relation qui résulte de l'éxistence de quelques êtres éloignés les uns des autres, ou qu'on croye devoir entendre littéralement ces paroles du sage Roi Salomon : *Les Cieux & les Cieux des Cieux ne te peuvent contenir :* ou celles-ci de St. *Paul*, ce *Philosophe inspiré* de Dieu, lesquelles sont encore plus emphatiques : (1) *C'est en lui que nous avons*

(1) *Act.* XVII. *vers.* 28. Ἐν αὐτῷ ζῶμέν, καὶ κινούμεθα, καὶ ἐσμεν. *Ces paroles de l'original exprimnt, ce me semble, quelque chose de plus que la Traduction Françoise, ou dumoins elles représentent la même chose plus vivement & plus nettement.* C'est la réfléxion que je fis sur les paroles de St. Paul dans la premiere Edition Françoise de cet ouvrage. Je voulois insinuer par-là qu'on devoit expliquer ces paroles littéralement & dans le sens propre. Mr. Locke parut satisfait du tour que j'avois pris, qui tendoit en effet à établir ce que Mr. Locke croyoit de l'espace, & qu'il insinue en plusieurs endroits de cet ouvrage, quoique d'une maniere mystérieuse & indirecte; sçavoir que cet espace est Dieu lui-même, ou plutôt une

avons la vie, le mouvement, & l'être; CHAP. XIII.
je laiſſe éxaminer ce qui en eſt, à quiconque voudra en prendre la péine, & je me contente de dire, que l'idée que nous avons de l'eſpace, eſt, à mon avis, telle que je viens de la repréſenter, & entierement diſtincte de celle du corps. Car, ſoit que nous conſidérions dans la matiére même la diſtance

une propriété de Dieu. Mais après y avoir penſé plus éxactement, je m'apperçois qu'il y a beaucoup plus d'apparence, que dans ce paſſage il faut traduire comme ont fait quelques Interprêtes, ἐν αὐτῷ, *par lui*: C'EST *par lui que nous avons la vie, le mouvement & l'être*: c'eſt de la Bonté de Dieu que nous tenons la vie, ce grand Bien qui eſt le fondement de tous les autres; & c'eſt par ſon aſſiſtance actuelle que nous en jouïſſons. Cette explication eſt fort naturelle, & s'accorde très-bien avec ce que St. Paul venoit de dire dans le même Diſcours d'où ce paſſage eſt tiré, que *c'eſt Dieu qui donne à tous la vie, la reſpiration & toutes choſes*, αὐτὸς διδοὺς πᾶσι ζωὴν, καὶ πνοὴν, καὶ τὰ πάντα, verſ. 25. C'eſt d'ailleurs une choſe connuë de tous ceux qui ont quelque teinture de la Langue Grecque, que la propoſition ἐν que St. Luc a employée dans le paſſage en queſtion ſignifie quelquefois *par* dans les meilleurs Auteurs, & ſur-tout dans le nouveau Teſtament: ἐλάλησεν ἡμῖν ἐν υἱῷ, dit St. Paul dans ſon Epitre aux Hébreux: *Il nous a parlé par ſon Fils*, Chap. I. vſ. 1. & dans ce même Chapitre des Actes, vſ. 31. ἐν ἀνδρὶ ᾧ ὥρισε, *par l'homme qu'il a diſtiné*. Pour ce qui eſt des raiſonnemens purement Philoſophiques que Mr. Locke employe dans ce Chapitre & ailleurs, pour établir ſon ſentiment ſur l'éxiſtence & les propriétés de l'eſpace voyez ce qui en a été dit dans ce même Chapitre, §. 16. pag. 362. dans la Note.

CHAP. XIII. diſtance de ſes parties ſolides, jointes enſemble, & que nous lui donnions le nom d'*étenduë* par rapport à ces parties ſolides; ou que conſidérant cette diſtance comme étant entre les extrémités d'un corps, ſelon ſes différentes dimenſions, nous l'appellions *longueur*, *largeur* & *profondeur*; ou ſoit que la conſidérant comme étant entre deux corps, ou deux êtres poſitifs, ſans penſer s'il y a entre-deux de la matiére ou non, nous la nommions *diſtance*: quelque nom qu'on lui donne, ou de quelque maniere q'on la conſidére, c'eſt toujours la même idée ſimple & uniforme de l'eſpace, qui nous eſt venuë par le moyen des objets dont nos ſens ont été occupés; deſorte qu'en ayant établi des idées dans notre eſprit, nous pouvons les réveiller, les répéter & les ajoûter l'une à l'autre auſſi ſouvent que nous voulons, & ainſi conſiderer l'eſpace ou la diſtance, ſoit comme remplie de parties ſolides, enſorte qu'un autre corps n'y puiſſe point venir ſans déplacer & chaſſer le corps qui étoit auparavant; ſoit comme vuide de toute choſe ſolide, enſorte qu'un corps d'une dimenſion égale à ce pur eſpace,

ce, puiſſe y être placé, ſans en éloigner ou chaſſer aucune choſe qui y ſoit déja. Mais pour éviter la confuſion en traitant cette matiere, il ſeroit peut-être à ſouhaiter qu'on n'appliquât le nom d'*étenduë* qu'à la matiere ou à la diſtance qui eſt entre les extrémités des corps particuliers, & qu'on donnât le nom d'*Expanſion* à l'eſpace en général, ſoit qu'il fût plein ou vuide de matiere ſolide; deſorte qu'on dit, l'eſpace a de l'*expanſion*, & le corps eſt *étenduë*. Mais en ce point, chacun eſt maître d'en uſer comme il lui plaira. Je ne propoſe ceci que comme un moyen de s'exprimer plus clairement & plus diſtinctement. CHAP. XIII.

§. 28. Pour moi, je m'imagine que dans cette occaſion auſſi-bien que dans pluſieurs autres, toute la diſpute ſeroit bien-tôt terminée ſi nous avions une connoiſſance préciſe & diſtincte de la ſignification des termes dont nous nous ſervons. Car, je ſuis porté à croire que ceux qui viennent à réfléchir ſur leurs propres penſées, trouvent qu'en général leurs idées ſimples conviennent enſemble quoique dans les diſcours qu'ils ont enſemble, ils les confon- Les hommes différent peu entr'eux ſur les Idées ſimples qu'ils conçoivent clairement.

CHAP. XIII. confondent par différens noms : de-ſorte que ceux qui ſont accoûtumés à faire des abſtractions, & qui éxaminent bien les idées qu'ils ont dans l'eſprit, ne ſçauroient penſer fort différemment, quoique peut-être ils s'embarraſſent par des mots, en s'attachant aux façons de parler des Académies ou des Sectes dans leſquelles ils ont été élevés. Au-contraire, je comprens fort bien, que les diſputes, les criailleries & les vains galimathias doivent durer ſans fin parmi les gens qui n'étant point accoûtumés à penſer, ne ſe font point une affaire d'éxaminer ſcrupuleuſement & avec ſoin leurs propres idées, & ne les diſtinguent point d'avec les ſignes que les hommes employent pour les faire connoître aux autres, & ſur-tout, ſi ce ſont des ſçavans de profeſſion, chargés de lecture, dévoués à certaines ſectes, accoûtumés au langage qui y eſt en uſage, & qui ſe ſont fait une habitude de parler après les autres ſans ſçavoir pourquoi. Mais enfin, s'il arrive que deux perſonnes ſenſées & judicieuſes ayent des idées différentes, je ne vois pas comment ils peuvent diſcourir ou raiſonner enſemble.

ble. Au-reſte, ce ſeroit prendre fort mal ma penſée que de croire que toutes les vaines imaginations qui peuvent entrer dans le cerveau des hommes, ſoient préciſément de cette eſpece d'idées dont je parle. Il n'eſt pas facile à l'eſprit de ſe débarraſſer des notions confuſes, & des préjugés dont il a été imbu par la coûtume, par inadvertance, ou par les converſations ordinaires. Il faut de la peine, & une longue & ſérieuſe application pour examiner ſes propres idées, juſqu'à ce qu'on les ait réduites à toutes les idées ſimples, claires & diſtinctes dont elles ſont compoſées, & pour démêler parmi ces idées ſimples, celles qui ont, ou qui n'ont point de liaiſon & de dépendance néceſſaire entr'elles; car, juſqu'à ce qu'un homme en ſoit venu aux notions premieres & originales des choſes, il ne peut que bâtir ſur des principes incertains, & tomber ſouvent dans de grands mécomptes. CHAP. XIII.

Fin du Tome premier.